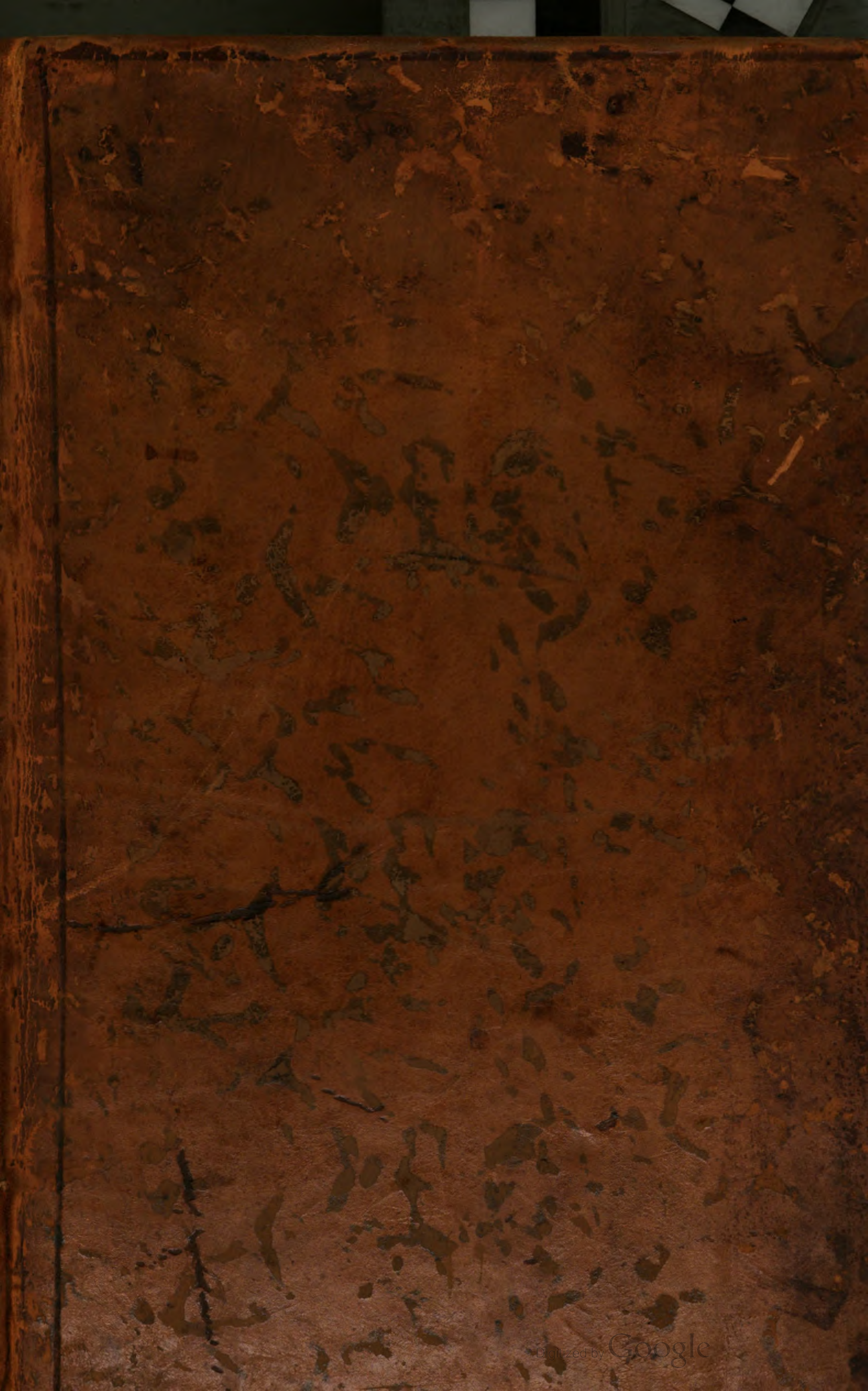
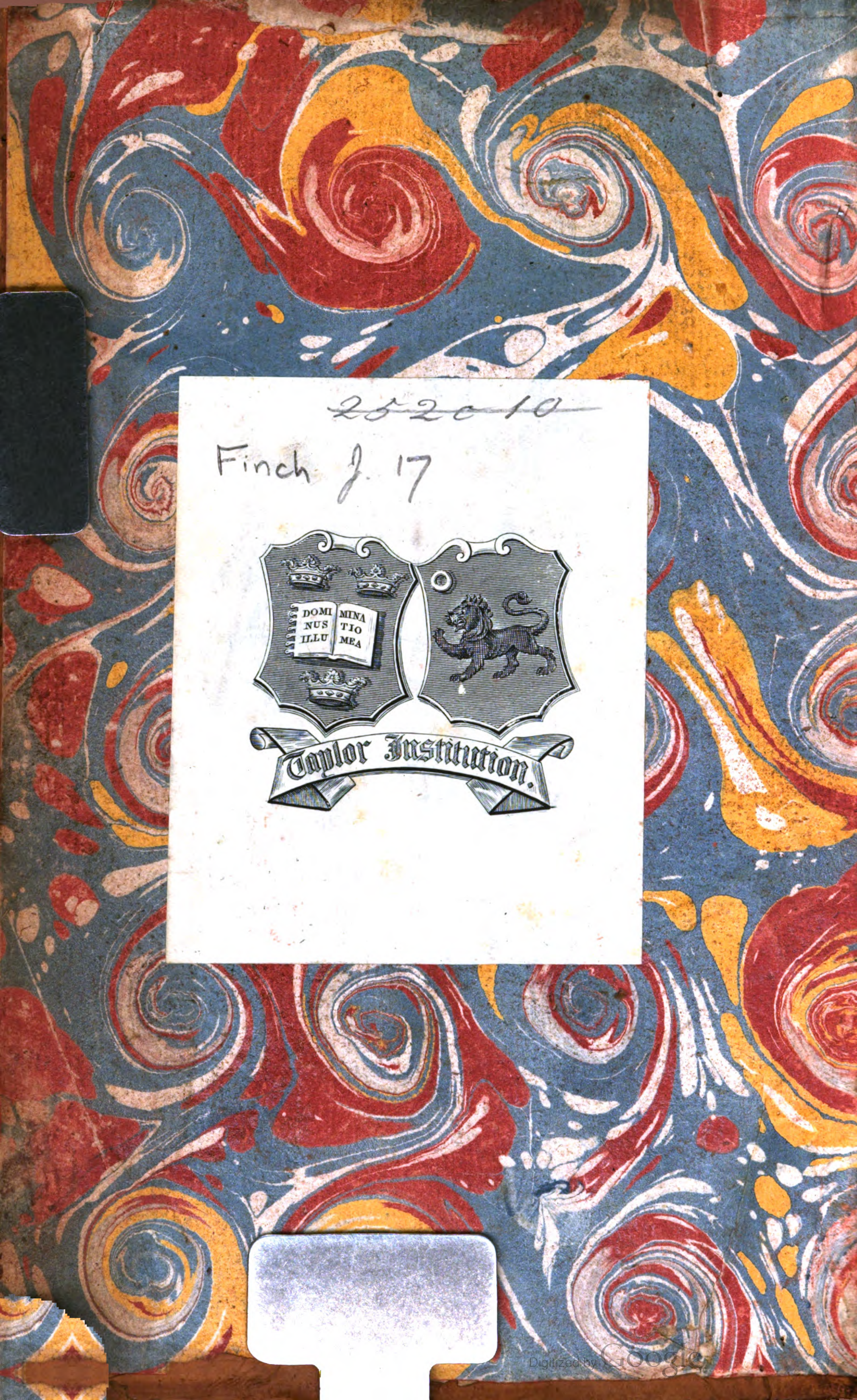



252010
Finch J. 17
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LA
BIBLIOTHEQUE
BLEUE,

Entiérement refondue & considérablement augmentée.

N°. VI.

LES

QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

Ennii de stercore. Hor.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

ON a vu dans la Préface de *Pierre de Provence*, n°. 1. de la *Bibliotheque bleue*, les raiſons qui déterminerent l'Auteur à préſenter cette ſuite d'anciens Romans, ſous une forme & un ſtyle nouveaux. Ces Eſſais haſardés ſans aucune prétention, réuſſirent mieux qu'il n'avoit oſé l'eſpérer. La premiere édition, publiée en 1769, *in*-8°. *petit format*, fut bientôt épuiſée. Peut-être fit-elle naître l'idée de la *Bibliotheque des Romans*.

Coſtard ayant acquis le Privilége de la *Bibliotheque bleue*, en fit une nouvelle édition ſans conſulter l'Auteur, qui eût pu y faire des corrections utiles. Cette édition, grand *in*-8°. avec de belles gravures, parut en 1775. Ce Libraire ſe propoſoit de publier ſucceſſivement les numéros qui manquoient, lorſqu'ayant renoncé à la Librairie, ce qui reſtoit de ſon édition fut tranſporté à la Chambre Syndicale, pour y être vendu au plus offrant.

Dans cet intervalle l'Auteur, entraîné par des occupations plus ſérieuſes, avoit perdu de vue la continuation de ſon Recueil, lorſqu'un de ſes amis ayant lu dans les *Mêlanges extraits d'une grande Bibliotheque*, l'éloge que fait M. le M. de P. des numéros déjà imprimés *, l'engagea de prendre ſon

* *Voyez* ces Mêlanges, tome E, pages 178 & 180: ce travail, dit M. le M. de P. en parlant de la refonte de quelques-uns de ces Romans, eſt déjà exécuté d'une

Ouvrage, & s'offrit de faire les frais, tant de la réimpression des cinq numéros qui ont paru, que de l'édition de ceux qui restent à faire. L'Auteur, sollicité par l'amitié, encouragé sur-tout par un suffrage respectable, & d'autant plus désintéressé qu'il n'avoit pas mis son nom à la tête de ce Recueil, & qu'il n'a pas l'honneur d'être connu de M. le M. de P. ayant refondu sur d'anciens manuscrits, *l'Histoire des quatre fils d'Aymon*, se disposoit à la livrer à l'impression, lorsqu'il apprit que Fournier, Libraire, venoit d'acquérir le reste de l'édition de Costard : il le fit avertir du dessein où il étoit de continuer cette suite de Romans. Le sieur Fournier se concilia avec lui pour la réimpression & correction des numéros déjà imprimés, & pour la rédaction des autres Romans anciens, ainsi qu'il l'avoit annoncé dans la Préface de *Pierre de Provence*.

Ce dernier a été refondu par M. le Comte de Tressan, en 1779, dix ans après la premiere édition de la *Bibliotheque bleue*. Son Ouvrage, inséré dans la *Bibliotheque des Romans*, écrit d'un style séduisant, n'a porté aucun préjudice au premier; c'est le même tableau présenté au Public par deux Peintres, dont la maniere différente a été également bien accueillie.

---

maniere très-agréable, dans un livre, imprimé pour la premiere fois en 1769 *in*-8°. . . . . Je conseille aux Dames de lire ce Recueil en entier : il fera autant de plaisir à celles de ce temps-ci, que les Romans originaux ont pu en faire à leurs ayeules il y a trois cents ans.



LES

QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Charlemagne envoie Lothaire, son fils, sommer le rebelle Duc d'Aigremont. Horrible félonie du Duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon, & s'apprête à venger l'assassinat de Lothaire. Les fils d'Aymon, parens de l'assassin, quittent la Cour de Churlemagne, pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mere. Le Duc d'Aigremont vient au-devant de Charlemagne, est vaincu, & demande grace pour ses Sujets au Vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne.

CHARLEMAGNE venoit de terminer contre les Sarrasins une longue & sanglante guerrre. Il avoit mis à mort leur Chef, & avoit remporté une victoire complete. Il jouissoit au milieu d'une Cour brillante & nombreuse,

des douceurs de la paix & de l'amour de ses Peuples. On se consoloit au sein des plaisirs & des fêtes de la mort des Seigneurs & des grands Capitaines que le fer avoit moissonnés. Paris étoit le rendez-vous de toutes les nations. Les Arts que ce Monarque protégeoit ; le luxe & la politesse qui les accompagnent y attiroient ce qu'il y avoit de plus distingué en Allemagne, en Angleterre, parmi les Normands, en Lombardie, dans toutes les parties de la France, dans les Royaumes voisins, & même parmi les Peuples barbares qui s'étoient emparé de l'Italie.

Les douze Pairs de France ornoient la Cour de Charlemagne. Parmi ces plus vaillans Guerriers, on distinguoit le brave Duc Aymon, Prince des Ardennes, & ses quatre fils Renaud, Allard, Guichard & Richard, Héros dont les exploits étoient connus aux deux bouts de la terre : Renaud étoit le plus renommé ; sa taille de sept pieds, & les justes proportions de son corps, le faisoient regarder comme le plus bel homme qu'il y eût au monde.

Charlemagne assembla ses Chevaliers & ses Barons, une des fêtes de la Pentecôte, & leur parla en ces termes : » Généreux Chevaliers, chers Compagnons de mes victoires, c'est à votre valeur que je dois les conquêtes » rapides que j'ai faites : par vous j'ai fait mordre la poussiere au téméraire Sarrasin, & j'ai chassé loin de nos » frontieres cette nation infidelle & barbare. Il est vrai » que nous avons perdu plusieurs braves Chevaliers : ils » partageroient nos triomphes & notre gloire, si d'orgueilleux vassaux n'avoient pas refusé de venir combattre avec nous, quelques invitations que je leur en aye » faites. Vous le savez, courageux Duc de Bretagne, vous » qui, au bruit de la trompette, accourûtes à notre secours ; & vous, brave Galerand de Bouillon, qui » portiez l'Oriflâme, vous Lambert de Berry, & vous » Geoffroi de Bourdeille, braves soutiens d'un Roi qui » vous chérit, vous le savez, sans vous le Sarrasin vainqueur, après avoir subjugué l'Italie, auroit porté sa » fureur & sa religion sacrilége au sein de votre patrie. » Les refus obstinés de Gerard de Roussillon, & de ses » deux freres, le Duc de Nanteuil & le Duc Beuves

» d'Aigremont, sont là cause de nos pertes ; ils nous ont » empêché de porter plus loin la terreur de nos armes. » Nous aurions pu repousser jusqu'à sa source ce torrent » de Barbares qui s'est répandu dans l'Europe ; mais celui » qui a témoigné le plus d'obstination est le Duc de Beuves. » Je me propose de le sommer encore ; & s'il refuse, » j'irai, le fer & la flamme à la main, assiéger Aigre- » mont, & quand je l'aurai en mon pouvoir, je jure » de ne faire grace ni à ce Duc infidele, ni à Maugis son » fils, ni à sa femme, ni à ses vassaux ».

Le sage Naimes de Baviere, le Nestor de la Cour de Charlemagne, arrêta sa fureur. » Sire, lui dit-il, quel- » que juste que soit votre ressentiment, avant de con- » damner le Duc d'Aigremont, je crois qu'il est de » votre sagesse de lui envoyer un homme qui réunisse la » prudence & l'art de parler au cœur, afin qu'il lui » remontre ses devoirs, & qu'il discute ses raisons. Un » Souverain ne doit employer la force contre ses ennemis » qu'au défaut de tout autre moyen. Les querelles des » Rois intéressent les Peuples. Que deux particuliers re- » courent à la vengeance, elle ne peut être funeste tout » au plus qu'à deux hommes ; mais la mort d'un million » de Sujets est souvent la suite du courroux d'un seul. »

Charlemagne approuva la proposition de Naimes : il attendit que quelque Chevalier se présentât pour se charger de ce message ; aucun n'osoit prendre sur lui une commission si délicate : d'Aigremont étoit craint ; d'ailleurs presque tous les Chevaliers étoient ses parens, & le Prince des Ardennes étoit son cousin.

L'Empereur voyant leur embarras, appela Lothaire son fils, & lui dit : » Mon fils, s'il étoit de la dignité d'un » Souverain d'aller lui-même demander à son Sujet raison » de sa révolte, je n'hésiterois pas un moment de partir : » l'injure qu'il fait à votre pere retombe sur vous ; c'est » donc à vous de vous charger de cette entreprise : je ne » vous dissimule pas qu'elle est dangereuse. Beuves est » cruel & perfide ; mais vous êtes le fils de son Roi ; » vous êtes brave ; & si ces titres sacrés ne lui en impo- » soient point, je vous donne cent Chevaliers à votre » choix pour vous accompagner. Vous direz au Duc d'Ai-

» gremont que je veux bien lui accorder trois mois pour » faire ses préparatifs : mais si après ce terme il ne se » rend pas auprès de nous avec ses troupes, déclarez-lui » que je le traiterai en ennemi; que j'irai mettre le siége » devant Aigremont; que je renverserai ses murailles; » que je détruirai sa ville; que je dévasterai ses cam- » pagnes; que sur les débris de ses tours embrasées, je » ferai couler le sang du pere & du fils, & que je livrerai » sa famille aux bourreaux ».

Lothaire s'inclina, nomma ses Chevaliers, & le lendemain il alla prendre congé du Roi, qui ne put retenir ses larmes en l'embrassant, comme s'il eût prévu le sort qui l'attendoit. Toute la Cour vit partir le jeune Lothaire avec regret, sans que personne osât néanmoins soupçonner Beuves, d'être assez déloyal pour oser porter une main sacrilége sur le fils de son Roi, revêtu par son pere du titre sacré d'Ambassadeur.

Le Duc d'Aigremont fut bientôt informé par ses espions du départ de Lothaire : il assembla son Conseil, non comme un bon Prince qui cherche dans les lumieres de ses Sujets l'avis le plus sage, mais comme un tyran qui ne rassemble ses esclaves, que pour leur faire approuver les desseins les plus injustes. » De quel droit, leur dit-il, » Charlemagne prétend-il me forcer à le secourir? est-ce » parce qu'il régne sur de plus vastes Etats que moi? » S'il mesure l'Empire sur l'étendue, ne puis-je pas le » mesurer sur l'obéissance aveugle de mes Sujets? S'il se » croit mon Souverain, parce qu'il pense être le plus fort, » à quoi se réduit son titre, dès que je puis former les » mêmes prétentions que lui? Il est vrai que j'ai fait » serment de lui obéir & de lui porter secours; mais vous » connoissez tous la valeur de ces sermens politiques, » arrachés presque toujours ou à la foiblesse des Souve- » rains, ou à l'impérieuse nécessité des circonstances, & » dont l'effet cesse avec l'impuissance de repousser une » force supérieure. Tel est le cas où je me trouve : Souve- » rain absolu de mes Sujets, plus fort que Charles par la » situation de mes Etats, plus fort encore par la valeur » de Gerard de Roussillon, du Duc de Nanteuil, & du » Prince des Ardennes mes freres, & sur-tout par l'intré-

» pidité de mes quatre neveux, je crains peu les menaces » que Lothaire vient me faire. Aussi n'est-ce pas sur le » parti que je veux prendre que j'ai à vous consulter; » je demande vos avis sur la maniere dont je dois rece» voir les ordres qu'il m'apporte, & sur le degré de mé» pris que je dois lui marquer. Je lui dois des égards » comme Ambassadeur; mais comme fils de Souverain, » je ne lui dois rien, & c'est dans ma Cour qu'il vient » me braver »!

Un vieux & sage Chevalier de la Cour de Beuves, appelé Béon le Juste, qui n'avoit jamais rampé devant la Grandeur, se leva, & demanda la permission de parler avec liberté. Il fut d'avis que le Duc reçût avec respect le fils de Charlemagne. Le Duc jeta sur lui un regard d'indignation: le Chevalier, sans se déconcerter, reprit ainsi: » Seigneur, un Souverain doit se respecter dans » ses semblables: plus vous honorerez Lothaire, & plus » vous acquerrez de droits sur Charlemagne. Quant au » refus d'obéir que vous vous proposez de soutenir par » les armes, je ne puis, sans trahir votre confiance, vous » dissimuler les dangers auxquels vous vous exposez. La » valeur & l'intrépidité de vos parens me sont connues; » je sai que vos Sujets verseront jusqu'à la derniere » goutte de leur sang pour vous défendre; mais avez» vous fait attention aux troupes nombreuses que l'Em» pereur peut mettre sur pied, aux puissans alliés qui » viendront se joindre à lui au premier signal? La valeur » la plus éprouvée doit céder au nombre. Si vous êtes » vaincu, quelle grace pouvez-vous espérer d'un Souve» rain courroucé, qui vous traitant en rebelle..... » Le Duc l'interrompit avec fureur, & le menaça du plus cruel supplice. La Duchesse, la larme à l'œil, & tombant aux genoux de son mari, le conjura de prêter l'oreille aux conseils de ses véritables amis, & de faire tous ses efforts pour rentrer en grace avec le Roi. Le Duc, que ce mot de grace irritoit encore, jura que non-seulement il n'obéiroit point, mais que si Lothaire osoit le menacer, il s'en vengeroit de la maniere la plus sanglante.

Le château d'Aigremont étoit situé sur un rocher inaccessible, entouré d'un mur impénétrable & de hautes tours;

sa situation & sa force ne laissoient craindre à ceux qui le défendoient que la famine : un fleuve couloit au pied de ses remparts. Lothaire n'avoit jamais vu de forteresse si redoutable. » Monseigneur, lui dit un de ses Chevaliers, » le Roi est le plus puissant Prince de la terre ; mais à » quoi sert la valeur quand la victoire est impossible ? » Cette forteresse inexpugnable renferme autant de Guer- » riers qu'en a votre pere. Ah ! plut à Dieu que Beuves » & lui pussent s'accorder. Beuves est orgueilleux & fier, » & les menaces de l'Empereur ne sont pas moins humi- » liantes que terribles ; annoncez-lui les ordres dont vous » êtes chargé avec la plus grande douceur, affoiblissez-en » l'amertume. Nous sommes cent Chevaliers prêts à périr » pour vous, s'il osoit vous insulter ; mais que pouvons- » nous contre les forces de Beuves » ? Lothaire approuva la sagesse du Chevalier, quoique bien résolu de remplir sa commission avec exactitude, & de ne pas souffrir impunément le moindre outrage.

A peine le Duc eût-il renvoyé son Conseil, que Lothaire se présenta devant le château d'Aigremont ; il y fut introduit avec ses cent Chevaliers : on le conduisit au Palais qui étoit rempli de troupes. Le Duc l'attendoit sur un trône, ayant à ses côtés la Duchesse & son fils. Lothaire le salua & lui dit : » Charlemagne qui connoît » votre valeur, est étonné du refus que vous faites de » lui donner le secours que vous lui devez ; il m'envoie » pour vous demander le motif de ce refus. Sa bonté ne » lui a pas permis d'en venir avec vous aux dernieres » extrémités, sans s'être bien assuré de vos vrais senti- » mens. S'ils sont tels qu'il le desire, il est prêt à tout » oublier & à vous rendre son amitié. Si au contraire » vous persistez dans votre désobéissance, attendez-vous » à une guerre qui ne finira que par la ruine de vos » Sujets, & peut-être par celle de toute votre famille ; » car qui peut prévoir jusqu'où peut aller la colere d'un » Roi qui se croit méprisé ? Charles se doit à soi-même » cette vengeance ; il la doit à la mémoire de tant de » Chevaliers, dont votre défection a causé la mort dans » les champs de la Lombardie. Le Roi vous annonce » donc par ma bouche, qu'il attend une réponse positive ;

» & afin que vous ne puissiez pas l'accuser d'injustice ou » de cruauté, il m'a ordonné de vous dire, que si vous » persistiez dans votre rébellion, il ne mettroit point de » bornes à sa fureur; qu'il détruiroit vos villes & vos » châteaux; qu'il feroit passer vos Sujets au fil de l'épée; » qu'il désoleroit vos campagnes, & qu'il déclareroit une » haine éternelle à tout ce qui vous appartient ».

Le Duc d'Aigremont frémit de colere; il jura de nouveau qu'il n'obéiroit point à Charlemagne, & que dès ce moment il lui déclaroit la guerre. Lothaire lui demanda s'il avoit oublié qu'il étoit homme-lige de l'Empereur. Beuves le regarda avec un mépris insultant. » Malheur, » dit-il, à l'insensé qui s'est chargé de l'ordre de Charles, » jamais il ne lui rendra compte de sa commission ». Béon osa représenter à son Maître le crime dont il alloit se rendre coupable. Le Duc le menaça lui-même, & lui imposa silence. La Duchesse prit le Ciel à témoin qu'elle détestoit cette action, & protesta qu'elle n'y avoit aucune part. » Malheureux Prince, s'écria Lothaire, » tu cours à ta perte; songes-tu que je suis le fils de ton » Roi, & que c'est dans ta propre Cour que tu m'outrages? » Ah! crois-moi, je t'en conjure, préviens les suites » affreuses de ta félonie; ton crime retombera sur ta fa- » mille & sur ton peuple; il n'est pas de nation, quelque » barbare qu'elle soit, qui ne se croie intéressée à laver » dans le sang du dernier de tes Sujets, l'injure dont tu » menaces tous les Souverains dans ma personne. Beuves, » sois plus jaloux de ta gloire; songe que ton nom passera » aux races futures, pour effrayer ceux qui seroient tentés » de te ressembler ».

Beuves, dont la colere étoit à son comble, ordonna à ses Chevaliers d'arrêter Lothaire. Ils parurent consternés de cet ordre; mais soit crainte ou desir de plaire à leur Maître, un moment après ils mirent tous l'épée à la main. Ceux du jeune prince vinrent à son secours: bientôt la salle ruissela de sang. Au bruit des armes & aux cris des combattans, le peuple s'assemble autour du palais: les Chevaliers François en défendent l'entrée, & donnent la mort à tout ce qui se présente. Lothaire vendoit chérement sa liberté, il venoit de jeter aux pieds de Beuves

un Chevalier qui l'attaquoit. Beuves voulut venger sa mort : Lothaire vole, l'atteint, & lui fait courir le plus grand danger; mais sa chûte même le sauve. Furieux à la vue de son sang, il se releve avec le secours du sage Béon, qui essaie envain de le calmer; il monte sur les marches de son trône, & profitant de l'avantage du terrein, il s'élance sur le jeune Prince qu'entouroit la foule; il lui porte un coup si terrible, qu'il l'étend à ses pieds; & pour mettre le comble à sa félonie, il lui coupe la tête de sa propre main. Il ne restoit plus que vingt Chevaliers François. D'Aigremont en fit égorger dix en sa présence, & consentit de laisser la vie aux dix qui restoient, à condition qu'ils se chargeroient de reporter à leur Roi le corps de son fils, & de lui dire que c'étoit ainsi que le Duc d'Aigremont recevoit ses menaces; que Charles devoit s'attendre à le voir bientôt dans ses Etats à la tête de cent mille combattans, & que le plus fort seroit alors le maître de faire souffrir au vaincu tel supplice qu'il jugeroit à propos.

Cependant Charles étoit inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de son fils : il connoissoit le caractere féroce du Duc d'Aigremont. Aymon essayoit de le consoler, & lui promettoit d'aller lui-même tirer vengeance du perfide, s'il avoit eu l'audace de manquer à ce qu'il devoit au fils du Roi. Charlemagne connoissoit la fidélité d'Aymon, il voulut l'en récompenser; & pour se l'attacher encore davantage, il lui ordonna de faire venir ses quatre fils, afin de les armer Chevaliers. Aymon obéit, & le lendemain il les présenta au Roi, qui fut surpris en voyant une aussi belle famille.

Renaud demanda d'être armé le premier; sa beauté, la noblesse qui caractérisoit sa figure, le courage qui étinceloit dans ses yeux, lui attirerent l'estime de son Maître. Charles se fit apporter les armes du Roi de Chypre, qu'il avoit tué de sa propre main devant Pampelune, & les donna à Renaud comme au plus brave; cette flamberge qui devint si redoutable dans les mains du vaillant Renaud, Charles la lui ceignit. Oger le Danois son parent, lui chaussa les éperons, & le Roi lui donna l'accolade. Renaud monta devant lui sur Bayard, ce coursier unique

qui sans se fatiguer faisoit dix lieues d'un seul trait : il avoit été nourri dans le Brisgau, & Maugis, le fils du Duc d'Aigremont, en avoit fait présent à son cousin.

Lorsque les quatre freres eurent reçu l'Ordre de Chevalerie, le Roi fit publier un Tournoi pour eux. Plusieurs Chevaliers s'y présenterent, mais tout l'honneur du combat demeura aux quatre fils d'Aymon, & sur-tout au vaillant Renaud. Charles ne put s'empêcher de lui marquer son étonnement ; il voulut qu'à l'avenir ce jeune Héros combattît auprès de lui, & Renaud lui jura une fidélité à toute épreuve, pour ses freres & pour lui.

Cependant l'Empereur ne savoit que penser de l'absence de son fils, il étoit dévoré d'un ennui secret, & mille songes effrayans troubloient son sommeil. Il communiqua ses inquiétudes à Naimes, qui jugeant du Duc d'Aigremont d'après la bonté de son propre caractere, rassuroit le Roi, qui de son côté s'accusoit en secret des soupçons que l'amour paternel lui suggéroit sur la loyauté du Duc.

Un jour qu'ils se promenoient sur les bords de la Seine, ils virent de loin un Chevalier couvert de deuil : Charles, qui le premier le reconnut pour l'un de ceux qui avoient accompagné Lothaire, pâlit ; & se retournant vers Naimes : » Ah ! Naimes, s'écria-t-il, mon fils n'est plus ; malheu» reux, c'est moi qui l'ai assassiné ! ne devois-je pas con» noître le perfide d'Aigremont » ? Le Chevalier s'approcha ; il avoit encore le visage couvert de sang, & à peine pouvoit-il parler. Il annonce à son Maître la mort de Lothaire, & autant que ses larmes & ses sanglots peuvent le lui permettre, il raconte tout ce qui vient de se passer à la Cour du Duc ; il n'a pas encore fini son discours, qu'il tombe & expire aux pieds de Charles.

L'Empereur, qui ne peut résister à ce spectacle, se jette dans les bras d'Oger le Danois, il inonde son sein de ses larmes en invoquant la mort. Le Duc de Baviere embrasse les genoux de son Maître. » Ah ! Sire, dit-il, » ni vous, ni aucun de vos Chevaliers, ni moi-même, » n'eussions jamais pu prévoir une aussi détestable trahison. » Il n'est aucun de nous qui ne donnât sa vie pour racheter » celle de Lothaire ; nous le regardions tous comme un

» autre vous-même ; mais après cet événement funeste ; » nos regrets & nos plaintes ne sont qu'un témoignage » inutile de notre amour : les arrêts du Ciel sont irrévo- » cables, la Mort se rit de nos cris impuissans. Ce ne sont » pas les angoisses d'une ame sensible que demande votre » fils ; c'est la vengeance d'un pere outragé, c'est le cour- » roux d'un Souverain envers lequel on a violé les droits » de la nature & des nations. Le sang doit couler, & non » pas des pleurs stériles : courons aux armes ; il n'est pas » question de vaincre, il ne s'agit que de punir ».

Ces paroles embrâserent le cœur de Charles ; & sortant de la léthargie de la douleur, il ordonne à tous ses Chevaliers & à tous ses Courtisans de se disposer à marcher au-devant des tristes restes de son fils, que ses Chevaliers apportoient. Il partit accompagné de Naimes, d'Oger, de Sanson de Bourgogne, & de plusieurs autres Seigneurs. Ils recontrerent le corps de Lothaire à dix lieues de Paris ; Charles l'arrosa de ses larmes & jura de le venger ; il voua une haine implacable à Beuves, & remit le cercueil aux Seigneurs de sa suite, qui le porterent eux-mêmes dans le tombeau des Rois, à l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez.

Le Roi s'en retournoit tristement à Paris avec quelques-uns de ses plus zélés Courtisans qui partageoient sa douleur, lorsqu'un Chevalier vint l'avertir du départ d'Aymon & de ses quatre fils. Charles en fut indigné ; sa juste haine pour d'Aigremont ne lui permit pas de songer qu'Aymon étoit le frere de son ennemi, il les enveloppa l'un & l'autre dans la même proscription. Dans sa fureur il traita les quatre Chevaliers d'ingrats & de perfides : il se fit raconter ensuite jusqu'aux moindres circonstances de leur défection.

Lorsqu'Aymon, lui dit le Chevalier, a été instruit de la trahison de Beuves son frere & de la mort déplorable de Lothaire, il a assemblé ses enfans & leur a dit, la larme à l'œil : » O mes amis ! la honte dont mon frere me » couvre, me jette dans la situation la plus accablante. » Quelle que soit l'amitié qui me lie à lui, quel que soit » le respect que vous lui devez, nous ne pouvons pas nous » dissimuler l'atrocité de son crime. Charlemagne juste- » ment

» ment irrité, va raſſembler contre l'aſſaſſin de ſon fils » les forces les plus redoutables. Quel parti pouvons-nous » prendre dans une circonſtance auſſi délicate ? La juſtice » eſt pour Charles ; mais les liens les plus ſacrés nous » uniſſent au plus coupable. Défendre l'un, c'eſt nous » rendre complices de ſon crime ; entrer dans les projets » de vengeance de l'autre, c'eſt violer tous les droits de » la nature : quelque parti que nous embraſſions, nous » ne pouvons éviter les reproches de notre conſcience & » de l'honneur ».

Alors, continua le Chevalier, Renaud a propoſé un troiſieme parti, celui d'une entiere neutralité. « Il eſt vrai, » a-t-il dit, que nous venons de prêter ſerment d'obéiſ- » ſance & de fidélité à Charlemagne, & que j'ai promis » de combattre toujours auprès de lui ; mais cette pro- » meſſe ne peut pas m'engager à prendre les armes contre » mon oncle : d'un autre côté le Duc d'Aigremont ne ſera » pas aſſez injuſte pour trouver mauvais que nous ne » le ſecourions pas. Il ſait ce que nous devons à notre Roi, » & ſon crime eſt trop atroce pour oſer ſe plaindre de » notre inaction ». Allard, Richard & Guichard, ſe ſont rangés à cet avis & ſont partis pour les Ardennes.

Ainſi parla le Chevalier, ſans ajouter un mot qui pût condamner ou juſtifier Aymon & ſes enfans ; mais le Roi jura de ſe venger d'eux, & leur voua la même colere qu'à leur pere.

Cependant Edwige, l'épouſe d'Aymon, étoit accourue au-devant de lui ; elle embraſſa tour-à-tour les quatre Chevaliers & leur pere. Elle avoit appris les honneurs qu'ils avoient reçus de Charles, & ne pouvoit comprendre pourquoi ils avoient ſi-tôt quitté ſa Cour. Aymon lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer à Aigremont, & la réſolution qu'ils avoient priſe, de ne ſoutenir ni la félonie de Beuves, ni le juſte reſſentiment de Charles.

Edwige étoit alliée à la Maiſon de France & à celle d'Aigremont. Elle ne put s'empêcher de frémir de la déloyauté du Duc ; & malgré tout l'amour qu'elle avoit pour ſon époux : « Il me ſemble, lui dit-elle, que toute ſorte » de motifs devoient vous engager à ſuivre le parti de » l'Empereur ; il eſt notre Roi & le bienfaiteur de nos

» enfans. Vous manquez à la foi & à la reconnoissance » que vous lui devez ; vous nuisez à vos propres intérêts : » car vous ne devez pas douter qu'après avoir ravagé les » États de Beuves, il ne tourne ses armes contre les parens » de l'assassin de son fils. Vous m'objectez les liens du » sang qui vous unissent au perfide ; est-il des liens qui » puissent unir le crime & la vertu ? Répondez-moi, mes » enfans, si Beuves eût assassiné votre pere, renonceriez-vous » à la vengeance, parce que l'assassin est votre oncle ? En » violant le droit des gens, respecté des Peuples les plus » barbares, en outrageant votre Roi, en l'assassinant dans » la personne de son fils, Beuves a-t-il commis un moindre » attentat ? Il vous eût privés d'un pere, il prive la France » d'un Souverain qui marchoit déjà sur les traces du sien, » & qui eût fait le bonheur du monde ? Que savons-nous ? » Beuves est peut-être la cause que les vastes Etats de » Charlemagne seront gouvernés par un Tyran, ou par » un Prince foible & pusillanime ? Que seroit-ce encore » si, ce que je ne puis croire, la fortune favorisant le » crime, d'Aigremont étoit vainqueur ? Ah ! mes chers » enfans, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire » en voyant votre Roi à la merci du bourreau de Lothaire ? » Croyez-moi, retournez sur vos pas & servez votre » Maître ».

Aymon adoroit Edwige ; il fut sensible à ses reproches : ses fils étoient consternés. Ils abhorroient le crime de leur oncle : ils étoient sur le point de reprendre le chemin de Paris ; mais la tendresse de leur mere affoiblissant son courage, elle les arrêta, & leur demanda de lui donner encore quelques jours.

Cependant Charles ordonnoit les préparatifs de la guerre. Il avoit renvoyé dans leurs terres la plupart de ses Barons & de ses Chevaliers, afin qu'ils rassemblassent leurs Vassaux sous leurs bannieres : il les avoit ajournés au champ de Mars pour le 15 du mois de Mai suivant. Le Duc d'Aigremont ne tarda point à être informé des projets de Charles. Il invita tous ses parens à se joindre à lui. Gérard de Roussillon & le Duc de Nanteuil ses freres, firent des levées considérables. Charlemagne étoit trop puissant & trop adoré pour n'avoir point d'envieux. Plusieurs Seigneurs,

trop foibles pour laisser paroître leur mécontentement en particulier, s'unirent à Beuves quand ils le virent soutenu d'une armée de quatre-vingts mille hommes. Il n'attendit pas que Charles fût entré en campagne. L'orgueil l'aveugloit trop pour lui donner le temps de l'attendre dans son château d'Aigremont. Si dans ses murs de roches vives & inaccessibles, défendus par des marais impénétrables, il eût attendu la victoire, il eût sans doute pu espérer de l'obtenir.

Richard, Duc de Normandie, se rendit auprès de Charlemagne dès le commencement de Mai à la tête de trente mille hommes, qui camperent sur les bords de la Seine. Le Comte Guichard arriva bientôt après, avec un grand nombre de Chevaliers. Salomon, Duc de Bretagne, le suivoit de près avec l'élite de la Province. Il arriva des troupes de toutes parts. Dès qu'elles furent rassemblées, Charles fit lui-même la disposition de l'ordre de bataille. Son avant-garde, composée de quarante mille combattans, étoit sous les ordres de Richard, de Galerand de Bouillon, de Gui de Baviere, de Nemours, Oger & Estouteville. Charles étoit au centre, & Naimes faisoit l'arriere-garde.

L'armée se mit en marche le troisieme jour. Oger, qui conduisoit un corps détaché en avant, rencontra un homme d'armes qui venoit à lui à toute bride. Il demanda d'être conduit à Charlemagne. Oger le présenta lui-même. Ce soldat l'avertit que l'armée ennemie avoit pénétré au centre de la Champagne, & qu'elle avoit formé le siége de Troyes; que le Commandant supplioit l'Empereur de venir promptement au secours des assiégés, s'il vouloit conserver cette place importante, que Beuves pressoit beaucoup.

Cette nouvelle enflamma le courage de Charlemagne; il ordonna à Oger de hâter sa marche, & se félicita de trouver le Duc d'Aigremont en campagne. Il fit dire à Naimes, à Bouillon & à Godefroi de Frise, de faire marcher promptement leurs divisions, mais sans les fatiguer. Trente mille combattans de l'avant-garde firent halte à une demi-lieue de la Ville, jusqu'à ce que toute l'armée eût rejoint. Oger, qui portoit l'Oriflamme, envoya

le Troyen qu'il avoit rencontré au Commandant de la Place, avec lequel il entretenoit une correfpondance fecrette, pour lui faire favoir que Charlemagne étoit à portée de le fecourir.

Enfin l'avant-garde de Beuves, commandée par Gérard de Rouffillon, rencontra celle de l'armée Françoife. Les deux armées étant arrivées, s'arrêterent un moment & firent leurs difpofitions. Dès qu'elles furent rangées en bataille, Gérard donna le fignal du combat, en terraffant un Allemand d'un coup de lance. Il faifit fon enfeigne & fit fon cri : fa troupe accourut. Oger donna l'impulfion à fes foldats, & le combat devint furieux. En un moment la terre fut couverte de membres épars, de cafques fracaffés, de débris d'armures; le fang ruiffeloit de tous côtés. Beuves voit fon frere en danger, il s'élance, frappe Oger de Péronne, & le laiffe fans vie. Nanteuil vient au fecours de Beuves, & les trois freres, fuivis de leurs meilleures troupes, fe précipitent fur les efcadrons du Roi. Les Poitevins, les Allemands, les Lombards leur oppofent un mur impénétrable. Richard de Normandie eft à leur tête. Un Chevalier, ami particulier de Gérard de Rouffillon, veut pénétrer dans le bataillon des Poitevins; Richard qui le voit venir, l'attend & le perce d'outre en outre d'un coup de lance. Gérard veut le venger; mais Nanteuil l'arrête, & lui fait obferver qu'ils ont à combattre tout le corps que le Roi commandoit. Comme ils délibéroient, Galerand de Bouillon tue à leurs yeux un de leurs neveux. La fureur emporte Gérard, qui fait avertir le Duc d'Aigremont. Il vient avec de nouvelles troupes, & rencontre celles du Roi. La mêlée devint générale, la fureur combattoit contre la rage; mais la fureur de Charles étoit éclairée par la prudence. Beuves frappa Gauthier de Croifmar, & du même coup perça fon écu, fon armure & fon corps. Richard de Normandie attaqua d'Aigremont; leur combat fut terrible; la même ardeur de vaincre les animoit l'un & l'autre; la force, l'adreffe, tout fut mis en ufage de part & d'autre. La haine qui tranfportoit d'Aigremont, ne lui laiffoit pas affez de réflexion pour fe défendre. Richard perça fon bouclier & le bleffa. D'Aigremont fe bat en retraite. Richard fe féli-

cite déjà d'avoir trouvé l'occasion de venger la mort de Lothaire : il le presse, saisit un moment favorable & lui porte un coup si terrible qu'il croit l'avoir tué ; mais le coup tombe sur le casque d'acier de Beuves, glisse le long de son armure & sépare la croupe de son cheval du reste du corps, de sorte que d'Aigremont alla mordre la poussiere. Ç'en étoit fait de lui si Richard eût pu descendre de son cheval avant que son ennemi ne se fut relevé, avec le secours de quelques Chevaliers, qui exposerent leurs jours pour sauver les siens.

Charlemagne rassemble autour de lui, Oger le Danois, Naimes, Bouillon, Hoël du Mans, Salomon, Léon de Frise, l'Archevêque Turpin, Estouteville, & plusieurs vaillans Chevaliers. « Amis! s'écria-t-il, vengez votre Roi ; son » affront rejaillit sur vous : que d'Aigremont & ses freres » ne nous échappent point. » En même tems il met sa lance en arrêt, court sur Gérard de Roussillon & le renverse. Sa mort étoit assurée, si ses freres ne fussent venus à son secours. Oger prit un des Chevaliers de la suite de Gérard pour Gérard même, lui fendit la tête jusqu'au gosier, & chaque moitié tomba sur chacune de ses épaules. Richard frémit & commença de craindre pour lui même. Beuves, non moins étonné, osa prier le ciel de le sauver & de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains du Roi. Le Ciel exauce quelquefois les vœux des méchans ; mais c'est pour les punir avec plus de sévérité, & le secours momentané qu'il leur prête, n'est qu'un piége qu'il tend à leur imprudence.

Le jour étoit sur son déclin ; les deux armées étoient également fatiguées ; celle du Duc d'Aigremont se battoit en retraite, & les François, contents d'avoir gagné le champ de bataille, ne se mettoient point en peine de poursuivre les fuyards. Charles, qui savoit qu'ils ne pouvoient pas lui échapper, fit cesser le combat.

Gérard s'étoit retiré dans sa tente ; il maudissoit le jour où son frere porta une main téméraire sur le fils de son Roi. Beuves, le visage couvert de sang, vint auprès de lui, soutenu par deux Chevaliers. Beuves commençoit à sentir des remords ; mais il n'osoit les faire paroître. Gérard, qui le croyoit blessé mortellement, l'embrasse en soupi-

tant; car, quoiqu'il détestât le crime de son frere, ses jours ne lui étoient pas moins précieux. Il fit appeler un Médecin, qui ne trouva que de fortes contusions & des blessures qui n'effleuroient que la peau. Ils envoyerent chercher leur frere Nanteuil & les principaux Seigneurs de leur parti. Cette journée en avoit enlevé plusieurs, & la plupart de ceux qui restoient étoient blessés.

Lorsque le Conseil de Guerre fut assemblé, Gérard leur exposa la situation de l'armée, les fautes qu'on avoit faites, les manœuvres qui avoient le mieux réussi, ce qu'on pouvoit espérer ou craindre de la bataille qu'on se disposoit à livrer le lendemain. Par le rapport des Espions, Gérard avoit appris où étoit précisément la tente de l'Empereur, & quoiqu'elle fut gardée par Naimes & par Oger, il se flattoit d'y pénétrer; il connoissoit un sentier qui pouvoit y conduire en égorgeant deux sentinelles: il est vrai qu'il falloit tromper une garde avancée, il en donnoit des moyens infaillibles. Il proposa donc, ou de surprendre Charlemagne dans sa tente, ou d'attaquer les François au milieu de la nuit, & de profiter du désordre pour mettre le feu dans leur camp; « Je sais, ajouta-t-il, » que l'un & l'autre de ces partis est également dange- » reux; mais il n'y a que l'audace & la témérité qui » puissent nous sauver: quand l'ambition & la politique » arment les Souverains, la soumission du vaincu appaise » aisément le vainqueur; mais quand la vengeance com- » bat contre la haine, le vaincu n'a de ressource que » dans son désespoir. Si nous donnons à l'ennemi le tems » de nous attaquer, nos troupes, fatiguées & découra- » gées, se croyant plus foibles qu'elles ne sont en effet, » ne songeront qu'à éviter leur perte, sans oser tenter le » moindre effort; & comme elles savent le sort qui les » attend si elles tombent entre les mains de Charlemagne, » elles prendront la fuite sans avoir combattu, & le » Château d'Aigremont, se trouvant sans défense, sera » la proie du vainqueur. Si, au contraire, nous pouvons » surprendre son camp, le trouble & la confusion des » ennemis doubleront le courage de nos soldats; les trans- » fuges viendront grossir notre armée, & avant que les » François aient le tems de se rallier, nous aurons celui

» de prendre des mesures pour nous rétablir; &, si la fortune nous trahit une seconde fois, du moins pourrons-nous faire une retraite honorable, rentrer dans les murs d'Aigremont, & voir l'armée de Charles se consumer en efforts impuissants ».

Après avoir ainsi parlé, Gérard demanda l'avis du Conseil & commença par le Duc. « C'en est fait, mon frere, dit Beuves, ma défaite a dissipé mon ivresse; j'ai trop long-tems écouté mon orgueil : j'aime le sentiment qui vous inspire. Votre amitié pour moi, le courage qui vous anime, vous font voir les entreprises les plus difficiles comme si elles étoient les plus simples. Quand vous avez formé le projet d'enlever Charlemagne, avez-vous songé que l'amour des Français est une sauve-garde qui met leurs Rois à couvert d'une telle entreprise? Quand il seroit possible de parvenir jusqu'à sa tente, quand même nous l'aurions en notre pouvoir, pensez-vous que toute la France ne se figueroit point pour nous l'arracher? Si, pour venger la mort du fils, elle a fait un armement si redoutable, que ne feroit-elle pas pour nous punir des outrages faits au pere? Vous proposez de surprendre le camp; mais quand l'exécution de ce projet seroit aussi facile que votre courage vous l'a fait croire, ne resteroit-il pas toujours aux François assez de troupes pour opposer aux nôtres? Nous en ferions une déroute générale, que Charles pourroit mettre sur pied une armée beaucoup plus nombreuse. Il ne nous reste d'autre parti à prendre, vous le dirai-je, & pourrez-vous croire que le fier Duc d'Aigremont ait pu le concevoir? c'est d'implorer la générosité du vainqueur ».

Cet avis surprit l'assemblée : comment, disoit-on, un homme assez téméraire pour faire à son Souverain l'outrage le plus sanglant, a-t-il assez de confiance en lui pour espérer d'en obtenir le pardon? Cependant on garde un morne silence : Beuves, qui connoît la grande ame de l'Empereur, offre de se livrer lui-même pour sauver ses sujets. On s'oppose vainement à ce dessein : il nomme trente des principaux Seigneurs de sa Cour, leur donne ses instructions & les envoie vers Charles.

Au point du jour, dès que le Roi eut rangé son armée en bataille, les Envoyés de Beuves se firent introduire dans la tente royale ; ils se prosternerent aux pieds du vainqueur en implorant sa miséricorde. « Sire, s'écrierent-» ils en frappant la terre de leur front, quelque horreur » que le nom de Beuves doive vous inspirer, quelque » haine qui vous anime contre lui, c'est lui-même qui » nous envoie, non pour vous demander sa grace, il » sait trop qu'il s'en est rendu indigne ; mais pour de-» mander celle d'un peuple infortuné qui n'est point com-» plice de son crime. Loin de se soustraire à votre ven-» geance ; il offre de venir se remettre lui-même avec » ses freres, entre vos mains. Il se reconnoît le plus » criminel des hommes. Vous l'avez fait menacer du » supplice le plus ignominieux ; ordonnez, Sire, il » viendra lui-même au-devant de ses bourreaux, & il » regardera comme une faveur de perdre la vie, s'il » peut sauver à ce prix ses malheureux sujets ».

Charlemagne frémit en entendant prononcer le nom du perfide : il détourna la vue avec horreur & garda un profond silence ; mais le rompant tout-à-coup : « Le bar-» bare ! s'écria-t-il, son sang & tout celui de ses sujets » me rendront-ils mon fils ? Et que m'importe le supplice » d'un monstre ! C'est à l'univers que je dois l'exemple » de sa mort. Il viendra, dites-vous, se remettre en mes » mains, & donner sa vie pour le salut de son peuple ! » Le lâche ! un projet aussi généreux n'a pu être conçu » par l'assassin du fils de son Roi ; c'est quelque nouvelle » trahison qu'il médite, sous l'apparence d'un sacrifice » digne d'un cœur plus magnanime que le sien ».

Charlemagne fit sortir les Députés, & fit appeler le Duc de Baviere, Oger le Danois, Galerand de Bouillon, Odet de Langei, Hoël du Mans, Léon de Frise, & les autres Seigneurs de sa Cour. Il leur raconta ce qui venoit de se passer. La proposition du Duc d'Aigremont les étonna ; mais aucun n'osa donner son avis. Naimes fut le seul qui dit au Roi qu'ils étoient tout prêts à le venger ; mais qu'il n'appartenoit qu'à lui d'accepter ou de rejeter toute capitulation avec le Duc. Charles rêva un moment, s'écria plusieurs fois : ô mon fils ! ô Lothaire !

versa quelques larmes, & fit dire aux Députés d'entrer. « Allez rapporter à ce traître, leur dit-il, que je con-» sens de faire grace à ses sujets, à condition que son » armée mettra bas les armes & se rendra prisonniere » de guerre; qu'il viendra, accompagné de ses freres, » se mettre en mon pouvoir; mais pour le convaincre » qu'ils ne doivent espérer aucune grace pour eux-mêmes, » vous leur direz que vous avez vu les échafauds dressés » pour leur supplice ». Charles voulut qu'on les élevât en présence des Députés, & dès que cet ordre fut exécuté, il les renvoya vers leur maître, en les avertissant qu'il ne lui donnoit que jusqu'à midi, & qu'une heure plus tard l'armée seroit passée au fil de l'épée. Il ne croyoit pas le caractere féroce de Beuves capable de sentir les malheurs de son peuple.

Le Duc n'eut pas plutôt appris les intentions du Roi, qu'il ordonna à ses Officiers de faire désarmer les troupes, & à toute l'armée de se tenir prête à le suivre. Le Duc de Nanteuil & Gérard de Roussillon refusoient obstinément d'accepter les conditions de Charles; le Duc d'Aigremont leur disoit: « Pensez-vous qu'une ame aussi géné-» reuse veuille profiter de l'avantage que nous lui don-» nons: il nous eût combattus jusqu'à la derniere goutte » du sang de nos sujets; mais jamais son grand courage » ne s'avilira jusqu'à faire périr dans les tourmens des » ennemis qui se livrent à lui. Il les détermina enfin, & » ils partirent ».

Le Duc d'Aigremont marchoit le premier & ses deux freres venoient après lui, ils étoient nue tête, en chemise & la corde au col, suivis de quatre cens Chevaliers aussi en chemise & sans armes. Tous les Soldats désarmés & nue tête, marchoient à une certaine distance & faisoient retentir les airs de cris & de gémissemens. Lorsque les trois freres arriverent au camp de Charles, leur armée s'arrêta & mit un genou à terre; ils avancerent vers la tente de l'Empereur: il en sortit, & aussi-tôt eux & les Chevaliers se prosternerent. Charles les fit lever & leur montra les échafauds; ils s'y acheminerent en silence: Charles les arrêta, & ne pouvant retenir ses larmes. « Malheureux! leur dit-il, que vous avoit fait mon fils » ?

Beuves fut pénétré de ce reproche, & tendant les mains vers son Roi, déchiré de remords véritables, & sentant dans ce moment toute l'énormité de son crime, demanda sincérement la mort comme une grace. Les Bourreaux étoient prêts ; les Courtisans de Charles attendoient, dans un morne silence, la fin de cette tragique aventure ; Charles lui-même, se couvrant les yeux de ses mains, paroissoit agité des transports les plus violens, à peine pouvoit-il respirer ; des soupirs s'exhaloient du fond de son cœur, & faisant enfin un dernier effort sur lui-même : « O mon fils ! s'écria-t-il, puisse le sacrifice que je vais » te faire appaiser ton ombre ; je vais t'offrir une victime » plus digne de toi que de vils assassins. Oui, c'est moi, » c'est ton pere qui s'immole, qui te sacrifie son ressentiment & sa haine ! Sois libre d'Aigremont, reprend les » marques de ta dignité, & malgré ta trahison, renouvelle-moi le serment de fidélité que tu as rompu : » dusses-tu me tromper encore, je le recevrai ; que tes » freres & les complices de ton crime, reçoivent le même » pardon. »

Beuves embrassa les pieds de Charles, & ses sanglots étouffant sa voix, il se frappoit la poitrine, tournoit ses yeux vers Charles, & laissoit retomber sa tête dans la poussiere : il avoua que tous les supplices qu'auroit pu lui faire souffrir le Roi, auroient été moins affreux que les sentimens qu'il éprouvoit dans ce moment. Tout le camp pleuroit d'attendrissement, tout retentissoit du nom & de l'éloge de Charles. Ses victoires n'avoient jamais été si célébrées. On n'entendoit dans son armée que des cris d'admiration & d'amour. « O grand Roi ! lui disoit » Naimes en pleurant, l'univers vaincu qui vous demanderoit des fers, seroit un triomphe moins glorieux » que celui que vous venez de remporter. O d'Aigremont ! disoit Oger, que tes remords doivent être » affreux & cuisans ! O Lothaire ! s'écrioit Charles, » qu'il est doux, mais qu'il en coûte de pardonner ! «

Cependant, par les ordres du Roi, on avoit fait porter aux trois freres & aux Chevaliers de leur suite, des armes & des habits, on avoit publié une amnistie générale dans l'armée ennemie, qui demandoit à grands

cris que Charles la conduisit aux entreprises les plus difficiles, & qu'elle répondoit du succès. Charlemagne reçut les sermens des trois freres, & leur permit, ainsi qu'aux Chevaliers de leur suite, de voir tous ceux de son armée Ils étoient les uns & les autres parens ou amis : Naimes les conduisit, & chacun des Chevaliers François n'eut peut-être pas un moindre sacrifice à faire, que celui dont Charles venoit de leur donner l'exemple.

CHAPITRE II.

Comme les Courtisans ont l'art de satisfaire leurs passions au nom de leur Souverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ses Sujets qui voient la perfidie, en souffrent & n'osent s'en plaindre. Trahison de Ganelon. Mort du Duc d'Aigremont. Douleur de la Duchesse. Sermens de Maugis de venger son pere.

LA guerre des Assassins (c'est ainsi qu'on avoit nommé celle qui venoit d'être terminée) avoit éteint toute haine entre les sujets de Charlemagne & les Vassaux de d'Aigremont : les trois freres avoient promis de se trouver aux environs de Paris, au commencement du mois suivant, avec dix mille combattans aux ordres du Roi. Le temps étoit arrivé; d'Aigremont avoit fait ses préparatifs; aulieu de dix mille, il avoit levé quinze mille hommes, les plus beaux de ses sujets, & en donna le commandement à Gérard & à Nanteuil ses freres, & ayant pris avec lui deux cents Chevaliers, il dirigea sa route vers Paris. En arrivant à Soissons, il vit venir à lui une troupe d'environ quatre mille hommes. Il s'arrêta.

Cette troupe étoit conduite par le traître Ganelon. Il avoit été témoin de l'action généreuse de l'Empereur, lorsqu'il pardonna au Duc d'Aigremont. Il regardoit ce pardon comme une foiblesse de la part de Charles, & de la part du Duc comme une bassesse qui déshonoroit sa famille : il étoit incapable de l'envisager sous un autre

point de vue : il voulut les en punir l'un & l'autre; il étoit leur parent; la haine les lui rendoit également odieux, il ne respiroit que vengeance. Né brave ou plutôt féroce & téméraire, le parti le plus injuste étoit toujours celui qu'il embrassoit. Parce qu'il étoit méchant, il soupçonnoit tous les hommes de l'être; il ne voyoit en eux que perfidie, & il n'étoit occupé que de projets de trahison. Il se présenta à Charles accompagné de Foulques de Morillon, de Harare & de Berenger. « Sire, lui dit-il, ce n'est point à moi à blâmer l'action » héroïque que vous avez faite à l'égard de Beuves : il » a égorgé votre fils; vous ne vous contentez pas de » pardonner, vous lui permettez un accès facile dans » votre Cour; vous acceptez ses services. Quel est celui » de vos plus fideles sujets que vous traiteriez plus » favorablement? Cependant, Sire, s'il y a quelqu'un » qui doive vous être suspect, c'est Beuves & ses » freres ». Charles lui répondit qu'il lui suffisoit d'avoir pardonné pour ne jamais revenir sur le passé; qu'à la vérité le coup que d'Aigremont lui avoit porté, lui étoit trop sensible pour qu'il pût jamais en faire son ami; mais aussi que plus le pardon qu'il avoit accordé avoit répugné à son cœur paternel, & plus il étoit résolu de soutenir ce qu'il avoit fait. « Prince généreux & » confiant, s'écria le traître, depuis quand la bienfai» sance a-t-elle acquis des droits sur le cœur du mé» chant? Eh bien! apprenez que d'Aigremont vous trahit » encore. J'ai surpris son secret; un de ses Chevaliers, » que j'ai vaincu, m'a tout avoué en mourant. Beuves » n'a eu recours à la soumission, que parce qu'il s'est » trouvé le plus foible; il savoit bien que vous lui par» donneriez. Il vous a offert de vous servir avec dix » mille hommes; il en a rassemblé quinze mille; il » vous suivra dans vos conquêtes, vous en obtiendrez » des services essentiels, afin de mieux s'assurer de votre » confiance; mais, lorsque vous engagerez quelque action » générale, lorsque vos troupes seront occupées à l'at» taque de l'ennemi, dans le moment où, songeant plus » à votre gloire qu'à votre sûreté, vous leur donnerez » l'exemple de la valeur, tremblez : c'est l'instant qu'il

» a choisi pour sa vengeance. Il a projeté de vous enlever » au milieu de votre armée ; des ordres secrets sont » donnés à ses troupes. A un certain signal, dix mille » hommes doivent se réunir & tourner leurs armes contre » vos soldats ; des transfuges avertiront l'ennemi ; le » désordre se mettra dans votre armée, qui ne pourra » pas s'occuper en même temps de sa défense & de la » vôtre ; dans cette déroute, cinq mille hommes, con- » duits par Beuves, doivent vous entourer, & vos troupes » qui ne seront point prévenues de cette trahison, s'ima- » ginant que ce corps est destiné à faire votre retraite, » loin de s'opposer à leurs efforts, les seconderont. Tel » est le plan que d'Aigremont s'est proposé. Si vous » voulez m'en croire, Sire, vous le préviendrez ; vous » opposerez la ruse à la ruse. D'Aigremont a pris le » devant de son armée ; il n'est escorté que de deux » cents Chevaliers : si vous me le permettez, je le met- » trai hors d'état d'accomplir jamais son exécrable dessein. » Non, répondit Charles, la perfidie de d'Aigremont » n'autorisera jamais la mienne. Si les avis que vous » me donnez sont justes, il me sera aisé de rendre sa » trahison inutile ; un complot découvert cesse d'être » dangereux. Allez vous-même au-devant de Beuves, » ne prenez avec vous qu'une suite égale à la sienne, » recevez-le avec honneur & accompagnez-le jusqu'à » Paris : vous lui direz que j'ai une entiere confiance » en lui & que je suis prêt à le recevoir. De mon » côté, profitant des avis que vous me donnez, je le » ferai veiller de près, & je sais bien le moyen de faire » échouer ses projets ».

Ganelon se retira en protestant à Charlemagne qu'il ne consulteroit que son zele. Ce perfide étoit depuis long-temps l'ennemi de d'Aigremont ; il avoit séduit une fille de Nanteuil, & l'avoit engagée à quitter la maison paternelle ; Nanteuil l'arracha de ses bras, & sur le refus que fit le ravisseur de l'épouser, il le défia, le blessa, le vainquit, & renferma sa fille dans une tour, où elle pleuroit encore sa honte & la perfidie de son amant.

Dès le point du jour, Ganelon partit à la tête de quatre mille combattans, brûlant d'impatience de ren-

contrer son ennemi. Un secret pressentiment jeta l'effroi dans l'ame de Beuves, lorsqu'il apperçut les troupes de l'Empereur. Le pardon généreux de Charles, les efforts que les trois freres se proposoient de tenter pour lui faire oublier le crime de d'Aigremont ne rendoient pas celui-ci exempt de remords & d'inquiétude : il se rassure cependant, il avance; les deux troupes ne sont qu'à quelques pas l'une de l'autre. Morillon s'approche, & s'adressant à d'Aigremont, « Traître, lui dit-il, voici » le moment de la vengeance; Charles t'a pardonné, » mais tu dois compte à ses Sujets du Prince que tu leur » as ravi ». Tu te sers d'un vain prétexte, répondit le » Duc; c'est Ganelon que tu veux venger & non pas » Charles & ses sujets. Je connois les François; ils re- » garderoient comme une infamie, d'avoir des sentimens » opposés à ceux de leur Souverain, sur-tout lorsqu'il » s'agit de générosité. Non, Charles & tes Compatriotes » désavouent ta déloyauté; Ganelon & toi les désho- » norent ».

Il parloit encore, que Ganelon donna le signal du combat; sa troupe se déploie & cherche à envelopper celle de Beuves; elle n'étoit que de deux cents hommes; mais chaque combattant étoit un héros. Ganelon porta les premiers coups, & étendit à ses pieds Reigner, Cousin du Duc. Beuves voulut le venger, il affronte les plus grands dangers; suivi de ses deux cents Chevaliers, il s'élance sur la troupe & en massacre une partie. Tandis qu'il les attaque de front, & que Ganelon lui résiste à peine, Morillon forme un détachement de mille hommes, gagne un chemin creux & se porte sur les derrieres de la petite troupe de Beuves, pour lui couper le chemin de la retraite. En effet, le Duc se voyant accablé par le nombre, & ayant déjà perdu vingt-cinq combattans, veut se retirer : mais Morillon s'oppose à sa fuite. Le combat recommence. Le Duc, & les soixante & quinze Chevaliers qui lui restoient, jurerent de se défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang, & sur-tout de ne pas se rendre prisonniers. Chacun d'eux est comme un tigre, qui, se voyant attaqué de tous côtés, combat moins pour sauver sa vie que

pour entraîner les chasseurs dans sa perte. Ils ne frappent aucun coup qui ne soit mortel; la rage leur tient lieu de valeur; la vue du sang excite en eux l'envie de le répandre; leurs chevaux secondent leur fureur, aucun soldat n'est renversé qu'il ne soit écrasé sur leurs pieds. C'est sur-tout aux Chefs qu'ils s'attachent: ils percent les bataillons pour les joindre; ils firent mordre la poussiere à plusieurs; Beuves tua du même coup Hélie & Godefroi; Morillon alloit subir le même sort; Griffon de Haute Feuille l'apperçoit, détourne l'épée du Duc & blesse son cheval, qui chancele, tombe & entraîne d'Aigremont dans sa chûte. Le perfide Ganelon s'élance & ne rougit pas d'enfoncer sa lance dans le corps de d'Aigremont; Griffon, plus lâche encore, le prend par les cheveux, le souleve, & perce son cœur d'un coup d'épée. Il ne restoit plus que dix Chevaliers de la troupe de Beuves; Ganelon & Griffon s'approchent d'eux, & leur proposent de leur laisser la vie, à condition qu'ils porteront le corps du Duc d'Aigremont dans un cercueil, comme il avoit fait porter Lothaire à Paris. Les Chevaliers refuserent d'abord, & dirent qu'ils avoient promis de combattre jusqu'au dernier moment de leur vie; Ganelon fait signe à ses soldats, & dans l'instant ils se jettent sur les Chevaliers, les renversent, les désarment & viennent à bout, après bien des efforts, de les lier pieds & mains; les Chevaliers auroient préféré une mort glorieuse à des fers; on les menace, on tient le glaive suspendu sur leurs têtes. Ganelon leur annonce que s'ils s'obstinent à refuser la vie, il va faire attacher le cadavre de Beuves à un cheval, & le faire traîner ainsi nud jusqu'à Aigremont; qu'ils peuvent encore sauver de cet affront les restes de leur Souverain, en acceptant la condition qu'il leur imposoit. Les Chevaliers le promirent par amour pour leur Prince, à condition qu'ils ne seroient point censés prisonniers de guerre, & qu'ils seroient libres de proposer le combat à Ganelon & à ses complices, qu'ils défioient dès ce moment. Ganelon rit de leur bravoure & les fit délier. Mais les dix Chevaliers, qui le regardoient comme le seul auteur du crime, n'en remplirent pas moins leurs engagemens, quand ils

eurent rapporté le corps sanglant de leur Maître, à la Duchesse. Ils la firent prévenir, & elle vint au-devant d'eux avec Maugis son fils; elle pouvoit à peine se soutenir : dès qu'elle apperçût le cercueil, elle s'évanouit; mais bientôt la colere lui rendant les forces que la douleur lui avoit fait perdre, elle prend son fils par la main, fait ôter les lambeaux sanglans qui enveloppoient le corps de son époux : « Jure avec moi, mon fils, » lui dit-elle, jure par ce sang, le même qui coule » dans tes veines, que tu n'épargneras rien pour le » venger. Initié dans des secrets inconnus au reste des » humains, promets à la face du Ciel, que s'il est sourd » à ta vengeance, tu auras recours aux ombres infer- » nales. Il ne peut désapprouver qu'une épouse & qu'un » fils se servent de tous les moyens pour punir des » perfides qui, contre la foi publique, ont ravi le jour » à un pere tendre, à un époux.... ». Elle ne put en dire davantage; Maugis la soutenoit d'une main, & juroit de l'autre de remplir le vœu de sa mere. Il prit le Ciel à témoin de ses sermens; il prit du sang de son pere qui couloit encore, & le jetant en l'air, qu'il retombe, dit-il, sur ses ennemis. Ensuite embrassant sa mere, il inondoit son sein de ses larmes, la chaleur de ses soupirs la rappela à la vie; foible & languissante, à peine pouvoit-elle soutenir le jour. On la mit dans un char; son fils l'accompagna au Château d'Aigremont, d'où elle ne sortit que pour aller répandre de nouvelles larmes sur le tombeau de son époux.

Ganelon & Griffon son pere retournerent triomphans à la Cour de Charlemagne, qui les reçut avec indignation. Le perfide Ganelon tenoit dans ses mains l'épée de Beuves; il se prosterne aux genoux de l'Empereur, & en lui présentant l'épée : » Sire, dit-il, voilà le fer » avec lequel d'Aigremont a tué Lothaire, si vous me » croyez coupable pour vous avoir désobéi, frappez, » voilà mon sein; mais que tout l'univers apprenne que » le plus tendre des peres ôta la vie au plus fidele de » ses serviteurs, pour avoir vengé la mort de son fils, » & qu'il le fit périr avec le même fer dont on avoit » assassiné son Prince ».

Charlemagne

Charlemagne ne put soutenir cette idée ; & malgré le sauf-conduit donné à d'Aigremont, Griffon, qui avoit persuadé à Naimes & à la plupart des Seigneurs, que le Duc avoit formé des complots contre le Roi, obtint la grace de son fils.

Lorsque la douleur de Maugis fut un peu calmée, & qu'il eut appris que Charlemagne avoit accordé son pardon à Ganelon, il rassembla ses parens & ses amis. Il leur proposa de porter la guerre au sein des Etats de Charles ; mais ses troupes & ses finances se trouverent dans un si grand épuisement, qu'il fallut renoncer à tout projet de vengeance, ou du moins la différer. Ils jurerent tous de nourrir ce feu dans leur sein, & de saisir la premiere occasion favorable qui se présenteroit. Renaud surtout promit de ne pas laisser cette perfidie sans punition.

CHAPITRE III.

Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue d'un coup d'échiquier Berthelot, neveu de l'Empereur. Fuite de Renaud, de ses freres & de Maugis leur cousin.

CHARLES avoit rassemblé dans sa Cour tous les Chevaliers de ses immenses Etats. Il avoit envoyé un Ambassadeur à la Duchesse d'Aigremont, & l'avoit fait assurer, ainsi que ses freres, qu'il n'avoit aucune part à la mort du Duc ; qu'il n'avoit pu prévoir que le zele de Ganelon se porteroit à d'aussi funestes extrémités ; mais qu'il les supplioit de ne pas trouver mauvais qu'il ne punît pas un de ses plus braves Chevaliers pour l'avoir vengé. Il les invitoit d'oublier le passé & de venir à sa Cour. La Duchesse répondit que sa franchise ne lui permettoit pas de dissimuler, que tant qu'elle auroit un souffle de vie, elle ne respireroit que haine & vengeance ; que ni elle, ni son fils ne paroîtroient point à la Cour de Charles ; mais qu'elle ne gêneroit personne. Aymon & ses quatre fils promirent de s'y rendre comme médiateurs entre les freres du

Duc & le Roi, & pour obtenir une satisfaction qui pût appaiser le courroux de la Duchesse.

On voyoit à la Cour de Charlemagne ce que l'Europe avoit de plus grand : on y comptoit quinze Rois, trente Ducs, quarante Comtes, & un nombre infini de Seigneurs. Il y avoit chaque jour de nouvelles fêtes. Le Roi s'approcha un jour d'Aymon & lui dit : « Mon cousin, quoique » vous m'ayez abandonné au moment où j'avois le plus » grand besoin de vous & de vos enfans, je n'ai pu vous » en savoir mauvais gré ; d'Aigremont étoit votre frere » & votre ami, vous ne pouviez vous déclarer ni pour » lui, ni pour moi ; je ne vous en aime pas moins, & » vos enfans me seront toujours chers : j'aime sur-tout » Renaud, son audace me plaît ; je le destine aux pre- » miers emplois de ma Cour, & je n'oublierai point ses » freres ». Aymon remercia le Roi, & prit cette occasion » pour lui parler de la perfidie de Ganelon : il ajouta qu'il avoit été le premier à condamner l'action atroce de Beuves, qu'il méritoit une punition exemplaire, & qu'il eût dû périr par le supplice le plus infâme : « mais, » continua-t-il, après lui avoir fait grace, lui tendre un » piége pour l'assassiner, c'est un crime presqu'aussi odieux » que celui dont il s'étoit rendu coupable ». Charlemagne rejeta tout sur Ganelon. « Cela ne vous justifie pas, reprit » Aymon ; dès que le crime vous a été connu, vous de- » viez le punir : ce n'est ni pour Gérard mon frere, qui a » tout oublié, ni pour moi que je réclame votre justice, » mais vous la devez à l'épouse de d'Aigremont, à son » fils, à l'univers entier. Peut-être, Sire, avez-vous » mal fait de pardonner à mon frere, mais vous avez plus » mal fait encore de faire grace à Ganelon, qui sous pré- » texte de zele pour son Prince, n'a servi que sa haine » particuliere, & qui en agissant sous votre nom sacré, » vous charge d'un crime dont il recueille le fruit. Pardon- » nez, Sire, si je vous parle avec cette franchise ; l'univers » seroit bien à plaindre, si les Rois ne trouvoient jamais » des amis. !

Charles fut touché du discours d'Aymon, mais il ne put jamais se résoudre à punir le coupable. Renaud & ses trois freres se joignirent à leur pere, pour demander

justice de la déloyauté de leur ennemi commun ; mais Renaud voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir, osa dire à l'Empereur que les sermens des Seigneurs suzerains & de leurs hommes-liges étoient réciproques ; que si le Vassal s'engageoit de servir le Seigneur, le Seigneur à son tour faisoit le serment tacite de protéger son Vassal ; que le serment étoit nul dès que la condition n'étoit point exactement remplie, & que, puisque les parens de Beuves avoient la force en main, le Roi, en ne punissant point leur oppresseur, leur rendoit la liberté de recourir aux armes pour le punir eux-mêmes.

Charles fut indigné de tant d'audace : « Qui es-tu, » jeune téméraire, lui dit-il, pour oser juger les Rois ? » Je sais que le serment qui les lie à leur Peuple, les » oblige de le protéger ; mais ton orgueil se seroit-il flatté » de lire dans l'ame des Souverains, de pouvoir décider » s'ils ont tort ou raison, & de pénétrer leurs » motifs ? Le dernier du peuple seroit donc en droit de » les accuser d'injustice dès qu'il pense autrement que » lui ? Va, jeune insensé, sans les égards que j'ai encore » pour ton pere, j'aurois déjà puni tes propos séditieux. » Garde-toi cependant de les laisser éclater dans ma Cour, » & crains de me forcer à une rigueur que tu rendrois » nécessaire ».

Renaud s'inclina, rougit de colere, & dissimulant son ressentiment, il demanda pardon au Roi, d'avoir osé lui dire la vérité. Le Roi le retint à dîner ; & quand tout le monde se fut levé de table, Berthelot, neveu de Charles, proposa une partie d'échecs à Renaud, qui l'accepta. Il étoit plongé dans la tristesse ; il avoit toujours sur le cœur la mort de d'Aigremont, & l'injure que Ganelon avoit faite à sa famille. Le discours de Charles avoit encore irrité sa blessure ; en vain ses freres faisoient-ils leurs efforts pour l'appaiser. Il étoit dans ces cruelles agitations, lorsque Berthelot l'engagea de jouer avec lui. Ses distractions continuelles lui faisoient faire des fautes grossieres : Berthelot aulieu d'en profiter, s'en offensa ; il prit mal les excuses de Renaud, & lui répondit par des injures. Renaud, sans lui rien dire, le regarda d'un œil de mépris. Le Prince, furieux, osa le frapper en présence

de plusieurs Chevaliers. L'impatient Renaud ne pouvant plus se modérer, saisit l'échiquier qui étoit d'or, & le jeta si rudement à la tête de Berthelot, qu'il l'étendit à ses pieds tout secours devint inutile ; le malheureux Prince expira, en avouant qu'il avoit tort d'avoir insulté Renaud, en lui demandant pardon de cet outrage, & en lui accordant celui de sa mort.

Charlemagne étoit accouru au bruit. Dès qu'il apprit ce qui s'étoit passé, il ordonna qu'on empêchât Renaud de s'échapper, jurant de le faire périr dans les supplices. Les Pairs & les Barons mettent l'épée à la main, & veulent arrêter le jeune Chevalier ; mais les freres de d'Aigremont, leurs fils & Maugis se rangent du côté de Renaud : secondé de ses freres, il s'ouvre un passage ; Maugis & les quatre fils d'Aymon, dont la prudence éclaire la valeur, sortent du Palais, traversent la ville par des rues détournées, & prennent le chemin des Ardennes. Charles fit armer deux mille Cavaliers pour courir après eux ; mais les Princes sacrifiant tout à leur sûreté, ne s'arrêtent que lorsque leurs chevaux épuisés de fatigue tombent sous eux. Les deux mille Cavaliers avoient formé une avant-garde de l'élite de leur troupe. Renaud monté sur Bayard, qui ne se fatiguoit jamais, s'étant porté sur une hauteur, vit arriver cette avant-garde : il avertit ses freres & Maugis du danger qui les menaçoit ; ils saisirent leurs armes & attendirent de pied ferme. Ils s'étoient apperçus que cette petite troupe ne gardoit aucun ordre, & que ceux qui étoient les mieux montés, cherchoient à devancer les autres ; chacun vouloit pouvoir se vanter à Charles d'avoir arrêté seul Renaud ou quelqu'un de ses freres : le plus léger de la troupe l'avoit devancée de près de demi-lieue. Renaud le voyant venir, se place sur son chemin. « Rendez-vous, lui dit le Cavalier, vous êtes mon pri-» sonnier ». Renaud, sans lui répondre, l'attaque, & » d'un coup de lance le renverse & lui ôte la vie. Voilà déjà un cheval pour vous, dit-il à Alard son frere. Un second Cavalier survint, il avoit la lance en arrêt & menaçoit Renaud de le percer s'il ne se rendoit point. Renaud détourne le fer de la lance, & le perce d'outre en outre; il le jette à terre, & saisissant son cheval, il dit à Guichard, en

voici encore un pour vous. Un troisieme Cavalier, qui voyoit ce combat, redouble de vîtesse, & s'écrie de loin, enfin je pourrai conduire Renaud à Charlemagne. Voilà le dernier mensonge que tu diras de ta vie, répond le fils d'Aymon; il s'élance sur lui & le fait voler sans vie à dix pas de son cheval, qu'il saisit & qu'il donne à Richard. Les momens étoient précieux, la troupe approchoit, les trois freres étoient montés : il ne restoit que Maugis, Renaud le fit monter en croupe sur Bayard; ils partirent, & dans un moment ils disparurent aux yeux des Cavaliers de Charlemagne. La nuit survint, & à la faveur de son ombre, ils arriverent dans le château d'Aymon. Leur mere vint au-devant d'eux. Renaud lui raconta ce qui s'étoit passé à la Cour de Charlemagne; elle en fut effrayée & tomba évanouie dans les bras de son fils. « Ah! cruel, dit-elle à Renaud, vous nous perdez tous; » votre pere & moi allons être livrés à la fureur de Charles : » fuyez, prenez tout l'or que vous pourrez emporter; » n'attendez pas que votre pere soit de retour, & que le » Roi le force peut-être à vous livrer. Ces deux mille Cava- » liers qui vous poursuivent ne peuvent point être éloignés; » quel que soit votre courage, le nombre vous accablera » comme il a accablé d'Aigremont. Ah! mes fils, fuyez, » je vous en conjure; n'exposez point votre mere à vous » voir arracher tous sanglans de ses foibles bras ».

Renaud & ses freres suivirent ce sage conseil, ils prirent tout l'or que leur mere voulut leur donner; & avant que le jour parût, ils s'enfoncerent dans la forêt d'Ardenne, & ne s'arrêterent que sur le bord de la Meuse; ils choisirent l'emplacement le plus propre à leur dessein. Ils y éleverent un château formidable sur un rocher escarpé, dont le pied étoit arrosé par le fleuve. Des forts élevés autour du château étoient entourés d'un fossé large & profond, défendu par d'autres fortifications : ils l'appellerent le château de *Montfort*.

Cependant le Roi fit arrêter Aymon, qui condamnoit l'action de son fils & qui en étoit désolé. Il protesta au Roi, que bien loin d'être son complice, il seroit le premier à l'en punir. Charles vouloit lui faire jurer qu'il lui livreroit ses enfans. Aymon refusa de faire ce serment

détestable; mais il promit de ne leur donner jamais aide ni secours contre son Souverain. A cette condition il lui fut permis de retourner chez lui, où son épouse lui apprit ce qu'étoient devenus ses quatre fils : quelque courroucé qu'il fut contre eux, il ne lui fut pas possible de dissimuler sa joie lorsqu'il sut qu'ils étoient en sûreté. Pour ne laisser aucun soupçon à Charlemagne, il vint le rejoindre, & se mettre, pour ainsi dire, en ôtage dans sa Cour.

CHAPITRE IV.

Siége du Château de Montfort : avant-garde de Charlemagne taillée en pieces : bataille sanglante : trahison de Hernier de la Seine, qui introduit les François dans le Château & y met le feu : combat au milieu des flammes ; victoire des quatre fils d'Aymon.

Les deux mille hommes que Charlemagne avoit envoyés à la poursuite de Renaud & de ses freres, ayant rapporté que non-seulement on n'avoit pas pu les prendre, mais encore que Renaud avoit tué trois Cavaliers, & qu'ils avoient pris les chevaux des vaincus ; le Roi envoya de tous côtés pour savoir où les quatre freres s'étoient retirés. On lui dit qu'ils s'étoient arrêtés sur les bords de la Meuse, & qu'ils y avoient construit un château redoutable. Aussi-tôt il convoqua tous les Chevaliers, les Barons, les Pairs & tous les Seigneurs de ses Etats, & leur ordonna de se tenir prêts pour aller faire le siége du château de Montfort. Charlemagne fit de grands préparatifs; & lorsque toutes ses troupes furent assemblées, on se rendit en peu de jours dans les Ardennes, & l'avant-garde se trouva sous les murs du Château. Cette avant-garde étoit commandée par Regnier de Montpellier ; elle parut au moment que Richard, Alard & Guichard revenoient de la chasse ; ils avoient avec eux vingt Cavaliers. Richard, ne pouvant pas distinguer quelle étoit cette troupe, la fit remarquer à Guichard. Ils se doutoient bien que Charlemagne viendroit les assiéger ; mais ils ne croyoient pas

que ce fût si promptement. Richard, impatient, s'avance & demande à Regnier quelle est la troupe qu'il conduit? « C'est, dit Regnier, l'avant-garde de l'armée du Roi de » France, qui vient faire le siége du château de Montfort, » que les fils d'Aymon ont fait élever, & où ils se sont » retirés. Vous voyez, reprit Richard, un soldat de » Renaud, vous pouvez rapporter à votre Maître, que le » Château est pourvu d'hommes & de vivres, & que nous » sommes déterminés de nous enterrer sous ses ruines, » plutôt que de nous rendre. Ce ne sera pas toi du moins, » dit Regnier, qui défendra Montfort ». En disant ces mots, il met sa lance en arrêt. Richard le laisse approcher, évite le fer, & d'un coup d'épée le jette expirant sur la poussiere, saisit son cheval & l'envoie à Renaud. Ce combat particulier fut le signal d'une bataille sanglante. Renaud dans ce moment exerçoit ses troupes, elles se trouverent sous les armes lorsqu'on lui amena le cheval de Regnier; il se mit à leur tête & arriva au moment où les troupes de l'avant-garde se mettoient en mouvement pour venger leur Général. Le premier choc fut très-impétueux; mais outre la supériorité du nombre, l'armée du fils d'Aymon étoit fraîche & reposée, & le Général, secondé de Richard, ne trouva aucun adversaire digne de lui: cette avant-garde, qui étoit de dix mille hommes, fut mise en déroute & presqu'entiérement passée au fil de l'épée.

Charlemagne, qui avoit cru venir à une conquête aisée, fut au désespoir en apprenant la perte de ses troupes, & le butin immense que Renaud avoit fait & qu'il avoit conduit à Montfort. Il fut sur-tout fâché de la perte de Regnier. Oger lui raconta qu'il avoit vivement poursuivi Richard après la bataille, mais qu'il s'étair retiré dans le Château & qu'il avoit fait lever les ponts; que le Château lui paroissoit imprenable, tant du côté de la Meuse que de celui de terre. Le Roi voulut le reconnoître par lui-même; il le fit investir & en fit le tour: il convint que cette Place étoit très-bien fortifiée, & que le siége seroit très-long; il déclara en même temps, qu'il ne reviendroit point en France qu'il n'eût les fils d'Aymon en son pouvoir. Sa colere étoit si vive, qu'il jura de faire

périr par les ſupplices Maugis, Renaud & Richard dans Montfort même. Il proteſta qu'il n'accorderoit jamais ſa grace à Maugis, qui avoit juré par le ſang de ſon pere de venger ſa mort. Il fit camper ſon armée autour du Château & fit mettre à ſon pavillon, une pierre précieuſe qui ſervoit de fanal pendant la nuit, & une pomme d'or d'un prix exceſſif. Lorſque toutes les tentes furent dreſſées, il fit venir Naimes, & lui ordonna de faire publier dans tout le camp que perſonne n'en ſortît, ni ne montât à cheval juſqu'à ce que les ſecours qu'il alloit demander fuſſent arrivés de France. Ganelon propoſa au Roi d'offrir la paix à Renaud, à condition qu'il livreroit Richard ſon frere & Maugis. Charles, pour éviter la guerre, y conſentit; & Naimes & Oger furent chargés d'en faire la propoſition. Ils ſe préſenterent à Alard, & lui dirent qu'ils étoient envoyés vers Renaud pour terminer la guerre. On les introduiſit auprès de lui. Renaud les reçut avec amitié; mais lorſqu'il entendit que le Roi lui propoſoit d'envoyer ſon frere & Maugis à diſcrétion, & que s'il refuſoit de les livrer, Charles lui déclaroit que la guerre ne finiroit que par le ſupplice des quatre freres, Renaud s'emporta, & dit à Naimes: « Je reſpecte les liens qui » m'uniſſent à vous; ſans cette conſidération vous m'au- » riez outragé pour la derniere fois. Quoi! Naimes, » vous, mon allié, mon ami, vous, qui devriez vous » armer pour ma défenſe, vous oſez me propoſer ſans » rougir une lâcheté que je ſais bien que vous n'approu- » vez pas! Allez: dites à votre Maître que je crains peu » ſes menaces; que je puis compter ſur mes troupes, » & que le dernier de mes ſoldats préférera la mort à » la honte de ſe rendre ». En même temps il prit Oger & Naimes par la main, leur fit voir les troupes rangées ſur la place, les conduiſit dans ſes magaſins, & leur montra les rues de Montfort remplies de faſcines. « Voilà » notre derniere reſſource, dit-il, ſi par quelqu'événe- » ment, que je ne prévois point, le Roi ſe rendoit maître » de la citadelle, chaque habitant a juré de mettre le feu » à ces faſcines, content de réduire la ville en cendres » & de périr avec elle, pourvu qu'il prive Charles de ſa » conquête ».

Oger & Naimes reprirent à la hâte le chemin du camp, & dirent mot à mot à Charles ce dont Renaud les avoit chargés. Le Roi, étonné de tant d'audace, frémit de colere : il ordonna un assaut général ; on attaqua trois portes à la fois. Renaud, qui sans rien risquer, avoit la facilité de pouvoir faire des sorties contre l'ennemi, au moyen d'une fausse-porte percée dans le rocher, voyoit toutes les manœuvres du camp de Charles. Il fit mettre toutes ses troupes sous les armes & attendit que les assaillans fussent bien fatigués; lorsqu'il crut le moment favorable, il fit baisser les ponts & avancer Samson de Bordeaux avec cent Cavaliers : après avoir embrassé Richard & ses freres, il les pria de déployer leurs divisions dans la plaine, à la faveur de la troupe de Samson. Comme les François entouroient la ville, ils n'étoient en force nulle part; Renaud profita de cette circonstance, & ayant fait filer ses soldats par la fausse-porte, ils se trouverent rangés en bataille avant que Charles pût savoir qu'ils projettoient une sortie. Richard en vouloit sur-tout au Comte d'Etampes qui avoit succédé à Regnier dans le commandement de l'avant-garde. Les quatre freres en bon ordre, se jeterent dans le camp du Roi, renverserent les tentes, & passerent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra. Renaud, monté sur l'infatigable Bayard, parcouroit le camp avec la vîtesse de la foudre & y causoit les mêmes ravages. Charlemagne, qui dirigeoit une des principales attaques de la Place, ayant appris que les ennemis pilloient & ravageoient le camp, rappela ses troupes; mais avant qu'elles fussent rassemblées, Renaud ayant réuni les siennes, mit le feu dans tout le camp, & tandis que la flamme dévoroit hommes, tentes, chevaux & fourrages, il attaqua le gros de l'armée de Charlemagne : mais ô honte! il trouve devant lui le vieux Aymon son pere ; il ne pût l'éviter ; il baissa ses armes & dit à ses freres de le respecter. « O „ mon pere! lui dit-il, l'air qu'on respire à la Cour des „ Rois est-il si empoisonné qu'il ait éteint en vous tout „ sentiment d'honneur & de tendresse? Vous ne vous „ êtes pas contenté de nous exclure de l'héritage de nos „ peres; complice de Charles, qui en veut à nos jours, „ vous venez l'aider à nous enlever notre dernier asyle!

» Quel crime avons-nous commis contre vous ? Parens » du Roi, au même dégré que ce Berthelot qui attaqua » mon honneur & ma vie, je n'ai fait qu'opposer la » force à la force ; s'il a succombé, il n'a eu que le » sort ordinaire d'un téméraire agresseur. Que Charles » soit assez injuste pour vouloir le venger, c'est à nous » de nous défendre ; mais qu'il vous mette à la tête de » nos ennemis, c'est une lâcheté indigne d'un grand Roi, » parce qu'il sait bien que vous pourrez nous frapper » impunément. Et vous, mon pere, de quel nom appe- » ler votre déférence à ses ordres ? Les hommes n'en » ont pas encore trouvé pour exprimer certains outrages » faits à la nature ».

Ce reproche fit rougir Aymon, qui mit autant de diligence à se retirer que Renaud auroit mis de soin à l'éviter, s'il eut cru le rencontrer. Comme les troupes que conduisoit Aymon, étoient celles du Roi, Renaud ne les ménagea point ; il passa les derniers rangs au fil de l'épée ; il vit venir à lui Charlemagne, accompagné d'Aubry, d'Oger, du Comte Henri, de Foulques de Morillon. Il rallie aussi-tôt ses troupes & attend de pied ferme l'armée françoise. Thierry osa marcher le premier contre Renaud. Alard l'apperçoit ; il tenoit dans le moment le fer d'une lance, il en frappe Thierry & le jette mort aux pieds de son cheval. Thierry étoit l'ami du vieux Aymon, qui ne pouvant se venger sur son fils, abbatit la tête d'un des Chevaliers de Renaud. Celui-ci modéra sa fureur, & s'écria seulement : « Oh ! ma mere, » quelle sera votre douleur, lorsque vous apprendrez » que votre époux fait la guerre à ses enfans » ? Foulques de Morillon renforça la troupe du Roi, & relevant le courage abattu des François, il les conduisit au plus fort du combat. L'armée de Renaud hésita un moment & recula ; Alard s'apperçut de ce mouvement ; il prend avec lui cinquante Cavaliers, se met à la tête de l'aîle que Morillon avoit ébranlée, se précipite sur les François, les presse, les écarte, & fait voler autant de têtes qu'il en frappe ; de son côté Renaud inspire le courage aux Chevaliers qui l'entourent ; aucun coup ne porte à faux ; les épis ne font pas plus de résistance au fleau qui les écrase ;

le sang ruisselle de toutes parts, les gémissemens des blessés, les cris des mourans, les hennissemens des chevaux, excitent la fureur des combattans. Tous s'égorgent ou cherchent à s'égorger sans aucune distinction d'amis, de parens ou de compatriotes. Yon de Saint Omer est frappé par Guyon, abbatu à son tour par Guichard : celui-ci se saisit de son cheval pour en faire présent à Renaud, qui depuis long-tems avoit desiré de le donner pour compagnon à Bayard. Renaud rencontra encore Aymon dans la mêlée : ils s'arrêterent & furent un moment immobiles; tandis que le fils le prioit de se retirer, & qu'Aymon l'exhortoit de bien prendre ses précautions pour ne pas tomber entre les mains de Charles, qui avoit juré sa mort, un Chevalier, nommé Gaymar, vint attaquer le jeune héros; il quitta brusquement son pere, & fit tomber la tête de Gaymar sur l'arçon de la selle d'Aymon. Ce vieux guerrier, témoin de la fureur de son fils, se retira. Charles, de son côté, voyant que la fortune lui étoit contraire, avoit déjà ordonné la retraite, lorsque Bernard de Bourgogne étendit, aux pieds de Renaud, Simon le Béarnois, intime ami de Richard. Les quatre freres se réunirent, & fondant tous ensemble sur les troupes du Roi, recommencerent le carnage : Renaud tua ce jour-là de sa main environ trois cens Cavaliers, les plus braves de l'armée de Charles; Alard cherchoit le Comte d'Etampes, il l'apperçut dans la foule, il se fit jour & pénétra jusqu'à lui; d'Etampes étoit brave, un secret pressentiment sembla l'avertir que sa derniere heure étoit venue. Il attendit Alard en pâlissant, il lui décocha une fléche, elle glissa sur l'écu de son ennemi. Alard pique son cheval, & d'un coup de lance perce l'écu, brise l'armure, & ouvre le sein d'Etampes, qui expire en tendant les mains vers le ciel. Renaud qui le vit tomber, courut vers son frere, l'embrassa & le félicita de sa victoire.

Charlemagne ordonna enfin à ses Généraux de se retirer; la retraite de son armée fut aussi meurtriere que la bataille : Renaud la poursuivit jusque dans le camp, & plusieurs Chevaliers furent faits prisonniers dans leurs retranchemens; il savoit qu'il est souvent dangereux de poursuivre trop loin sa victoire, & que le désespoir peut

donner des forces aux vaincus : il ordonna à ſes troupes de rentrer dans la place, & fit l'arriere-garde avec ſes freres ; il ne fut attaqué que par Aymon, qui, avec deux cents Cavaliers, harceloit ſes enfans : Renaud eût pu mille fois ſe défaire d'un ennemi auſſi opiniâtre ; mais il le reſpecta toujours, cependant comme il le vit acharné après lui, & qu'il expoſoit ſes freres à être faits priſonniers, Renaud ſe contenta d'abattre, d'un revers, le col de ſon cheval ; tandis qu'Aymon ſe débarraſſoit, Renaud gagna du chemin : les Cavaliers, qui accompagnoient le vieux guerrier eurent l'imprudence de pourſuivre les quatre freres, qui revinrent ſur leurs pas & en abattirent cinquante ; le combat étoit plus animé que jamais, Charlemagne craignit qu'il n'eut des ſuites funeſtes : étonné de l'intrépidité de Renaud ; il s'avance vers lui, & d'un ton d'autorité, il lui ordonne de ceſſer & lui défend de paſſer outre. Renaud, tout furieux qu'il eſt, baiſſe un front reſpectueux, & fait ſigne à ſes Cavaliers de rejoindre l'armée qui rentroit dans la Ville avec un grand nombre de priſonniers.

Charlemagne revint dans ſon camp ; toutes les tentes avoient été brûlées : cet événement retarda les opérations du ſiége qui dura treize mois, pendant leſquels il ne ſe paſſa jamais huit jours d'intervalle d'un combat à l'autre. Le Roi avoit juré qu'il ne rentreroit point en France, qu'il n'eut emporté Montfort, & que les fils d'Aymon ne fuſſent en ſon pouvoir. Renaud avoit fait faire des propoſitions de paix ; il avoit chargé Oger de repréſenter au Roi, que jamais Montfort ne céderoit à la force ; mais que s'il vouloit conſentir que la garniſon ſortît avec tous les honneurs de la guerre, & rendre ſon amitié à ſes freres & à lui, ils lui livreroient la place ; Foulques de Morillon, qui apprit cette négociation, empêcha le Roi de rien conclure.

La longueur du ſiége impatientoit également les aſſiégeans & les aſſiégés. La ſituation du fort étoit telle, que Renaud & ſes freres étoient maîtres d'une grande étendue de pays, où ils alloient chaſſer, ſans avoir rien à craindre de la part des aſſiégeans ; ils ſortoient & rentroient quand ils vouloient, à couvert des fortifications, qu'il

eut fallu emporter pour couper la communication du Château avec ses environs. Charlemagne, voulant faire un dernier effort, assembla tout son arrière-ban. Naimes, qui voyoit les difficultés de prendre Montfort, conseilla au Roi de retourner en France & d'attendre un moment plus favorable; Hernier de la Seine fut d'un avis contraire, & offrit au Roi de lui livrer, en moins d'un mois, les quatre fils d'Aymon; à condition qu'on lui donneroit la Ville, tout ce qui s'y trouveroit, & le domaine de cinq lieues aux environs. Charlemagne y consentit & promit à Hernier de lui fournir les troupes qu'il lui demanderoit pour cette expédition. Hernier demanda mille bons Cavaliers & un Général habile. Le Roi lui donna Guyon de Bretagne, & lui permit de choisir à son gré mille combattans de l'élite de son armée. Hernier ordonna à Guyon d'embusquer ses mille combattans sur la montagne, dans un bois à peu de distance d'une des portes du Château.

Lorsque ces dispositions furent faites, Hernier monte à cheval bien armé & va tout seul se présenter à une des portes opposées; il cria aux sentinelles d'avoir pitié de lui, qu'il étoit vivement poursuivi par le Roi, pour avoir voulu prendre la défense de Renaud en présence de la Cour. Comme il étoit seul, il n'inspira aucune méfiance; on baisse le pont & on l'introduit dans la place. Il demande à parler à Renaud, on le conduit au jeune héros; Hernier tombe à ses genoux, & le prie de lui donner un asyle contre la fureur du Roi, qui veut le faire périr du même supplice qu'il destine aux quatre fils d'Aymon, pour avoir voulu repousser la calomnie dont quelques courtisans les accabloient. « Toute vérité qui » ne flatte point, ajouta-t-il, est odieuse à la Cour des » Rois. On a persuadé à Charlemagne que j'entretenois » une intelligence secrète avec vous; on a séduit des » témoins, & cette nuit même je devois être arrêté. » L'innocence n'est pas toujours malheureuse; un ami » a découvert cette trame abominable; il est venu secrétement, m'avertir de tout ce qui se passoit, & m'a facilité les moyens de m'arracher à une mort ignominieuse; » une heure plus tard j'aurois été sacrifié à l'imposture ».

Renaud accabla le traître de caresses : il lui demanda des nouvelles de ce qui se passoit au camp. Hernier l'assura que, si Montfort tenoit encore quinze jours, le Roi seroit obligé de lever le siége, parce que l'armée affoiblie par tant de combats, manquoit de vivres & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France, qui se trouvoit elle-même dans la disette ; que déjà la plupart des Chevaliers s'étoient retirés, & qu'il mouroit tous les jours un grand nombre de soldats.

Renaud, qui n'avoit aucune raison de se méfier d'Hernier, l'engagea de rester avec lui. On chercha tous les moyens de le consoler & de lui faire espérer un meilleur sort ; on le logea dans la Ville, & comme il feignit d'être fort fatigué, il demanda qu'on lui permît d'aller se reposer.

Hernier attendit que tout le monde fut retiré : on avoit combattu pendant toute la journée, Soldats & Chevaliers, tout dormoit ; on n'entendoit aucun bruit. Hernier sort à petit bruit, va baisser le pont, coupe la gorge à la sentinelle, prend les clefs & ouvre la porte. Guyon de Bretagne qui étoit aux aguets, voyant la porte ouverte, fait glisser sa troupe à petit bruit ; on égorge quelques patrouilles, & l'on va se rassembler sur la place. Ç'en étoit fait des quatre freres & de la garnison, sans la négligence des palefreniers de Renaud ; plongés dans l'ivresse la plus profonde, ils avoient laissé les chevaux à l'abandon ; celui d'Alard, plus vif que les autres, les tourmentoit ; Bayard s'échappe, & ses hennissemens éveillent Alard & Richard ; ils se levent, & apperçoivent, au clair de la lune, l'éclat des armes ; ils entendent un bruit confus ; ils courent dans l'appartement d'Hernier & ne le trouvent point ; ils se doutent de la trahison. Alard revient soudain auprès de Renaud, pour l'avertir de tout ce qui se passe. Renaud étoit tout armé ; il se leve ; il ne trouve que trente Cavaliers ; il court sur la place ; il rencontre Guyon avec cent combattans qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ses freres, ils passent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des soldats de Renaud enfermés dans la cour du Château, où le sang ruisseloit ; lorsqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon, ils craignirent d'être sur-

pris; ils mirent le feu au Château & dans plusieurs quartiers de la Ville: Renaud & ses freres avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes; ils sortent de la Ville; ils apperçoivent dans le fossé, une troupe qui attendoit le signal; ils s'y précipitent & ne laissent échapper personne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient suivi les quatre héros, comme ils, étoient entrés dans le fossé, on les avoit perdus de vue; les François les cherchoient de tous côtés: les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & levent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarrassés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoient tout à feu & à sang, à peine sont-ils arrivés que tout change de face: Hernier & les siens cherchent à s'échapper; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents combattans au fil de l'épée; il les font jeter par-dessus les remparts dans les fossés: il ne réservent qu'Hernier & douze des siens.

CHAPITRE V.

Danger de Renaud & de ses freres. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud à l'aspect de Montfort embrâsé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.

Le Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes; elles avoient consommé toutes les vivres; la garnison avoit été égorgée. Il ne restoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aisé à Charlemagne de prendre d'assaut ou d'affamer cette malheureuse Ville. Renaud sentit tout le danger de cette

situation ; il proposa à ses freres de rassembler ce qui leur restoit de monde, & d'abandonner à Charlemagne une proie inutile ; ils furent tous de cet avis, & le départ fut remis à l'entrée de la nuit.

Hernier & les douze François furent témoins de la délibération : le traître conçut l'espérance de sauver sa vie. « Je sais, dit-il, aux fils d'Aymon, que je mérite » la mort ; je ne demande aucune grace ; j'ai voulu vous » livrer vivans à Charlemagne votre ennemi ; il est juste » que vous m'en punissiez ; mais que vous importe que » ce soit plus tôt ou plus tard ? Vous vous proposez de » sortir & d'aller former un nouvel établissement ; avez- » vous songé aux forces redoutables de Charlemagne, au » petit nombre de gens qui vous restent, & aux difficultés » que vous aurez pour traverser le camp des François » qui vous entoure de tous côtés ? Dans quelque endroit » que vous alliez, il faut que vous vous ouvriez une voie » à travers vos ennemis. J'en sais une ; c'est celle où j'avois » embusqué les mille combattans que j'ai introduits dans la » place : elle est inconnue du reste des François & peut-être » de vous mêmes ; je vous dirai plus, cette route commu- » nique, par un sentier écarté, au pavillon du Duc » Naimes, dans lequel est déposé le trésor du Roi. Je » ne vous demande que trente hommes pour enlever » Naimes & le trésor ; si vous acceptez les services que » je vous offre, la seule récompense que je vous demande, » c'est de m'employer contre vos ennemis & contre Char- » lemagne lui-même. Traître, lui répondit Renaud, » nous ne voulons ni de tes services ni de toi. Tu trahis, » dans ce moment même ou Charlemagne ou nous ; qui » que ce soit que tu trompes, tu n'en mérites pas moins » la mort ». Aussi-tôt Renaud ordonne qu'on le dépouille de ses habits & qu'on l'attache par chacun de ses membres à quatre chevaux des plus vigoureux. Le lâche Hernier tombe à ses genoux, pâle & tremblant ; sa trahison avoit inspiré de la haine, ses larmes firent naître le mépris. Il fut exécuté, & les douze prisonniers périrent par le gibet.

Dès que la nuit fut venue, les quatre fils d'Aymon firent monter leur petite troupe à cheval ; ils mirent au centre

centre leur trésor & leurs équipages ; Guichard & Richard, avec cent hommes, firent l'avant-garde ; Alard & Renaud, avec cent autres hommes, escortoient le convoi ; quoique cette petite armée fut divisée en trois corps, elle n'en formoit qu'un par leur marche serrée. Un petit détachement de vingt-cinq hommes, commandé par un Chevalier d'une expérience consommée, précédoit la troupe pour lui servir de védette, & pour fouiller les hayes & les buissons, de crainte de surprise.

La troupe sortit du Château dans cet ordre. Renaud ne put s'empêcher de tourner, vers Montfort embrâsé, ses yeux inondés de larmes. « Adieu cher & malheureux » asyle, s'écria-t-il, berceau de notre gloire, & qui, » sans la trahison de Hernier, aurois vu briser à tes » pieds toute la puissance de Charlemagne. Tu n'es plus » qu'un monceau de cendres, & tes fondateurs auroient » de la peine à trouver, dans ta vaste enceinte, l'espace » qu'il leur faudroit pour reposer leur tête. O mon cher » Alard ! nous n'irons plus, au retour des combats, nous » reposer sous les bosquets naissans qui couvroient ses » environs ».

Alard consoloit Renaud, & lui faisoit espérer un meilleur sort. » Ce n'est, lui disoit-il, que dans l'infor- » tune que le héros est véritablement héros. Aucun » Chevalier ne vous surpasse en valeur, & le ciel jusqu'à » ce jour a protégé votre vertu. Que nous importe celui-ci » ou un autre ? L'Allemagne, où nous allons, vous » offrira des situations aussi heureuses & un climat aussi » doux. La Patrie d'un grand homme est par-tout où il » porte l'exemple de ses vertus. Nous nous ferons par- » tout un autre Montfort. Les cendres de celui que nous » quittons sont plus glorieuses pour nous, que des » palais que nous aurions acquis par une lâcheté ». Renaud embrassa son frere ; il se sentit animé d'une nouvelle ardeur, & ne songea plus qu'aux moyens d'éviter le camp de Charlemagne ou de brusquer le passage.

Charlemagne n'avoit point encore eu de nouvelles d'Hernier & de sa troupe ; ils voyoient Montfort en flâmes, & les soldats que Renaud avoit laissés hors de la ville, lui avoient raconté ce qu'ils avoient vu ; mais il ne

comprenoit pas comment Hernier ayant mis tout à feu & à sang, ne revenoit pas; ni pourquoi le pont étoit encore levé. Lorsque Renaud fut parti, deux soldats qui avoient évité la mort en se cachant dans les débris d'une maison voisine de la place, rapporterent au Roi les actions héroïques des fils d'Aymon, leur départ, la mort d'Hernier, & la destruction de Montfort. « O honte! s'écria » Charlemagne : quoi! ni la force, ni la ruse, ni le » nombre, ne pourront mettre en mon pouvoir Renaud » & ses freres? Au milieu des flammes ils me bravent » encore! Charles vainqueur de l'Allemagne & de l'Ita- » lie, Charles la terreur des Sarasins, sera donc le jouet » de quatre jeunes gens »! Naimes le consola & lui reprocha d'avoir plutôt écouté Hernier que lui; il ajouta que puisque leur troupe étoit réduite à un si petit nombre, il falloit l'attaquer dans sa marche. Charlemagne envoya ses ordres & le camp se mit en mouvement.

Guichard qui conduisoit l'avant-garde, fut instruit aussitôt du projet de Charles; il ne lui donna pas le tems de faire ses dispositions; il fait avertir ses freres, & marche avec fierté contre le Roi. Renaud ordonne à vingt hommes de conduire les équipages sur les derrieres, & vient joindre ses freres avec Alard; & tous les quatre, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître, frappent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, renversent les tentes, écartent les ennemis de droite & de gauche, ouvrent une large route à leurs équipages, & jettent la consternation dans le camp. Naimes a rassemblé quelques troupes; Richard & Renaud lui font face; ils écrasent les premiers rangs, le reste prend la fuite, & Naimes est entraîné par le torrent.

Les quatre fils d'Aymon ont traversé le camp sans avoir perdu un seul homme; ils ne douterent pas que Charlemagne ne les fît poursuivre. Renaud fit marcher ses équipages devant, leur assigna un lieu pour le rendez-vous, & leur ordonna la plus grande diligence. Dès le point du jour Charles suivi d'Oger, de Naimes, de Foulques de Morillon, parurent à la tête de l'armée. Les quatre freres s'arrêtent; le Roi, oubliant son rang & n'obéïssant qu'à sa colere, met sa lance en arrêt contre Renaud, qui en détourne le fer & s'éloigne : Charles revient sur lui plus

furieux; Renaud ne se possédant plus, s'élance; Hugues se met au devant du Roi & reçoit le coup mortel. Aussitôt Charlemagne, transporté de courroux, ordonne à ses Chevaliers d'attaquer la troupe des quatre freres; mais ils firent si bonne contenance qu'elle ne put jamais être entamée : elle se battit en retraite pendant treize lieues, Charlemagne la harcelant toujours inutilement, & Renaud se battant sans cesse & tuant ou blessant quelques-uns des ennemis, sans qu'il perdît un seul de ses combattans; il parvint ainsi jusqu'à une riviere; Renaud avoit l'art de passer les fleuves en présence de l'ennemi, sans avoir à craindre d'en être inquiété; il sonda le gué lui-même, traversa avec quelques Cavaliers, & lorsqu'il eut frayé le chemin, il vint reprendre l'arriere-garde; Charles essaya envain de les suivre, Renaud avoit fait rompre le gué, & d'ailleurs il se fortifia si bien, que le Roi eut sacrifié toute l'armée, sans qu'il lui eut été possible d'emporter ses retranchemens.

Enfin Charles, désespérant de pouvoir prendre les fils d'Aymon, assembla son Conseil : Naimes fut d'avis que le Roi retournât en France; il lui représenta qu'il étoit d'une obstination indigne d'un si grand Roi, de courir après un si petit nombre de personnes, avec une armée si formidable, & que la légéreté des fils d'Aymon les mettoit à couvert de ses forces. Naimes fut d'avis qu'il suspendît sa vengeance, jusqu'à ce que ses ennemis se fussent fixés dans quelques pays. Son avis fut suivi; Charles ramena son armée, & en passant, il fit raser les murs & les tours de Montfort.

De retour à Paris, Charles congédia ses troupes, les Chevaliers s'en retournerent chez eux; chacun se disoit en soi-même, il n'est pas étonnant que je n'aye pu venir à bout de surprendre quelqu'un des enfans d'Aymon, puisqu'ils ont échappé au plus grand Roi du monde; & Charlemagne se consoloit en disant, il faut que les fils d'Aymon soient les plus vaillans hommes de la terre, puisque ni moi ni mes Chevaliers n'avons pu les vaincre.

Le vieux Duc Aymon suivoit, tout consterné, le chemin de son pays; il traversoit la forêt des Ardennes avec une troupe nombreuse; quelle fut sa surprise, lors-

qu'il rencontra ses enfans auprès d'une fontaine ! Il s'arrête & demande conseil à ses amis ; mais aucun d'eux n'osa hasarder son avis entre un pere & ses enfans. « Eh bien, dit le vieux Aymon, je ne consulterai que » moi-même, & mon exemple apprendra à toute la terre, » que lorsqu'il faut servir son Roi, on ne doit rien considérer ; un vrai Chevalier lorsqu'il s'agit de l'honneur, » n'a ni pere, ni femme, ni enfans ». Aussitôt il envoye défier Renaud, qui refusa le combat ; mais le pere inexorable fit dire à ses quatre fils, de songer à se défendre, ou qu'il les traiteroit comme des lâches. Aymon range sa troupe & s'avance en furieux contre Renaud & ses freres : ils chercherent plutôt à éviter ses coups qu'à lui en porter ; Renaud se jeta au milieu de la troupe d'Aymon & la força de reculer. Aymon la rallia, & revint avec plus de furie ; l'ordre que ses enfans avoient donné à leurs combattans de ménager leur pere, leur devint funeste : une grande partie des gens d'Aymon furent tués ; mais Renaud & Richard craignant toujours que quelque trait échappé n'allât blesser leur pere, faisoient faire à leurs bataillons de fausses manœuvres. Enfin de cinq cens, leur troupe se trouva réduite à cinquante, dont encore quelques-uns étoient blessés. Renaud & ses freres, toujours poursuivis par Aymon, gagnerent une hauteur ; la situation du terrain suppléant au nombre des combattans, ils se défendirent avec avantage ; tous ceux qui s'approchoient étoient moissonnés. Alard eut son cheval tué de la main même de son pere ; il alloit être fait prisonnier, si Renaud eut tardé plus long-temps de venir à son secours. Aymon avoit déjà saisi Alard ; Renaud frémit, & renversant son pere : « cruel, lui dit-il, c'est malgré » moi que je porte sur vous une main téméraire ; mais » vous m'y forcez pour vous épargner un parricide. » Il dégage Alard & le fait monter en croupe sur Bayard. Cet intrépide coursier parut plus léger encore lorsqu'il fut chargé de ce double fardeau. Renaud après cette action, sembloit avoir acquis de nouvelles forces ; il porta aux gens de son pere les coups les plus terribles & les força de reculer.

Le combat sembloit fini, lorsqu'Hermenfroi vint atta-

quer Renaud & le menaça de le livrer à Charlemagne; Renaud indigné met sa lance en arrêt & perce le Chevalier : il arrête son cheval & le donne à Alard. Fier de ce présent, Alard attaque Arfroi, le plus vaillant des Chevaliers d'Aymon. Arfroi, depuis le commencement de cette guerre, avoit inutilement cherché l'occasion de se battre contre quelqu'un des quatre freres; mais celle-là fut la seule; Alard le renversa mort du premier coup. Aymon, à qui il restoit encore dix fois plus de monde qu'à ses fils, voulut venger la mort de ces deux Chevaliers; il attaque Alard avec toutes ses forces, Renaud vient au secours, Richard & Guichard se joignent à eux, leur petite troupe étoit si fatiguée qu'ils combattoient seuls; ils se battirent en retraite jusqu'à une riviere, dont ils faciliterent le passage à leurs gens; là, tournant le dos à la riviere, ils paroissoient comme quatre rochers, contre lesquels venoient échouer tous ceux qui osoient les attaquer. S'ils avoient eu seulement cinquante combattans, ç'en étoit fait de la troupe d'Aymon; il ne leur en restoit que quatorze. Lorsque les fils d'Aymon les virent sur le rivage opposé, ils s'avancerent dans les flots. Leur pere envoya encore après eux une partie de sa troupe qui, malheureusement pour elle, s'engagea trop avant dans la riviere; lorsque Renaud & ses freres la virent luter contre le torrent, ils se rapprocherent, & allant de soldat en soldat, ils ne firent qu'élever & laisser retomber leurs lances sur leur tête, & ils les submergerent tous l'un après l'autre.

Aymon & Renaud avoient rejoint leur monde; chacun de son côté éprouva la même tristesse en voyant le mal qu'ils s'étoient fait l'un à l'autre. Aymon flottoit entre le remords de sa dureté envers ses enfans, & la satisfaction secrète d'avoir prouvé à son Roi qu'il détestoit leur félonie; il ne put refuser des larmes à leur sort; ils avoient tout perdu, & il n'osoit les secourir. Il fit enterrer les morts, & après s'être arrêté une seule nuit dans ses Etats, il reprit le chemin de Paris, avec les corps des deux Chevaliers qu'il fit conduire après lui; il se présenta à Charlemagne, & lui raconta tout ce qui venoit de se passer; il témoigna sur-tout un grand regret de n'avoir

pu faire prisonniers ses quatre enfans, pour les lui remettre, faisant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté, s'il eût pu réussir.

Charlemagne, dont l'ame étoit grande & généreuse, & qui ne pouvoit refuser son estime au courage de Renaud & de ses freres, jeta un œil d'indignation sur Aymon. « Depuis quand, lui dit-il, l'aigle devore-t-il » ses petits ? C'est vainement, Aymon, que vous vou- » driez persuader à un Roi, qui est pere comme vous, » que vous avez fait à vos enfans tous les maux que vous » dites : ce que je puis faire de mieux, en votre faveur, » est de croire que vous me trompez ; car, quelque » odieux que soit le mensonge, il l'est encore moins » que l'aveu parricide que vous me faites ».

Aymon fut ému de honte & de colere : « Des repro- » ches & des injures, répondit-il, sont donc la récom- » pense des services que l'on rend aux Rois ? Je les mé- » rite sans doute, puisque mon zele pour un ingrat » m'a fait étouffer les cris de la nature ; mais on a » toujours tort avec les Princes, quand tout ne réussit point » au gré de leurs vœux. Si j'avois resté neutre entre mes » enfans & vous, vous m'auriez cru leur complice ; » vous me combleriez de faveurs, si je les amenois à » vos pieds. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai » que j'ai sacrifié tous mes vassaux, que j'ai fait périr » leurs troupes, & que je les ai réduits à la derniere » extrêmité ; si quelque flatteur de votre Cour veut sou- » tenir le contraire, je lui prouverai qu'il a menti ». A ces mots, Aymon furieux, sortit du Palais du Roi, & sans prendre congé, remonte à cheval, & revient auprès de la Duchesse ; elle étoit venue au devant de lui ; après avoir embrassé son époux, son premier soin fut de lui demander des nouvelles de leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de Berthelot, jusqu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui faire.

« Juste récompense de votre cruauté, lui dit-elle ! » Eh ! quoi barbare, n'étoit-ce pas assez d'avoir promis » au Roi de ne prendre aucun parti ni pour ni contre » vos enfans ? c'étoit le plus grand sacrifice qu'il put » exiger d'un pere. Parmi les monstres des forêts, en

» est-il quelqu'un qui, voyant ses petits en danger, » ne fasse tout ce qu'il peut pour les secourir ? & vous, » sans aucune nécessité, par une vile adulation, vous les » persécutez, vous faites tous vos efforts pour les livrer » à un ennemi qui a juré leur perte ! Lorsque vous avez » tourné vos armes contr'eux, que vous les avez forcé à » se défendre, que le brave Renaud s'est contenté de » détourner le fer de votre lance, moins pour éviter la » mort que pour vous épargner un parricide, vos entrailles » ne se sont point émues ? O mes enfans ! que ne puis-je » dans ce moment vous aider à supporter les maux où » votre pere vous a plongés !... Aymon l'interrompit : » Ah ! chere épouse, n'ajoutez point aux remords qui » me déchirent ! Vous l'avouerai-je ? c'est malgré moi » que j'ai combattu contre mes fils ; je croyois qu'il » falloit tout sacrifier à son maître.... Oui, reprit la » Duchesse, tout, excepté la nature ; elle a ses droits » sur l'esclave le plus abject & le plus soumis ».

Aymon, l'ame flétrie par tant de reproches, alloit tomber aux pieds de son épouse ; elle le retint dans ses bras, & y retrouva les sentimens qu'il avoit si long-temps combattus.

CHAPITRE VI.

Extrême misere des fils d'Aymon. Ils ont recours à leur mere. Entrevue touchante. Colere feinte & politique d'Aymon. Ils sortent du Château avec cent hommes d'armes, & comblés de présens & de bienfaits de leur mere. Aymon les attaque & leur donne trois cens hommes d'armes. Maugis est à leur tête. Renfort de trois cents hommes. Offre de services au Roi de Gascogne.

LES malheureux fils d'Aymon, après avoir perdu leurs soldats & leur trésor, erroient dans les forêts d'Ardenne, disputant aux bêtes féroces leur nourriture, vivant de la chasse, & n'ayant d'autre asyle, pour se garantir du froid,

que des tanieres d'animaux, ou des cavernes humides & couvertes de neige. Leurs chevaux ne trouvoient que des feuilles féches & des racines; à peine pouvoient-ils porter leurs maîtres. Le seul Bayard avoit conservé toute sa vigueur. Les armes des Chevaliers dépérissoient comme eux; si la justice ne les eut pas dirigés; s'ils avoient été aussi cruels que leur pere, ils auroient pu se servir de leur force pour mettre à contribution ses vassaux; ils auroient pu, par des pirateries presque nécessaires, vivre à ses dépens & l'affamer dans son Château. Ce qui les chagrinoit le plus, c'étoit que dans l'état où ils étoient réduits, ils ne pouvoient aller chercher les aventures ni offrir leurs services à quelque Prince. Car, comment se présenter sans armes & sans argent? d'ailleurs une grande partie de l'Europe étoit soumise à Charlemagne, & il étoit dangéreux de se montrer sans escorte.

Renaud dit un jour à ses freres: « Nous languissons » depuis long-temps dans une honteuse oisiveté; ne » nous sera-t-il donc jamais permis de sortir de ces tristes » forêts? La crainte d'un pere dénaturé doit-elle nous pri- » ver pour jamais de revoir les lieux qui nous ont vu » naître & de voler dans les bras d'une tendre mere? » Quelque allarmée qu'elle doive être sur notre sort, » quelle seroit sa peine si elle savoit notre situation? Il » n'y a cependant qu'elle qui puisse nous en retirer; » mais comment la lui faire connoître ». Alard l'interrompit: « En allant-nous même, dit-il, implorer son » secours: qu'avons-nous à craindre? Quelque irrité que » soit notre pere, vous savez que nous sommes chéris » dans ses Etats, il n'oseroit jamais attenter sur nous; » d'ailleurs nous sommes si changés, la nature lui parle » si peu en notre faveur, qu'il auroit bien de la peine » à nous remettre ».

Alard décida ses fréres; ils attendirent que la nuit fût venue & se mirent en route pour arriver le lendemain, dans le temps qu'ils savoient qu'Aymon étoit à la chasse. Ils s'arrêterent à quelque distance du Château; ils s'informerent si le Duc Aymon y étoit; ils apprirent qu'il chassoit depuis le matin avec quelques Seigneurs du voisinage; ils avancerent alors avec sûreté; non sans jeter

l'épouvante & l'étonnement dans l'esprit du peuple. La maigreur de leurs chevaux, les visages pâles & livides des Chevaliers, leurs barbes longues & épaisses les rendirent méconnoissables à leurs meilleurs amis ; on les prenoit pour de pauvres étrangers échappés aux fers des Sarrasins ; personne ne se douta de la vérité ; ils demanderent à parler à la Duchesse, on les introduisit dans le Château, qu'ils parcoururent sans rencontrer personne, ils parvinrent jusqu'à son appartement ; elle se leva & vint au-devant d'eux.

« Que demandez-vous, leur dit-elle, qui êtes-vous, » & en quoi puis-je vous servir ? Généreuse Princesse, » répondit Alard, nous sommes quatre infortunés échap» pés à la fureur d'un Prince injuste, qui a juré notre » perte, & qui nous a ôté jusqu'à la volonté de nous » venger de lui. La pauvreté est le moindre de nos malheurs ; le cruel ! il nous éloigne de ce que nous avons de plus cher au monde. « Hélas ! s'écria la Duchesse, c'est » sans doute de vos épouses ou de vos enfans. J'en eus » quatre qui faisoient toute la joie de leur mere. Un » sort cruel les éloigne de moi, peut-être ne les rever» rai-je jamais ; ils sont persécutés comme vous ; comme » vous ils gémissent peut-être dans une pauvreté avilis» sante ; car, quel est le Prince assez généreux pour bra» ver, en les secourant ou en les prenant à son service, » le courroux de Charlemagne ? C'est ce puissant Roi qui » les poursuit & qui peut être a mis leur tête à prix. Ils » auront sans doute, interrompit Richard, pris leurs » précautions pour n'être pas reconnus. Hélas ! dit la » Duchesse, ils ne sont que trop aisés à reconnoître ; » beaux, jeunes, à la fleur de leur âge, chargés d'exploits » glorieux, leurs noms se sont rendus célebres aux deux » bouts de la terre..... Ah ! je la déteste cette célébrité » qui faisoit autrefois ma gloire.... Mais pourquoi vous » importunai-je de leurs éloges ? pardonnez une mere » qui cherche des cœurs sensibles qui puissent partager » sa tendresse. Vous êtes malheureux comme mes fils, » vous devez m'être chers, exposez-moi vos besoins avec » confiance ».

Renaud fondoit en larmes, son affliction attira les re-

gards de la Ducheſſe, elle le fixe, il baiſſe la vue en » s'écriant : Ah ! Madame, pourquoi la nature ne parle- » t-elle pas au cœur de votre époux, comme elle ſe fait » entendre au votre ? » Cette réflexion la frappa ; malgré l'épaiſſeur de ſa barbe & le hâle qui le défiguroit, elle crut démêler les traits de l'aîné de ſes fils ; elle releva les cheveux qui lui couvroient le front & reconnut une cicatrice que Renaud eut dans ſon enfance. « Ah ! mon fils, » s'écria-t-elle, ah ! Renaud...... » Ne pouvant ſuffire à ſa tendreſſe, elle s'évanouit ; Renaud appella du ſecours, & lorſque la Ducheſſe revint ; elle ſe trouva dans les bras de ſes enfans ; elle ne ſavoit à qui elle devoit prodiguer plus de careſſes ; elle leur fait mille queſtions à la fois, & ſans leur donner le tems de lui répondre, elle ordonne qu'on leur prépare un ſuperbe feſtin. Tantôt c'eſt du ſoin de leur parure qu'elle paroît occupée, tantôt c'eſt de celui de leur procurer du repos : elle voudroit ſatisfaire tous leurs beſoins à la fois ; elle leur parle d'Aymon, leur raconte l'accueil que Charlemagne lui avoit fait, & le repentir qu'il éprouve. Ils ſont pénétrés de joie de ce retour de leur pere ; ils veulent aller au-devant de lui, leur mere les arrête, l'ame d'Aymon n'étoit pas encore aſſez calme pour les voir de ſang-froid ; elle ſe charge de le prévenir ſur leur arrivée ; elle entend du bruit dans la cour du Château, c'étoit Aymon qui revenoit de la chaſſe ; elle les fait cacher dans un cabinet voiſin, & l'attend dans le trouble & l'agitation. Il entre ; elle court à lui en fondant en larmes : « Ah ! mon ami, s'écrie-t-elle, » je viens d'apprendre des nouvelles de nos enfans ; » réduits à l'indigence, accablés de maux, la crainte de » votre courroux ne leur permet point d'aller offrir leurs » ſervices à aucun Prince ni Seigneur. Depuis votre dernier combat ils ont erré dans les forêts. Un ſeul témoi- » gnage de votre amitié les rameneroit à vos genoux ».

Aymon ſe ſentit attendri ; il étoit agité de différens mouvemens. Il eut voulu les revoir, la crainte de déplaire à Charlemagne le retenoit ; il conſentoit que ſon épouſe les rappellât, il le défendoit un moment après. Il avoit devant les yeux les flammes qui avoient conſumé Montfort ; il craignoit le même malheur pour ſes Etats. Il ne

ſavoit que réſoudre, lorſque la Ducheſſe s'élance de ſes bras dans le cabinet où étoient ſes enfans, & les conduit aux genoux de leur pere. « Les reconnoiſſez-vous dans » cet état, lui dit-elle, cruel! il ne vous reſte plus qu'à » les livrer au Roi. Ah! s'il les voyoit dans l'humiliation » où vous les avez reduits vous-même, il en ſeroit tou- » ché ». Aymon, la vue égarée, cherchant à ſe diſtraire d'un ſpectacle qui l'attendriſſoit malgré lui, étouffoit ſes larmes & ſes ſoupirs. Enfin la crainte & l'ambition l'emportant ſur ſa tendreſſe: « Fuyez, leur dit-il, fuyez le » juſte courroux d'un pere & d'un Roi. Ah! malheureux, » dans quels maux vous me plongez! O mon pere! » s'écria Renaud, quel plus grand mal pouviez-vous nous » faire? c'eſt vous qui avez détruit notre derniere eſpé- » rance. Je vous jure que nous ne voulons aucun mal à » Charlemagne, & que nous ne déſirons que de le forcer » à la paix, nous en ſerions venus à bout. La paix avec » des traîtres! reprit le Duc: ah! ne l'eſpérez jamais; il » me ſoupçonne de favoriſer ſecrétement vos deſſeins, & » cela ſuffit pour que je doive m'oppoſer à tout accord. O » ciel! interrompit la Ducheſſe; non, mes enfans, votre » pere ne le penſe pas, je l'ai vu s'attendrir ſur votre » ſort; il vous aime; il partage ma tendreſſe pour vous, » ménagez un reſte de foibleſſe. Eh bien! reprit Alard, » nous allons le délivrer de notre préſence importune; » mais du moins qu'il ne nous refuſe point un ſecours » qu'il accorderoit à des Chevaliers étrangers & mal- » heureux ».

Aymon ne put retenir plus long-temps ſes larmes. « Non, dit-il, c'eſt moi qui vais fuir, & ne pas vous » priver de jouir des careſſes de votre heureuſe mere; » Madame, continua-t-il, en ſe retournant vers elle, » je ne ſerai de retour qu'après demain; vous êtes la » dépoſitaire de mes tréſors, vous pouvez en diſpoſer » comme vous jugerez à propos: adieu, je pars ». Il l'embraſſe, lui recommande le plus grand ſecret & va rejoindre les Chevaliers avec leſquels il venoit de chaſſer.

A peine fut-il ſorti, que cette tendre mere les embraſſant l'un après l'autre, leur fit obſerver que, ſi leur pere ne leur donnoit pas les témoignages des ſentimens

qu'il éprouvoit, c'étoit par contrainte, & qu'ils ne devoient pas l'en aimer moins; qu'ils pouvoient être assurés de son amour, & que dans tout ce qui ne regarderoit pas le Roi, il ne leur seroit pas contraire. Renaud & ses freres la prierent d'être médiatrice entre leur pere & eux; ils lui jurerent qu'ils avoient & qu'ils auroient toujours pour lui, l'amour le plus tendre, dût-il les haïr.

La Duchesse les fit dîner avec elle, & dans la crainte que ses sentimens ne trahissent le secret que son mari lui avoit recommandé, elle fit sortir tout le monde; elle leur donna des armures & un habillement convenable à leur état; elle fit venir Mainfroi, le fils de son Ecuyer, jeune homme d'une sagesse & d'une valeur reconnue, elle le fit mettre à table à côté d'elle, & lui demanda s'il ne desiroit point de s'attacher à quelque brave Chevalier pour mériter de le devenir à son tour. Mainfroi lui répondit que le seul Chevalier qu'il eut voulu servir, étoit Renaud ou quelqu'un de ses freres; mais que désespérant de les revoir jamais, il avoit renoncé à tout autre service qu'à celui de la Duchesse. Alors elle lui dit tout ce qui se passoit; Renaud embrassa Mainfroi qui se consacra à lui dès ce moment. On lui dit de quelle importance il étoit, que personne ne sût que les fils d'Aymon étoient avec leur mere; on le chargea d'engager trois autres Ecuyers, qu'on lui nomma, pour partir dans la nuit du lendemain. Mainfroi promit le secret le plus inviolable & se chargea des préparatifs du voyage; il eut le plus grand soin des chevaux des Chevaliers, & sur-tout il cacha aux trois Ecuyers les noms de ceux qu'ils devoient servir, ils ne les apprirent que lorsqu'ils furent hors des Etats de Charlemagne.

La Duchesse, pendant tout ce jour & le lendemain, distribua à ses enfans le trésor de leur pere, leur fit faire un équipage brillant, & Mainfroi ordonna, au nom du Duc Aymon, une levée de cent hommes pour se rendre dans trois jours à Sedan.

Tout ayant été conduit dans le plus grand secret, & la nuit étant déja avancée, ils monterent à cheval dans la cour du Château. Leur mere fondoit en larmes du regret de les quitter; elle les embrassa mille fois; ils ne pou-

voient se séparer d'elle ; ils lui recommanderent leur pere ; elle les assura de son amitié, & les exhorta de se conduire toujours aussi sagement qu'ils l'avoient fait.

Enfin ils sortirent du Château ; ils trouverent, à peu de distance de la Ville, leurs Ecuyers qui les attendoient. A peine furent-ils hors des Ardennes qu'ils rencontrerent le Duc Aymon avec trois cens hommes magnifiquement équipés. Les quatre freres en furent effrayés ; ils arrêterent ; Aymon quitte sa troupe, s'avance vers Renaud, & lui dit en secret : « Mon fils, je suis au désespoir des » maux que je vous ai causés ; c'est malgré moi que je » vous ai combattu ; c'est à la politique que je vous ai » sacrifié & non à mon ressentiment. Après tout ce que » j'ai fait contre vous, je suis encore suspect à Charles, » que seroit-ce si j'avois gardé plus de ménagemens ? » Je ne puis me justifier d'un crime qu'en paroissant » coupable d'un autre. Telle est ma situation. Adieu, » les trois cens hommes qui me suivent sont à vous ; le » Chevalier qui les conduit va feindre de m'abandonner, » il sait mon secret, il n'en abusera pas. Adieu, soyez » toujours aussi braves, aussi prudens & aussi généreux » que vous l'êtes ».

En disant ces mots, il prend un air courroucé & s'éloigne en menaçant ses enfans ; il met sa lance en arrêt & appelle sa troupe à son secours : celui qui la commandoit s'approche, & tourne ses armes contre Aymon, qui paroît furieux. Le Commandant de cette troupe ordonne à ses soldats de se ranger du parti de ces quatre Chevaliers, & leur déclare qu'à l'avenir ils seront sous leurs ordres. Cette feinte désertion fut exécutée avec une si grande vraisemblance, que dix des serviteurs d'Aymon, qui n'étoient point du secret, fondirent sur les transfuges ; ils furent repoussés & r'accompagnerent leur maître à son Château. Peu de jours après il répandit le bruit, que les Chevaliers qui avoient débauché ses soldats & emporté son trésor, étoient ses propres enfans, qui s'étoient rendus méconnoissables à leur pere & à leur mere, par un déguisement indigne d'eux ; il fit partir un courier pour en prévenir Charlemagne qui fut la dupe de

cette fable, & qui ne désapprouva pas la conduite des Chevaliers envers un pere si inhumain.

Le Chevalier qui conduisoit la troupe d'Aymon, garda le plus profond silence, jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés de trois lieues des terres du Duc. Alors il leva la visiere de son casque, & les quatre freres reconnurent Maugis, leur cousin; ils coururent à lui tous à la fois; ils l'accablerent de caresses; ils ne concevoient pas par quel hasard il se trouvoit dans les Etats de leur pere. Maugis leur apprit que Charles avoit mis sur pied une puissante armée, qu'on ignoroit encore contre qui il devoit diriger ses coups; mais qu'il croyoit que le Duc d'Aymon étoit reconcilié avec ses enfans, & qu'en conséquence il ne l'avoit pas invité de le suivre: « Le bruit de la rupture » de Charles avec Aymon, continua Maugis, étoit si » bien accrédité, que je suis venu offrir mes services & » ceux de mes oncles à votre pere; il m'a paru plus atta» ché que jamais à ce Prince; il a été sincérement affligé » des bruits qui s'étoient répandus à ce sujet, il est vrai » que dans un moment de dépit, Charles l'a accusé d'être » de moitié dans les complots de ses enfans; il n'a pas eu » de peine à me persuader le contraire. Cependant, il se » reproche en secret les maux inutiles qu'il vous a faits. » J'ai voulu l'engager à se raccommoder avec vous: il » m'a juré qu'il n'étoit pas votre ennemi, mais que ja» mais il ne vous donneroit des témoignages publics de » son amitié; il m'a offert trois cens hommes d'armes, » en me permettant d'en faire l'usage que vous voyez que » j'en ai fait. Votre pere désireroit que nous allassions en » Espagne, pays fertile en aventures, & qui pourra nous » fournir des occasions de nous faire estimer de Charle» magne, & de l'engager à nous rendre son amitié ».

Maugis parloit encore, lorsqu'ils rencontrerent, à Rheims, trois cens hommes sous les armes. Alard partoit pour les reconnoître, & Renaud se disposoit à combattre: « Arrêtez, leur dit leur cousin, cette affaire me » regarde, & je vais d'un mot les mettre à la raison ». Maugis part, s'approche de celui qui commande, & aussitôt ce corps se divise en deux parts; moitié se met

en marche pour faire l'avant-garde, & le reste attend que les quatre cens hommes des Chevaliers soient passés. Les quatre freres regardoient cette manœuvre avec surprise, lorsque Maugis vint les tirer d'inquiétude; il leur apprit que ces hommes d'armes étoient à lui, & qu'il leur avoit donné ordre de l'attendre à son retour.

Les Chevaliers délibérerent sur la route qu'ils devoient tenir. Ils convinrent qu'il falloit éviter Paris; ils prirent des chemins détournés, marchant le plus qu'ils pouvoient à travers les forêts; ils arriverent dans la Brie, gagnerent Orléans, où ils passerent la Loire & se rendirent enfin à Poitiers. Quoiqu'ils fussent en pays ennemi, ils se contenterent d'y faire vivre leur troupe aux dépens de Charlemagne.

Ils avoient projeté d'aller en Espagne; mais ils apprirent à Poitiers, que Boulag-Akasir avoit chassé du trône d'Aquitaine le Roi Yon, & qu'il devoit l'attaquer dans Bordeaux, avec une armée de vingt mille Sarrasins.

Renaud, qui ne s'étoit exercé depuis long-temps, proposa d'aller secourir le Roi d'Aquitaine : en six jours ils arriverent à Bordeaux; ils firent arrêter leur troupe à Blaye, & se présenterent chez le Roi où ils trouverent un grand nombre de Chevaliers, mais aucun ne pouvoit se comparer à Renaud; sa taille majestueuse, sa démarche fiere, son regard noble & doux, le faisoient admirer des hommes & adorer des femmes. Ses freres & son cousin ne le cédoient en beauté qu'à Renaud. Le favori du Roi, en les voyant entrer dans le Palais, fut frappé & vint au devant d'eux: ils demanderent d'être présentés à son maître; il étoit au Conseil; le Courtisan les pria d'attendre un moment. Renaud lui fit plusieurs questions au sujet de Boulag-Akasir, & il apprit que cet intrépide Sarrasin avoit conquis depuis Arles jusqu'aux Pyrénées, qu'il étoit le maître de Toulouse, de Montpellier & des Villes les plus considérables des bords de la Garonne, qu'il en avoit brûlé plusieurs, & passé les habitans au fil de l'épée.

Renaud faisoit encore des questions lorsque le Roi parut, il prit ses freres & Maugis par la main, & en les lui présentant : « Sire, lui dit-il, nous sommes cinq » étrangers, tous Chevaliers, nés dans une fortune bien

» différente de celle que nous possédons aujourd'hui.
» Nous venons vous offrir notre secours ; nous avons sept
» cens hommes d'armes à notre solde ; nous ne vous
» demandons d'autre récompense, si vous êtes content
» de nos services, que de nous protéger & de nous
» défendre, lorsque nous vous demanderons aide & se-
» cours. » Le Roi parut très-satisfait de leurs offres ; avant de les accepter, il voulut savoir qui ils étoient : Renaud ne se fut pas plutôt nommé, qu'Yon témoigna la plus grande joie ; il connoissoit la valeur des quatre fils d'Aymon & leurs infortunes : quant à Maugis, il ne put s'empêcher de condamner l'assassinat de Lothaire ; mais il blâma le Roi de n'avoir pas vengé sur Ganelon, la mort cruelle de Beuves. Yon remercia le Ciel de lui avoir envoyé ces vaillans Chevaliers. « Si votre Roi vous a proscrits,
» leur dit-il, si votre pere vous a déshérités, un
» tyran s'est emparé de mes Etats ; nos fortunes sont
» communes ; que notre union soit sincere & durable.
» Vous voulez m'aider à reconquérir mon trône, je pro-
» mets de vous aider, de tout mon pouvoir, contre vos
» ennemis quels qu'ils soient ». Le Roi les retint & voulut qu'ils fussent logés dans son Palais.

CHAPITRE VII.

Combat des fils d'Aymon contre les Sarrasins. Renaud force leur Roi à se rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akasir cede ses conquêtes au Roi. Renaud demande, pour toute récompense, de se bâtir un fort sur la Dordogne. Château de Montauban. Le Roi de Gascogne lui donne sa sœur Yolande qui l'aimoit en secret.

LE Roi des Gascons eut avis que les Sarrasins étoient en marche, & qu'ils n'étoient point éloignés de Bordeaux. Renaud partit aussi-tôt & fit passer la Garonne à ses troupes. Boulag-Akasir étoit parti de Toulouse avec vingt mille combattans ; il établit son camp à deux lieues de Bordeaux ; il envoya un détachement de quatre cens
Sarrasins

Sarrasins pour lever des contributions & pour ravager tout le plat pays. Dès qu'ils parurent, la Ville fut en alarmes. Renaud étant monté sur les remparts, vit qu'il y avoit peu de danger; il apperçut de loin le camp des ennemis, & jugea que l'armée ne tarderoit pas à se mettre en mouvement; il fait armer ses freres, s'arme lui-même, & dit à Maugis d'aller prendre le commandement de leurs hommes d'armes.

Renaud, monté sur Bayard, alla au-devant du Roi & lui dit d'être tranquille, qu'il alloit avec ses freres & sa troupe au-devant des ennemis; qu'après avoir chassé ce détachement, il attaqueroit le camp, afin d'engager une action; il pria le Roi de tenir son armée toute prête à partir au premier signal. Renaud sortit de la ville avec sa troupe, joignit le détachement & en tua une bonne partie.

Dès le commencement de l'attaque, l'armée ennemie s'étoit mise en marche; ce qui restoit du détachement se rallia & se battit en retraite; Maugis le suivit, & tomba dans une embuscade: on combattit avec acharnement; mais l'avantage étoit tout pour Maugis. Cependant Boulag-Akasir s'avance avec son armée; sa marche étoit rapide & fiere; l'armée moins nombreuse d'Yon, se déploie dans la plaine. Renaud l'anime du feu de ses regards: elle attend le signal du combat avec impatience. Boulag-Akasir, accoutumé à vaincre, s'approche de Renaud pour le frapper, son épée tombe sur un Chevalier gascon & le pourfend jusqu'à la selle de son cheval; Alard veut le venger, le terrible Sarrasin se dérobe à ses coups, qui terrassent deux Sarrasins amis de Boulag. Le combat devint général; Yon, étonné des prodiges de valeur des fils d'Aymon, court à leur secours & n'abandonne plus Renaud; il anime ses troupes, qui ne donnent pas aux Sarrasins le tems de frapper; leur loi leur défendoit de fuir, quel que fût le danger; ils se laissoient égorger en bénissant le Prophete. Boulag, les voyant réduits à un petit nombre, ordonne la retraite; il ne put la faire sans perdre encore beaucoup de monde: malgré Mahomet, il se détermine à la fuite; Renaud s'attache à ses pas. Boulag montoit un cheval arabe dont la vîtesse égaloit

celle des vents, Bayard avoit de la peine à le suivre; en moins de trois heures ils avoient laissé Bordeaux à plus de trente lieues derriere eux, & n'étoient point éloignés de Toulouse; le Roi Yon & les freres de Renaud ne savoient ce qu'il étoit devenu; ils l'avoient perdu de vue dans la chaleur du combat, ils le firent chercher parmi les morts; les airs retentissoient de leurs cris. Yon cherchoit envain à les consoler; il promit de donner la moitié de son Royaume pour la rançon de Renaud, s'il étoit pris, & si cela ne suffisoit pas, il jura qu'il se donneroit lui-même. Il ne voulut point rentrer dans Bordeaux qu'il n'en eut des nouvelles; Maugis, les trois freres & Yon, escortés de deux cents Cavaliers, marcherent sur les traces des ennemis.

Cependant Renaud atteignit Boulag-Akasir; le Sarrasin vit en frémissant ce Chevalier intrépide qui avoit détruit une partie de son armée. « Brave Chevalier, lui » dit-il, vous ne ménagez pas assez votre cheval. Que » t'importe? dit Renaud; défends-toi; j'ai promis ta tête » au Roi d'Aquitaine, & je viens la chercher ». Le Sarrasin, ne pouvant éviter le combat, attaque Renaud, sa lance se brise sur son écu; le fils d'Aymon fond sur lui l'épée à la main, & le frappe si vigoureusement sur son casque, qu'il le jette loin de son cheval. Boulag se releve, encore étourdi de sa chûte. Renaud ne voulut point combattre à cheval contre un homme à pied, il descend & attend que Boulag se soit remis; alors ils s'élancent l'un vers l'autre & cherchent à se porter des coups funestes. Tandis qu'ils luttent, le cheval de Boulag effrayé, s'enfuit à travers les champs; Bayard, qui semble animé de l'esprit de son maître, court après lui, l'atteint, rue, le mord, le saisit avec ses dents par la criniere, & le ramene au lieu où les Chevaliers se combattoient.

Boulag avoit reçu deux blessures, Renaud l'avoit terrassé & se disposoit à lui porter le dernier coup. « Généreux Chevalier, lui dit-il, accorde-moi la vie & » demandes-moi le prix que tu voudras; tout ce que je » posséde est à toi. Non, répondit Renaud, garde tes » dons, je ne veux rien devoir qu'à mon épée; mais si » tu tiens à la vie, il n'est qu'un moyen de la conserver,

» quitte ton absurde Prophete, qui n'a pu te sauver, & » embrasse une religion plus pure & plus raisonnable. » Promets-moi d'abjurer Mahomet & de te faire chré- » tien ». Boulag-Akasir avoit long-temps réfléchi sur l'Alcoran, il s'étoit apperçu que ses dogmes n'étoient que l'apologie des goûts, des vues politiques & ambitieuses de leur auteur ; que ce qu'il contenoit de plus raisonnable, étoit une législation accommodée au génie & au caractere des peuples que le Prophete avoit soumis ou qu'il espéroit de soumettre ; il ne voyoit rien de divin, rien même qui ne fût au-dessous du grand homme dans sa morale. Boulag n'hésita point. « Chevalier, lui dit-il, » je connois ta religion ; si je croyois que la mienne fût » meilleure, mille trépas ne me la feroient point aban- » donner ; rien n'est plus lâche que d'adopter ce que l'on » ne croit pas, & d'abjurer le systême même le plus » ridicule, lorsqu'on le croit vrai malgré ses absurdités. » Je me rends à vous, je suis votre prisonnier, voilà » mon épée ». Renaud la reçoit, l'embrasse, l'aide à se relever & le remet lui-même sur son cheval, plus content de cette conquête, que s'il avoit tué dix mille Sarrasins de sa main.

Boulag-Akasir & Renaud s'en retournoient à Bordeaux, se livrant à la confiance & discourant sur la religion des Chrétiens & sur les mœurs féroces des enfans du Prophete, ils furent rencontrés par Yon & sa suite ; le Roi, Maugis & les freres de Renaud verserent des larmes de joie en retrouvant ce héros : il présenta Boulag au Roi, en le priant d'avoir pour lui tous les égards qui sont dûs à un grand Capitaine & à un brave guerrier : on le reçut avec amitié ; & lorsqu'on fut de retour à Bordeaux, Yon le présenta à tous les Seigneurs de sa Cour. Il déclara que c'étoit à Renaud, à ses freres & à Maugis qu'il devoit le Royaume d'Aquitaine ; il voulut qu'on fît trois parts du butin, l'une pour Renaud, l'autre pour les quatre Chevaliers, & la troisieme pour son armée ; mais Renaud n'en voulut rien.

Yon, frappé de tant de générosité, ne sachant comment récompenser Renaud, eut desiré qu'il eût voulu accepter la main de la belle Yolande sa sœur, jeune Prin-

cesse âgée de dix-sept ans, de la beauté la plus parfaite ; mais la crainte de susciter de trop puissans ennemis à Renaud, l'empêcha de proposer ce mariage.

Yolande n'étoit point insensible aux vertus & aux belles qualités du fils d'Aymon ; elle avoit assez hautement fait connoître ses sentimens, lorsqu'on lui raconta les grandes actions qu'il avoit faites à la bataille des Sarrasins. A son retour, elle lui avoit marqué sa reconnoissance avec des larmes de joie ; Renaud lui avoit présenté Boulag, son prisonnier, & elle les avoit félicités l'un & l'autre, l'un de sa victoire & l'autre d'être au pouvoir d'un si généreux vainqueur. La beauté, les graces de la Princesse, son caractere doux & bienfaisant avoient fait impression sur l'ame du héros ; mais sa modestie étouffoit ses desirs & lui interdisoit tout espoir.

Boulag, ainsi qu'il l'avoit promis, avoit abjuré la religion de Mahomet ; il avoit promis de ne plus faire la guerre aux Chrétiens, mais il desiroit de revoir les lieux qui l'avoient vu naître ; il s'adressa à la Princesse, & la pria d'engager le Roi son frere de le mettre à rançon ; le Roi ne voulut point en décider, il voulut que Renaud pût disposer de son prisonnier. Boulag offroit six mulets chargés d'or ; le Chevalier exigea de plus qu'il remît au Roi, Toulouse & tout ce qui en dépendoit. Boulag y consentit, & la liberté lui fut rendue. Yon, dont cet accord doubloit les Etats, donna les six charges d'or à Renaud, qui refusa de les accepter, en le priant de lui réserver ses bontés pour quelqu'autre occasion.

Cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Quelques jours après le départ de Boulag, Renaud, ses freres & son cousin, chassoient sur les bords de la Dordogne ; comme ils s'en retournoient, Alard jeta les yeux sur la montagne qui est au-delà de la riviere ; elle présentoit un aspect agréable & de riches pâturages ; le sommet, sans être trop élevé, formoit une plaine qui pouvoit être aisément fortifiée. « Voilà une belle situation, dit-il à son frere !
» Si nous pouvions trouver ici un autre Montfort, ap-
» puyés du Roi Yon, Charlemagne ne l'attaqueroit point
» impunément ». Alard lui conseilla de demander pour
» toute récompense, ce terrein & la permission de le

fortifier. Renaud approuva cet avis ; ils traverserent la Dordogne & se transporterent sur le terrein même, & après l'avoir bien reconnu, ils revinrent à la Cour. Renaud présenta au Roi & à sa sœur quatre bêtes fauves qu'ils avoient pris à la chasse. « Sire, lui dit-il, les fruits » de nos délassemens & ceux de nos travaux doivent vous » appartenir. Rien ne m'appartient que par vous, répon» dit le Roi, c'est à vous que je dois & ma puissance » & la tranquillité dont mes Etats jouissent ; le seul mé» contentement que j'éprouve, c'est de vous voir rejeter » toutes les récompenses que je vous ai offertes. Il semble » que vous soyez si jaloux de l'avantage que vous avez sur » moi, que vous craigniez de l'affoiblir en recevant des » marques de ma reconnoissance ». Renaud répliqua qu'il n'avoit encore rien fait qui méritât ce sentiment ; « cepen» dant, ajouta-t-il, si, pour vous plaire, il faut accepter » vos bienfaits, accordez-moi pour toute récompense, » la permission d'élever un Château sur la montagne qui » est au-delà de la riviere ». Yon lui accorda non-seulement cette permission ; mais il lui donna la montagne entiere & le terrein qui l'environnoit.

Le lendemain, Yon avec Renaud, ses freres & Maugis, accompagnés de plusieurs Chevaliers, se transporterent sur la montagne ; le Roi trouva la situation très-belle & propre à être fortifiée. Un de ses Courtisans, qui aimoit Yolande, & qui n'osoit faire éclater hautement son dépit contre Renaud, prit le Roi en particulier & lui représenta les conséquences dangereuses du présent qu'il faisoit aux fils d'Aymon. « S'ils esperent, lui disoit-il, de se mettre » à couvert du pouvoir de Charlemagne dans la forteresse » qu'ils se proposent de bâtir, que n'en aurez-vous pas » à craindre, vous qui n'avez ni les forces de ce Roi, ni » ses ressources ? Vous avez également à redouter & la » haine de Renaud & son amitié : si jamais l'intérêt vous » divise, ce qu'il a fait pour vous doit vous faire juger » de ce qu'il peut entreprendre contre vous, secondé par » ses freres, & avec le secours d'une forteresse que leur » art rendra inexpugnable ». Le Roi fut ébranlé par ce discours ; mais il avoit promis à Renaud & ne voulut point lui manquer. Cependant il lui dit : « Si vous

» m'aviez demandé la moitié de mes Etats, je vous les » aurois accordés ; je n'ignore point qu'en vous per- » mettant d'élever un fort sur cette montagne, je me » mets en quelque façon en votre pouvoir ; mais j'ai trop » de confiance en votre générosité, pour avoir à craindre » le moindre attentat ». Renaud & ses freres lui jurerent une amitié & une fidélité éternelle, & promirent de le défendre contre tous ses ennemis.

Le Château fut construit en peu de tems ; Renaud le fortifia de tous côtés & éleva des tours de distance en distance, sur la croupe de la montagne. Lorsque toutes les fortifications furent achevées, Renaud & ses freres inviterent le Roi d'y venir ; Yon ne put s'empêcher de l'admirer ; mais pour lui ôter tout soupçon de l'avenir, les quatre freres & leur cousin promirent que l'un d'eux resteroit alternativement à sa Cour pour servir d'ôtage, & que le Roi auroit toujours une garnison dans le Château. Renaud pria le Roi de donner son nom à cette nouvelle cité ; il la nomma le Château de Montauban, & fit publier dans toutes les Villes de son Royaume, que tous ceux qui voudroient l'habiter, seroient exempts de tout impôt pendant dix ans.

On y courut en foule, la Ville fut bientôt peuplée. Les Courtisans murmuroient ; le Roi convenoit que tout autre que Renaud pourroit être à craindre, mais sa vertu le rassuroit. Le fils d'Aymon fut instruit des craintes de la Cour, il alla trouver le Roi & après lui avoir renouvelé les assurances de sa fidélité, il le pria d'assembler son Conseil. Le Roi fit venir tout ce qu'il y avoit de plus grand dans ses Etats, & voulut que le Peuple envoyât ses députés : lorsque le corps de la Nation fut convoqué, Renaud demanda que ceux qui craignoient qu'il n'abusât un jour, lui ou ses freres, de la grâce que le Roi venoit de leur accorder, proposassent leurs difficultés & qu'il tâcheroit de les résoudre. Quelques-uns répétérent ce qu'ils avoient déjà dit au Roi. « Nous n'avons, dit Re- » naud, d'autres gages à offrir que notre parole & nos » personnes ; si quelqu'un peut trouver un autre moyen, » qu'il l'indique, & nous sommes prêts d'accepter toutes » les conditions que le Roi voudra nous imposer ». Alors

Godefroi de Moulins demanda au Roi la permiſſion de lui parler en particulier : ils ſe retirerent à l'écart, & après un moment d'entretien, on vit le Roi, la joie ſur le viſage, embraſſer ce Chevalier, le quitter bruſquement, reprendre ſa place & dire à Renaud » : vous » venez de vous engager ſolemnellement d'accepter tou» tes les conditions que je voudrai vous impoſer. En » voici une qui ſeule peut raſſurer mes ſujets, & vous » ôter à jamais le pouvoir de leur nuire. Yolande eſt » l'objet des vœux des plus vaillans Chevaliers de ma » Cour & des Princes mes voiſins, elle connoît votre » mérite, & je ſais que vous n'êtes pas inſenſible à ſa » beauté, quoique votre modeſtie vous ait empêché de » vous déclarer : Renaud, je vous dois la couronne, nous » ſommes amis, ſoyons freres ; j'eſpere que ma ſœur ne » s'oppoſera point à un mariage qui fera mon bonheur » & la sûreté de mon peuple ».

Le héros rougit, le Conſeil applaudit, à l'exception de quelques prétendans qui n'oſerent murmurer. Renaud, qui s'en apperçut, rendit de profondes actions de grâces au Roi, & ajouta que c'étoit à la Princeſſe de décider ; qu'il n'y avoit aucune raiſon d'état qui pût lui faire deſirer un ſi grand bonheur, ſi elle y avoit la moindre répugnance, & qu'il étoit tout prêt à abandonner ſon établiſſement s'il devoit en coûter un ſoupir à une Princeſſe auſſi reſpectable. Le Roi répondoit de ſa ſœur, & vouloit que le mariage fût réſolu dans l'inſtant même. Renaud & ſes rivaux ſe réunirent pour demander, qu'avant de paſſer plus avant, Yolande fût conſultée ; ils parlerent avec tant de force qu'ils entraînerent l'aſſemblée. Le Roi renvoya le Conſeil au lendemain.

A peine ſe fut-on ſéparé, que le Roi paſſa dans l'appartement de ſa ſœur, & lui annonça que la Nation venoit de lui donner un époux ; Yolande frémit. « Eh ! quoi, dit» elle, ſans me conſulter ? Quoique la raiſon d'Etat, » reprit le Roi, permette rarement aux Souverains de » ſe marier au gré de leurs penchans, Renaud a obtenu » que l'on conſulteroit le vôtre pour ſavoir s'il étoit con» forme aux vœux des peuples qui ſe ſont déclarés. Ah ! » reprit la Princeſſe, puiſque Renaud eſt ſi circonſpect,

» ce n'est point lui qu'ils ont choisi ! Il n'est point de sacrifice
» que je ne sois prête de faire pour vos sujets & pour vous :
» mais, mon frere, pourquoi ce Renaud, à qui nous
» devons notre gloire, le seul qui puisse protéger vos
» peuples, ce Chevalier généreux qui foule aux pieds les
» récompenses, qui en mérite de toute espece, n'a-t-il
» encore trouvé parmi nous que des ingrats » ? Yon
l'écoutoit avec plaisir & gardoit le silence. « Ce n'est pas
» vous du moins, dit-il, ma sœur, qu'il doit accuser
» d'ingratitude : je vois..... » Yolande étonnée l'interrompit : « Que dites-vous, mon frere ? Surquoi jugez-
» vous qu'oubliant le soin de ma gloire, mon cœur se
» soit décidé en faveur de ce jeune héros ? J'ai su distin-
» guer ses vertus, mais je me suis borné à les admirer.
» Mon cœur est libre, & quel que soit l'époux que
» l'Etat me destine, je suis prête à l'accepter. Je suis
» fâché de tant de résignation, reprit le Roi, car quoi-
» que le Conseil ait prononcé, un mot de votre part
» pouvoit le faire changer. Cruel ! s'écria-t-elle, pour-
» quoi vous plaisez-vous à m'inquiéter ? Hâtez-vous,
» nommez-moi cet époux : si ce n'est point Renaud tout
» autre m'est égal. »

Yon, qui ne doutoit point des sentimens de sa sœur, avoit caché Renaud & deux de ses rivaux qui avoient le plus de prétentions, de maniere qu'ils pouvoient tout entendre sans être vus. Aux derniers mots qu'avoit dit Yolande, le fils d'Aymon s'élança aux genoux de la Princesse, & lui apprit que c'étoit lui que le Conseil avoit choisi. Elle se tourna en rougissant vers le Roi, comme pour lire dans ses yeux, si on ne la trompoit pas encore ; le Roi sourit & lui confirma que le choix étant tombé sur Renaud, il n'avoit rien voulu conclure sans l'aveu de la Princesse. « Allez, mon frere, dit-elle, rassemblez-le
» Conseil, & assurez la Nation que j'approuve le choix
» qu'elle a fait ». Le Roi fit entrer les Courtisans, qui
» dissimulerent leur dépit & féliciterent Renaud.

Le Conseil se rassembla le lendemain, le mariage de Renaud & de la Princesse fut décidé, le Roi en ordonna lui-même les préparatifs, on n'oublia point les tournois, les quatre freres & Maugis s'y distinguerent encore plus

par leur courtoisie que par leur bravoure. Cette alliance jeta le calme dans les esprits : les fils d'Aymon se firent adorer, & les Bourdelois ne firent qu'un même Peuple avec ceux de Montauban.

CHAPITRE VIII.

Charlemagne envoie demander au Roi d'Aquitaine de lui livrer Rénaud & ses freres. Refus du Roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la Cour de Charlemagne. Sa jeunesse, sa beauté, son courage. Guerre contre les Sarrasins sur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Course de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix, sous les yeux même de Charles.

CHARLEMAGNE fut instruit qu'Yon avoit donné asyle, dans ses Etats, aux fils d'Aymon. Les persécutions qu'il leur avoit fait essuyer avoient encore irrité sa vengeance. Ce Roi puissant, dont le nom seul faisoit trembler les Sarrasins, qui régnoient sur une partie de l'Europe, voyoit avec une peine cruelle, que quatre jeunes guerriers échappoient à son courroux. Il ordonna à Oger le Danois & à Naimes d'aller à la Cour d'Aquitaine, & de menacer Yon de sa colere, s'il refusoit de lui remettre Renaud & ses freres.

Les Députés trouverent Renaud à la Cour d'Yon. Oger s'adressa au Roi & lui dit : « Charlemagne est informé » que vous avez permis à Renaud & à ses freres, de se » construire un fort au milieu de vos Etats, & de former » une Souveraineté nouvelle au milieu de votre Royaume. » Quelque contraire que soit cette conduite à la saine » politique, Charles s'en inquiéte peu ; mais ce qui » l'indigne & le blesse, c'est que vous ayez pris sous » votre protection ses plus cruels ennemis : s'il n'a pas » fait éclater sa colere contre vous, c'est qu'il veut bien » croire que vous ignoriez les causes de son ressentiment. » Apprenez donc, que Renaud est non-seulement le » neveu du Duc d'Aigremont, l'assassin du fils du Roi;

» mais qu'il a assassiné lui-même Berthelot, neveu de ce
» Prince ».

Renaud interrompit Oger : « Vous savez, Chevalier,
» que j'ai tué Berthelot à mon corps défendant, pourquoi
» donc dites-vous que je l'ai assassiné ? Si c'est pour justi-
» fier la haine de Charlemagne, c'est une flatterie indi-
» gne d'un Chevalier ; si c'est pour aigrir le Roi Yon
» contre nous, c'est une méchanceté impardonnable. Au
» reste, c'est mal connoître le Prince, que d'espérer qu'il
» livrera à l'ennemi le plus implacable, des Chevaliers
» qui lui ont demandé une retraite, & à l'un desquels il
» a accordé la main de sa sœur ».

Oger reprit ainsi : « Que votre nouveau protecteur
» s'attende donc à voir Charlemagne avec toutes ses
» forces, dévaster ses Etats & réclamer, le fer & la
» flamme à la main, des coupables auxquels il est résolu
» de ne faire aucune grâce ». Yon répondit avec fermeté qu'il eût desiré de vivre en bonne intelligence avec Charlemagne, son parent ; mais qu'il n'achetteroit jamais son amitié par une perfidie ; que si le Roi vouloit recevoir les fils d'Aymon en grâce, il pouvoit compter pour ses amis, & ces quatre Chevaliers & ses parens, & le Roi d'Aquitaine, & ses alliés.

Oger & Naimes protesterent que, dans peu de tems, Charlemagne le feroit repentir de ses refus, & que dès ce moment, il lui déclaroit la guerre. Ils l'assurerent que dès que le Roi de France auroit tiré l'épée, il ne la laisseroit reposer que lorsqu'elle seroit abreuvée du sang de ses ennemis, & qu'il ne rentreroit dans sa Capitale, que la tête de Renaud à la main, après une punition exemplaire de ses complices.

Quand les Ambassadeurs eurent rapporté à leur maître la réponse du Roi d'Aquitaine & celle de Renaud, il entra en fureur, il vouloit qu'on s'armât sur le champ. « Le Roi
» Yon, disoit-il, est encore fatigué de la derniere guerre ;
» ses Etats ont été ravagés par les Sarrasins ; ses troupes ne
» peuvent qu'être affoiblies, profitons de ces avantages,
» nous ne ferons que nous présenter & vaincre ». Le sage Naimes modéra ses transports ; il représenta à Charlemagne que ses troupes n'étoient pas en meilleur état que

celles du Roi d'Aquitaine, que le ſeul nom de Renaud effrayoit les ſoldats françois, qu'il falloit faire de nouvelles levées, & qu'il étoit aiſé de juger, par la réſiſtance que le Château de Montfort avoit faite, de celle qu'on devoit attendre de celui de Montauban.

Le Roi étoit indigné qu'on osât lui parler des fils d'Aymon comme de héros ſi redoutables. Il ſe plaignoit du ſort qui l'avoit fait naître pour régner ; il eût deſiré n'être que le dernier Chevalier de ſa Cour, il eût défié les quatre fils d'Aymon, Maugis & le Roi lui-même. Il étoit dans cette agitation, lorſqu'on lui préſenta un jeune homme d'une beauté raviſſante, portant dans les yeux toute l'intrépidité de ſon ame, joignant à la fierté du héros toute la modeſtie de la valeur véritable, au coup-d'œil de l'homme conſommé la défiance que l'homme prudent a toujours de lui-même. Ce damoiſel, c'eſt ainſi qu'on appeloit les jeunes Gentilshommes qui n'étoient point encore Chevaliers, parut à la Cour de Charles avec les habits les plus magnifiques ; mais tout reſpiroit en lui le guerrier ; il étoit eſcorté de trente Ecuyers, aſpirant tous à être Chevaliers, & ayant preſque tous mérité cet honneur par des exploits héroïques.

Charles alla au-devant du jeune guerrier, qui avoit caché ſon nom pour ne devoir qu'à ſon propre mérite l'accueil que lui feroit le Roi. Ce Prince, en le voyant, ſe ſentit pénétré d'eſtime & d'amitié pour lui ; il lui marqua ſes ſentimens, de maniere à le diſtinguer de tous les Chevaliers de ſa Cour, & ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que perſonne n'en fut jaloux. Charles lui demanda qui il étoit : « Un jeune homme, répondit-il, qui s'eſti-
» meroit trop heureux de conſacrer ſes ſervices à ſon
» Souverain, & qui n'a d'autre ambition que de mar-
» cher ſur les traces du brave Milon ſon pere, & d'imi-
» ter les vertus de ſa mere, votre digne ſœur.... O ciel !
» s'écria le Roi, en embraſſant Roland, je te rends gra-
» ces de m'avoir donné un neveu digne de moi, & de
» m'envoyer un vengeur digne de combattre contre
» Renaud ».

Roland pria le Roi, ſon oncle, de l'armer Chevalier, n'ayant jamais voulu recevoir cet honneur que de lui :

Charles remit la cérémonie au lendemain, afin qu'elle fut plus éclatante; il y eut des fêtes magnifiques & des tournois de la plus grande beauté. Dès que Roland fut fait Chevalier, il proposa de joûter contre quiconque se présenteroit. Oger, qui étoit fâché de ce que Charlemagne avoit dit qu'il lui venoit enfin un vengeur digne de se battre contre Renaud, voulut éprouver par lui-même si ce jeune guerrier étoit aussi redoutable qu'on le croyoit. Il se présenta; la victoire balança quelque tems. Oger paroissoit avoir plus de force; Roland, qui ménageoit la sienne, marquoit plus d'adresse & d'agilité, lorsqu'Oger croyoit le frapper de sa lance, elle frappoit les airs, il étoit emporté par son cheval, & ne voyoit plus son adversaire, qui déjà étoit derriere lui, prêt à le frapper à son tour. Roland fit durer quelque temps cette manœuvre singuliere; bientôt, ajoutant la souplesse à la force, il attaque Oger, le presse, & le renverse avec son cheval; le jeune Chevalier descend aussi-tôt, aide Oger à se dégager, & lui offre le combat à l'épée; ils portent & parent alternativement les coups les plus terribles; l'épée d'Oger se casse & vole en éclats; Roland quitte la sienne. Ils commencent un nouveau genre de combat; ils s'embrassent & cherchent à se terrasser. Roland plus agile, fit voir aux spectateurs qu'il n'eut tenu qu'à lui de renverser plusieurs fois Oger; mais Oger en l'entraînant dans sa chûte, eut pu profiter d'une ressource que Roland se ménageoit pour lui-même : en effet, ce jeune héros laissa à son rival l'avantage de le renverser, il entraîne Oger; à peine celui-ci est-il tombé sur Roland, que le nouveau Chevalier s'échappe légérement par-dessous Oger, le souleve, le met à son tour sous lui, appuie son genou sur la poitrine de son adversaire, le tient d'une main à la gorge, le menace de l'autre, & le force de s'avouer vaincu.

Charlemagne se félicitoit des vertus de son neveu; la beauté de Roland enlevoit tous les cœurs; sa bravoure lui attiroit le respect de la Cour & du peuple. Le Roi le pressoit de se préparer pour aller combattre Renaud & le Roi Yon, lorsqu'on apprit que les Sarrasins avoient fait de grands dégâts depuis les sources du Rhin jusqu'à Cologne; qu'ils assiégeoient cette Ville & qu'ils en avoient

brûlé les environs. Les assiégés pouvoient tenir encore quelque temps ; mais ils sollicitoient vivement Charlemagne de leur envoyer du secours, sans quoi ils se verroient forcés de se rendre. Charles, oubliant pour ce moment ses projets de vengeance contre Renaud, donna vingt mille hommes d'armes à son neveu, & le chargea de délivrer Cologne & de chasser les Sarrasins.

Roland partit avec Naimes, Oger le Danois, plusieurs autres Chevaliers & ses vingt mille hommes d'armes, tous bien montés. Ils arriverent le huitieme jour à la vue des ennemis : dès qu'ils apperçurent les Sarrasins, ils s'arrêterent & s'embusquerent dans un ravin, derriere un bois. Au point du jour, Roland forma un détachement de douze cents hommes, qui se présenterent devant le camp des Sarrasins & leur firent quelques prisonniers. Aussi-tôt l'alarme fut répandue dans le camp, & l'armée se rangea en bataille ; les François commencerent à se battre en retraite & reculerent peu-à-peu vers le bois ; tandis qu'ils soutenoient les efforts de l'armée ennemie, Roland, qui avoit eu le tems de faire ses dispositions, paroît tout-à-coup hors du bois avec douze mille hommes, fond sur les ennemis, en fait une boucherie horrible, & les force à prendre la fuite ; les huit mille hommes qui n'avoient point paru, avoient dépassé l'armée des Sarrasins à la faveur du bois, & leur couperent le chemin. Les Sarrasins, ne trouvant plus aucun moyen de fuir, se battirent en désespérés ; mais leur courage & leur désespoir leur furent également inutiles, Roland s'ouvrit un passage à travers leurs bataillons les plus épais, écrasant & renversant tout ce qui s'opposoit à sa marche sanglante ; les François qui le suivoient, frappoient de droite & de gauche ; Oger, qui conduisoit les huit mille hommes que les fuyards avoient trouvés devant eux, faisoit la même manœuvre, de sorte que l'armée des Sarrasins se voyant séparée en deux corps, chacun prit la fuite de son côté ; Oger poursuivit ceux qui fuyoient dans la plaine, & Roland ceux qui alloient vers le Rhin. Ils furent arrêtés par ce fleuve, le Comte d'Angers, l'intrépide Roland, ne craignit point d'affronter un ennemi poussé à bout, il ne fit que passer, & le rivage fut couvert de morts. Un Roi

des Sarrasins se défendoit contre un gros de François avec une audace qui attira l'attention de Roland ; il y courut, se fraya une route jusqu'à lui & le fit prisonnier. Almonasar, c'étoit le nom du Roi, demanda grâce pour celles de ses troupes que le fer des François avoit épargnés, il leur ordonna de mettre bas les armes & de se rendre. Oger & Naimes, lassés de frapper & de suivre les fuyards, ramenerent aussi un nombre infini de prisonniers à Roland, on les enchaîna tous deux à deux, & Naimes fut chargé de les conduire en France. Almonasar pria son vainqueur de le mener à Charlemagne, promettant d'abjurer sa religion, d'obéir au Roi, lui & sa postérité, & de lui prêter serment de fidélité pour ses Etats. Roland retablit l'ordre dans Cologne & dans ses environs, & répara les dégâts que les Sarrasins y avoient faits : il revint ensuite, avec son prisonnier, à la Cour de Charles, qui le combla de caresses & de bienfaits. On ne parloit que du jeune héros ; le Peuple inconstant commença d'oublier Renaud, qu'on mettoit auparavant beaucoup au-dessus de Roland. Le Roi, qui savoit combien le caprice du Peuple influe sur la renommée des héros, voulut savoir l'exacte vérité ; il interrogea le véridique Naimes, que la prévention, la flatterie, l'envie, n'avoient jamais aveuglé. Naimes lui raconta les exploits de Roland, auxquels il n'auroit jamais osé croire, s'il n'en eut pas été témoin ; il étonna Charles par le détail des dispositions savantes qu'avoit fait Roland, il le surprit encore davantage par le tableau de ses actions. Roland dans ce moment, vint lui présenter Almonasar, qui confirma tout ce que Naimes venoit de raconter. Charles embrassa son neveu, & le laissa le maître de disposer de son prisonnier. Il fut renvoyé dans ses Etats, libre & après avoir prêté serment de fidélité à Charlemagne.

Cependant le Roi cherchoit tous les moyens de donner à son neveu quelque preuve de sa reconnoissance. Il consulta Naimes. Dans la bataille que Roland avoit livrée aux Sarrasins, Naimes s'étoit apperçu que le cheval du Comte d'Angers secondoit mal sa valeur ; il conseilla à Charles de lui en donner un digne d'un tel Chevalier, afin que lorsqu'il combattroit contre Renaud, il n'eut pas

à craindre le terrible Bayard. Charlemagne apprpouva ce conseil ; mais son embarras étoit de savoir comment se procurer un tel cheval ; car, en fait de chevaux & d'amis, les Rois ne sont pas moins exposés à être trompés que le moindre de leurs sujets. Naimes l'engagea de faire publier dans tous ses Etats, une course de chevaux pour le premier du mois de Mai suivant, & que celui à qui appartiendroit le cheval qui auroit le mieux couru, obtiendroit, pour prix, une couronne d'or, cinq cents marcs d'argent & cent pieces d'étoffes de soie : « il n'est pas douteux, » disoit Naimes, que l'énorme valeur d'un tel prix, » n'engage tous les Chevaliers, & ceux qui auront les » meilleurs chevaux, à le disputer ; & celui qui l'aura » remporté se croira trop payé de son cheval ».

Charles fit publier la course : une couronne d'or toute semblable à celle du Roi, avoit de quoi tenter le Chevalier le plus loyal & le plus désintéressé. Renaud forma le projet téméraire d'obtenir ce prix, quoique le Roi l'eut nommément exclus du concours, & eut ordonné qu'on l'arrêtât s'il se présentoit. Renaud fit part de son idée à ses freres & à Maugis : ses freres firent tous leurs efforts pour l'en empêcher ; mais Maugis, au contraire, l'encouragea & voulut être de la partie ; il les assura que par le secours de son art, il n'arriveroit rien à Renaud.

Lorsque le temps fut arrivé, Renaud recommanda la garde du Château à Yolande ; il savoit qu'il pouvoit compter sur sa vigilance & sur sa valeur ; il l'avoit exercée à d'autres combats qu'à ceux de l'amour : ses bras délicats, en venant de presser avec tendresse son époux, savoient porter & parer avec adresse les coups de lance les plus redoutables. Alard, Guichard & Richard ne voulurent point se séparer de leur frere ; ils vouloient le faire escorter par trente Chevaliers ; Maugis s'y opposa, & ne prit que deux Ecuyers.

Ils partirent de nuit & arriverent jusqu'à Orléans. On leur demanda qui ils étoient ; Maugis répondit pour tous qu'ils étoient Béarnois, & qu'ils alloient à la course disputer le prix. On les laissa passer sans leur faire d'autre question. Enfin ils arriverent à Melun deux jours avant le concours. La veille, Maugis dit à Renaud qu'il étoit

temps de partir, il ne voulut point que ses freres l'accompagnassent; mais il prit une plante qui lui étoit connue, il l'écrasa entre deux pierres, en frotta Bayard derriere les oreilles, aussi-tôt il devint blanc comme un cygne, & Renaud même avoit peine à le reconnoître. Maugis prit d'autres plantes, les pila avec le pommeau de son épée, en oignit Renaud, le rajeunit & le rendit méconnoissable à ses freres même.

Lorsqu'il eut ainsi métamorphosé son cousin & Bayard, il changea lui-même de figure, sans le secours d'aucune plante, car Maugis excelloit dans l'art de la magie; art inconnu de nos jours, auquel on a substitué des sciences vaines, plus propres à corrompre le cœur qu'à amuser l'esprit (1).

Charlemagne, qui craignoit que Renaud ne vint disputer le prix de la course, avoit donné ordre au Duc Naimes, à Oger & à Foulques de Morillon, de garder le chemin d'Orléans; ils s'en retournoient le jour que les fils d'Aymon arriverent à Melun: à la taille de Renaud, il crut le reconnoître de loin; mais quand il eut vu le cheval de près, monté par un jeune homme de quinze ans, il rit de sa méprise; il interrogea Maugis, qui lui répondit en Béarnois, & ne laissa aucun doute à Naimes. Pour mieux déguiser Bayard, le Magicien lui mit une soie au pied & le rendit boiteux; malgré ces précautions, comme ils traversoient Paris, un homme de la lie du peuple, qui n'avoit jamais vu Renaud, voyant un si bel homme, s'imagina que c'étoit lui-même; il saisit la bride de Bayard, il appeloit du secours, lorsque Bayard lui lança un si terrible coup de pied, qu'il le renversa mort sur la place. Ce même jour, avant de partir, Maugis par distraction, avoit nommé Renaud dans leur auberge; leur hôte l'entendit & voulut les arrêter pour les livrer au Roi. Ils couroient l'un & l'autre le plus grand danger; Maugis ne put s'en délivrer qu'en donnant un coup d'épée sur la tête de l'hôte, au moment qu'il saisissoit

(1) L'Auteur du Manuscrit des quatre fils d'Aymon pensoit comme J. J. Rousseau; mais il n'étoit pas aussi éloquent.

Renaud

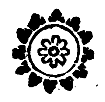
Renaud. Il le renversa sans connoissance & noyé dans son sang ; ils prirent ce moment pour monter à cheval, sourds aux pleurs & aux criailleries de la femme & des enfans de l'hôte.

Ils parvinrent enfin dans la plaine où s'assembloient ceux qui prétendoient au prix. Une partie de cette plaine est couverte aujourd'hui par le Fauxbourg S. Martin. Ils allerent, avec les autres Chevaliers, au-devant du Roi. Il ordonna que la couronne, les cinq cents marcs d'argent & les étoffes de soie fussent placés à l'extrémité des lices : il donna cent Cavaliers à Naimes, à Oger, au Duc de Bourgogne & à Richard de Normandie, pour empêcher qu'il n'y eût aucun trouble pendant la course. Lorsque tout fut disposé, les concurrens monterent à cheval & firent plusieurs tours. Renaud affectoit d'être toujours des derniers. Lorsqu'on s'apperçut que son cheval boitoit, on fit mille plaisanteries sur le Chevalier ; les uns vouloient qu'on lui adjugeât le prix avant de courir ; les autres lui conseilloient de descendre & de le mener par la bride. Le Roi défendit tous ces propos injurieux, que Renaud sembloit ne pas entendre.

Naimes & Oger, voyant que tous les Chevaliers avoient pris leur rang, firent sonner les trompettes pour qu'on se tînt prêt au signal. Maugis profita de ce moment pour délier Bayard ; le signal est donné, les Chevaliers partent comme la foudre ; Bayard, qui n'avoit pu être délié dans l'instant qu'on partit, étoit encore derriere. « Que fais-tu, lui dit Renaud ? hâtes-toi ; ne souffre » pas qu'ils gagnent sur toi l'avantage ». Bayard, docile à la voix de son maître & rempli de la même fierté, s'élance, atteint les Chevaliers, s'ouvre un passage au milieu de la file, devance ceux qui se flattoient déjà de remporter le prix, les laisse bien loin, & Renaud enleve la couronne & refuse tout le reste.

Les Chevaliers qui avant plaisantoit Renaud, & qu'ils avoient malignement appelé le Chevalier boiteux, étoient confondus ; Charlemagne lui-même ne concevoit pas ce qu'il voyoit. Il appela Richard de Normandie & lui marqua sa surprise ; il étoit d'autant plus frappé de ce cheval, qu'excepté la couleur, il ressembloit parfaitement à Bayard.

Tandis que le Roi & le Duc de Normandie parloient ensemble, Renaud, sa couronne à la main, revenoit vers eux au petit pas. Lorsqu'il fut à portée, il salua le Roi: « Si ce n'est assez d'une couronne, lui dit Charles, je » vous en offre deux & je double le prix, pourvu que » vous me laissiez votre cheval. Je prendrai soin de votre » fortune, & je vous promets de l'élever si haut, que » de votre vie vous n'aurez rien à desirer. Sire, répon- » dit le Chevalier, je vous offrirois mon cheval, si tout » autre que Renaud pouvoit le monter ». En disant ces mots, il pique Bayard, & Charlemagne l'eut perdu de vue avant qu'il eut prononcé l'ordre de le poursuivre. « C'est Renaud, s'écria-t-il ! Chevaliers, courez après » lui, qu'on l'arrête. Son Ecuyer n'est autre que Maugis; » ils nous ont tous trompés; l'affront de cette journée » nous est commun, que notre vengeance le soit aussi ». Il n'y eut aucun Chevalier qui ne courut avec plus de zele pour prendre Renaud, qu'il n'avoit couru pour obtenir le prix; mais la foudre est moins prompte que Bayard. Il parvient au bord de la Seine; il la passe à la nage, & s'arrête sur la rive opposée; losqu'il vit quelques Chevaliers prêts à s'engager dans le fleuve, il remonte sur Bayard, gagne un sentier & se dérobe à leur vue. Maugis, qui savoit où il devoit passer, alla le joindre à Melun par un chemin détourné & plus court. Alard, Richard & Guichard furent au comble de la joie; mais Maugis ne leur donna pas le temps de le féliciter, il les fit vîte monter à cheval & reprendre le chemin de Montauban, où ils arriverent la cinquieme nuit. Yolande ne savoit comment témoigner sa satisfaction & sa tendresse; elle embrassoit alternativement son époux, ses freres, Maugis & Bayard.



CHAPITRE IX.

Charlemagne assiége Montauban, fait sommer Renaud de se rendre. Renaud fait une sortie vigoureuse avec ses freres. Butin, massacre, victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon, Roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon seuls, désarmés, livrés par Yon. Exploits inouis. Secours inattendu.

TOUS les efforts des Chevaliers furent inutiles. Charlemagne ne respiroit que vengeance; il revint à Paris très-mécontent. Il assembla son Conseil, & demanda quels étoient les moyens les plus prompts pour punir les fils d'Aymon. Roland proposa d'attaquer le Roi d'Aquitaine & d'assiéger Montauban. Naimes approuva ce projet; mais il ajouta qu'il ne falloit pas l'entreprendre si l'on né s'assuroit du succès; que le Roi devoit mander tous ses Barons & convoquer tous les bans, avec ordre de se munir d'équipages & autres choses nécessaires pour sept ans, au cas que le siége de Montauban durât tout ce temps-là. Charlemagne fit expédier des ordres dans tout le Royaume, afin que tout le monde fût rassemblé à Paris ou dans les environs, au mois de Février; la plupart des Chevaliers représenterent qu'ils venoient de faire une guerre pénible & ruïneuse contre les Sarrasins, en Allemagne, & qu'ils étoient hors d'état de rentrer si-tôt en campagne.

Le Comte de Nanteuil, qui étoit à leur tête, offrit de se tenir prêt pous le mois de Mai. Charles, indigné de ce délai, protesta qu'il ne prendroit que les jeunes Chevaliers, & que lorsqu'il seroit maître de la Gascogne, il n'en distribueroit les terres qu'à eux, & que, puisqu'il ne s'étoit encore trouvé personne parmi les anciens Chevaliers, qui fût en état de le venger de Renaud, cet honneur étoit sans doute réservé à quelqu'un des nouveaux.

Renaud, qui avoit des espions à la Cour de Charles, fut bientôt informé de ce discours. Il vit dès ce moment

les ennemis qu'il auroit à combattre, & que les principaux étoient Olivier & Roland. Cependant la proposition du Duc de Nanteuil avoit fait impression sur l'esprit de Charlemagne, qui, par le Conseil de Naimes, fit publier qu'il suffisoit qu'on se rendît au commencement d'Avril à Paris.

Vers ce temps, on vit arriver Richard de Normandie, avec un grand nombre de Chevaliers, Salomon de Bretagne, suivi de la noblesse de son pays, Dizier d'Espagne, avec dix mille gens d'armes, Geoffroy, Comte d'Avignon, Bertrand d'Allemagne & ses Irlandois, accompagnés d'une troupe d'Africains & de mille Archers. Le dernier fut l'Archevêque Turpin, avec une troupe choisie, très-bien disciplinée & formée à toutes les ruses de la guerre. Le Roi fit assembler son armée pour en faire la revue; elle se trouva monter à cent mille combattans anciens, & à trente mille nouveaux. Il la mit sous le commandement de Roland, & lui fit donner l'oriflamme, en lui recommandant de conduire ces braves gens comme s'ils étoient ses propres enfans.

Dès le lendemain, l'armée se mit en marche, & arriva à petites journées à la vue de Montauban. Roland, aveuglé par sa valeur, proposa d'abord de l'assiéger & d'essayer de le prendre d'assaut. Charlemagne, qui voyoit mieux les difficultés du succès, eût voulu engager Renaud à capituler: « trop heureux, disoit Charles, si en se » soumettant, il évitoit de faire couler le sang humain ». On envoya un Chevalier désarmé; il fut introduit dans la Ville, & somma Renaud de se rendre à merci & de livrer Richard à la discrétion du Roi; en cas de refus, le Roi lui faisoit annoncer qu'il ne feroit grâce à personne, & qu'il feroit expirer les quatre fils d'Aymon & leur cousin dans les supplices. « Renaud répondit en souriant à l'envoyé: » Le Roi me connoît trop bien pour me faire faire sérieu- » sement une proposition qu'il désapprouveroit lui-même, » si je l'acceptois. Richard est mon frere & mon ami, » fût-il étranger & mon ennemi, il suffiroit qu'il m'eût » demandé un asyle pour que je le défendisse aulieu de » le livrer; mais si le Roi veut nous rendre son amitié, » nous promettre la vie sauve & nous recevoir à son

» service, nous nous remettrons entre ses mains, & nous » lui abandonnerons ce Château.

Charles eût accepté l'offre de Renaud, s'il n'eût consulté que son cœur; mais il croyoit que sa gloire étoit intéressée à la punition de Maugis ou de quelqu'un des fils d'Aymon. Naimes étoit d'avis qu'il écoutât la proposition de Renaud; il représenta que le Château étoit plus difficile à emporter qu'il ne le paroissoit, que les assiégés étoient en très-grand nombre, & qu'à moins qu'on ne l'entourât & qu'on ne fût campé bien près de la Place, ils pourroient faire des sorties très-meurtrieres pour les assiégeans.

Charlemagne ne profita de l'avis de Naimes que pour ordonner que le camp fût établi autour & le plus près de Montauban qu'il se pourroit. Roland fit tendre sa tente vis-à-vis de la porte qui étoit à droite. Le Roi avoit la sienne à la porte opposée. La Ville se trouva entourée de tous côtés de plus de dix mille pavillons; lorsque Roland eût reconnu la place, il ne fut plus d'avis de l'emporter d'assaut. Il alla même jusqu'à dire que jamais Montauban ne seroit pris. Olivier lui fit observer en vain, qu'ils avoient pris Lausanne, détruit la grande tour & le donjon de Constantinople. Roland persista.

Lorsque le camp fut tendu, Roland, frappé de la beauté du pays, engagea Olivier d'aller le parcourir ensemble en chassant: Renaud, informé de leur absence, appela ses freres & Maugis; ils délibérerent de profiter de cette occasion & d'humilier l'orgueil de ce Roland, qui croyoit déjà que la Gascogne lui appartenoit, parce que le Roi avoit dit qu'il en distribueroit les terres aux jeunes Chevaliers. Ils s'armerent; ils prirent environ quatre mille hommes, sortirent par une fausse-porte qui donnoit dans le plus épais de la forêt, où ils s'embusquerent. Renaud se fit conduire vers la tente de Roland, & en enleva le dragon qui la surmontoit. L'Archevêque Turpin, l'Ulisse des François, apperçut un vol considérable de corbaux; il se douta qu'il y avoit des troupes dans le bois: en effet, à force de regarder, il vit reluire des armes à travers les arbres. Il fit venir Oger & lui dit de s'armer au plus vîte; Oger

fit mettre auſſi-tôt le camp ſous les armes. Renaud fut fâché d'avoir été ſi-tôt découvert ; mais il ne ſe déconcerta point ; il dit à Maugis de reſter dans le bois avec mille Cavaliers, & de n'en ſortir qu'en cas de beſoin ; alors Renaud, avec ſes trois mille combattans, paroît dans la plaine & fond ſur le camp. Nicols fut le premier Chevalier qu'il abattit ; il va de tente en tente, les renverſe, maſſacre tout ce qui ſe préſente, & demande : « Où ſont » Olivier & Roland ? Ne ſavent-ils que nous appeler » traîtres & nous menacer ? Pourquoi ſe cachent-ils ? ». L'Archevêque Turpin ne put entendre calomnier ainſi les deux jeunes héros : « Renaud, s'écria-t-il, c'eſt parce » que tu as ſu qu'ils n'étoient point au camp, que tu as » oſé l'attaquer ; je doute que tu euſſes eu cette témé» rité, ſi tu avois cru les rencontrer. » En diſant ces mots, il attaque Renaud ; les pieces de leurs armures volent en éclats & bleſſent ceux qui ſont autour d'eux ; leurs lances ſe rompent dans leurs mains ; leurs épées ſe briſent, mais ils ſont inébranlables ; la réſiſtance eſt égale à l'impulſion. Renaud, au dernier coup d'épée, fit chanceler Turpin : Révérend Chevalier, lui dit-il, prêtre d'un » Dieu de paix, crois-moi, cours au pied des autels ; » les combats ne ſont pas faits pour toi ». L'Archevêque, écumant de colere, s'élance ſur Renaud pour le punir de ce reproche. La fureur des chefs paſſe dans l'ame des ſoldats ; tout s'émeut ; l'action devient générale. Oger veut venger Turpin ; il attaque Richard & le renverſe ; quoique Richard, dans ſa chûte, eut perdue la coëffe de ſon caſque, il ſe releva, mit l'épée à la main ; mais ſon adverſaire fut attaqué par Renaud qui venoit venger ſon frere, il lui porta de ſi rudes coups, qu'Oger fut renverſé à ſon tour : ſa vie étoit entre les mains de Renaud ; lorſqu'il le vit à terre, il ſaiſit la bride de Boiſart ſon cheval, qui étoit prêt à s'échapper, & donnant à Oger le temps de ſe relever : « Chevalier, lui dit-il, » quel démon vous anime contre nous, qui ſommes vos » couſins ? Vous devriez nous ſecourir, & vous ſervez » les fureurs d'un Roi prévenu contre nous. Reprenez » votre cheval, éloignez-vous de mes freres & de moi, » & ne faites tomber vos coups que contre des étrangers ».

Oger, surpris de tant de générosité de la part d'un ennemi qu'il avoit voulu tuer, s'éloigna & se perdit dans la foule. Les quatre freres faisoient un carnage horrible: toute l'armée de Charlemagne étoit en mouvement & ne se trouvoit pas encore assez forte pour leur résister. Lorsque Maugis vit qu'elle étoit entiérement occupée, il sortit du bois & se jeta avec ses mille hommes au plus fort de la mêlée. Les François firent des prodiges de valeur; lassés de combattre, affoiblis par le nombre de blessés & de morts, ils se battirent en retraite, & gagnerent leurs retranchemens; les Gascons les forcerent & les chasserent hors du camp. Maugis & les trois freres firent un butin immense & rentrerent à Montauban, où ils arborerent sur la plus haute tour, le dragon que Renaud avoit arraché du pavillon de Roland. Lorsque le Roi vit le dragon, il ne savoit que penser; il crut que Roland s'étoit emparé du Château, tandis que Renaud & ses freres étoient occupés à se battre contre ses troupes; cette pensée lui faisoit supporter ses pertes avec moins de chagrin; mais la vérité cruelle vint bientôt lui ouvrir les yeux.

Olivier & Roland revenoient de leur tournée; ils rencontrerent Archambaud, qui leur fit le détail de cette malheureuse journée: il ajouta qu'on étoit si loin de penser que tandis qu'on se battoit, ils s'amusassent à se promener & à chasser, que le Roi croyoit qu'ils étoient occupés à s'emparer de Montauban, & que ce qui confirmoit cette opinion étoit le dragon de Roland qu'on voyoit arboré sur une des tours du Château.

Roland demeura consterné de ce récit, l'œil prêt à verser des larmes de dépit; il courut chez l'Archevêque Turpin qui le consola, & qui le conduisit dans le pavillon de Charlemagne: le Roi le vit si humilié, qu'il se contenta de lui faire remarquer que la moindre négligence à la guerre étoit presque toujours suivie des plus grands malheurs, lorsqu'on avoit affaire à un ennemi actif & vigilant.

Charlemagne, irrité par les obstacles, jura qu'il périroit plutôt que de renoncer au siége de Montauban. Naimes ne lui conseilloit point de l'abandonner; mais il

étoit d'avis qu'on eût recours aux moyens les plus faciles:
« Quel est votre but, Sire ? dit-il ; c'est d'avoir les quatre
» fils d'Aymon en votre pouvoir. Je vous proteste que,
» ni Roland, ni Olivier, ni tous vos Chevalier ensem-
» ble, n'en viendront à bout, si le Roi Yon ne se
» détache de leur alliance & n'entre dans vos vues. Je
» suis d'avis que vous le menaciez de le chasser de son
» Royaume, s'il ne vous livre les quatre fils d'Aymon,
» & que vous lui promettiez des récompenses propor-
» tionnées au service qu'il vous rendra, s'il les remet
» en votre pouvoir ».

Le conseil de Naimes fut approuvé ; Charles envoya un héraut à Toulouse, où le Roi s'étoit retiré. Yon, plus avare que timide, fut tenté des offres qu'on lui faisoit : il dit au hérault d'attendre sa réponse & aussi-tôt il assembla son Conseil ; il représenta que Charlemagne, avec cent trente mille hommes, étoit entré dans l'Aquitaine, & qu'il menaçoit d'y mettre tout à feu & à sang, de détruire toutes les Villes, & de s'emparer de la couronne, si on ne lui livroit les fils d'Aymon. L'un des Conseillers étoit ce Godefroy, parent d'Yon, qui avoit espéré d'épouser Yolande, & qui depuis ce temps étoit le plus cruel ennemi de Renaud. « Il y a long-temps, Sire, dit-il, en opi-
» nant le premier, que j'ai prédit ce qui arrive aujourd'hui.
» Se déclarer l'ami de Renaud, c'est se déclarer l'ennemi
» de Charles. Eh ! quel ennemi plus terrible ! vainqueur
» des Sarrasins, de l'Allemagne & de l'Italie, comment
» pourrez-vous espérer de défendre vos Etats contre lui ?
» Ce seroit donc une politique dépourvue de raison,
» que d'exposer votre couronne pour ces étrangers. Vous
» vous croyez lié par la reconnoissance, & ce motif vous
» fait hésiter. Je soutiens que vous ne leur en devez
» aucune. Ils cherchoient une occasion de se signaler, &
» vous leur en avez fourni une plus brillante qu'ils ne
» pouvoient l'espérer. Quand même il seroit vrai que
» vous leur dussiez de la reconnoissance pour le service
» qu'ils vous ont rendu, ne l'avez-vous pas payé au-delà
» de sa valeur. Des aventuriers chassés de la maison pater-
» nelle, proscrits par leur Souverain, justement irrité
» contre eux, sans asyle, n'ayant pour toute fortune

» qu'une valeur équivoque, sont jetés dans vos Etats » par le hasard. Ils vous trouvent les armes à la main, » prêt à marcher contre vos ennemis ; ils profitent de » cette circonstance ; ils se mêlent à vos troupes ; elles » sont victorieuses, & Renaud s'attribue tout l'honneur » de cette victoire. Est-il donc vrai, que sans Renaud » sans ses freres, vous auriez été vaincu ? N'avons-nous » donc jamais avant eux remporté d'avantages sur les » Sarrasins ? Mais je veux qu'ils aient tout l'honneur de » cette journée, de quel prix ne les avez-vous pas payés ? » Renaud devient le frere du Roi ; il épouse une Prin- » cesse qui eût fait le bonheur du plus grand Roi du » monde : c'est peu ; vous vous êtes dépouillé en sa » faveur du plus bel apanage de la Souveraineté : ils éle- » vent au milieu de votre Royaume une Ville inexpu- » gnable. Qu'eût osé demander de plus Boulag-Akasir » vainqueur ? Les freres Aymon ayant donc obtenu au- » delà du prix qu'ils pouvoient exiger, vous êtes quitte » envers eux, & vous pouvez les livrer sans crainte de » passer pour ingrat. Je dis plus, votre justice & votre » sûreté l'exigent. Renaud est un traître ou va le deve- » nir. Pourquoi a-t-il demandé qu'il lui fût permis d'éle- » ver le Château de Montauban ? S'il n'avoit d'autre vue » que de se mettre à couvert des armes de Charlema- » gne, n'aviez-vous pas assez d'autres Châteaux ; vos » forces n'étoient-elles pas suffisantes ; ce fier vainqueur » des Sarrasins se croyoit-il trop foible dans vos Etats, » secondé de vos troupes ? Non, il avoit d'autres vues : » Renand veut s'emparer de l'Aquitaine. C'est contre vous » & non contré Charlemagne, qu'il avoit besoin de se » fortifier. Prévenez-donc sa trahison, qui n'est que trop » manifeste ; votre sœur ne doit point vous arrêter. Assez » d'autres s'estimeront heureux de la posséder ».

Le Comte d'Anjou, qui voyoit la conduite de Renaud avec le désintéressement d'un vieux militaire qui n'a rien à espérer ni à craindre de la Cour, interrompit Godefroy : « La perfidie qu'on vous propose, Sire, » dit-il, mérite toute votre indignation, elle est suggérée » par l'animosité, & n'est fondée que sur la calomnie. » Les fils d'Aymon ne sont coupables ni envers Charle-

» magne, ni envers vous. Lorsque d'Aigremont eut » assassiné Lothaire, tout jeunes qu'ils étoient, ils furent » les premiers à blâmer leur oncle; ils ne prirent aucun » parti dans cette querelle, parce qu'ils savoient que la vengeance de Charlemagne étoit juste, & parce qu'il eût été » contre la décence de défendre un assassin : lorsqu'après » avoir pardonné d'Aigremont, Charles refusa de punir » le traître Ganelon, Renaud & ses freres blâmerent le » Roi, parce qu'ils croyoient sa conduite blâmable. Le » bouillant Berthelot, piqué des murmures de Renaud, » son cousin, osa l'attaquer & le frappa en présence de toute » la Cour; Renaud n'employa qu'une juste défense & » Berthelot succomba. Le Roi n'a cessé depuis ce tems, » de persécuter les fils d'Aymon; il a suscité contre eux » leur propre pere; je ne parle point de la trahison qu'on » employa pour surprendre le Château de Montfort, » c'est un des droits de la guerre; mais la trahison qu'on » vous propose blesse tous les droits humains & sacrés. » Si un simple particulier est condamnable lorsqu'il viole » l'hospitalité qu'il a donnée, quel crime ne commet pas » un Souverain qui n'accorde un asyle que pour avoir » plus de facilité de trahir le malheureux qui s'est cru » en sûreté sous sa protection? L'asyle que vous avez » donné à Renaud & à ses freres, n'est pas gratuit; vous » ne pouviez le leur refuser sans ingratitude. Vous leur » devez non-seulement l'Aquitaine, qu'ils ont sauvée, la » seule ressource qui vous restoit & que vous ne pouviez conserver sans eux; mais encore Toulouse & tout » ce qui en dépend; vous savez que Renaud refusa d'admettre Boulag-Akafir à rançon, qu'il ne vous eut » abandonné ses conquêtes. Qui est-ce qui auroit pu se » plaindre, si dans ce moment Renaud eût exigé pour » lui ce qu'il vous fit rendre lorsque vous vous y attendiez le moins? On lui fait une crime d'avoir demandé » la permission d'élever une forteresse pour sa sûreté. Ne » vous a-t-il pas donné tous les ôtages que vous lui avez » demandé? Ne vous a-t-il pas exhorté de prendre contre » lui-même toutes les précautions que la méfiance pouvoit suggérer, de sorte que si les projets qu'on lui » impute étoient vrais, il seroit toujours dans l'impos-

sibilité de les exécuter ? Quand il n'auroit pas en sa faveur la conduite la moins suspecte & la plus soutenue, ne suffit-il pas que vous ayez promis de le défendre & de le protéger contre ses ennemis, comme il s'est engagé de vous secourir envers & contre tous ? Vous êtes lié par le serment le plus solemnel ; il ne vous est pas permis de le violer. Je compte pour rien l'amitié que vous lui avez jurée, & l'alliance que vous avez contractée avec lui : on sait quelle est la force de ces liens auprès des Souverains ; mais, si malgré tout ce que vous devez aux fils d'Aymon, vous les livrez à leurs ennemis, Charlemagne sera le premier à vous mépriser, à vous en punir peut-être, & toutes les nations s'éléveront contre votre ingratitude ».

Le Conseil d'Yon fut partagé ; Godefroy reprit la parole & détermina le Roi à la trahison. Il écrivit à Charlemagne qu'il mettroit avant dix jours, les fils d'Aymon en son pouvoir ; qu'ils se rendroient, par son conseil, dans la plaine de Vaucouleurs, désarmés, portant en leurs mains des roses & des branches d'olivier en signe de paix ; qu'il pouvoit faire tenir dans les bois des environs, des troupes toutes prêtes pour s'emparer d'eux. Il remit sa lettre à un des Chevaliers de sa Cour qui accompagna le héraut du Roi.

L'envoyé remit la lettre & ajouta que le Roi promettoit d'en exécuter le contenu de point en point, à condition que de son côté, Charlemagne retireroit ses troupes & rempliroit les engagemens qu'il avoit pris par son héraut. Le Roi renouvela ces promesses & les accompagna de sermens.

Lorsque le Roi d'Aquitaine fut bien assuré de la parole de Charlemagne, il ne songea plus qu'à exécuter son perfide projet. Il part pour Montauban & dit aux fils d'Aymon, qu'il a fait leur paix avec Charlemagne, & qu'il vient pour les en féliciter ; il leur fait un faux récit de négociations, & leur apporte de la part de Charlemagne, quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine & quelques bijoux que le Roi avoit ajoutés à ce présent, pour les faire mieux tomber dans le piége : « Il est convenu, dit-il, que demain vous vous rendrez tous

» les quatre sans autres armes que vos épées, & sans autre » suite que dix Chevaliers & Comtes de ma Cour, dans la » plaine de Vaucouleurs, avec les manteaux que Charlemagne vous a envoyés, montés sur des mulets, & portant » dans vos mains en signe de paix, des roses & des branches d'oliviers. Le Roi doit vous y attendre avec le Duc » Naimes de Baviere, Oger & ses douze Pairs; vous » tomberez à ses genoux, & lui il vous pardonnera & » vous remettra en possession de tous vos Châteaux ».

Renaud n'avoit aucune méfiance du Roi Yon; mais il craignoit quelques piéges de la part de Charles. Yon le rassura & lui dit que Charles avoit engagé sa foi. « Au » surplus, ajouta-t-il, si vous avez le moindre doute, » n'y allez pas; il n'a traité qu'avec moi seul, il est vrai » que j'ai promis: tout retombera sur moi; qu'importe? » Non, reprit Renaud, il n'est pas juste que pour vou» loir nous obliger, vous vous trouviez compromis & » chargé de toute la haine du Roi de France; nous » nous rendrons dans la plaine de Vaucouleurs ».

Alard, Richard & Guichard, n'eurent pas plutôt appris ce traité qu'ils tomberent dans la plus profonde tristesse. « Si cette paix, disoient-ils, est véritable, pourquoi » le Roi veut-il que nous allions la signer sans armes & » sans suite? Méfions-nous de quelque trahison. Non, » dit Renaud, Charlemagne ne poussera pas la perfidie » jusqu'à ce point: d'ailleurs il faudroit qu'Yon fût du » complot, & ce seroit un crime que de le soupçonner ».

Qui pourroit peindre les craintes & les alarmes d'Yolande, lorsque Renaud alla prendre congé d'elle? « Ah! du moins permets, disoit-elle, que j'aille expirer » en te défendant; ils n'ont pu ni te vaincre, ni te » séduire, ils veulent te tromper ». Renaud lui représentoit en vain qu'il faudroit supposer Yon le plus perfide des hommes. « Eh! seroit-il le premier, disoit-elle, » qui auroit sacrifié sa sœur à de vils intérêts? Je me » méfie de l'univers entier, quand il s'agit de mon » époux: non, mon cher Renaud, vous ne vous livre» rez point à vos ennemis. C'est les armes à la main » qu'un héros traite de la paix, & non comme le Com» mandant d'une Ville prise d'assaut ».

En vain le presse-t-elle dans ses bras, en vain ses lévres brûlantes demeurent-elles attachées sur les lévres de son époux; Renaud a promis, Renaud est inébranlable. Malheureux! il jugeoit les autres par lui-même, & il croyoit les Rois incapables de trahison. Ses freres l'engagerent de demander au Roi, qu'il leur fut du moins permis d'aller au rendez-vous sur leurs chevaux; Yon ne voulut point y consentir de crainte, disoit-il, que le Roi ne crût pas qu'il le trahissoit. Il répéta encore, que s'ils craignoient quelque piége, ils étoient les maîtres de manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'Empereur.

Enfin Renaud & ses freres partirent accompagnés de dix Seigneurs. Yon gémissoit dans le fond de son ame; mais l'avarice & la crainte étouffoient ses vrais sentimens; s'il avoit cru qu'il y eût plus d'avantage à trahir Charlemagne, il l'eût trahi en faveur des fils d'Aymon; mais le Roi étoit plus puissant, & ils n'avoient que de la vertu. Cependant Renaud pendant la route, levoit quelquefois les yeux vers le ciel; il étoit triste, & je ne sais quel pressentiment lui faisoit éprouver d'avance le sort qui l'attendoit. Alard apperçut quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux. « O mon frere & mon ami! » lui dit-il, voilà les premiers pleurs que je vous vois » répandre; si vous soupçonnez quelque perfidie, nous » ne sommes pas encore arrivés; revenons à Montauban. » Ce n'est pas, répondit Renaud, sur moi que je pleure, » c'est dans la crainte qu'il ne vous arrive quelque mal- » heur à cause de moi. J'ai promis, &, dussai-je périr, il » faut que j'exécute ma promesse. Laissez-moi aller seul; » si Charles nous a tendu un piége, il n'y prendra du » moins que moi; si la paix est en effet conclue, il se » contentera des excuses que je lui ferai de votre ab- » sence ». Les freres de Renaud lui protesterent qu'en » la vie & en la mort, ils ne l'abandonneroient point. »

Ils arriverent enfin dans la plaine de Vaucouleurs, qui depuis la trahison de Charlemagne a changé de nom. Elle étoit entourée de forêts épaisses qui s'étendoient à plus de dix lieues. La Dordogne & la Gironde la traversoient avant d'aller se jeter à la mer; sur la gauche, étoit un rocher escarpé, divisé par une ouverture étroite où deux

hommes pouvoient à peine entrer de front ; quatre chemins aboutissoient à cette plaine, l'un traversoit la France, l'autre alloit en Espagne, le troisiéme en Galice, en Portugal, & le quatriéme au Royaume d'Aquitaine. Cette plaine étoit située entre Bordeaux & Bayonne. Chaque chemin étoit gardé par cinq cents hommes embusqués dans la forêt.

Renaud & ses freres furent étonnés de ne voir personne dans la plaine, la traverserent jusqu'au pied du rocher. Alard lui proposa une seconde fois de s'en retourner à Montauban. Désarmés, comme nous le sommes, vingt Chevaliers suffiroient pour nous prendre. Renaud, qui commençoit à soupçonner Yon, & qui avoit rempli sa promesse, étoit prêt de suivre le conseil de son frere, lorsque Foulques de Morillon parut la lance baissée contre lui : « Ah ! s'écria Renaud, je ne le vois » que trop, nous sommes trahis ; le Roi, ajouta-t-il, » en s'adressant aux dix Seigneurs qui les escortoient, nous » a confiés à vous ; c'est à vous à nous secourir, secon» dez-nous ». Godefroi jeta un regard de mépris sur Renaud, & lui répondit brusquement, qu'il étoit trop brave pour avoir besoin de son secours. Renaud indigné tire son épée, & d'un revers sépare sa tête de son corps. Les neuf autres Cheveliers prirent la fuite & ne durent la vie qu'à la monture de Renaud qui ne pût les suivre. » Mes amis, dit-il à ses freres, puisque nous ne pou» vons éviter la mort, vendons leur chérement notre » vie, ne nous séparons point, & prenons garde de tom» ber vivans entre les mains de ces traîtres ». Ils s'embrasserent, mirent leurs manteaux autour de leurs bras, & attendirent leurs ennemis l'épée à la main. Quoique montés sur des mulets, Morillon fut étonné de leur audace ; il leur dit qu'Yon les avoit livrés, que toute défense leur étoit inutile, & qu'il leur conseilloit de se rendre. « Insensé, lui répondit Renaud, lâche ! qui ne » rougit pas d'attaquer des Chevaliers désarmés, n'es» pere pas nous avoir vivans, & crains pour toi-même, » si tu as le courage de te battre à armes égales ; mais » si tu as l'ame d'un vrai Chevalier, écoute ce que je te » propose. Au lieu d'être le complice de la plus détestable

» trahison, laisse-nous retirer ; nous quitterons le traître » Yon, & nous servirons Charlemagne : nous te donnerons le Château de Montauban. Si tu crains la colere » du Roi, nous promettons de te servir avec quatre cents » gens-d'armes bien disciplinés. Si cette proposition ne » te convient pas, en voici une autre : choisis vingt Chevaliers, mets toi à leur tête & combats contre nous ; » si vous pouvez nous vaincre nous leur pardonnons » d'avance notre mort ; mais si, tout désarmés que nous » sommes, nous remportons la victoire, tu nous laisseras » retirer à Montauban. Ce que je te propose est plus » pour ton honneur, que pour notre conservation ». Foulques rejeta ces propositions, & sans lui donner le temps de se mettre en défense, il lui porta un coup de lance & lui perça la cuisse. Renaud & son mulet mordirent la poussiere. Alard qui crut son frere mort, s'écria : « ç'en est fait, il ne nous reste d'autre parti que de nous » rendre. Notre soutien est tombé, n'espérons point de » pouvoir nous défendre seuls contre tant de monde ». Ils avoient à faire aux trois cents hommes que conduisoit Morillon.

« Que parlez-vous de vous rendre ? s'écria Renaud, » j'espere de punir la déloyauté de Foulques avant de » mourir : » en disant ces mots, il se dégage, arrache avec effort le fer de sa lance, & crie à Foulques : « traître, descends, & viens, si tu l'oses, te battre avec moi » l'épée à la main ». Morillon pousse lâchement son cheval contre Renaud & leve son épée ; le fils d'Aymon, plus adroit, l'évite, s'élance sur la croupe du cheval de son ennemi, lui enfonce son épée dans le corps, & le jette à terre sans vie. Ainsi Renaud se trouva parfaitement monté ; il se fit donner la lance & l'écu de son ennemi, & dit à ses freres de ne pas se séparer. A ces mots, il se jette au milieu des François, baisse sa lance sur le Duc de Croy & l'étend à ses pieds ; il prend son épée, frappe Enguerrand & partage sa tête en deux ; onze Chevaliers & nombre de combattans expirerent sous ses coups.

La fureur l'avoit emporté plus loin qu'il ne vouloit ; il se retourne ; il voit Alard qui avoit pris un cheval,

un écu & une lance d'un Chevalier qu'il avoit tué. Quoiqu'il fut blessé, il joignit Renaud, & tous les deux firent un carnage horrible des François; Richard & son frere étoient à pied; leurs mulets avoient été tués; ils se firent jour jusqu'à Renaud, & lorsqu'ils furent tous ralliés, il fût impossible de les entamer, ils entassoient les morts autour d'eux; mais aulieu de les attaquer, les François formerent un peloton auquel ils donnerent une impulsion à laquelle les fils d'Aymon ne s'attendoient point. Ils se trouverent encore séparés. Richard se retira vers la roche, Guichard seul & à pied, fut saisi par surprise & fait prisonnier; il avoit tué plusieurs combattans; il en tua deux en se débattant entre les mains de ceux qui l'avoient pris; il étoit couvert de blessures; on le lia comme un criminel sur un cheval, & on l'emmenoit. Renaud s'en apperçut, & rejoignant Alard, « courons, lui dit-il, » délivrons Guichard ou périssons avec lui; l'infamie de » la mort que Charlemagne lui destine rejailliroit sur » nous. Comment percer jusqu'à lui, disoit Alard? » n'importe, attaquons ». Aussi-tôt, s'abandonnant à leur courage, ils fondent sur les François qui escortoient le prisonnier, les dissipent & parviennent jusqu'à lui. Alard le délia, tandis que Renaud tuoit ou écartoit tout ce qui s'approchoit. Alard, après l'avoir délivré, lui donna le cheval même où on l'avoit attaché, une lance & une épée de quelqu'un de ceux qu'il avoit tués. Guichard se vengea cruellement de l'affront qu'il avoit reçu; il leur manquoit Richard: après Renaud c'étoit le plus brave des quatre fils d'Aymon. N'en pouvant plus de fatigue & du sang qu'il avoit perdu, il s'étoit couché au pied du rocher, n'ayant pas eu la force de le gravir. Il avoit tué de sa main, cinq Comtes, quatorze Chevaliers, & plusieurs soldats. Gérard de Vauvert, cousin de Foulques, l'ayant apperçu presqu'expirant, vint sur lui, & de sa lance lui fit au ventre une si large blessure, que les boyaux paroissoient; il ne douta pas qu'il ne l'eût tué & il alla publier sa mort. Richard eut encore assez de force pour se relever, & d'une main bouchant sa playe, il court après son assassin, le frappe sur son casque & le coup glissant en travers, il lui enleve la tête & l'épaule droite;

droite; Gérard tomba mort d'un côté, & Richard, que cet effort avoit encore affoibli, tomba de l'autre; il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines.

Ses freres qui ne le voyoient point, inquiets de son sort, accablés d'ailleurs par le nombre, s'acheminerent vers le rocher où ils chercherent à se faire un retranchement. Renaud apperçut le malheureux Richard presque sans vie, entouré d'un grand nombre de François qu'il avoit tués. « Descendez, dit Renaud à ses deux freres, » & tandis que je soutiendrai l'effort des assaillans, » soulevez Richard, & portez-le dans l'ouverture du » rocher. O brave Richard! ajoutoit-il en pleurant & » en écartant les ennemis, tu es donc la premiere vic- » time qu'Yon a immolée à Charlemagne? puisse ton » ombre être témoin de ta vengeance »! Tandis qu'il soutenoit toute la fureur des combattans, Alard & Guichard enleverent Richard sur leurs écus, & le transporterent sur le rocher, au milieu d'un nuage de fléches; ils virent qu'il n'étoit point mort, ils l'embrasserent avec des larmes de joie : « mes chers amis, leur dit-il, d'une » voix foible, je me trouve mieux, allez secourir Re- » naud; que je le voie encore avant de mourir : si vous » pouvez gagner ce retranchement, je ne désespere point » encore de la victoire ».

Alard & Guichard coururent au secours de Renaud; il avoit lui seul abattu trente combattans dans le peu de temps que ses freres avoient été absens; leurs chevaux avoient été pris; mais ils en trouverent d'autres, car il restoit plus de chevaux que de Cavaliers. Ils repousserent les ennemis, & se battant en retraite, ils gagnerent l'ouverture du rocher, & se bornerent à en défendre les approches.

C'est alors que parut Oger à la tête de trois mille hommes; il vint sommer Renaud & ses freres de se rendre : « Jusqu'à présent, leur dit-il, je n'ai pas voulu » paroître; vous êtes mes cousins, & j'ai dû vous ména- » ger; votre obstination & ma patience me rendroient » coupable envers le Roi, si je tenois plus long-temps » mes troupes dans l'inaction. Je veux bien ne pas les

» aider, mais je ne puis vous défendre ; tout ce que je
» puis, c'eſt de vous conſeiller de vous en rapporter à
» la clémence de Charlemagne. Mon couſin, dit Renaud,
» ſi c'eſt-là tout ce que vous pouvez faire pour nous,
» vous deviez vous diſpenſer de me le propoſer ».

Richard avoit repris des forces ; il pria Guichard de déchirer ſon manteau & de le ceindre pour ſoutenir ſes entrailles ; lorſqu'il n'eût plus à craindre pour ſa bleſſure, il ſe ſouleva & s'adoſſant au rocher, il étonna ceux qui l'avoient cru mort ; Alard étoit étendu derriere le rocher, perdant tout ſon ſang d'une flêche qui lui avoit percé la cuiſſe : l'exemple de Richard le ranima ; il banda lui-même ſa plaie & ſe montra aux François, qui ne comprenoient pas comment ils avoient pu réſiſter ſi long-temps.

Cependant Oger fut touché de la ſituation de ſes couſins : il fit ſuſpendre l'attaque du rocher. Il dit à ſes troupes qu'il eſpéroit de les réduire à ſe rendre & qu'il alloit leur parler. Il s'approche de Renaud ſans armes, il lui demande de lui permettre de venir ſur le bord de l'ouverture ; lorſqu'il eſt à portée de ſe faire entendre :
« mes amis, leur dit-il, je ſuis fâché de ne pouvoir
» vous ſecourir, je l'ai promis au Roi ; mais quoique
» mes conſeils vous paroiſſent ſi mauvais, j'en ai un
» à vous donner. S'il ne peut vous ſauver, du moins
» retardera-t-il votre perte. Vous allez être aſſaillis
» par toutes les troupes ; ce n'eſt pas avec vos épées
» & vos lances que vous les empêcherez de gravir
» ſur ce rocher, n'euſſiez-vous qu'à frapper pour les
» abattre à meſure qu'elles ſe préſenteront, vous
» ſeriez hors de combat par la fatigue ſeule, avant
» que la moitié fût tombée ſous vos coups. Il vous
» reſte une reſſource, c'eſt de raſſembler autant & de
» ſi groſſes pierres que vous le pourrez, de les met-
» tre à portée de l'ouverture du rocher, & de les
» faire rouler ſur les combatttans, à meſure que les
» Soldats graviront. Pour vous prouver qu'il ne dépend
» pas de moi de vous ſecourir, je reſte juſqu'à ce que
» vous ayez fait une aſſez grande proviſion de pierres ».

Ce conseil parut sage à Renaud, qui en remercia son cousin; mais qui ne put lui pardonner de se rendre complice de la perfidie d'Yon, & de la vengeance injuste de Charlemagne. Renaud & Guichard, comme les moins blessés, monterent au haut du rocher pour ramasser les pierres qu'ils trouveroient. Renaud jeta les yeux sur la plaine; il contemploit avec satisfaction les ennemis qu'ils avoient détruits. Le champ de bataille où deux armées se sont battues, offre souvent un moindre nombre de morts & de blessés. Ils estimerent que ce nombre pouvoit aller à quinze cents. En regardant dans la plaine, ils apperçurent, au-delà de la forêt, une troupe nombreuse, ils crurent d'abord que c'étoient des François; mais en regardant plus attentivement, Renaud reconnut Bayard & Maugis. « Oh! mon frere, s'écria-» t-il en embrassant Guichard, c'est Maugis que le ciel » nous envoie; dis-le à nos freres, & sur-tout qu'Oger » n'en sache rien : ciel! ô ciel! je te rends grâces ». Renaud revint auprès d'Oger, tandis que Guichard alla apprendre à Alard l'heureuse découverte qu'ils venoient de faire.

CHAPITRE X.

Suite du combat précédent. Les fils d'Aymon secourus par les Gascons, conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger vaincu par Renaud, insulté par Roland, n'en paroît que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahison du Roi d'Aquitaine. Il rend au jour Richard, & guérit les blessures d'Alard, de Guichard & de Renaud.

CEPENDANT les troupes s'impatientoient du long séjour qu'Oger faisoit sur la montagne. Il vouloit descendre pour leur laisser commencer l'attaque : Eh quoi! mon

» cousin, lui dit Renaud, seriez-vous assez dénaturé
» de ne pas nous accorder encore quelques momens pour
» nous reposer ; encore une heure, & non-seulement
» nous permettrons à vos troupes de nous attaquer ;
» mais encore à vous même, pour que Charlemagne
» n'ait aucun reproche à vous faire ». Oger y consentit, leur promit qu'ils ne seroient attaqués que lorsque l'heure seroit expirée. Il descendit de la montagne pour aller calmer l'impatience des François. Il dit à ceux-ci que les fils d'Aymon étoient presque décidés à se rendre ; mais qu'ils demandoient quelques instans pour prendre une derniere résolution. Les Chefs vouloient attaquer le rocher malgré lui ; mais il menaça de couper la tête au premier qui seroit assez hardi de faire le moindre mouvement sans son ordre.

Le temps accordé n'étoit pas à moitié écoulé, que la joie suspendant les douleurs d'Alard & de Richard, ils se sentirent en état de combattre : Mes amis, dit Richard
» à ses freres, autant que j'en ai pu juger, la troupe
» que Maugis conduit, est d'environ cinq mille hom-
» mes ; & les François ne sont pas au-delà de quatre
» mille. Ce n'est pas assez que Maugis nous dégage, il
» faut qu'il nous venge. Si les François se doutent de
» son arrivée, ils fuiront ; ne leur donnons point le
» temps de s'en appercevoir, descendons au bas de la
» montagne ; présentons-nous au combat ; Maugis ne
» doit pas être loin ; tandis que nos ennemis s'achar-
» neront après leur proie, il déploiera ses troupes dans
» la plaine & pourra les prendre de tous côtés ».

L'avis de Richard fut suivi ; Renaud & Guichard descendirent les premiers, Richard & son frere les suivoient. Les François ne douterent pas qu'ils ne vinssent se rendre. Oger courut à eux ; « Pourquoi, leur dit-il,
» avez-vous quitté votre asyle ? Si c'est pour vous rendre
» à Charlemagne, il falloit mieux expirer les armes à la
» main, car je ne dois pas vous cacher que ce Prince a
» juré qu'il vouloit vous traiter avec la plus grande
» rigueur ; si c'est pour combattre, le lieu que vous
» occupiez étoit inaccessible, ou du moins vous pouviez,

» avec le secours que je vous avois indiqué, vous y défendre long-temps. Nous voulons combattre, répondit » Renaud, & nous espérons encore de vous vaincre. Le » peu de repos que vous nous avez donné, nous a rendu » nos forces, & nous voulons encore tenter la fortune ». Oger les prit pour des insensés, il retourne à ses troupes, & leur dit l'intention de ses cousins; les François paroissent furieux d'avoir si long-temps attendu. Oger leur donne le signal & se retire; à peine se sont-ils ébranlés, que Maugis, sortant du bois, se déploie dans la plaine; il avoit fait glisser des troupes le long de la forêt; elles s'étoient avancées, sans que personne s'en fût apperçu, jusqu'à l'autre extrémité de la plaine, & lorsque Maugis parut, les François se trouverent enveloppés par leurs ennemis. Le premier qui s'offrit à ses coups fut Oger. Il le frappa d'un coup de lance & lui fit une large blessure dans le flanc : Oger vouloit se venger; mais heureusement Bayard, sentant son maître, emporte Maugis auprès de lui, s'ouvrant un passage à travers les François qu'il déchire avec ses dents, & que Maugis renverse avec sa lance. Maugis embrasse Renaud, Alard & Guichard, car Richard avoit été obligé de remonter sur le rocher.

Les Gascons pénetrent dans le centre des ennemis, en font un horrible carnage & les mettent en déroute; les François veulent fuir; les troupes embusquées dans la forêt les arrêtent, les repoussent dans la plaine, & font par-tout ruisseler le sang. Renaud, monté sur Bayard, voit Oger, court à lui, & d'un coup de lance le jette à trois pas de son cheval; il descend aussi-tôt; il arrête le cheval, & en le rendant à Oger : « comme notre parent, » lui dit-il, vous ne vouliez pas tremper vos mains dans » notre sang; mais vous avez conduit trois mille hommes » contre vos cousins, trahis & désarmés, pour les livrer » à leur ennemi, qui n'attendoit ses victimes que pour » les faire périr dans les supplices. Allez, je suis assez » vengé; mais je vous conseille de vous retirer ».

Maugis, qui avoit fait amener son cheval de bataille, s'étoit jeté parmi les ennemis; il perça Guimard d'un coup de lance, abbatit la tête d'Allain, & fit son cri de

guerre ; le carnage devint général ; les troupes de Charlemagne diminuoient de moment en moment ; elles accusoient Oger d'être la cause de leur déroute ; elles l'attribuoient au temps perdu dans l'inaction où leur Général les avoit fait languir pendant deux heures. Oger, accusé par les siens & vivement pressé par ses ennemis, pousse son cheval dans la Dordogne & la passe à la nage. Renaud, le voyant sur l'autre rive : « mon cousin, lui » cria-t-il, vous trahissez les intérêts du Roi : vous fuyez » & vous nous abandonnez ses troupes. Perfide ! répon- » dit-il à Renaud, tu m'appelles traître, & c'est toi qui » me trahis ; sans moi tes freres & toi seroient prison- » niers : c'est moi qui ai donné le temps à Maugis d'ar- » river. Attends-moi, si tu l'oses. Je le veux bien, dit » Renaud ». Aussi-tôt Oger repasse le fleuve & se présente au combat. Son cousin eut pitié de lui ; son cheval pouvoit à peine le soutenir ; son armure ruisseloit de sang : Renaud refusa ; mais Oger avoit été appelé traître ; il dit à son cousin de se défendre Aussi-tôt ils se frappent, leurs lances se brisent, leurs écus jettent des faisceaux d'étincelles : chacun tombe blessé de son côté ; ils se relevent, mettent l'épée à la main, & se portent les coups les plus terribles ; tandis qu'ils se battent, leurs chevaux, aussi furieux que leurs maîtres, commencent entr'eux une autre espece de combat ; ils se mordent, se déchitent ; l'agile Bayard rue, hennit, écume & frappe son adversaire à la tête, à la croupe, dans les flancs. Oger courut pour les séparer ; mais Renaud, impatient de terminer son combat, le renverse d'un coup d'épée & le blesse à la hanche. Oger revient sur lui, frappe Renaud sur son casque & le fait chanceler. Oger veut recommencer ; mais voyant arriver Alard, Maugis, Guichard & leurs troupes, il remonte à la hâte sur Boisart, son cheval, & ne s'apperçut qu'il n'avoit point de selle que lorsqu'il eût passé la riviere. Renaud l'en railla ; Oger le défia de passer pour venir recommencer à se battre. Renaud avoit accepté le défi, il alloit passer la riviere, Alard & Maugis l'arrêterent, remercierent Oger d'avoir donné le temps à Maugis d'arriver ; & après qu'ils eurent massacré ou forcé ce qui

restoit de François de passer la Dordogne, ils allerent auprès de Richard.

Oger, couvert de blessures, excédé de fatigue & sans selle, rentra dans le camp de Charlemagne. Personne ne doutoit que les quatre fils d'Aymon ne fussent pris; il n'y avoit presque point de Chevaliers & de Seigneurs qui ne fussent leurs parens, leurs amis; ceux que leur mérite avoit rendu leurs rivaux & leurs ennemis, commencerent à les regretter dès qu'ils les crurent perdus, effet ordinaire de l'infortune, qui change la haine la plus envenimée en une tendre commisération; mais quelle fût la surprise de Charlemagne, lorsqu'Oger lui eut fait un fidele rapport de tout ce qui venoit de se passer, qu'il lui eut appris que de trois mille François, il ne s'en étoit sauvé que trois cents, & qu'il s'estimoit fort heureux lui-même de n'avoir pas péri sous les coups de Renaud. L'impétueux Roland ne put entendre ce récit sans frémir. Il étoit fâché que Charles eût préféré Oger pour arrêter les fils d'Aymon; il dit hautement qu'il étoit un lâche pour s'être laissé battre par un Chevalier sans armes, ou un traître qui avoit empêché ses troupes d'agir. Oger ne pût souffrir ces reproches & l'accusa lui-même de lâcheté: « parce que vous me voyez blessé, lui dit-il, » vous osez me tenir des propos insultans, dont vous » ne me croyez pas en état de me venger; mais je vous » défie & veux vous faire voir que les forces expirantes » d'un guerrier tel que moi, sont au-dessus des bravades » d'un jeune téméraire ». Roland mit l'épée à la main. Oger, couvert encore de sang & de poussiere, sans tirer la sienne, saisit le fer de celle de Roland, & lui dit: « jeune homme, regarde ces blessures avant que je » me mette en défense, afin que tu puisses savoir le juge» ment qu'on portera de toi après notre combat. Si je » suis vainqueur, on dira que tu n'avois que de l'orgueil » sans courage, puisqu'un homme foible & épuisé de » sang t'a donné la mort; si je suis vaincu, on publiera » que tu n'es qu'un vil assassin, qui a profité de ma foi» blesse pour m'insulter. Maintenant viens & combat» tons ». Roland laissa tomber son épée, demanda par-

don à Oger, & le remercia. Celui-ci reprit : « vous » m'avez accusé de trahison & de lâcheté, je dois me » justifier de l'un & de l'autre. C'est au Roi à s'informer » de ma conduite ; vous, Roland, vous me ferez raison » de l'imputation de lâcheté »

Charlemagne leur défendit de se battre, jusqu'à ce qu'Oger fût rétabli de ses blessures ; mais il ne put cacher son dépit de la perte inutile de ses troupes & de la victoire de Maugis & des fils d'Aymon.

Cependant Renaud, ses freres & Maugis, après avoir rassemblé & fait camper leurs troupes pour le reste de la journée, s'en alloient vers la roche, où ils craignoient de trouver Richard sans vie. Les trois freres soupiroient, Maugis les consoloit, Alard qui voyoit la tristesse de Renaud, demanda à son cousin ce qui s'étoit passé au Château de Montauban, & par quel hazard ou plutôt par quel miracle il étoit venu à leur secours.

« J'avois bien de la peine à me persuader, dit Mau- » gis, que Charlemagne eût si-tôt changé à votre égard ; » je ne savois comment concilier son projet de prendre » Montauban, le siége dût-il durer sept ans, avec ce » traité de paix à des conditions si douces. Je craignois » qu'il n'eût trompé le Roi d'Aquitaine ; car jamais je » n'aurois pensé que le Roi vous trahît. Je vous ai vu » partir avec la plus grande douleur. Je venois de vous » faire mes adieux, lorsque j'ai passé dans l'apparte- » ment du jeune Gaudard, ami, secrétaire & confi- » dent du Roi Yon. Je l'ai trouvé dans le chagrin & » dans les larmes ; elles l'ont empêché d'abord de » m'appercevoir. Je ne l'ai tiré de sa rêverie, qu'en le » secouant brusquement. Ah ! Seigneur, m'a-t-il dit, » pardonnez-moi ma distraction ; vos cousins sont-ils » partis ? Ils sont déjà bien loin, lui ai-je répondu ; » pourquoi me faites-vous cette question ? elle m'alarme. » Hélas ! a-t-il repris, puissent-ils ne pas arriver dans » la plaine de Vaucouleurs ? Je l'ai pressé de s'expli- » quer. Il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas m'en dire » davantage ; que son devoir l'obligeoit au secret, quel

» qu'il fût. J'ai vainement employé les prieres les plus » pressantes; enfin j'ai été jusqu'à la menace. Vous » vous y prenez mal, Chevalier, m'a-t-il dit, quand » les prieres ne peuvent rien sur une ame honnête, » soyez assuré que les menaces sont encore plus im- » puissantes. J'ai autant d'envie de vous révéler le se- » cret dont je suis dépositaire, que vous en avez de » le connoître; mais il ne dépend pas de moi. Je » suis revenu à la priere; je lui ai représenté que s'il » y avoit à craindre pour vous, son silence rendoit » inévitable un malheur qu'on pourroit peut-être en- » core prévenir. Enfin il s'est laissé toucher, il alloit » me révéler toute la trahison, lorsque le Roi l'a fait » appeler; il m'a dit de l'attendre & n'est revenu que » deux heures après. Il m'a raconté que Charles avoit » fait proposer au Roi Yon de lui livrer les quatre » fils d'Aymon; qu'à cette condition, il lui promet- » toit de retirer ses troupes de la Gascogne, d'aug- » menter ses Etats de plusieurs Villes & Châteaux; » mais que s'il continuoit à les protéger, il devoit s'at- » tendre à la guerre la plus sanglante; que l'Aquitaine » & la Gascogne, seroient livrées à la discrétion du » soldat, les habitans passés au fil de l'épée, & ses » Villes réduites en cendres; que non-seulement » Charlemagne le priveroit de sa couronne; mais qu'il » le feroit périr des mêmes supplices qu'il destinoit aux » fils d'Aymon. Le Roi, flatté des promesses de Char- » lemagne, & intimidé par ses menaces, a porté » l'affaire à son Conseil, soit qu'il n'ait pas osé se » charger lui seul d'un crime atroce, soit qu'il ait » voulu trouver des approbateurs; enfin il a écrit à » Charles qu'il promettoit de lui livrer ses ennemis, » qu'il les enverroit dans la plaine de Vaucouleurs, & » lui a désigné l'habit qu'ils porteroient, le cortége » qu'il leur donneroit, en un mot toutes les marques » auxquelles ils pourroient être reconnus. L'honnête » Gaudard a ajouté, qu'il avoit fait tout ce qu'il » avoit pu pour parler à quelqu'un de vous en parti- » culier, & que s'il l'avoit pu, il vous auroit donné

» les moyens d'éviter le piége, sans qu'il eût compro-
» mis le Roi ».

« Quand Gaudard, continua Maugis, m'a eu mis
» au fait de la trahison, je n'ai pas hésité de lui
» faire part du projet que je venois de concevoir de
» voler à votre secours ; il m'y a exhorté ; il craignoit
» qu'il ne fût trop tard. Vous êtes parti à quatre
» heures du matin, il en étoit huit, il falloit rassem-
» bler les troupes. Heureusement elles étoient sous
» les armes : j'ai pris le prétexte d'un grand fourrage ;
» en deux heures tout le monde étoit à cheval ; j'ai
» pris six cents Cavaliers les mieux montés, pour mar-
» cher avec moi, & j'ai donné ordre au gros de la
» troupe de me suivre avec autant de diligence qu'il
» se pourroit. Je suis parti du camp à dix heures,
» dans trois nous avons fait notre route. Vous savez
» le reste ». Alard, à son tour, rendit compte à
Maugis de tout ce qui s'étoit passé à Vaucouleurs.

Pendant tous ces récits, ils parvinrent au pied du rocher ; ils trembloient & desiroient de trouver Richard. Renaud n'osoit y gravir, il pleuroit comme s'il eût été certain de sa mort. Ils le trouverent en effet étendu à terre, sans mouvement ; il soutenoit ses entrailles qui sortoient de sa plaie, ses chairs étoient livides & tout indiquoit la mort. Si les larmes, les caresses, les embrassemens pouvoient rappeler à la vie, ceux de ses trois freres l'auroient rendue à Richard. Maugis le voyoit d'un œil sec. « Promettez-moi, leur dit-il, de
» venir avec moi au camp de Charlemagne, & de
» m'aider à venger la mort de mon pere, & je m'en-
» gage de rendre le jour à Richard ». Ils n'eurent pas besoin de recourir aux sermens : Maugis portoit toujours avec lui des plantes dont lui seul connoissoit la vertu, & un baume qu'il composoit lui-même. Il y avoit une fontaine dans ce rocher ; il se fit apporter de l'eau pure, lava bien la plaie, fit rentrer les entrailles, y exprima le suc des plantes, retrancha les chairs livides, recousut la peau, appliqua sur le tout de son baume, fit avaler à Richard quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit

extrait de divers minéraux, & fit soulever le malade qui commença à respirer; bientôt il ouvrit les yeux, reprit l'usage de ses sens, & comme s'il se fût éveillé d'un songe, il demanda à ses freres si Maugis étoit arrivé, si Oger & ses François l'avoient attendus? Maugis l'embrassa, lui dit que les ennemis avoient été mis en déroute, & l'exhorta de rester encore une demi-heure tranquille & couché sur le dos; il regarda la plaie, elle étoit déjà consolidée. Renaud, Alard & Guichard avoient des blessures considérables; Maugis les fit déshabiller, leurs corps étoient remplis de contusions & couverts d'un sang noir & épais; il s'étoit figé dans les endroits blessés. Maugis les fit bien laver par son Ecuyer, il exprima le suc des mêmes plantes dans leurs plaies, y appliqua de son baume, en frotta tout ce qui étoit meurtri de son elixir; en moins de demi-heure ils furent tous guéris; Richard étoit le plus foible par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu; la nuit étoit déjà avancée, & depuis la veille ils n'avoient rien mangé; Maugis avoit eu soin de faire prendre à sa troupe des vivres pour trois jours; il envoya son Ecuyer au camp, il rapporta du vin, & des provisions abondantes; ils souperent tous, reprirent leur gaîté, oublierent leurs maux au sein de l'amitié, & s'endormirent jusqu'au lever du soleil.

Maugis & les fils d'Aymon étoient trop bien gardés par leurs troupes, pour avoir à craindre la moindre surprise, d'ailleurs ils en étoient adorés; l'amour du soldat pour ses Généraux, le rend vigilant pour lui-même & pour eux. Le sommeil leur rendit toutes leurs forces, & quand les premiers rayons du soleil frapperent leurs paupieres, ils avoient oublié les maux de la veille & ne se souvenoient plus que de leurs triomphes.

Les héros se disposerent à reprendre le chemin de Montauban. Ils placerent Alard & les prisonniers au centre, formerent leur avant-garde des troupes les plus fraîches, sous la conduite de Richard & de Maugis. Renaud & Guichard commanderent l'arriere-garde.

Renaud ne pouvoit se consoler de la trahison du Roi

d'Aquitaine, & quoiqu'il fût bien éloigné de penser qu'Yolande fût sa complice, son cœur oppressé avoit bien de la peine à lui pardonner d'avoir un frere capable d'une telle bassesse.

Fin de la premiere Partie.



LES QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire,

Histoire de Pierre de Provence & la belle Maguelone.
——— de Robert le Diable.
——— de Richard sans peur,
——— de Fortunatus,
——— de ses Enfans.
——— de Jean de Calais,

Contes des Fées de Perrault.

Contes des Fées de Mademoiselle de la Force.



LES QUATRE FILS D'AYMON.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XI.

Retour des fils d'Aymon à Montauban. Alarmes & remords du Roi d'Aquitaine, il se réfugie dans un Couvent ; Roland l'y découvre & l'enleve : Renaud vole à son secours & le dégage, après un combat sanglant, des fers de Roland. Roland est blessé.

Les fils d'Aymon & Maugis entrerent dans Montauban, au milieu des acclamations du peuple. Yolande, avec ses deux fils, courut au-devant de son époux ; mais il repoussa la mere & les enfans. « Perfide ! dit-il, de » quel front oses-tu m'approcher, après le crime de ton » frere ? Si tu n'es point sa complice, pourquoi ne » m'as-tu pas encore vengé ? pourquoi, quand j'arrive » à Montauban, ne me livres-tu pas Yon dans les fers ? » Vas, remenes-lui tes enfans, je ne les reconnois plus ; » un sang trop impur coule dans leurs veines. Yon, le » traître Yon, est leur oncle, & ce titre, ils pourroient » aussi le donner aux freres de Renaud. Otes-les, ôtes-toi

» de mes yeux ; leur présence m'afflige, & la tienne...
» Arrête, Renaud, arrête, s'écrie Yolande, en embrassant les genoux de son époux ; ah ! si tu me méprises
» assez pour croire que j'aie pu soupçonner la trahison
» de mon frere, & n'avoir pas marché sur tes pas avec
» tes enfans, quand tu t'obstinas malgré moi d'aller
» à Vaucouleurs, je ne veux ni de ton amour, ni de
» la vie. Ce fut hier, après le départ de Maugis, que
» j'appris tout : dès que je connus le danger, je formai
» mille projets ; le dernier auquel je m'arrêtai, ce fût
» de te devancer à la Cour de Charlemagne, d'expirer
» à ses yeux ou d'obtenir ta liberté. Les préparatifs de
» mon voyage étoient faits ; j'emmenois mes enfans avec
» moi : nous sortions des portes de Montauban, lorsqu'un des hommes-d'armes de Maugis nous arrêta,
» & nous annonça que votre libérateur étoit arrivé assez
» à temps pour vous sauver tous ; j'embrassai ce brave soldat ; offense-toi, Renaud, si tu le veux, des témoignages
» de ma joie ; je le conduisis dans ton palais, & pendant qu'il me racontoit tout ce qui s'est passé, je lui
» servois d'Ecuyer, dans la crainte qu'un autre, en
» l'interrompant, ne me fît perdre un mot de son récit...
» que d'horreurs ! ah ! Renaud !...

A ces mots, Yolande tombe évanouie aux pieds de son époux, qui, ne pouvant plus résister à sa tendresse, appelle Richard pour l'aider à la soulever : bientôt les larmes & les baisers de Renaud l'eûrent rendue à la vie. Leurs enfans embrassoient tour-à-tour Yolande, leur pere & leurs oncles. L'un de ces enfans, à qui Renaud, par amitié pour son beau-frere, avoit donné le nom d'Yon de Montauban, sembloit prêt d'expirer de plaisir sur les lévres de son pere ; Renaud, à qui le nom d'Yon étoit devenu odieux, n'appela plus son fils qu'Aymon de Montfort, pour n'être plus exposé à prononcer le nom d'un traître.

Il ne songeoit qu'aux moyens de se venger du Roi d'Aquitaine ; les plus cruels lui paroissoient encore trop doux, lorsqu'un héraut vint se jeter à ses pieds & réclamer sa protection pour ce même Yon, que Roland tenoit dans ses fers, & auquel il étoit prêt à faire

souffrir la mort. « Qui ? lui !... Roland !... s'écrie le fils » d'Aymon ; eh ! de quel droit, Roland prétend-il venger les outrages faits à Renaud ? Par quelle aventure » le perfide Yon est-il tombé entre les mains de Roland ? » Seigneur, répondit le hérault, pardonnez si, dans le » récit que vous exigez, tout n'est pas de la même » gravité. Parmi les gens-d'armes que Maugis conduisit à » votre secours, étoit un Cavalier protégé de ce Godefroy, » qui, dans le Conseil du Roi Yon, le détermina à » vous livrer au Roi. Dès que vos freres, & vous eûtes » mis les François en fuite, ce Cavalier se glissa dans » le bois, & alla droit à Bordeaux ; il demanda à » parler au Roi. Sire, lui dit-il, les fils d'Aymon re- » viennent triomphans de la plaine de Vaucouleurs. » Yon se fit raconter dans le plus grand détail tout ce » qui s'étoit passé ; il se crut perdu, & ne songea plus » qu'à échapper à votre vengeance. Dès que la nuit fut » venue, il s'échappa de son palais, déguisé, & s'écriant » de temps en temps : oh ! ma sœur, ma sœur ! com- » bien vous me détesterez, quand vous saurez qu'il n'a » pas tenu à moi que Renaud & ses freres ne périssent » sur un échafaud ? Lâche que je suis ! les menaces de » Charles devoient-elles me faire commettre la plus dé- » testable des trahisons ? eh ! qu'avois-je à craindre, ayant » Renaud pour me défendre ? Cependant Yon s'avançoit » vers un bois ; le moindre bruit, une feuille agitée par le » zéphyr le faisoit trembler ; par-tout il croyoit rencontrer » un des fils d'Aymon. Quand il eut gagné le bois, il ne » fût pas plus tranquille ; il croyoit voir reluire un casque, » & c'étoit la rosée d'une feuille qui réfléchissoit les » rayons de la lune : s'il se sentoit frappé par une bran- » che errante, il se croyoit percé de la lance de Renaud ; » à tout moment il croyoit entendre le galop de Bayard, » & il précipitoit ses pas. Le Cavalier qui l'accompa- » gnoit, aussi timide que lui, l'épouvantoit encore. » Enfin, accablé de peur & de fatigue, le Roi, plus » foible que coupable, & dont toute la Cour étoit ré- » duite en ce moment à un seul & pauvre soldat, lui » demanda ce qu'il avoit à faire. Le Cavalier, après » avoir long-temps rêvé, ne trouva que deux partis,

» l'un de passer en Espagne, de prendre le turban, de
» se mettre sous la protection des Sarrasins, & de céder
» son trône à celui de leurs Princes qui le sauveroit de
» Charlemagne ou de Renaud : l'autre, de prendre
» l'habit de Moine, parce que certainement Renaud ne
» l'attaqueroit jamais sous cet habit, quand même il
» viendroit à le rencontrer. Ce dernier avis parut au Roi
» le plus sage, & il résolut de le suivre. A l'extrêmité
» du bois, est la riche Abbaye de S. Ildefonse, retraite
» paisible d'une vingtaine d'Augustins réformés, qui
» partagent leur temps entre la bonne chere, la chasse
» & le sommeil, priant au surplus pour les preux Che-
» liers & pour leurs Dames. C'est-là que le bon Roi Yon
» résolut de se retirer. Il part; à mesure qu'il approche
» du monastere, sa peur diminue; il arrive enfin, se
» fait ouvrir les portes, & demande à parler à l'Abbé ».

« Malheureusement pour Yon, le Portier déjeûnoit
» avec Pinaut, Vandale de Nation, qui dans la derniere
» guerre de Pépin, s'étant réfugié en France, fut tour-
» à-tour homme-d'armes & espion, tantôt des Sarra-
» sins, & tantôt des François, servant & trahissant l'un
» & l'autre parti au gré des circonstances & sur-tout de
» ses intérêts; pendant la paix, il étoit commissionnaire
» des Moines, chef de brigands, & faisant tout, hors
» le bien. En buvant, en jasant avec le frere portier,
» il apprit, mais en grand secret, que l'Abbé venoit de
» recevoir parmi ses Moines, un homme de très-grande
» importance, moyennant une fondation qui triploit les
» revenus du Couvent, que l'Abbé lui avoit promis de
» le cacher si bien que de long-temps ni Charlemagne,
» ni Roland, ni les fils d'Aymon n'en auroient des nou-
» velles, & qu'il pouvoit boire & dormir tranquille-
» ment; mais quel étoit ce personnage? C'est ce que
» Pinaut ne savoit point encore. Il fit ce raisonnement
» en lui-même : c'est un Grand qui se cache & qui
» fuit, donc on le cherche; cherchons donc à notre
» tour ceux qui le poursuivent. Il se mit en quête,
» trouva le Cavalier qui avoit accompagné Yon, l'en-
» nivra, & sut une partie de ses secrets. Pinaut ima-
» gina que puisqu'on prenoit tant de précautions pour
» cacher

» cacher le Roi Yon aux fils d'Aymon & à Charlemagne, ils avoient un grand intérêt à savoir sa retraite, & que par conséquent il y avoit un grand intérêt, pour Pinaut, de la leur découvrir. Il résolut d'abord d'aller révéler son secret aux fils d'Aymon; puis imaginant qu'il pourroit tirer une meilleure récompense de Charlemagne, il changea de dessein. Comme Pinaut a six pieds onze pouces de hauteur, & qu'il fait trois lieues quand les autres n'en font qu'une, il prit le chemin de Vaucouleurs, quoiqu'il soit le plus long. Il rencontra votre troupe, qui retournoit triomphante à Montauban; il coupa à travers les bois & arriva enfin au camp de Charlemagne ».

» Pinaut se trompa de tente, il entra dans celle de Roland, & croyant parler au Roi, il lui raconta tout ce qu'il savoit d'Yon, de sa retraite, de son froc & de votre marche. Roland a juré qu'il vous attaqueroit. Oger, qui ne demande pas mieux que de voir Roland aux prises avec vous, & qui ne seroit pas fâché que vous humiliassiez l'orgueil du jeune Chevalier, s'est mis de la partie avec Olivier, Richard de Normandie, & Guidelon; ils ont marché à la tête de quatre mille hommes. Pinaut leur servoit de guide; quoiqu'il dût prendre un autre chemin, il les a conduits à l'Abbaye de S. Ildefonse. L'Abbé, qui ne se doutoit de rien, est allé les recevoir à la tête de tous ses Moines, & après les premiers complimens, il les a invités de venir se mettre à table; c'étoit l'heure du dîné. Roland l'a remercié brusquement, & lui a dit: Seigneur Abbé, quand j'aurai envie de dîner, je vous en avertirai, ce n'est pas pour le moment de quoi il s'agit; il faut me dire ce que vous avez fait du traître le plus lâche qu'il y ait au monde; il ne vous sert de rien de faire l'étonné: je sais qu'il est dans votre Couvent, je prétends qu'il me soit remis pour en faire une punition exemplaire ».

» L'Abbé, voyant qu'il étoit inutile de dissimuler: Seigneur, a-t-il dit à Roland, j'ai promis au Roi Yon qu'il seroit à couvert de toute insulte dans ce saint asyle, de ne révéler à personne l'endroit où il est

» caché. Si un Chevalier eſt eſclave de ſa parole, un » Religieux ne l'eſt pas moins de la ſienne, & pour » rien au monde je n'y manquerai. Je dois la reſpecter » ſans doute, a repris Roland, & je vais faire fouiller » par tout; vos recherches ſeroient inutiles, répond le » Moine; il eſt ſi bien caché que ni vous, ni vos Che- » valiers, ne ſauroient le trouver; il dépend de mon » ſecret, & mon ſecret eſt inviolable. Roland, que ce » diſcours impatientoit, a répondu au Moine: perſonne » ne connoît mieux que moi le prix d'un ſecret, gar- » dez le vôtre, je vous en loue, & je ne vous preſſe » plus; mais comme j'ai réſolu de punir Yon, & que » je ſuis auſſi invariable dans mes réſolutions, que vous » dans les vôtres, je vais faire mettre le feu aux quatre » coins de l'Abbaye, & ſans que vous violiez votre pa- » role, Yon ſe trouvera puni; vous n'aurez rien à vous » reprocher, j'aurai exécuté mon projet & nous ſerons » tous contens. Qu'Oger, avec deux mille hommes, » aille inveſtir le Couvent, je le charge d'embrâſer la » partie du midi; Guidelon mettra le feu à celle du nord; » Olivier incendiera la partie du couchant, & Richard » de Normandie, celle du levant: il détacha auſſi-tôt » cinquante hommes d'armes pour enfoncer les portes » de l'Abbaye, & aller dans la ſacriſtie prendre toutes » les torches qu'ils y trouveroient. Quand l'Abbé a vu » les haches levées, il eſt tombé aux genoux de Roland; » il a promis de lui remettre Yon; mais, a-t-il ajouté, » ſongez, Seigneur, qu'Yon eſt Moine, & qu'en cette » qualité vous n'avez aucun pouvoir ſur lui; Roland a » regardé l'Abbé avec un ſourire amer, a élevé ſa » lance, & l'a laiſſée tomber, de tout ſon poids, ſur » l'épaule de l'Abbé; voilà, lui a-t-il dit, comme j'aime » qu'on ſoit fidele à ſon ſerment. L'Abbé, qui croyoit » avoir l'épaule démiſe, n'a rien répondu, crainte de » plus ſiniſtre aventure, a conduit Roland dans un ca- » veau, lui a montré une petite porte qui donnoit ſous » le fût d'une colonne, où Yon étoit caché; Roland » l'a fait deſcendre & ſortir du caveau; il étoit ſous » l'habit de S. Auguſtin & tout tremblant; Sire Moine, » lui a dit Roland, révérend Chevalier, pardonnez, ſi

» je trouble votre solitude ; mais il faut dans le moment
» que vous vous décidiez sur deux partis que j'ai à vous
» proposer. Qu'aimez-vous mieux, ou venir tout à l'heure
» auprès de Charlemagne, lui rendre compte des fils
» d'Aymon que vous aviez promis de lui livrer, ou de
» rompre un lance avec Roland, qui veut venger ses
» cousins de votre trahison ? choisissez. Le Roi Moine
» n'a voulu se déterminer ni pour l'un ni pour l'autre
» parti : il a réclamé contre la violence qu'on faisoit à
» un Religieux qui n'avoit plus rien à démêler avec le
» monde, & a menacé Roland de la colere céleste ; le
» Paladin, sans écouter ni ses réclamations ni ses me-
» naces, l'a aussi-tôt fait enlever & l'a fait attacher sur
» un cheval, le visage tourné vers la queue, afin que
» toute sa troupe pût le voir à son aise pendant la mar-
» che : c'est dans cet équipage, indigne d'un Roi, qu'il
» le conduit à Charlemagne, & que je l'ai rencontré.
» Dès qu'il m'a apperçu, il m'a appelé par mon nom,
» quoiqu'il lui soit défendu de parler à personne : mais
» comme c'est Pinaut qui est chargé de mener son cheval
» par la bride, & que je le connois, je me suis approché
» du guide ; il m'a raconté tout ce que vous venez d'en-
» tendre. J'ai demandé au Vandale, la permission de
» parler au Roi, qui m'a dit tout bas : j'ai indignement
» trahi Renaud & ses freres, je mérite toute leur indi-
» gnation ou plutôt leur mépris ; mais je connois leur
» générosité, va, vole à Montauban, expose mes mal-
» heurs & mon crime à Renaud, & ne lui parle seule-
» ment pas de mon repentir ».

Le héros se tut, Renaud morne & pensif, interrompoit de temps en temps son terrible silence, par des cris & des soupirs. Enfin, regardant son épouse & ses freres en fondant en larmes : « Eh ! c'est un Roi, dit-il,
» qui s'est ainsi dégradé, c'est un Roi que Roland traite
» ainsi ? Armons-nous, mes freres, allons arracher Yon,
» tout lâche qu'il est, des mains de Roland. Qui ? ce
» perfide ! s'écrie Alard, ce traitre, qui a voulu nous
» livrer à notre ennemi ! non, Renaud, non jamais ;
» qu'il périsse ; & puisque Roland veut nous venger, qu'il
» soit son bourreau ! Mon frere ! mon frere, reprit

» Renaud, nous serions bien peu dignes du titre de
» Chevalier, si nous n'avions pitié d'un homme qui se
» repent : Yon nous a trahis ; mais il nous avoit secou-
» rus. Errans, loin de notre patrie & de la maison pa-
» ternelle, persécutés par Charlemagne, livrés à l'indi-
» gence, c'est lui qui nous a recueillis, qui nous donna
» un asyle, des Etats & son amitié ; il m'a fait un don
» plus précieux encore, celui d'une femme aimable &
» vertueuse : voilà, mes amis, de quoi nous devons nous
» souvenir, & non d'une trahison qui fut plutôt l'effet
» de sa foiblesse & de sa crainte, que de sa méchanceté.
» Il connoissoit toute la haine de Charlemagne contre
» moi ; Yon a tremblé & s'est cru perdu : ses Conseillers
» qui trembloient pour eux-mêmes, & qui peut-être
» étoient secrétement gagnés par les présens de Charles,
» lui ont fait des peintures effrayantes des maux auxquels
» il alloit exposer ses Peuples ; ils lui ont persuadé que
» son refus alloit attirer sur eux, tous les fléaux d'une
» guerre malheureuse ; ils l'ont empêché sans doute de
» me communiquer ses alarmes ; hélas ! des maux que
» souffrent les Peuples, ce ne sont pas les Rois qui sont
» les plus coupables ; ce sont leurs courtisans ; ils ont
» l'art de faire de leurs Souverains, l'instrument de leurs
» propres vengeances : le Roi nous aimoit ; mais Gode-
» froi nous portoit envie, & nous n'avons été les victi-
» mes que de l'envieux. Si nous avions eu l'amitié de
» Godefroy ; il eut représenté à son maître, qu'avec
» notre secours, il étoit assez fort pour résister à Char-
» lemagne, & le Roi l'eut cru & ne nous eut pas trahis :
» ainsi, mes chers amis, Yon est moins criminel que
» vous ne le pensez ; mais le fût-il mille fois davan-
» tage, ce seroit une raison de plus pour oublier sa
» trahison ; ne voyons en lui que notre bienfaiteur, mon
» beau-frere, l'oncle de vos neveux, enfin un Roi mal-
» heureux, au pouvoir d'un jeune téméraire ».

Après avoir ainsi parlé, sans attendre la réponse de ses freres, Renaud fait sonner les trompettes, & ses troupes se rendent aussi-tôt sur la Place, il se met à leur tête, & lorsqu'elles furent hors de Montauban ; « C'est au secours, leur dit-il, de votre Roi prisonnier,

» & destiné peut-être à des supplices infâmes, que je
» vous mene : sa honte rejailliroit sur vous : il faut le
» délivrer ou périr ».

Les troupes, le peuple qui les avoit suivis, étonnés de la générosité de Renaud, s'écrierent : « il faut délivrer Yon, notre Roi ; mais Renaud est seul digne de » l'être ».

A peine Renaud & ses freres furent-ils sortis de Montauban, qu'ils apperçurent la troupe de Roland : ils s'arrêterent & se rangerent en ordre de bataille. Oger sentit une secrete joie en voyant Renaud : « Le voilà » donc enfin, dit il à Roland, voyons maintenant si » vous serez plus heureux que moi. Si vous le faites pri» sonnier, je vous tiens pour le plus valeureux Cheva» lier qui fut & qui sera jamais ». L'Archevêque Turpin ricannoit en secouant sa tête chauve ; Olivier sourioit, & le Duc de Naimes conseilloit à Roland de ne pas se mesurer avec lui. Roland, qui ne doutoit de rien, regarde Naimes avec dédain & range sa troupe. Cependant l'Archevêque Turpin lui fit observer que Renaud avoit beaucoup plus de monde que lui ; « que m'importe, » dit Roland, ne savez-vous pas que les Gascons ont » plus d'adresse & d'esprit que de valeur ? Quand cela » seroit vrai, reprit l'Archevêque, je sais aussi, qu'avec » un Général tel que Renaud, les moins braves devien» nent des héros, & que c'est le Général qui fait le » soldat ».

De leur côté, les freres de Renaud l'exhortoient d'éviter le combat avec Roland, qui, selon l'opinion commune, avoit reçu du ciel, le don d'être invulnérable : « Il y a tant d'autres Chevaliers, lui disoient-ils, » avec qui vous pouvez combattre à avantage égal ! at» taquez la troupe entiere, nous vous seconderons, nous » la taillerons en piéces ; mais évitez Roland. Mes amis, » leur dit Renaud, je connois tout le prix de ce jeune » héros ; d'ailleurs il est neveu du Roi : s'il veut la paix, » je ne demande pas mieux ; mais s'il veut combattre, » je ne le crains point, tout invulnérable qu'il veut se » faire croire ; je trouverai peut-être le moyen de dissi» per un préjugé qui lui est trop favorable ». Comme

il parloit encore, il vit Roland qui s'avançoit vers lui : « Mon frere, dit-il à Alard, retenez les troupes ; que » personne ne quitte ses rangs jusqu'à ce que je l'or- » donne : » Aussi-tôt il pique Bayard & fend l'air jusqu'à ce qu'il ait joint Roland ; alors, en présence de deux troupes, il descend de cheval, l'attache à un arbre, met sa lance à terre, & le front courbé, fléchissant un genou devant Roland ; « Prince, lui dit-il, voici le temps de » terminer nos haines. Vous êtes neveu de Charlema- » gne, & mon cousin ; soyez notre médiateur, réta- » blissez la paix entre Charlemagne & nous ; qu'il nous » rende son amitié, & je lui jure, pour mes freres & » pour moi, toute foi & toute loyauté ; je remettrai Mon- » tauban en son pouvoir, & Bayard vous appartiendra : » Bayard, que je ne donnerois pas pour une Province ; » nous quitterons la France & nous irons porter nos ar- » mes, au nom du Roi, contre les Sarrasins. Il n'y a » point de sacrifices que le Roi ne puisse exiger de nous, » tant nous desirons la paix, quelqu'avantage que la » guerre puisse offrir à des Chevaliers sans fortune, » abandonnés par leurs parens ».

Roland fut touché de la priere de Renaud ; mais il l'assura que jamais les fils d'Aymon n'obtiendroient rien de Charlemagne, à moins qu'ils ne consentissent à lui livrer Maugis. « Nous mourrons tous, reprit Renaud » en se levant & en reprenant sa lance, nous mourrons » tous plutôt que d'acheter la paix par une telle lâcheté ». Il ceignit son épée, monta sur Bayard, & revint tout armé vers Roland. Il prit un ton plus fier : « Roland, dit-il » à son cousin, garde-toi de penser qu'aucune crainte m'ait » engagé à m'humilier devant toi. Je t'ai rendu ce que je te » devois, comme neveu du Roi, & comme mon parent ; » j'ai cru trouver en toi, un ami, un défenseur contre » l'oppression ; j'ai cru que tes vœux, comme ceux d'un » vrai Chevalier, étoient pour la paix, que tu avois » en horreur la discorde & les haines entre parens ; mais » loin d'être sensible à ma priere, ton orgueil met à la paix » une condition non seulement impossible, mais vile & » flétrissante ; elle m'indigne & m'offense. Mais afin que tu » n'ailles pas te vanter à la Cour de Charles que le bruit

» de ta valeur m'a fait tomber à tes pieds, pour te de-
» mander grâce, combattons & voici les conditions que
» je te propose. Si je suis vaincu, je consens que tu me
» livres à la colere de Charlemagne; si tu l'es, tu vien-
» dras avec moi à Montauban, où tu n'éprouveras avec
» nous ni haine, ni colere; mais amitié franche, paix,
» douceur & loyauté ». Roland exigea que Renaud lui donnât sa parole, & Renaud lui répéta les mêmes propos, qu'il appuya de son serment. Roland demanda encore un moment pour aller rapporter à ses Chevaliers les conditions du combat; il leur dit que Renaud vouloit combattre seul à seul; mais Olivier, Oger, l'Archevêque Turpin, & tous les Chevaliers s'y opposerent. « Renaud, lui dirent-ils, est votre parent & le nôtre,
» & le combat ne finiroit que par la mort de l'un des
» deux. De quelque côté que tournât la victoire, nous
» en serions également affligés. C'est assez que le com-
» bat soit général, & si dans la mêlée, vous vous ren-
» contrez, vous pourrez essayer vos forces ». Roland, obligé de céder à ces conseils, rangea sa troupe en bataille; Renaud conduisit la sienne en grand Capitaine, & se jeta le premier au milieu des François: un Chevalier s'offrit sur son passage; il ne fit que pousser Bayard sur lui, & le Chevalier fut foulé sous les pieds de Bayard; il presse la premiere ligne des François & la rompt; Richard, excité par son exemple, frappe, renverse, écrase tout ce qui échappe à Renaud: il fait un si grand carnage autour de lui, que Renaud étonné suspend ses coups pour l'admirer; « que fais-tu Renaud, s'écrie
» Richard, pénetre dans les escadrons, disperse, divise
» les François, empêche qu'ils ne se rallient ».

Cependant les François invoquent à grands cris le secours de Roland; il accourt furieux; il appelle Renaud, qui brûle de le combattre & qui laisse respirer les combattans; il remet son épée dans son fourreau, saisit une lance courte, mais terrible par sa grosseur: « pourquoi,
» dit-il à Roland, vous êtes-vous dérobé si long temps
» à mes yeux ». Aussi-tôt ils courent l'un contre l'autre. Hector, Salomon de Bretagne & l'Archevêque Turpin, voyant que Roland étoit armé de son épée, tremblerent

pour Renaud. « Nous voyons avec douleur, dirent-ils à » Olivier, que le plus généreux Chevalier du monde va » périr : voyez avec quelle précipitation l'épée de Roland » tombe sur Renaud ; il est vrai que Renaud rend ses » coups inutiles, & qu'il les détourne adroitement ; mais » le pourra-t-il encore long-temps avec sa lance ? Allez » du moins dire à Roland que, puisqu'il veut combat- » tre, il se serve des mêmes armes que son adversaire. » Chevaliers, interrompit Oger, vous vous effrayez en » vain ; laissez Roland se servir des armes qu'il jugera » à propos ; il n'y en a point que Renaud redoute, je » le connois mieux que vous ; Roland n'est pas plus à » craindre pour lui que tout autre ». On crut que l'envie faisoit ainsi parler Oger, & les Chevaliers prierent Olivier de faire cesser ce combat ; mais l'impétueux Roland ne voulut rien entendre, & les menaçant du courroux de Charlemagne, retourna vers Renaud & lui dit : « Che- » valier, vous évitez assez adroitement mon épée, » voyons maintenant si vous vous garantirez du fer de » ma lance. Peu m'importe, répondit Renaud, la lance » ou l'épée, tout m'est égal ». Alors ils coururent l'un contre l'autre, avec une égale ardeur ; mais l'ardeur de Renaud étoit éclairée, & se jouoit de l'impétuosité de Roland ; ils se frapperent avec tant de fureur que leurs lances, quoique d'une grosseur énorme, se réduisirent en poussiere ; leurs écus se heurterent & leurs chevaux, repoussés l'un par l'autre, retournerent malgré eux en arriere, jusqu'à l'endroit d'où ils étoient partis : celui de Roland s'abatit avec son Cavalier ; Renaud, fier sur le sien, regardoit en riant son rival embarrassé, se dé- battre sur le sable ; Renaud, qui ne voulut point profiter de son avantage, cria *Montauban*.

Cependant Roland se releve, écume de fureur, prend son épée, & veut abattre la tête de son cheval : « grâce, » grâce, lui crie Renaud ; hélas ! il a fait plus que vous » ne deviez attendre ; il s'est relevé, & Bayard en est » tout honteux. » Aussi-tôt Renaud saute à terre ; Bayard, comme s'il eût entendu les propos de son maître, s'élance sur le cheval de Roland, le frappe à coups de pied & le déchire avec ses dents : le fougueux Roland

court à Bayard pour le percer de son épée : « Arr
» Chevalier, lui crie Renaud ; quel champion cho
» vous aujourd'hui ? En voici un plus digne de v
» laissons faire nos chevaux & combattons ». R
rougit de colere : « tu me menaces, Renaud, s'
» t-il, attends, voici de quoi rabaisser ta fierté »
naud ne l'attendit point ; il courut à lui, & port
son casque un si rude coup d'épée, qu'il l'ouvrit ;
Flamberge glissa sur l'écu sans effleurer la peau ; l
veu de Charlemagne fut étourdi du coup, il recu
crainte d'un second, & levant Durandal, cette
plus redoutable que les armes d'Achille, il avan
frappe ; Renaud lui oppose son écu, & l'écu t
coupé en deux, aux pieds de Renaud ». Nous
» quittes tout au moins, lui dit Roland. Non,
» le fils d'Aymon, ton orgueil veut quelque cho
» plus ». Ils alloient recommencer, leur fureur i
annonçoit le combat le plus terrible ; mais Maugis
prudent, arrête Renaud & le fait remonter sur Ba
Oger & Olivier forcent Roland d'en faire au
Oger avoit bien de la peine à contenir la joie
ressentoit d'avoir vu Roland abattu par Renaud ; R
humilié rugit, appelle & défie son adversaire : «
» cousin, lui dit Renaud, nos Chevaliers ne le v
» point ; mais tâchons de nous dérober à leurs reg
» passons la riviere à la nage, & seuls dans le
» nous verrons à qui demeurera la victoire ». Ro
consentit ; mais Olivier qui soupçonna leur dessei
ramena malgré lui.

Mais comme Renaud alloit passer la riviere,
perçut une troupe d'environ cent hommes-d'arme
un Religieux au milieu d'eux ; il fond sur ce pel
reconnoît le Roi Yon, & s'écrie : « lâches, qui
» plus de précautions pour garder un Moine,
» vous conduisiez dix Paladins armés, fuyez, lai
» Roi ». Il frappe en même temps un Chevalier
renverse ; le reste se dispersa devant lui, comme
fin de l'automne, les feuilles s'éparpillent au souffl
vent impétueux. Renaud resté seul avec Yon, ne
point de reproches ; il se contenta de lancer un

plus terrible pour le coupable que la punition la plus sévere. Le malheureux & foible Roi tombe aux genoux de Renaud & s'écrie : « mon crime est digne du sup- » plice le plus honteux ; la seule grâce que je demande » à Renaud, est de ne périr que de sa main ; j'aurai » moins à rougir que de tomber entre celles de Char- » lemagne. J'ai été coupable par la crainte de le deve- » nir ; le Duc d'Anjou m'a fait trembler pour mes Su- » jets ; il m'a rendu traître pour sauver mon Royaume » des fureurs de Charlemagne ; & parce que le ciel » vous a protégés contre ma perfidie & la sienne, Char- » les m'accuse de l'avoir trahi ; il me fait un crime de » votre liberté ; mais hâtez-vous, délivrez-moi d'une » odieuse vie ». Renaud fit relever Yon, le fit monter à cheval, & le fit conduire derriere sa troupe.

CHAPITRE XII.

Richard est fait prisonnier par Roland. Charlemagne s'empare du prisonnier malgré son vainqueur, & le condamne à un supplice infâme. Enchantemens de Maugis, qui le rend méconnoissable ; il découvre ce qui se passe au camp, en donne avis à Renaud, qui fait embusquer ses troupes. Noble fermeté des Chevaliers qui refusent d'escorter la conduite de Richard au supplice. Lâcheté d'un Courtisan.

Le combat avoit recommencé entre les François & les Gascons au moment où Renaud étoit parti pour passer la riviere. Ses trois freres & Maugis furent attaqués par Roland, Oger & Olivier. Ils voulurent se montrer dignes de Renaud, & le camp des François fut couvert de morts. Roland ne se possédoit pas ; mais ce qui acheva de le mettre hors de lui, ce fut Oger qui lui dit : « Seigneur, avez-vous observé que votre cheval est » blessé à la cuisse, & que votre écu est fracassé ? mais » que vois-je ? voilà du sang qui coule de votre côté : » ah ! puisque le brave Roland est blessé, il faut que

» Renaud soit mort, ou tout au moins votre prisonnier ». Roland, qu'on ne plaisantoit pas impunément, porta la main sur la garde de son épée & menaça Oger; mais Olivier se mit entr'eux deux & les sépara.

Ce fut dans ce moment que le jeune Richard s'approcha de Roland & le défia; Roland, qui ne le connoissoit pas, lui donne à peine le temps d'achever, & poussant son cheval sur lui, il le renverse : Richard ne s'étonne point; il remonte, presse Roland, qui s'apperçoit enfin que c'est un des fils d'Aymon qu'il a en tête; mais aulieu de combattre seul à seul avec lui, craignant sans doute de se compromettre en se battant avec tout autre que Renaud : « A moi, François, s'écrie-t-il, » c'est Richard, c'est un des fils d'Aymon, qu'il serve » d'ôtage pour ses freres ». Aussi-tôt un escadron de François environne Richard; son cheval est tué sous lui; il se dégage, & quoiqu'il se voie prêt d'être accablé par le nombre, il met l'épée à la main, blesse dangereusement le Comte Antoine, tue un Chevalier qui veut le faire prisonnier, écarte les plus hardis, & donne la mort à tous ceux qui attentent à sa personne. Cependant on lui crie de tous côtés : rendez-vous, où vous nous forcerez à vous donner la mort. Entouré de toutes parts & voyant qu'aucun effort humain ne peut le dégager : » Je me rends, où est Roland, s'écrie-t-il, c'est à lui » que je remettrai mes armes ». Un Chevalier fut assez téméraire pour vouloir se saisir de son épée; Richard le regarda avec mépris : « Tu ne mérites que d'en » éprouver les coups », lui dit-il, en lui abattant la tête; & aussi-tôt il s'approche de Roland, lui remet son épée toute sanglante, & se rend à lui, comme au plus brave Chevalier.

Renaud fut averti de ce malheur lorsqu'il ne fut plus temps de le réparer, & qu'on eut fait partir Richard pour le camp de Charlemagne : Alard & Guichard, qui ignoroient la captivité de leur frere, rencontrerent Renaud accablé de tristesse. Lorsqu'il leur eut raconté le désastre de Richard : « Ah! mon frere, s'écrierent-ils, » pourquoi nous avez-vous engagé d'aller au secours du » traître Yon » ? Guichard, à ces mots, jette un regard

furieux sur le Roi, & veut l'immoler à son frere; déjà son épée étoit levée, Renaud lui retient le bras : « Arrê-» tez, mon frere, lui dit-il; c'est à moi qu Yon s'est » rendu, c'est moi qui dois le punir ou le défendre; » soyons ses juges & non pas ses bourreaux. Je le mets » sous votre garde; conduisez-le à Montauban, & moi » je vole au camp de Charlemagne; je lui enleverai » Richard ou je périrai avec lui ». Il partoit; mais Alard se jette au-devant de lui, saisit Bayard par le frein, & Guichard l'arrête par derriere.

Renaud faisoit ses efforts pour s'arracher des mains de ses freres, lorsque Maugis survint. Il leur demanda le sujet de leurs plaintes & de leurs larmes; il les écouta avec un front calme & tranquille; il blâma le projet inutile de Renaud « Allez, lui dit-il, vous reposer à » Montauban; c'est moi qui irai au camp de Charlema-» gne, & si Richard n'est point mort, je vous réponds » sur ma tête, de le ramener avec moi. Cessez toute » plainte & comptez sur la parole de votre ami ».

Les trois fils d'Aymon rentrerent tout consternés dans Montauban avec Yon leur prisonnier, dont les remords augmentoient par la perte de Richard. L'épouse & les enfans de Renaud vinrent l'embrasser; Yolande ne put s'empêcher d'accabler son frere des plus sanglans reproches; leurs larmes coulerent en abondance quand ils apprirent que Richard étoit entre les mains de Charlemagne; mais Maugis, qui arriva un moment après, les consola & ranima leurs espérances. Maugis comptoit trop sur les secrets de son art pour avoir la moindre inquiétude; il se retira un instant, & passa dans son appartement pour se préparer; il se mit tout nud; il avala le suc d'une herbe, dont la vertu étoit telle que son corps parut subitement enflé; il frotta tous ses membres du suc d'une autre plante & ils devinrent noirs & livides, ses yeux tournerent dans sa tête, & son front parut couvert d'ulceres; il se revêtit de haillons, & dans cet état il se présenta aux fils d'Aymon qui ne le reconnurent point; sa tête étoit affublée d'un vieux chaperon; il tenoit dans sa main un long bâton de pélerin. Renaud fut étonné de voir dans son Palais, un mendiant si pauvre

& si malade ; il alloit ordonner qu'on prît soin de cet infortuné, lorsque Maugis le tira d'erreur. « Voilà, » dit-il, avec quelles armes je vais combattre Charle-» magne & délivrer Richard ». Il part, & dans moins d'une heure il devance Roland au camp du Roi ; il le traverse en boitant & appuyé sur son bourdon ; il alla devant la tente de Charlemagne ; il attendit que le Monarque en sortît. « Grand Prince, lui dit-il, d'un ton » hippocrite, puisse le ciel vous préserver des traîtres! » — Je te sais bon gré de tes vœux, lui dit Charle-» magne, il n'y a que Dieu qui puisse préserver les » Rois de la trahison, ils ne sont que trop environnés » de piéges ! Combien de fois le traître Maugis ne m'a-t-il » pas trompé ? Pauvre, Hermite, Chevalier, il prend » toutes les formes qu'il veut. — Hélas ! hélas ! Sire, » reprit le faux mendiant, les bons pâtissent toujours » des méfaits des méchans : si Maugis est un traître, » les pauvres gens ne lui ressemblent pas : puisse le ciel » lui rendre tout le mal qu'il m'a fait? — Et d'où viens-tu, » reprit Charlemagne ? — Sire, je viens de Jérusalem » d'adorer le Saint Sépulchre. Hier, je passai à Balançon, » j'avois avec moi dix Pélerins ; une troupe de brigands » sortis de Montauban, nous attaquerent ; ils tuerent » mes compagnons, les dépouillerent, & je ne me » sauvai que parce qu'ils me crurent morts. Quand ils » se furent retirés, je m'en allai dans un petit hameau » où je demandai qui étoient les scélérats qui avoient » tué mes compagnons. Hélas ! mon bon Prince, je ne » m'y serois jamais attendu, on me dit que c'étoient les » gens des quatre fils d'Aymon & de leur cousin Maugis. » Eh ! mon Dieu ! leur dis-je, le mauvais métier qu'ils » font-là pour des Gentilshommes ! & l'on me répon-» dit que leurs maîtres étoient si pauvres, si pauvres, » qu'ils étoient obligés pour subsister de faire arrêter » & dépouiller les passans. Au portrait que ces bonnes » gens me firent de Maugis, j'ai lieu de croire que c'est » lui-même qui me lia & qui me mit dans l'état où je » suis. Ah ! bon & généreux Sire, je ne veux de mal » à personne, mais je serois bien joyeux si j'étois vengé » de ces assassins publics. — Ce que tu me racontes, lui

» dit Charlemagne, est-il bien vrai? — Oui, Sire.
» — D'où es-tu? — de Bretagne. — Comment t'appelles-
» tu? — Kerlinet le sincére, & je suis assez riche
» dans mon pays. Sire, vous êtes Roi, & vous devez
» me faire raison des brigands. — Eh! mon ami, je
» ne puis m'en faire raison à moi-même, & crois que
» si Maugis tombe jamais entre mes mains, je ne l'épar-
» gnerai point ».

Les Chevaliers, témoins de cette conversation, furent si touchés de l'air de franchise du Pélerin, qu'ils engagerent le Prince à l'indemniser de ce qu'il disoit que les brigands de Montauban lui avoient volé. Charles y ajouta encore, & le faux-mendiant, en faisant un grand signe de croix, s'inclina jusqu'à terre; il ajouta qu'il mouroit de faim, & le Roi ordonna qu'on ne le laissât manquer de rien. Maugis donna mille bénédictions au Prince, & en le regardant en face, il lui dit: « J'ai
» fait bien du chemin, j'ai vu beaucoup de pays; mais
» je n'ai jamais rencontré un si beau, si aimable Prince ».

Le Pélerin parloit encore, quand Roland, sa suite & Richard enchaîné, entrerent dans le camp, au bruit des trompettes. Oger, Hector & Naimes, représentoient à Roland, qu'il n'étoit pas d'un preux Chevalier de livrer Richard, son parent & le leur, à un Prince qui avoit juré la mort des fils d'Aymon. « Il est votre prisonnier,
» lui disoient-ils, vous êtes le maître de sa liberté &
» de sa vie. Ne seroit-il pas plus généreux de le mettre
» à rançon ». Roland étoit presque déterminé à le renvoyer sur sa parole; mais Ganelon, pour faire sa cour à Charlemagne, avoit devancé la troupe, & l'avoit informé de tout ce qui s'étoit passé dans le combat, & sur-tout de la captivité de Richard: Charlemagne en tressaillit de joie; il courut au-devant de son neveu, le félicita de sa conquête, lui demanda son prisonnier, & lui annonça la vengeance la plus terrible. « Sire, lui dit
» Richard, je suis en votre pouvoir: vous pouvez or-
» donner de ma vie; mais songez que Renaud me ven-
» gera, & que tant qu'il pourra monter sur Bayard,
» il n'y a ni Ville, ni Château qui puisse vous mettre
» à couvert de sa fureur ». Le Roi entra dans un tel

emportement qu'il frappa Richard de son sceptre. « Un » Juge, lui dit Richard, qui frappe un accusé, se rend » indigne d'être son Juge, & l'accusé devient son égal. » Défendez-vous ». Il étoit prêt de s'élancer sur lui; mais on l'arrêta, & quelques Chevaliers eurent le courage de blâmer leur Souverain.

Richard cependant reconnut Maugis sous les traits du Pélerin; dès ce moment il se crut en sûreté : « quel » supplice me destine la générosité de mon vainqueur, » dit-il, en s'adressant à Roland » ? Le neveu de Charlemagne ne put s'empêcher de rougir : « ton vainqueur, » répondit Roland, t'eût rendu la liberté, si le Roi m'en » eut laissé le maître. Qu'importe, reprit Richard, n'est-ce » pas pour lui faire ta cour que tu me livres à sa ven» geance ? Eh bien, que Charlemagne prononce, à quel » supplice me condamne-t il ? Au supplice des traîtres, » répondit le Roi : un gibet est le prix que je réserve » à tes exploits, puissé-je y envoyer tes freres & Maugis! » Sire, répondit Richard avec un sourire amer, vous êtes » bien puissant; mais je doute que jamais ce projet » s'exécute ».

Maugis, qui en avoit assez entendu, se glisse au travers du camp & vole à Montauban : Renaud, en le voyant arriver seul, ne douta point que Richard n'eut péri : il se livra à la douleur, & comme elle est toujours injuste, il fit un crime à Alard & à Guichard de n'avoir pas combattu à ses côtés; mais Maugis les rassura. Il leur raconta tout ce qu'il avoit vu, & l'arrêt infâme que Charlemagne avoit prononcé. « Armons-nous, ajouta-t-il, ne perdons pas un instant; allons attendre » Richard au lieu de son supplice, que ce lieu, destiné » à l'infamie, soit le théâtre de notre triomphe & de » notre gloire. La vertu sait tirer parti de tout; elle » convertit le cyprès en laurier, & d'un rameau de » chêne, se fait une couronne immortelle ». Renaud fit sonner les trompettes; il recommanda à ses troupes la plus grande subordination; il se met à leur tête; Alard & Guichard firent l'arriere-garde, & en moins d'une heure, par l'art de Maugis, ils furent portés au lieu où l'arrêt devoit être exécuté; ils s'embusquerent dans le

bois des environs : mais les troupes étoient si fatiguées, qu'en arrivant elles tomberent dans un profond sommeil.

Cependant Charlemagne avoit assemblé ses Barons & ses Pairs. « Aigremont, leur dit-il, plongea ses mains » dans le sang de mon fils ; Renaud a donné la mort à » Berthelot, mon neveu ; ces affreux parricides étoient » encore impunis ; mais enfin, graces à Roland, le » ciel m'offre une victime. Les loix divines & humaines » condamnent les enfans d'Aymon, & le supplice de » Richard est un exemple que je dois à l'univers. Que » sur la plus prochaine montagne, Richard, attaché à » un gibet infâme, apprenne à toute la terre à respecter » les Rois ; mais le trajet est long, & je crains que ses » freres & Maugis ne l'enlevent sur la route. J'ai be- » soin d'un homme intrépide, d'un Chevalier qui ne » les craigne point. J'ai jeté les yeux sur vous, Béren- » ger ; vous tenez de moi le pays de Galles & l'Ecosse, » vous m'avez juré de me servir ; la plus grande preuve » de fidélité que vous puissiez me donner, c'est de vous » charger de cette entreprise & de protéger l'escorte » qui doit conduire Richard. Sire, répondit fiérement » Bérenger de Valois, j'ai juré de vous servir en choses » qui ne pourroient compromettre votre honneur ni le » mien. Je sais tout ce que je dois à mon Souverain ; » mais reprenez vos bienfaits, s'il faut les acquérir à » ce prix ».

Charlemagne proposa le même service au Comte Idelon, à qui il avoit donné la Baviere ; il offrit d'y joindre encore la Ville de Melun ; mais Idelon refusa avec indignation. Le Roi crut surprendre Oger en lui disant qu'il n'avoit pas de meilleur moyen de se justifier de la trahison de Vaucouleurs, dont Roland l'avoit accusé, & il lui promit en outre pour récompense le Duché de Melun. Oger répondit, que si quelqu'un le soupçonnoit d'avoir trahi la cause du Roi, il avoit à son côté de quoi se justifier ; mais qu'il aimeroit encore mieux être accusé d'une trahison dont il seroit innocent, que de commettre réellement une bassesse aux yeux de toute la France. Il fit plus il ajouta qu'il défendroit Richard, son

son cousin, contre quiconque oseroit porter sur lui une main flétrissante.

L'Archevêque Turpin, que Charlemagne voulut charger de cette commission, objecta sa qualité de Prêtre; « mais, lui dit Charlemagne, je vous ferai Pape. Je » ne veux point de la Papauté à ce prix, reprit Turpin, quand même vous y ajouteriez la France & l'Empire. Ce qui est mal, tous les Empires du monde » ne sauroient le rendre bien ».

Salomon de Bretagne fut traité d'ingrat, pour n'avoir pas voulu accepter le Duché d'Anjou, & se charger des ordres du Roi.

Enfin il s'adresse à Roland son neveu; mais celui-ci commença par remercier les Chevaliers de leurs refus, & protesta que Richard étoit son prisonnier, & qu'il le défendroit, si l'on vouloit non-seulement le faire périr d'un supplice infâme; mais encore attenter seulement à ses jours. « Il n'est pas étonnant, ajouta-t-il, qu'il y » ait des Rois injustes & cruels; mais il est honteux » d'imaginer qu'il y ait des hommes assez lâches, pour » se faire un plaisir d'être les ministres de leurs injustices » & de leurs cruautés, seulement pour leur plaire ».

Charlemagne essuya encore le refus d'Hector de Langres, à qui il offroit les Comtés de Clermont & de Montferrand. Richard de Normandie répondit à la proposition du Roi, qu'il accompagneroit Richard, à condition que le Roi lui donneroit deux cents preux Chevaliers bien armés, & que Charles conduiroit l'escorte.

Charlemagne étoit sur le point de renoncer à son entreprise, & de suivre le conseil de Ganelon, qui proposoit d'enfermer Richard dans un cachot, de diminuer peu à peu ses alimens, & de le faire ainsi périr de faim; mais Charles craignit que dans l'intervalle, Renaud & Maugis ne l'enlevassent.

Oger, impatient de ces délibérations, rompt l'assemblée; il est suivi de Richard de Normandie & de l'Archevêque Turpin: ils montent à cheval, font assembler leurs hommes d'armes, & protestent que, si quelqu'un étoit assez hardi pour mener Richard au supplice, ils sauroient bien l'en punir; ils allerent à la tente où le fils d'Aymon

étoit gardé ; ils le trouverent enchaîné comme un vil scélérat ; ils se disposoient à briser ses fers. « Chevaliers, leur dit-il, c'est trop vous exposer à la disgrâce du Roi ; je sais combien vous desireriez de me » rendre la liberté ; mais j'aime mieux périr que de vous » causer la moindre peine. Soyez tranquilles sur mon » sort, le ciel prendra ma défense quand il en sera temps ; » je ne vous demande qu'une grâce, c'est de dire au » Roi de ne pas différer si long-temps mon supplice ». Oger frémit de cette résolution ; mais Richard le rassura, & sans leur dire sur quoi il fondoit ses espérances, il leur dit que plus tôt on le feroit partir & plus tôt il seroit délivré, & qu'il les prioit de ne faire aucune entreprise qui pût déplaire à leur Roi, parce que tout effort de leur part lui seroit plus funeste qu'utile.

Cependant des Rives, vil Courtisan, qui n'attendoit que l'occasion d'une bassesse pour mériter les bonnes grâces de son maître, se présenta au Roi, & offrit de conduire Richard à la montagne. Charlemagne fut au comble de la joie ; il accepta son offre. « Va, lui dit-il, conduis » Richard, je te donne douze cents Cavaliers ; si Renaud » se présente, tu le combattras. Tu n'auras pas mes Pairs » & mes Barons ; mais compte sur Ganelon, sur les » deux fils de Foulques de Morillon, sur Griffon de » Haute-feuille & sur Pinabel ; s'ils n'ont pas la valeur » d'Oger, d'Olivier, de Turpin, de Naimes & de Roland, ils ont plus de ruse & d'adresse, & quand il » s'agit de combattre un ennemi redoutable, qu'importe » la fraude ou la vertu » ? Ainsi parloit Charlemagne, non qu'il fît aucun cas de des Rives, ni qu'il estimât les Chevaliers qu'il lui donnoit pour le soutenir autant que ses Pairs ; mais il vouloit être vengé. « Sire, lui » dit des Rives, qui ne pouvoit se dissimuler la honte » dont cette commission le couvroit ; outre le desir que » j'ai de prouver qu'il n'y a rien que je ne sois prêt » de sacrifier à mon Souverain, un autre motif m'a engagé de vous offrir mes services. Renaud tua mon oncle » au gué de Balançon, je vous rends grâces de m'avoir » offert cette occasion de me venger. Brave des Rives, » lui dit Oger, la vengeance est la passion des héros ».

Des Rives exigea encore que le Roi défendît à ses Barons & à ses Pairs de lui reprocher sa soumission aux ordres de son Roi. Oger ne put entendre de sang-froid cette demande ridicule : « qui ? nous ! s'écria-t-il, vous faire » un crime de votre obéissance ! allez, nous vous pro» mettons de regarder toujours l'action que vous allez » faire, comme la plus mémorable & la plus éclatante » de votre vie. Vous allez entreprendre ce que les Che» valiers les plus renommés & les plus intrépides n'ont » osé exécuter : sans doute vous avez plus de courage » que Roland, & si jamais l'envie essayoit de donner » à la commission dont le Roi vous honore, une in» terprétation peu favorable, vous lui fermeriez la bou» che par ce seul mot, j'ai fait ce qu'Oger, Olivier, » Roland, & vingt autres, n'ont osé faire. Et de plus, » n'allez-vous pas venger Foulques de Morillon votre » oncle ? La vengeance est du droit des gens ».

CHAPITRE XIII.

Richard est conduit au supplice ; Renaud le délivre, aidé de Maugis & du Roi d'Aquitaine. Des Rives est mis à la place de Richard. Méprise d'Oger. Combat entre Charlemagne & les fils d'Aymon. Offre généreuse de Renaud ; dangers que courent Charlemagne & Roland.

Des Rives, qu'enfloient les éloges ironiques d'Oger & du Roi même, se croyoit au-dessus des plus grands héros. Il alla lui-même à la tente de Richard, & après l'avoir fait lier, il le fit monter sur un mulet, & marcher à ses côtés : en passant devant la tente du Roi, il lui demanda ses ordres : il ne lui en donna d'autre, sinon de le délivrer promptement de Richard. « Plut à Dieu, » Sire, lui dit-il, d'un ton plein d'arrogance, que ses » freres fussent aussi en mon pouvoir ».

Tout le camp fondoit en larmes, Richard avoit un air riant ; Oger, à qui il avoit dit son secret, ne faisoit semblant de rien ; mais il suivit d'un peu loin,

avec les autres Barons & les Pairs, la troupe conduite par des Rives; elle arriva sur la montagne, sans qu'il eut paru aucun des hommes d'armes de Renaud: Richard dit à des Rives, que s'il vouloit lui donner la liberté, il lui feroit présent d'une telle somme, qu'il n'y auroit aucun Chevalier qui n'enviât sa fortune; mais des Rives parut inexorable. « J'en suis fâché, dit Richard; car, » quoique nous soyons arrivés à la montagne, je crains » que vous ne veniez pas à bout d'exécuter les ordres » du Roi, & du moins la somme que je vous pro- » pose vous resteroit ».

Cependant Renaud & sa troupe dormoient encore; Richard commença d'être inquiet. Il demanda à des Rives de lui faire venir un Religieux pour le soutenir & l'exhorter dans ce moment terrible; des Rives hésitoit. Oger s'approcha: « Par Saint Denis, est-ce que vous » avez juré aux mânes de Foulques de Morillon, votre » oncle, de lui sacrifier l'âme & le corps de Renaud & » de ses freres? Des Rives consentit enfin. Richard fit durer tant qu'il put sa confession & ses discours avec le Prêtre; mais Renaud & Maugis ne paroissoient point. Le Religieux feignit un évanouissement, & pour gagner du temps, il demanda à des Rives la permission de retourner à son Couvent & d'envoyer un autre Religieux à sa place, des Rives refusa; mais Oger & l'Archevêque Turpin le forcerent d'y consentir, par leurs menaces. Alors le Religieux, au lieu d'aller à son Couvent, courut au lieu où Renaud étoit embusqué.

Quel étoit donc ce Religieux, qui, par un saint mensonge, sauva la vie à Richard? Ce Confesseur étoit le Roi Yon lui-même. A son retour à Montauban, accablé de remords, confondu par les reproches de sa sœur, honteux des maux qui avoient été la suite de sa perfidie, il n'avoit pas songé à quitter le froc; il avoit suivi Renaud hors de Montauban, & avoit été transporté avec les troupes des fils d'Aymon, au lieu de l'embuscade; il les avoit tous vus se plonger dans le sommeil: lui seul, tyrannisé par son repentir, ne put jamais s'endormir; il étoit descendu dans la plaine, & cherchoit une Eglise où il pût prier le ciel de lui pardonner son

crime ; il se trouva à la porte du Couvent où l'on vint demander un Religieux, de la part de Richard ; c'est à lui qu'on s'étoit adressé, & il s'offrit. Il ne fit pas semblant de connoître le fils d'Aymon devant des Rives ; mais il eut tout le temps de lui parler secrétement, & de lui annoncer le prochain secours de son frere. Il l'avertit du sommeil où sa troupe étoit plongée ; enfin, craignant que le secours n'arrivât trop tard, il feignit une indisposition pour aller avertir Renaud.

Lorsque le Roi d'Aquitaine arriva, il trouva les troupes prêtes à marcher. Renaud avoit été éveillé par Bayard, qui, ne dormant point, avoit vu d'une hauteur tout ce qui se passoit. Bayard ne pouvoit voir des Chevaliers armés, sans songer à combattre ; il courut auprès de son maître : en vain il essaya de l'éveiller par ses hennissemens ; ce moyen ne lui réussissant point, il frappa si rudement de son pied sur l'écu qui servoit d'oreiller à Renaud, qu'il l'éveilla : Bayard revint à son poste, Renaud le suivit, & vit Richard entre les mains du Religieux.

Le Roi d'Aquitaine dit à Renaud qu'il étoit temps de se montrer ; qu'il avoit pour lui les Pairs & les Barons, & que s'ils ne le secondoient pas, du moins ils ne lui seroient pas contraires. Alors Renaud se mit en marche. Des Rives apperçut les Gascons avant personne, ce qui produisit un effet singulier. Le lâche tomba aux genoux de Richard, comme si c'étoit lui qui dût subir le supplice. Tandis qu'Alard & Guichard entourent la troupe de Charlemagne, Renaud & Maugis se saisissent de des Rives. Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, veulent en vain faire quelque résistance, ils sont désarmés & mis hors de combat ; mais Oger, Turpin, Olivier & les Pairs se retirerent, voyant que les fils d'Aymon pouvoient se passer de leur secours, & pour ne pas encourir inutilement la disgrâce du Roi.

Cependant Maugis vouloit percer des Rives du fer de sa lance, Renaud l'arrêta : « cette mort seroit trop » glorieuse, dit-il, pour un lâche qui n'a pas rougi » d'offrir lui-même de conduire à un supplice infâme » un des plus braves Chevaliers, condamné contre toutes

» les loix ; il n'y auroit point de tyrans, s'il n'y avoit » pas de flatteurs dans les Cours ; que des Rives leur » serve d'exemple. Descends, traître ».

Des Rives étoit sur l'échafaud avec Richard ; & comme il venoit de descendre, Renaud le prit au bout de sa lance par-dessous sa cotte-d'armes, le tint quelque temps en l'air, & ensuite le posa à terre : & tandis que Maugis délioit Richard, Renaud déshabilloit des Rives de toutes piéces, & Richard les revêtoit ; quand il fut armé, il monta sur le cheval du lâche, & cet animal sembla prendre un nouveau caractere sous un plus noble poids. Richard armé, supplia Renaud de faire grâce à des Rives. « Non, mon frere, lui dit » Renaud, si des Rives n'étoit qu'un homme de la lie » du peuple, sorti un instant de la foule, pour se re- » perdre dans l'oubli, je dédaignerois une telle victime, » & sa lâcheté punie ou impunie seroit sans consé- » quence ; mais c'est un homme de naissance, le neveu » de Foulques, un Courtisan, qui, à la faveur de son » nom, approche du trône pour le souiller ; qui, » averti, par le refus de tant de braves Chevaliers, de » l'indignité d'une action déshonorante, s'y est prêté » avec bassesse, & a lui-même sollicité son déshon- » neur ; il faut, mon frere, que son exemple fasse » trembler ses semblables. La punition des gens du » peuple s'oublie, se perd dans la foule ; les punitions » exercées sur les Grands, quand ils sont coupables, » ne s'effacent jamais de la mémoire : & certes c'est » une grande injustice de les épargner ; car, à crime » égal, un Grand est toujours plus coupable qu'un » homme de la lie du peuple, qui ne doit avoir ni la » même élévation dans l'ame, ni la même force pour » résister à ses penchans vicieux, ni les mêmes motifs, » ni la même délicatesse sur l'honneur. Que les Cour- » tisans apprennent, par l'exemple de des Rives, que » c'est trahir les Rois, que de leur obéir en choses » malhonnêtes ; & que les Rois injustes seroient inuti- » lement méchans, s'ils ne trouvoient point de com- » plices. Parle, des Rives, regardois-tu le supplice » d'un prisonnier qui s'est rendu, sur la bonne foi de son

» vainqueur, comme une chose juste »? Des Rives fut forcé de convenir, que selon les loix de la Chevalerie, Charlemagne ne pouvoit disposer du prisonnier de Roland, sans l'aveu du vainqueur : il convint encore que Renaud & ses freres ayant offert de se soumettre au Roi, il ne pouvoit pas les traiter en rebelles, & qu'enfin c'étoit une chose indigne d'un Chevalier, de briguer la commission humiliante de conduire à la mort un autre Chevalier, fût-il coupable.

Après tous ces aveux, faits à haute-voix, Renaud dit à des Rives de se préparer à mourir. Des Rives pleura, se jeta à ses pieds, demanda grâce; mais Renaud fut inflexible, il le fit périr par les mains du même bourreau, & au même gibet, qui étoient destinés pour Richard.

Renaud, après avoir remercié les Chevaliers, rassembla sa troupe pour s'en retourner à Montauban. Richard voulut voir Oger; mais il étoit rentré au camp. « N'importe, dit Richard; je suis libre, je pénétrerai dans » le camp »; il demanda à Renaud quatre cents Cavaliers pour le soutenir en cas de besoin. Renaud exigea encore qu'il prît son cor pour l'avertir, & fit tenir le reste de ses troupes à portée de le secourir. Il est vrai que Maugis, par son art, hâta leur marche & leur fit devancer le retour des troupes qui avoient accompagné des Rives à la montagne.

Richard, la visiere baissée, la banniere de des Rives à la main, monté sur le cheval du traître, entre dans le camp. Le Roi étoit devant sa tente; Oger, feignant de ne savoir point ce qui s'étoit passé, lui faisoit des reproches sur la mort infâme de Richard. A sa banniere, à son cheval & à ses armes, Naimes qui n'étoit pas sorti du camp, ne douta point que ce ne fût des Rives lui-même; Oger, l'Archevêque Turpin, Olivier, qui s'étoient retirés dès que Renaud eût investi les gens-d'armes du Roi, y furent trompés; ils crurent que, par quelqu'événement qu'ils ne pouvoient imaginer, Ganelon, Pinabel, les fils de Foulques, avoient repoussé les troupes de Renaud. Oger, croyant que des Rives revenoit triomphant de sa honte, en ressentit la plus vive douleur :

« le lâche ! s'écria-t-il, il ne périra que de ma main ».
En vain Charles l'appela ; il avoit saisi le mords du cheval de des Rives : « tu mourras, lui disoit-il, je t'apporte le salaire de la mort de Richard. Mon cousin, lui » dit le fils d'Aymon, c'est Richard à qui vous parlez, » des Rives a subi le supplice auquel il m'avoit conduit, » & je venois vous donner des preuves de mon amour » & de ma reconnoissance. Tu ments, traître, s'écrie » Oger, tu crois échapper par cette feinte grossiére ; » ne vois-je pas ton armure, ton cheval & ta banniere ? » Renaud l'en a dépouillé, reprit Richard, & j'ai pris » ses armes pour n'être pas reconnu ». Oger refusoit de le croire ; mais Richard, en s'inclinant vers lui, leva la visiere de son casque ; Oger fut tenté de l'embrasser ; mais il n'osa point, à cause de Charlemagne qui survint ; Richard eut à peine le temps de lui dire ce qui s'étoit passé à la montagne. « Sire, dit Oger à » Charlemagne, des Rives est heureux que vous soyez » venu, sans vous j'allois faire voler sa tête à dix pas » de lui : je l'aurois vengé, dit le Roi », & il dit au faux des Rives de descendre & de le suivre dans sa tente. » Sire, lui dit alors Richard, je ne puis pas supporter » plus long-temps d'être appelé du nom d'un lâche : reconnoissez Richard, des Rives est au gibet où vous m'aviez » envoyé, & où mon frere l'a fait attacher ». Charlemagne ne concevoit point ce prodige ; mais enfin revenant à lui-même : « traître, dit-il, le ciel te destine donc malgré » moi, à périr d'une mort plus honorable » ; aussi-tôt poussant son cheval & saisissant sa lance, il fond sur le fils d'Aymon, qui à peine a le temps de se mettre sur ses gardes : ils se porterent sur leurs écus des coups si terribles, qu'on ne retrouva plus les piéces de leurs lances ; chacun tira son épée, & les airs retentirent du bruit de leur combat : le cheval de Richard, qui n'étoit point accoutumé à de tels exercices, le renversa. Richard se releve, & quoiqu'à pied il porte un coup si terrible sur le casque de Charles, qu'il l'ouvre ; le Roi n'en est pas blessé ; mais il tombe, se releve, & saisit si bien son temps qu'il fracasse le casque de Richard & le fait chanceler. Charles furieux, crie *Montjoye*, & les François s'ébranlent,

étonnés du combat de leur maître avec des Rives, car ils étoient encore dans l'erreur. Richard fait retentir le cor de Renaud, & ses freres accourent avec leurs Chevaliers & les Gascons : alors commence une des plus terribles batailles qu'aient jamais livré l'orgueil outragé, la vengeance & l'amour de la gloire. Chacun des fils d'Aymon cria sa banniere : Maugis courut sur Mongon, Seigneur de Pierrefitte, & l'étendit mort aux pieds de son cheval, Renaud abattoit sous sa lance tout ce qu'il rencontroit. Guichard, en ouvrant la tête de Boëmont, en fit exhaler les projets les plus insensés. Alard fit couler avec le sang de Ressilly, le fiel & la bile qu'il conservoit depuis vingt ans contre un Chevalier qui avoit manqué de l'appeler *Monseigneur*, en presence d'un autre Chevalier. Cependant Charles s'approche de Renaud sans le connoître & le frappe; ils prennent du terrein & se heurtent avec une telle impétuosité qu'ils vont tomber loin l'un de l'autre; ils se relevent & mettent l'épée à la main. Charles ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'avoit jamais trouvé de Chevalier aussi redoutable. Renaud le reconnut à sa voix; il y avoit quinze ans qu'il ne lui avoit parlé. Il s'approche du Roi, & mettant pied à terre : Sire, lui dit-il, je » desire d'avoir un entretien avec vous, & je vous supplie de m'accorder une trêve & votre foi de Chevalier, que vous n'userez point de votre pouvoir jusqu'après notre conférence ». Le Roi donna sa parole. « Je suis Renaud, le fils d'Aymon, continua-t-il, je » vous demande grâce pour mes freres & pour moi. Il » y a 15 ans que vous nous avez chassé de votre Royaume » & de notre pays. Vous savez les maux qui ont été la » suite de votre haine contre nous. Vous connoissez » l'incertitude des événemens; le bien & le mal se » succédent : vous avez éprouvé contre nous, & nous » éprouvons également contre vous, une alternative continuelle de succès & de pertes. Sire, lorsque dans » ces momens heureux, la fortune nous seconde, nous » nous trouvons à plaindre au sein de notre gloire d'être » séparés de notre Roi; nous gémissons de ne point » partager avec lui, & de ne pouvoir lui faire partager » avec nous, des triomphes auxquels il manque toujours

» quelque chose. Il est cruel d'avoir à combattre contre » un Souverain qu'on aime ; car quelques vœux que » nous fassions, ils sont toujours à notre désavantage ; » si nous sommes vainqueurs, nous savons que notre » victoire doit l'irriter ; & s'il acquiert de la gloire, c'est » à notre honte. Grâce, Sire, que la pitié vous touche. » Ce n'est ni la crainte de la mort, ni l'espérance d'un » sort plus heureux, qui me font implorer votre clé- » mence ; c'est le desir d'obtenir votre amitié ; accordez- » nous la paix, & pour toujours nos bras & notre sang » sont à vous : Montauban, Bayard & tout ce que nous » possédons vous appartiendront : si vous l'exigez, je sor- » tirai de vos Etats, & j'irai dans la Palestine avec mes » freres, combattre les Sarrasins & triompher en votre » nom ».

Charles ne voulut entendre parler de paix qu'autant que Renaud lui livreroit Maugis : « mais, Sire, quel » est votre dessein sur Maugis ? De le traiter comme » le scélérat que je hais le plus, de le faire traîner dans » les rues de Paris, de brûler son corps & de disperser » ses cendres. Sire, continua Renaud, voudriez-vous » accepter pour sa rançon des Villes & des Châteaux, » une Province même que nous aurions conquise ? Non, » reprit le Roi, je veux disposer de Maugis à mon gré. » Eh bien, Sire, apprenez que je suis lié de l'amitié la » plus étroite avec Maugis : je lui dois tant, que si » mes freres étoient vos prisonniers & que vous eussiez » résolu leur mort, je ne vous donnerois point Maugis » pour les arracher de vos mains ; & mes freres ne le » livreroient pas non plus pour me sauver la vie. Eh bien ! » reprit Charlemagne, point de paix sans cette condi- » tion, & défends-toi. Sire, reprit Renaud, vous nous » traitez en rebelles ; souvenez-vous que nous n'avons » jamais fait que nous défendre, & qu'aucune loi di- » vine ni humaine ne nous oblige de nous livrer à vous, » quand vous nous menacez d'une mort infâme. Défends- » toi, lui dit Charlemagne, je te permets de combattre » ton Souverain ». Renaud reprit ses armes ; Charlemagne courut sur lui, & d'un revers il emporte un quartier de son écu ; Renaud furieux, saisit Charles par le milieu

du corps, l'enleve de dessus son cheval, & le met en travers sur le col de Bayard. Charles se débat en vain, appelle à son secours Oger, Olivier, Naimes, l'Archevêque Turpin & Roland. Renaud appelle à grands cris ses freres & son cousin. « Amis, disoit-il, secondez-» moi, la paix est faite si j'emmene mon prisonnier ». Soudain les Chevaliers François, les fils d'Aymon & Maugis accourent; le combat devient furieux. Renaud tenoit le Roi d'une main, & de l'autre il portoit les coups les plus terribles à ceux qui vouloient lui enlever sa proie. Roland s'ouvre un passage & porte sur le casque de Renaud, un coup qui l'étourdit. « A quoi penses-tu, » Renaud, lui cria-t-il, de vouloir emmener le Roi? » Crois-moi ce fardeau est trop pesant pour toi ». Renaud se remit, & frémissant de courroux, il court sur Roland, tenant toujours le Roi devant lui; mais quand ils en vinrent aux mains, Charlemagne saisit un moment où Renaud, ayant reçu un coup sur la visiere de son casque, fut ébloui des étincelles qui en jaillirent, & il se glissa le long du col de Bayard. Renaud & ses freres harcelerent si vivement Roland, qu'il se vit forcé de prendre la fuite pour éviter d'être fait prisonnier. Renaud étoit désespéré que Charles lui eût échappé. Il fit sonner la retraite à cause de la nuit, & partit avec ses freres pour Montauban.

Charlemagne étoit inquiet de Roland & de ses Chevaliers; il les vit arriver avec joie, & Roland ne put s'empêcher de lui dire, que c'étoit une chose téméraire pour un Roi, de combattre & de s'exposer comme il l'avoit fait; qu'il devoit songer, qu'en exposant sa personne, il compromettoit son Royaume, & qu'il ne falloit qu'un malheur comme celui qui avoit été sur le point d'arriver, pour plonger ses Sujets dans les plus grands malheurs; que la mort naturelle d'un Roi étoit quelquefois moins funeste à ses Etats, que sa captivité. « Mon neveu, répondit Charles, Renaud n'est pas en-» nemi comme un autre,

CHAPITRE XIV.

Les quatre fils d'Aymon & Maugis abattent le Pavillon du Roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis prisonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ses Chevaliers pour arracher Maugis à son vainqueur. Résistance opiniâtre d'Olivier ; combat d'Olivier avec les Chevaliers. Générosité de Maugis : Olivier le dégage de ses sermens. Maugis brave les Courtisans. Renaud vole à son secours.

RENAUD, après avoir rallié ses troupes, se joignit à ses freres & à Maugis pour faire l'arriere-garde, au cas que les François les suivissent. Quand il les eût conduits au-delà de Balançon, Renaud, insatiable de gloire, prit avec lui trois mille hommes, envoya le reste à Montauban, & résolut d'attaquer le Roi dans son Pavillon même; &, lorsqu'il fut à portée : « mes amis, » dit-il à sa troupe; courage & prudence. Mon frere, » reprit Richard, le cœur ne manque jamais à qui aspire à la gloire ». Aussi-tôt Richard met l'épée à la main, court au Pavillon du Roi, en coupe les cordes, l'abat, & fait tomber l'aigle d'or massif qui le couronnoit : les François furent effrayés en voyant tomber le Pavillon impérial. « A moi, mon cousin, s'écria Richard, » aides-moi à emporter ma conquête ». Richard & Maugis mirent pied à terre, prirent l'aigle d'or, & firent sonner leur trompette pour donner le signal du combat. Bientôt les quatre fils d'Aymon se virent assaillis par toutes les troupes du Roi : ils en firent un tel massacre que le sang ruisseloit de toutes parts. Maugis s'écarta un moment, & après avoir mis l'aigle d'or en sûreté, il retourna seul vers le Pavillon; il y trouva le Roi. « Sire, lui dit-il, vous nous persécutez avec fureur, » il seroit temps que les maux d'une guerre injuste » finissent, & que vous laissassiez reposer la terre. Vous » n'aspirez qu'à me faire périr du supplice des lâches

» & des traîtres, je ſaurai me garder de votre pouvoir, » & vous ne pouvez vous mettre à couvert de mon art; » & pour vous prouver qu'il eſt autant de votre intérêt » que du nôtre de faire la paix, voyez ſi je ſuis maître » de votre vie ». Auſſi-tôt il lance un dard qui paſſe entre la poitrine & le bras que Charles tenoit appuyé. Charlemagne effrayé appelle Roland au ſecours, & Maugis ne voyant plus Renaud & ſes freres, ſe bat en retraite contre Olivier & Roland. Il ſe crut en sûreté quand il eut paſſé Balançon; mais il fut arrêté par une troupe qui le preſſoit vivement. Maugis frappa ſi rudement un des Chefs ſur ſon écu, qu'il envoya à cinquante pas le cheval & le Cavalier roulant par terre. Il appelle Renaud, & Renaud ne répond point; mais aulieu du ſecours qu'il réclame, Olivier fend la preſſe, fond ſur lui, & lui fait à la poitrine une large bleſſure; Maugis en fut renverſé; il ſe releva & ſe défendit avec tant de valeur, malgré la nuit obſcure, que ſon adverſaire lui cria: « Qui que tu ſois, brave Chevalier, » rends-toi, ne t'expoſe point à une mort certaine, & » ne perds pas dans les ténébres, des exploits dignes » du plus beau jour. Qui es-tu, lui répondit Maugis, » toi qui juges la valeur, qui me conſeilles de me » rendre, & qui m'as porté de ſi terribles coups? Si tu » crois, lui répondit l'inconnu, qu'un Chevalier puiſſe » ſans honte rendre les armes à Olivier, tu peux t'en » rapporter à ma foi ».

« Généreux Olivier, ſi vous croyez qu'un Chevalier » qui combat loyalement pour une cauſe juſte, ou qui » du moins lui paroît telle, peut impoſer à ſon vainqueur une condition honnête, promettez-moi de remplir celle que j'exigerai de vous. Je vous le promets, » répondit Olivier; eh bien, reprit Maugis, promettez-moi donc que vous ne me livrerez point à mon ennemi, » quelque puiſſant qu'il ſoit & quelques droits qu'il ait » ſur vous, à ce prix je vous dirai mon nom & je me » rendrai. Olivier jura & donna ſa foi: il n'eſt puiſſance ſur la terre, ajouta-t-il, qui m'oblige à violer » mon ſerment; &, ſi une force ſupérieure & irréſiſtible tentoit de vous arracher de mes mains, je jure

» à la face du ciel, que je vous égorgerai plutôt que
» de vous livrer. Je n'attendois pas moins de vous,
» reprit le Chevalier vaincu : mon nom est Maugis,
» c'est vous dire que celui de mon plus cruel ennemi
» est Charlemagne, & voilà mon épée ». Quand Maugis
» se fut rendu, Olivier lui dit : « Consentiriez-vous
» que j'employasse tous les moyens qui dépendroient de
» moi, pour faire votre paix avec le Roi ? J'y consens,
» répondit Maugis ; mes cousins & moi n'avons com-
» battu jusqu'ici que pour y parvenir ; nous l'avons
» vivement sollicitée ; nous avons voulu nous soumettre
» aux conditions les plus dures ; mais le cruel nous l'a
» refusé, plus aveuglé peut-être par les conseils de ses
» Courtisans, que par sa haine : il demande non-seu-
» lement notre mort, mais une mort ignominieuse.
» Cependant qu'a produit jusqu'ici sa fureur ? La perte
» de ses Sujets que moissonne une guerre inutile, sa
» confusion & notre gloire. Voici ce que diront les races
» futures : ce Charlemagne, ce vainqueur des Nations,
» qui chassa les Sarrasins, qui imposa des loix aux fiers
» Saxons, qui régna sur la plus grande partie de l'Europe,
» consuma les années de sa vieillesse & les plus belles
» troupes de ses Etats, à persécuter les fils d'Aymon qui
» le vainquirent souvent, & qui échapperent enfin à ses
» mains triomphantes ».

Il n'eût tenu qu'à Maugis de se délivrer de la captivité par le seul secret de son art ; mais il fut le premier à dire à Olivier : « vous avez oublié que, par les dons
» que j'ai reçus du ciel, j'étois toujours maître de ma
» destinée, & que je puis braver & Charlemagne &
» vous ; & que vaincu, chargé de fers, dans le fond
» des cachots, gardé par une armée entiere, j'étois
» plus libre que mon vainqueur ; mais vous m'avez pris
» en combat loyal ; je me suis rendu de bonne volonté,
» & je jure, à mon tour, que si vous remplissez le
» serment que vous m'avez fait, je ne m'éloignerai
» pas de vous, je ne romprai pas mes fers sans votre
» permission ». Olivier le fit désarmer, banda lui-même sa plaie, & lui céda son lit.

Cependant Charlemagne, irrité des entreprises des

fils d'Aymon, assembla ses Barons & ses Pairs. « Il y » a, leur dit-il, trente ans que je régne ; si depuis ce » temps quelqu'un de vous a essuyé quelqu'injustice en » ses biens, en sa personne, ou en son honneur ; si » des usurpateurs ont attenté à ses propriétés ; si j'ai » souffert que mes Officiers abusassent de l'autorité que » je leur ai confiée ; si je n'ai pas repoussé loin de vous » & de mes Etats, nos ennemis communs ; enfin, s'il » y a un seul citoyen que mon pouvoir tutélaire n'ait » défendu ou protégé, qu'il se plaigne & je suis prêt » à réparer les dommages qu'il a reçus. J'ai régné en » pere ; & quoique le meilleur des peres consulte rarement » ses enfans sur la maniere de les conduire, vous savez » si jamais j'ai agi au gré d'un pouvoir arbitraire, & si » j'ai négligé, dans aucune occasion, de soumettre mes » projets à vos lumieres. J'aurois pu m'en dispenser, du » moins dans la force de l'âge ; car la nature qui donne » à chacun son talent particulier, m'accorda celui de » régner ; mais ce talent exige une activité qui hâte la » vieillesse, & que la vieillesse ne peut soutenir. Trente » ans de régne ont usé mes foibles organes, je sens » que vos conseils & vos bras me deviennent tous » les jours plus nécessaires ; si vous abandonnez votre » Roi, il tombera dans des erreurs qui vous seront » funestes ; si vous le conduisez mal, ou si vous ne » consultez que vos intérêts dans les conseils qu'il vous » demande, vous jouirez un moment d'une apparence de » bonheur ; mais vos enfans, le Peuple & vous-même » enfin, serez les victimes des loix injustes que vous lui » aurez suggérées ; si dans les combats chacun n'agit que » pour sa gloire & ne songe point à l'honneur de son » Souverain, vous finirez par faire sa honte, & votre » gloire s'éclipsera avec celle de la Nation. Voilà ce » qui sans doute arrivera bientôt. Déjà vous m'avez » abandonné pour Renaud ; vous vous êtes laissé séduire » par les vertus apparentes d'un rebelle, & Renaud vous » a fait l'affront d'attaquer votre Roi dans son camp, » de renverser son Pavillon & de lui faire les plus » sanglans outrages. J'ai sans doute vécu trop long-temps » à votre gré. Je ne veux plus être votre Roi malgré

» vous ; & dans cette assemblée d'enfans ingrats, je
» dépose ma couronne qu'ils refusent de soutenir, ou
» qu'ils brûlent peut-être de voir sur la tête de Renaud :
» allez, consommez votre perfidie, couronnez sa rebel-
» lion, & dites-lui qu'il vienne prendre la place de
» Charlemagne ».

A ces mots les Pairs & les Barons parurent consternés, aucun n'osoit prendre la parole ; ils se regardoient les uns les autres en rougissant. Naimes, plus hardi, tombant à ses genoux : « Sire, dit-il, quand nous vous » avons parlé en faveur de Renaud repentant & soumis, » nous avons essayé d'appaiser & non d'enchaîner votre » courroux, d'exciter votre clémence au pardon, & » non de vous forcer à une générosité involontaire ; » enfin de vous engager à la paix que vos Sujets sem- » blent desirer, & qui voient périr leurs plus braves » défenseurs, pour une querelle où vous n'avez à ga- » gner que la stérile satisfaction de vous venger, & » où l'Etat a tout à perdre, soit que vous veniez à bout » de vos desseins, soit que les fils d'Aymon triomphent. » Mais, Sire, dès que votre volonté est de continuer » la guerre, dès que vous pensez qu'il y va de votre hon- » neur de faire périr les fils d'Aymon & leur cousin ; » nous jurons tous, sauf notre honneur, de vous servir, » de prendre Montauban, ou de périr sous ses remparts, » & nous nous déclarons les ennemies de quiconque » accorderoit aide ou secours à Renaud, à ses freres & » à Maugis ; nous réservant néanmoins comme bons & » preux Chevaliers, de ne leur faire tort ni injure qu'en » loyale guerre ». Tous les Barons s'unirent au serment de Naimes ; mais Charlemagne n'étoit pas encore content. Il savoit que Maugis étoit au pouvoir d'Olivier ; mais il n'étoit point à l'assemblée. Charlemagne l'envoya chercher & lui ordonna de lui remettre Maugis. « Sire, » lui dit Olivier, Maugis ne s'est rendu qu'à condi- » tion que je ne le livrerois point à votre pouvoir ; je le » lui ai promis & je lui tiendrai ma parole ; je suis » Chevalier, & une trahison me rendroit indigne de » ce titre. Olivier, reprit Charlemagne, vous connoissez » mal les loix de la Chevalerie, votre premier serment » est

» est de me servir & de n'avoir d'autres ennemis que » les miens ; & celui que vous avez fait à Maugis vous » rendroit parjure envers moi, si vous ne le deveniez » envers lui ; mais je veux bien avoir égard à votre déli- » catesse, & pour vous sauver d'un vain scrupule, Ro- » land, Naimes & l'Archevêque Turpin vous enléve- » ront de force un traître que vous vous croyez obligé » de refuser de me livrer. En ce cas, reprit Naimes, » faites arrêter Olivier ; car je tiens de lui-même qu'il » a promis d'égorger son prisonnier plutôt que de le » céder à la force ». Aussi-tôt Charlemagne ordonna qu'on arrêtât Olivier ; mais le fier Chevalier tire son épée & déclare qu'il arrachera la vie au premier qui attentera à sa liberté. Le Roi s'approcha lui-même, Olivier tombe à ses genoux pour lui marquer son respect & son obéissance ; mais il se releve aussi-tôt & s'échappe de ses mains ; Naimes veut le retenir, & Naimes reçoit sur son casque un coup d'épée qui le renverse ; Oger accourt au secours de Naimes, & d'Estouteville vole au secours d'Oger qu'Olivier vient de terrasser ; d'Estouteville ne fut pas plus heureux ; mais dans le temps qu'Olivier s'acharne sur sa proie, Roland s'élance sur Olivier, le prend par le milieu du corps, l'enleve & le serre dans ses bras jusqu'à lui ôter la respiration ; Maugis, informé du combat & du risque que court Olivier, se présente à l'assemblée. « Pairs, Barons, Seigneurs, s'écrie-t-il, » & vous sage Monarque, voici Maugis qui vient se » livrer de lui-même, & dégager Olivier de ses ser- » mens ; & moi, généreux Maugis, s'écria Olivier, je » vous dégage des vôtres ; vous êtes libre, & vous pou- » vez user de tous vos droits. Convenez, Seigneurs, » reprit Maugis, que c'est un spectacle bien doux & un » triomphe bien satisfaisant pour moi, d'avoir mis » aux prises les uns contre les autres, les plus braves » Paladins de Charlemagne ! Et quel est l'objet de leur » querelle ? Un prisonnier qu'ils se disputent l'honneur » de livrer à un ennemi qui veut le couvrir d'infamie. » Certes cet empressement de se défaire d'un guerrier » dont on craint la valeur, me donneroit une grande idée » de moi-même, si je pouvois me déguiser que le véri-

» table motif de votre zele n'est que cette bassesse &
» cette lâcheté de Courtisans, toujours prêts à sacrifier,
» au desir de plaire & de flatter, honneur & vertu. Si
» le généreux Olivier n'eut pas été intéressé à ce com-
» bat, je me serois amusé à le prolonger & à voir
» couler un sang ennemi ; ô Roi Charles, félicitez-vous
» d'être mieux servi que les tyrans d'Asie, d'avoir des
» esclaves prêts à s'égorger entr'eux au moindre signe
» de votre volonté, comme ces Gladiateurs qui se massa-
» croient pour plaire à leurs barbares spectateurs. Que
» des Paladins ordinaires consacrent leurs travaux & leur
» sang à défendre les opprimés, à secourir la vertu
» malheureuse & souffrante, à la gloire de leur patrie,
» ceux-ci, plus généreux, n'ambitionnent d'autre prix de
» leurs combats que l'assurance d'avoir réussi à flatter
» leur maître ».

« Tu nous braves, Maugis, lui dit l'Archevêque
» Turpin, c'est la derniere ressource de l'orgueil déses-
» péré ; mais tantôt sur le bûcher qui t'est destiné, tu
» parleras peut-être sur un ton différent. Je ne doute
» pas, reprit Maugis, qu'avec de tels Ministres, un
» grand Roi ne trouve du plaisir dans les plaintes dou-
» loureuses d'un ennemi mourant ; mais je doute fort
» que tous les supplices réunis de tous les Rois du monde,
» puissent jamais m'arracher une larme ».

« Charlemagne, la fureur dans les yeux, interrompit
» Maugis : crois-tu, lui dit-il, avoir besoin de m'irri-
» ter encore ? Si tu savois à quel point je te hais ! Sans
» toi, tes cousins seroient moins coupables, & seroient
» aujourd'hui dans mes fers ; Richard du moins ne seroit
» plus. Tu te flattes sans doute d'échapper à ma ven-
» geance : évoque, j'y consens, les puissances des en-
» fers, sers-toi de tes enchantemens, le ciel t'a dévoué,
» & je te défie d'éviter la mort honteuse que je te pré-
» pare. Vois-tu ce hérault ? c'est lui qui portera à Re-
» naud & à ses freres, la nouvelle de ton supplice ».

Lorsque les quatre fils d'Aymon arriverent à Mon-
tauban, l'épouse de Renaud vint au-devant de lui ; après
qu'elle l'eut embrassé, elle fit éclater sa joie du retour
de Richard ; mais cette allégresse fut bientôt troublée

quand elle s'apperçut de l'absence de Maugis ; Renaud croyoit qu'il les avoit devancés, on le chercha vainement ; Yolande tomba évanouie aux pieds de son époux : un deuil général se répandit dans Montauban. Cependant Renaud rappellant son courage : « mes amis, » dit-il à ses freres, de quoi serviront à Maugis nos » larmes & nos regrets ? Ne perdons pas de momens » précieux en gémissemens inutiles ; sachons d'abord ce » qu'il est devenu, & pourvu qu'il respire encore, il » n'est rien que je ne tente pour le ramener ». Aussi-tôt Renaud s'élance sur Bayard, sans vouloir permettre à ses freres de le suivre : il prend le chemin du camp de Charlemagne, & ne s'arrête qu'à Balançon : il rencontra un Page de l'Empereur qui essayoit un faucon pour la chasse. « Qui êtes-vous, lui dit le jeune homme, & » que faites-vous ici seul & sans suite ? Hélas ! dit » Renaud, je suis un des gens de l'infortuné des » Rives que les fils d'Aymon ont fait attacher au gibet ; » je crains de les rencontrer, & je ne me croirai en » sûreté que lorsque je me verrai dans le camp de Charlemagne. Oh ! qu'il doit être indigné de l'outrage qu'il » a reçu dans la personne de mon maître. Le Roi sera » bientôt vengé, répondit le Page ; il se livre maintenant à la joie ; il tient en son pouvoir Maugis, qu'il » déteste encore plus que ses cousins. Que dites-vous ? » interrompit Renaud, quoi Maugis est prisonnier de » Charlemagne ! Sans doute il ne vit plus ; le Roi a » dû en tirer la vengeance la plus prompte. Non, reprit le jeune homme, il le destine à un supplice honteux & cruel ». Renaud se félicita en lui-même d'apprendre que Maugis vivoit encore ; malgré le don qu'avoit son cousin d'éviter les dangers par ses enchantemens, Renaut craignoit toujours ; il s'enfonça dans un bois, où il passa le reste du jour, songeant aux moyens les plus prompts de délivrer Maugis.

CHAPITRE XV.

Maugis au pouvoir de Charlemagne ; condamné à périr du ſupplice des traîtres. Craintes, fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis ; enchantemens, ruſes, déguiſemens de Maugis. Les Chevaliers ſervent de caution à Maugis ; ſa loyauté, même en trompant Charlemagne ; butin immenſe qu'il emporte, ſa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aſpect de l'aigle d'or. Députation à Renaud ; accord d'une trève, rendue inutile par les conſeils de Pinabel. Généroſité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Propoſition du Roi de ſe battre avec Renaud ; Roland offre de combattre à la place du Roi.

CHARLEMAGNE triomphant d'avoir Maugis en ſon pouvoir, rappela ſous ſa tente Roland, Oger, l'Archevêque Turpin, Richard de Normandie, Idalon, le Duc Naimes, les Comtes de Morillon, Ganelon, Olivier & tous les Pairs : « Seigneurs, leur dit-il, Maugis m'a » trop long-temps outragé, pour que je ne ſois point » en droit de me venger. Si je n'étois qu'un ſimple » Chevalier, je pourrois ne conſulter que ma clémence » ou mon reſſentiment ; mais je ſuis Roi & ne veux rien » faire qui ne ſoit conforme aux loix : le Souverain qui » n'a d'autre règle que ſa paſſion & ſa volonté, riſque » toujours de s'égarer : mais avec le ſecours des loix, » il ne ſe trompe jamais ; il ne doit rien vouloir que » ce que veut la loi ; le droit qu'il a de faire des loix, » ne lui donne pas celui de les enfreindre. Maugis s'eſt » rendu coupable de mille crimes ; mais deſirant d'uſer » autant que je le puis de clémence & de modération à » ſon égard, je les réduis tous aux deux derniers. Il ne » s'eſt pas contenté d'abattre mon Pavillon & d'en enlever l'aigle ; mais il a lancé contre moi un dard, qui » m'eut ôté la vie s'il m'eut atteint : il a prétendu, à la

» vérité, qu'il n'avoit voulu que me donner une preuve » de l'avantage qu'il avoit sur moi; le dard étoit lancé » avec tant de force qu'il s'est enfoncé de deux pieds » dans un chêne qui est derriere mon Pavillon. Quel » est le supplice dont les loix punissent un tel attentat, » commis par un sujet, sur la personne des Rois? Les » Barons répondirent que la loi condamnoit le parri- » cide à être tiré à quatre chevaux & ses membres jetés » au feu; que cependant l'intention pouvoit changer » ou du moins affoiblir la nature du crime; mais que » ç'en étoit toujours un, digne d'une mort ignominieuse, » que d'avoir, par une menace suivie d'une telle dé- » monstration, fait sentir au Souverain que sa vie étoit » au pouvoir d'un sujet ».

« Le second crime dont je l'accuse, continua Char- » lemagne, crime qui lui est commun avec la famille » d'Aymon, c'est d'avoir été pris les armes à la main » contre son Roi. De ces deux crimes le plus détestable » est le premier; mais comme il ne regarde personne » que moi, je le lui pardonne, si pourtant la loi me » permet de pardonner. Je ne veux le punir que du se- » cond. Quelle est la punition que les loix infligent »? Les loix, dirent les Barons, laissent aux Juges le choix du supplice, ou de faire mourir le coupable par le gibet, ou de lui faire trancher la tête; mais, Sire, observerent les Barons, les fils d'Aymon vous ont demandé grâce, ont sollicité la paix, & ils ne font qu'une guerre défensive. N'importe, dit le Roi, Maugis a été pris les armes à la main contre moi; ç'en est assez. Dans une heure au plus tard, conformément à la loi, Maugis sera attaché au gibet, & je veux qu'ensuite, comme sorcier, il soit jeté dans les flammes. Naimes représenta que si l'exécution se faisoit de nuit, Renaud attribueroit cette précipitation à la crainte qu'il ne vînt enlever le coupable: Charles consentit de différer jusqu'au lendemain; mais il craignit que Maugis, par ses enchantemens, ne vînt à bout de lui échapper. Maugis, qui avoit été appelé pour entendre son jugement, s'apperçut de la crainte de Charles. « Sire, lui dit-il, d'un ton ferme » & sans paroître ému, ne craignez pas que je fuie: je

suis prêt à vous donner caution de ma personne. Je » l'accepte, dit le Roi, si tu peux en trouver une ». Aussi-tôt Maugis se tourne vers Olivier : « Quand je » vous ai rendu les armes, vous m'avez promis de me » prêter votre aide auprès du Roi : vous avez fait tout » ce qui étoit en votre pouvoir, pour que je ne tom» basse point entre ses mains : je vous demande pour » derniere grâce de me servir de caution ». Naimes & les autres Barons qui connoissoient l'exactitude de Maugis, lui demanderent s'il leur promettoit sur sa foi de ne pas s'en aller sans permission. Maugis leur promit sur sa foi, non-seulement de passer la nuit, mais quand le jour seroit venu de ne partir, si la fantaisie lui en venoit, sans prendre congé de l'Empereur même. Alors les douze Pairs n'hésiterent plus de servir de caution pour Maugis, jusqu'au point du jour. Le Roi les accepta, & pour plus de sûreté le mit sous leur garde; mais bientôt il s'en repentit & voulut qu'il fût gardé auprès de lui.

Maugis, pressé par la faim, demanda qu'on lui donnât à manger. Charlemagne avoit peine à croire qu'un homme si près de son dernier terme, pût conserver autant de sang-froid; il voulut qu'il soupât dans sa tente & devant lui. Charles, moins tranquille que son prisonnier, n'osoit ni boire ni manger, dans la crainte qu'il ne l'enchantât. Olivier fit remarquer sa terreur à Roland, qui ne put s'empêcher d'en rire. Après souper, Charlemagne ordonna qu'on apportât cent torches, & qu'on les tint allumées toute la nuit; il voulut que Roland son neveu & les autres Pairs demeurassent avec lui; qu'ils détachassent cent hommes-d'armes, pour veiller autour de la tente, & que mille Cavaliers fussent répandus de distan e en distance dans le camp & en avant du Pavillon. Après toutes ces dispositions, Charles s'assit sur son lit, mit Roland & Olivier d'un côté & le prisonnier de l'autre : « Sire, lui dit Maugis, où dois-je » reposer? quel est le lit que vous me destinez? — » Quoi, répondit le Roi, tu songes à dormir? — Oui, » Sire, & j'ai très-grand sommeil. — Malheureux, & » comment pourrois-tu dormir, sachant que le gibet » t'attend? va, crois-moi, tu ne dormiras que du » sommeil de la mort. — Sire, je vous ai donné caution

» pour la nuit entiere; laissez-moi vivre à ma fantaisie. » Demain, quand le jour paroîtra, vous ferez de moi » tout ce que vous voudrez : maintenant permettez que » je dorme ». Cette sécurité de Maugis augmenta les soupçons de Charles; il lui fit mettre les fers aux pieds & aux mains, & le fit attacher par le milieu du corps, à un pilier avec une chaîne; mais Maugis rioit de tant de précautions. « Sire, dit-il, je vous ai donné ma parole; elle est plus sûre que toutes vos chaînes, & si » je vous avois promis de monter sur l'échafaud, vous » n'auriez aucun besoin de m'y faire conduire : vous » pouvez être tranquille jusqu'au lever du soleil, après » cela je ne vous réponds de rien ».

Plus Maugis paroissoit tranquille & paisible, & plus le Roi montroit de fureur; une armée de Sarrasins l'eût moins impatienté. « Eh quels sont tes projets pour demain, lui demanda-t-il? — Je n'en ai pas formé encore; mais quels qu'ils soient, je les exécuterai. — » Traître, je t'empêcherai bien de voir le lever du soleil », & saisissant son épée d'une main, & de l'autre tenant Maugis par les cheveux, il alloit lui trancher la tête; mais aussi-tôt il sentit son bras engourdi : d'ailleurs Roland & les Pairs le désarmerent. « Ah! Sire, lui dirent-ils, » songez que nous avons cautionné sa vie, & que nous » serions déshonorés à jamais : eh! Sire, ne voyez-» vous point que c'est le désespoir qui le fait parler ainsi, » & qu'au lieu de votre colere, il ne mérite que votre » pitié. Comment s'échapperoit-il, enchaîné comme il » est, au milieu d'un camp gardé de tous côtés. Je ne » sais, dit Charlemagne; mais il m'a si souvent trompé, » que rien ne me rassure ».

Maugis remercia les Pairs, & comme le sommeil les accabloit, il avoit soin de temps en temps de les réveiller : le Roi sur-tout ne pouvoit résister à l'envie de dormir, & Maugis lui crioit sans cesse; « éveillez-vous, Sire, » quoi, vous avez subjugué tant de Peuples, vous avez » fait tant de conquêtes, & vous ne pouvez résister une » nuit entiere à un peu de lassitude? Mais, si je ne me » trompe, voilà le point du jour, le lever du soleil ne tardera » pas, prenez-y garde ». Charlemagne s'agitoit, ques-

tionnoit ses Pairs; ils lui répondoient en bâillant, & il s'endormoit en leur parlant. Enfin quand Maugis vit les premiers rayons du soleil: « Chevaliers, leur dit-il, » vous voilà libres de votre caution, & moi de ma » parole; vous êtes à présent les maîtres de dormir ou » de vous éveiller ». Alors Charlemagne, qui convint que l'heure étoit passée, voulut ordonner les préparatifs du supplice de Maugis; mais comme il va prononcer, entraîné par le sommeil le plus profond, il tombe sur son lit; Roland qui veut faire des efforts pour l'éveiller, tombe à ses côtés; tous les Pairs, les cent hommes-d'armes & les mille Cavaliers, s'endorment tous; les chevaux ne peuvent plus agir; quand cet enchantement eut produit tout son effet, Maugis ne fit que prononcer quelques mots & ses chaînes tomberent à ses pieds. Il rit en voyant Charlemagne dormir si profondément; il lui souleva la tête mal située, puis il lui ôta son épée & la mit à son côté; il prit les épées des douzes Pairs, Durandal à Roland, Haute-claire à Olivier; il courut ensuite au trésor de Charlemagne, emporta sa couronne, ses pierreries & son or; quand il eut tout pris, il attacha le Roi par le pied avec une petite chaîne, au pied de son lit, & lui fit ensuite respirer une liqueur forte qui l'éveilla. Maugis lui dit alors: « je vous pro» mis hier, que je ne partirois pas d'ici sans prendre » congé de vous. Je suis exact en tout; adieu, je pars ».

Charles furieux veut courir après lui; mais il se trouve enchaîné lui-même; il appela les douze Pairs; mais ses cris sembloient les plonger plus profondément dans le sommeil; alors il se ressouvint d'une herbe qu'il avoit apporté de la Palestine, & qui avoit la propriété de rompre tout enchantement; mais il fut dans l'impossibilité de l'aller chercher lui-même; il appela ses domestiques & ils ne répondirent point: jamais Charlemagne n'éprouva autant d'impatience; il eut desiré pouvoir se rendormir; il ne savoit pas jusqu'à quand devoit durer cet enchantement; il craignoit d'ailleurs que les fils d'Aymon ne profitassent de cette circonstance.

Maugis eut tout le temps de mettre en sûreté les effets qu'il emportoit; il prit quelques chevaux qu'il-

éveilla, les chargea de son or & de ses épées, & les conduisit dans un bois, sous la garde d'un Berger, à qui il promit une récompense; ensuite il reprit la figure du Pélerin, sous laquelle il avoit parlé à Charlemagne, lorsque Richard fut fait prisonnier; mais il garda ses habits & ne conserva du Pélerin que le bâton & le rochet. Il revint au camp dans cet équipage, & alla devant la tête de l'Empereur, jetant des cris plaintifs & demandant piteusement du secours. Charles l'entendit & reconnut la voix du Pélerin. « Entre, entre; mon ami, lui dit-il; » c'est le Roi qui te le permet ». Le faux Pélerin pénétra dans la tente. « Que vois-je, dit le Roi? les habits de » Maugis !..... ah! Sire, s'écria le Pélerin en sanglotant, » il m'a meurtri de coups; il conduisoit trois chevaux » chargés d'or, de pierreries, & de très-belles épées; » je l'ai reconnu pour un des scélérats qui tuerent mes » compagnons sur le chemin de Balançon; j'ai voulu » fuir; mais infirme & malade comme je suis, je ne » pouvois aller bien loin; il m'a arrêté. Traître, m'a-t-il » dit, j'ai besoin de tes haillons pour n'être pas reconnu: » comme je le soupçonnois d'un mauvais dessein, j'ai » refusé; alors il m'a terrassé, m'a tant battu avec mon » bourdon, que je lui ai demandé grâce: j'ai fait tout » ce qu'il a voulu; il m'a fait deshabiller; il s'est dés- » habillé lui-même; il m'a donné sa cotte-d'armes, sa » veste & tout ce que vous voyez; il s'est couvert de » mes haillons & il est parti: mais, Sire, je viens de » traverser le camp & tout y est plongé dans le som- » meil, & vos gardes & ces Chevaliers tout dort; vous » seul veillez, & cependant il est midi. Tu vois, lui » dit Charles, un effet des enchantemens de Maugis ». Charlemagne raconta au Pélerin ce qui s'étoit passé depuis la veille; il lui dit de l'aider à briser la chaîne qui le retenoit, le Pélerin le dégagea, Charles, pour lui marquer sa reconnoissance, lui donna quelques piéces d'or; le Pélerin, en les mettant dans la poche de sa veste, témoigna de la surprise; il en retira une petite bouteille remplie d'une eau très-limpide. « Maugis, dit-il, a sans doute oublié ce flacon; je ne sais » à quoi il peut être utile. Garde-toi de t'en servir,

» dit Charlemagne en le lui ôtant des mains ; c'est sans doute
» quelque composition infernale pour ses enchantemens »,
& en disant ces mots, il jeta la bouteille avec colere.
Dès que la vapeur de la liqueur se fut répandue, tous
les Barons & les Pairs, les Gardes, les Officiers s'éveille-
lerent à la fois. Quelle fut leur surprise de trouver, au-
lieu de Maugis, le Pélerin qu'ils avoient vu & qu'ils
reconnurent ! Charles leur répéta ce qu'il en avoit appris,
& la fuite du prisonnier, & tout ce qu'il savoit. Il dit
à Naimes & à Olivier : « vous m'avez répondu de lui,
» c'est à vous que je dois m'en prendre. Sire, répondit
» Roland, nous en avons répondu jusqu'au point du
» jour, & il paroissoit déjà, lorsque nous nous sommes
» endormis ; Maugis, lui-même (il m'en souvient),
» nous a rendu notre parole, & nous a dit qu'il ne
» répondoit plus de rien : vous vous êtes même em-
» porté contre lui ; jusques-là Maugis est quitte envers
» nous. Il est vrai qu'il vous avoit donné sa foi qu'il ne
» partiroit pas sans prendre congé de vous, & en cela
» il a manqué de loyauté ; non, vraiment, reprit le
» Roi, il m'a éveillé tout exprès le premier, pour me
» dire qu'il partoit. Quoi ! Sire, dit Olivier, vous
» l'avez vu, vous lui avez parlé, & vous ne nous avez
» point éveillés ! & vous ne l'avez point arrêté ! Je n'ai
» pu ni l'un ni l'autre, reprit le Roi, le traître m'avoit
» enchaîné ; & j'ai eu beau crier, le charme étoit si
» fort que rien n'a pu interrompre votre sommeil. Mais
» où peut-il être allé ? ce Pélerin l'a rencontré au sortir
» du camp : conduisant trois chevaux chargés d'or &
» d'épées : d'épées ! s'écria Roland, qui s'apperçut dans
» le moment que Durandal lui manquoit. O ciel ! il
» emporte la mienne ». Chacun des Chevaliers vit qu'il
avoit fait la même perte ; ils en furent tous consternés
se regardant les uns les autres ; Charlemagne ne tarda
pas non plus à se convaincre que Maugis lui avoit ravi
sa couronne & ses pierreries, & sa colere fut à son
comble. « Volons, courons après le traître, s'écria-t-il ;
» mais où le trouver ? Je ne le crois pas bien éloigné,
» dit le Pélerin ; je l'ai vu gagner un petit bois, hors
» du camp ; ses chevaux étoient si chargés, qu'il ne

» peut pas avoir fait beaucoup de chemin ». Il s'offrit de leur servir de guide ; on l'accepte ; mais comme il pouvoit à peine se soutenir, il pria Charles de lui donner un de ses chevaux. Tandis qu'on choisit & qu'on selloit le meilleur, Charles ordonne à six Cavaliers de se tenir prêts à marcher ; la vapeur de la liqueur enchantée, s'étoit répandue sur tout le camp, & les Cavaliers s'éveilloient comme s'ils étoient encore à demi-endormis, la confusion régnoit par-tout. On eut bien de la peine à la faire cesser. Quand le cheval de Charlemagne fut prêt, on l'amena au Pélerin ; il fit bien des cris & des efforts pour le monter ; & enfin on fut obligé de l'y porter & de l'y soutenir : cependant il se raffermit peu-à-peu ; il demanda une épée. « Je savois m'en servir autrefois, dit-il, mais dans l'état où » je suis, c'est une vaine parure ; n'importe ». Il prit l'épée d'un air gauche, & la porta comme il put toute nue dans sa main.

L'ordre du départ donné, le Pélerin se mit à leur tête, & lorsqu'ils furent sortis du camp, il les conduisit dans une gorge formée de deux montagnes à pic. « C'est » dans ce bois que vous voyez d'ici, dit-il à Charlemagne, que j'ai vu entrer Maugis. Ne jugeriez-vous pas » à propos que je vous devançasse de quelques pas ? Si » Maugis est dans le bois & qu'il me voie ainsi monté, » il ne manquera pas de courir sur moi pour m'enlever » mon cheval ; & comme vous ne serez pas éloigné, » au moindre cri vous viendrez à mon secours, & vous » entourerez Maugis ».

L'avis du Pélerin fut approuvé ; il gagna les devants ; quand il eut passé le défilé & qu'il eut mis entre la troupe de Charles & lui un espace de quinze à vingt toises, il se retourna, frappa la terre avec son bourdon : & forma d'une montagne à l'autre un précipice dont on ne voyoit pas le fond : alors il reprit sa véritable forme & cria à Charlemagne & aux Chevaliers : « reconnoissez » enfin Maugis ; l'or, les pierreries, la couronnne de » Charles & vos épées, tout vous sera rendu, quand » vous voudrez consentir à la paix que les fils d'Aymon » vous ont proposée. Ne cherchez point à me suivre ;

» je ſerai plus tôt arrivé à Montauban, que vous n'aurez » tourné ces montagnes & franchi ce précipice, qui ſe » refermera de lui-même lorſque je ſerai en sûreté ». On lui lança quelques traits; mais il diſparut comme un éclair.

La fureur parvenue juſqu'à un certain degré, s'évanouit ſouvent, & ſur-tout chez les François. Charlemagne & les Pairs demeurerent quelque temps confondus; ils ne ſortirent de leur étonnement, que pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire. Pour parvenir au bois que Maugis leur avoit indiqué, il falloit franchir le précipice, ce qui étoit impraticable, ou tourner la montagne par un détour de dix lieues & par des chemins très-difficiles. On ne décida rien, l'on reprit le chemin du camp; & les Chevaliers arriverent à la tente de Charlemagne en plaiſantant ſecrétement de cette aventure. Les ſeuls Charles & Roland la traitoient plus ſérieuſement.

Cependant Maugis, après avoir repris ſon tréſor, s'en retournoient tranquillement à Montauban; il paſſa dans le bois où Renaud s'étoit arrêté. Bayard ſentit Maugis & hennit de toute ſa force. Il emporta ſon maître vers Maugis, qui d'abord ne reconnut pas ſon couſin. « Qui » êtes-vous, lui dit-il, & que faites-vous ici? Renaud » ſort de ſa rêverie, ſe précipite à ſon col; je courois » à votre ſecours, lui dit-il. Vous ſeriez arrivé trop » tard, répondit Maugis, ſi le ciel ne fut venu à mon » aide: il lui raconta tous les événemens qui s'étoient » paſſés depuis qu'ils s'étoient ſéparés. J'emporte un » butin immenſe, non pour en profiter, mais pour » forcer nos ennemis à la paix ».

Comme ils approchoient de Montauban, ils rencontrerent, à la tête de deux mille Cavaliers, Alard, Guichard & Richard, qui alloient au camp de Charlemagne, ou pour délivrer ou pour venger Maugis; ils étoient triſtes & abbatus; mais en revoyant Maugis & Renaud, ils ſe livrerent à la joie. Guichard ne fit que les embraſſer & les quitta pour aller annoncer leur retour à Yolande, qui vint au-devant d'eux avec ſes enfans. Ils rentrerent triomphans; Maugis étala le butin

qu'il avoit fait, & il fut décidé qu'on placeroit sur la plus haute tour, l'aigle d'or du Pavillon de Charlemagne.

Lorsque le Roi vit son aigle qui réfléchissoit à cinq lieues à la ronde les rayons du soleil, il appela ses Pairs. « Quelle honte pour nous, leur dit-il, quel tro-
» phée pour mes ennemis ! Ah ! ce fut un grand mal-
» heur quand nous fîmes le projet d'entrer dans la Gas-
» cogne ; si quelque chose peut nous excuser aux yeux
» de la postérité, c'est l'art magique de Maugis ; car,
» qui peut résister à un ennemi qui combat avec des
» forces surnaturelles ? Mais si l'enfer le protége,
» qu'avons-nous fait au ciel pour nous abandonner ? Ne
» l'accusons point ; il condamne sans doute des Sujets
» rebelles ; mais il veut nous humilier. C'est à nous
» d'appaiser sa colere par notre soumission. Naimes,
» Oger, Estouteville, Turpin, vous êtes parens de Re-
» naud ; allez dire aux fils d'Aymon que s'ils veulent
» me rendre ma couronne, mon aigle, mes pierreries
» & vos épées, je consentirai à une trève de deux ans
» & que je ramenerai mes troupes ».

Les Chevaliers partirent, ils se présenterent à la principale porte de Montauban ; ils demanderent à parler aux fils d'Aymon. Renaud, ses freres & Maugis, députerent Richard pour les recevoir ; il les conduisit dans la Ville, & Renaud vint au-devant d'eux ; il les combla de marques d'amitié, prit Oger par la main, les accompagna au Château & les présenta à Yolande, qui les vit avec plaisir, & leur témoigna le desir qu'elle avoit de la paix, pour que son époux pût se réunir à sa famille. Renaud leur demanda le sujet qui lui procuroit l'avantage de les recevoir. « Vous savez, lui dit Oger, com-
» bien nous vous aimons tous, & que s'il n'eut dépendu
» que de nous, toute querelle entre le Roi & vous se-
» roit depuis long-temps terminée ; cependant vous
» n'ignorez pas que Maugis votre cousin vient de nous
» faire à tous le plus sanglant outrage : il nous a prié
» de le *pleiger*, auprès de Charlemagne ; il avoit pro-
» mis de ne pas s'évader, & de ne partir qu'avec notre
» congé : non-seulement il est parti pendant notre som-
» meil ; mais encore il a emporté la couronne, les

» bijoux, le trésor du Roi, & les épées de tous les
» Chevaliers. Le Roi demande que vous lui rendiez son
» aigle d'or, ce que Maugis lui a enlevé & nos épées,
» & il consent à une trève de deux ans & à retirer ses
» troupes de la Gascogne ».

Alors Maugis prit la parole. « Seigneurs, leur dit-il,
» vous savez que je n'ai manqué à aucun de mes en-
» gagemens, & si quelqu'un peut prouver que je ne
» les aie pas tous remplis, je consens à m'aller remet-
» tre entre les mains de Charles. Parlez, quelqu'un de
» vous a-t-il rien à me reprocher? Vous m'aviez pleigé
» jusqu'au jour seulement, & je n'ai brisé mes chaînes
» qu'après le soleil levé; j'ai pris congé du Roi comme
» je m'y étois engagé; il est vrai que je suis parti dans le
» temps que vous dormiez, mais je ne m'étois pas en-
» gagé de prendre congé de vous. Il est encore vrai
» que par mon art, vous avez dormi plus long-temps
» que vous ne deviez; mais avois-je promis de ne pas
» me servir de mon art? J'ai fait un butin considérable
» dans la tente de Charlemagne; en cela je n'ai fait
» qu'user du droit de la guerre. Mais j'ai eu en le faisant
» un motif plus noble, c'est d'engager Charles à con-
» sentir plus promptement à la paix, dont une des
» conditions sera la restitution de tout ce que j'ai em-
» porté. Mais nous discuterons demain plus profondé-
» ment cette matiere; livrons-nous aujourd'hui au plaisir
» de nous retrouver ensemble ». Il ordonna qu'on pré-
parât un festin magnifique, & la nuit se passa dans les
fêtes & les plaisirs.

Le lendemain le Duc Naimes demanda à Renaud
qu'elle réponse il vouloit faire aux propositions du Roi.
« Je consens à tout, répondit Renaud, pour avoir la
» paix, je ne desire que de vivre avec Charlemagne
» en sujet soumis & fidele. J'accepte la trève de deux
» ans. J'espere que pendant ce temps, il exaucera nos
» vœux, & que vous vous employerez pour l'y déter-
» miner ».

Renaud fit apporter l'aigle, la couronne & l'épée de
Charlemagne. Il donna à chacun des Envoyés, celle
qui lui appartenoit; il chargea Naimes de remettre

les autres ; il rendit tous les bijoux & tout l'or sans en rien retenir. Oger, étonné de tant de générosité, ne put s'empêcher de lui dire, que jamais guerrier n'avoit fait un butin si riche & si glorieux, & n'y avoit renoncé avec tant de grandeur d'ame, & que le Roi devroit être touché d'un si grand sacrifice ; mais Richard ne vouloit point que son frere disposât de l'aigle d'or. « Si Maugis, » dit-il, a enlevé la couronne par son art magique, » j'ai gagné l'aigle par forces d'armes, & je n'oublierai » jamais que, prisonnier du Roi, il me frappa dans » son Pavillon ». Renaud pria tant son frere, qu'il céda l'aigle d'or.

Oger invita Renaud de venir au camp de Charlemagne avec eux, tandis que Maugis garderoit Montauban ; mais Renaud, qui n'avoit point de confiance au Roi, ne vouloit pas s'exposer ; Estouteville s'offrit de rester à Montauban pour ôtage ; Naimes promit, au nom des Chevaliers, de mettre Renaud à couvert de toute insulte. Enfin Renaud y consentit. Il s'arma de toutes piéces, & prit avec lui, Alard & deux Chevaliers. Yolande, son épouse, accourut toute tremblante ; elle fit tout ce qu'elle put pour détourner Renaud de ce voyage ; elle se jeta aux genoux des Chevaliers pour leur recommander son époux : Oger lui donna sa parole qu'il ne lui arriveroit rien.

Lorsqu'ils furent arrivés à Balançon, Oger, qui connoissoit le caractere vindicatif de Charles, proposa de les devancer pour sonder son cœur & savoir ses intentions ; Naimes se chargea de lui parler & de venir avertir Renaud qui attendroit son retour. Renaud consentit à tout.

Oger & Naimes partirent, Estouteville & l'Archevêque Turpin demeurerent avec Renaud ; ils se félicitoient tous du retour de la paix ; ils la croyoient assurée.

Le hasard voulut que Pinabel, neveu de Charlemagne, se trouvât au gué de Balançon & qu'il entendit tout. Pinabel, Courtisan insolent & lâche flatteur, se plaisoit dans le trouble & haïssoit la vertu. Il se faisoit une étude de persécuter tous ceux qu'il voyoit aimés & estimés. Il alla empoisonner auprès de Charlemagne, son oncle, le voyage de Renaud, qu'il fit passer pour

un complot. Charlemagne ordonna à Olivier de prendre quatre cents Cavaliers bien armés, & d'aller à Balançon où il trouveroit Renaud & Alard son frere, & de les lui amener, quand il devroit y sacrifier toute sa troupe. Olivier, qui ignoroit la promesse qu'Oger & Naimes avoient faite à Renaud, partit pour exécuter les ordres du Roi. A peine étoit-il sorti du camp, qu'Oger & Naimes arriverent à la tente du Roi : ils virent le mécontentement sur son front & la colere dans ses yeux. « Sire, lui dit Oger, vos regards séveres ont de quoi » nous surprendre ; nous avons rempli notre commission » avec la plus grande fidélité ; nous rapportons le butin » que Maugis avoit fait ; Renaud nous a tout remis » avec une exactitude qui a droit de surprendre dans » un vainqueur. Il a tout sacrifié au desir de la paix. » Où est Renaud ? leur demanda brusquement le Roi : » je sais que vous êtes venu avec lui. Sire, il est vrai » que nous l'avons déterminé de venir vous offrir son » hommage, sur la foi de la trève que vous lui avez » accordée & pour recevoir vos ôtages & se mettre en » ôtage lui-même. Estouteville a voulu rester à Montauban comme garant de la foi que nous avons donnée » à Renaud ; mais Renaud, plus généreux, l'a refusé, » & s'en rapporte à notre parole & à votre foi. Je ne » veux d'un tel ôtage, reprit Charlemagne, que pour » le traiter comme Richard & comme Maugis. Ah ! » Sire, s'écria Oger, songez que Renaud ne s'est livré » que sur la foi d'une trève que vous-même lui avez » offerte. Sire, interrompit Naimes, de tels propos » sont indignes d'un Roi ; gardez-vous de commettre » un tel crime, il vous rendroit l'exécration de tous » les Peuples de l'univers. Cette pensée odieuse ne vient » pas de vous ; faites-moi connoître le traître qui vous » l'a suggérée, & je vous vengerai de l'affront qu'il » vous a fait. Je vous déclare, Sire, qu'avant de souffrir » cet attentat, Oger, Naimes, Turpin & Estouteville » que vous déshonoreriez, verseront leur sang pour » l'empêcher, & qu'ils défendront Renaud contre vous-» même. Qui ! nous ! qui l'avons presque forcé de nous » suivre, que nous fussions cause de sa mort & les complices

» complices d'une perfidie? Non, Sire, jamais. Nous » devons vous servir, sauf notre honneur, & c'est » notre honneur que vous voulez flétrir! Sire, disposez » de notre vie, nous vous en avons fait le sacrifice en vous » donnant notre foi; mais notre vertu ne dépend que de » nous. Vous êtes le plus puissant Roi du monde; vous » avez la force en main & vous pouvez faire périr dans les » supplices l'homme de bien comme le scélérat; mais tous » les Rois de la terre ligués ensemble, n'ont pas le pou- » voir de forcer un honnête homme à trahir sa conscience, » à la faire parler ou se taire à leur gré. Si vous avez des » Courtisans assez lâches pour être les ministres d'un assassi- » nat, vous pouvez les employer, & non pas de bra- » ves Chevaliers, qui ont juré de ne jamais souffrir le » crime, de quelque rang que soit le criminel ».

Cependant Olivier arrive & rencontre Renaud sans armes, éloigné de Bayard. Renaud, s'approche de Turpin & d'Estouteville: « Perfides, leur dit-il, vous » m'avez trahi; jamais je ne me serois attendu à cette » déloyauté! Que dites-vous, Seigneur? répond Turpin, » nous, des traîtres! Je vous jure, que nous vous tien- » drons la parole que nous avons donnée, de vous dé- » fendre jusqu'à la derniere goutte de notre sang: si » quelqu'un a pu vous trahir, croyez que ce n'est ni » Oger, ni Naimes, ni nous. Alors Renaud dit à Oli- » vier: souvenez-vous que, lorsque, dans la plaine de » Vaucouleurs, Maugis, mon cousin, vous abbatit, je » vous rendis votre cheval, & que vous ayant aidé à y re- » monter, je vous aidai à prendre votre revanche; rendez- » moi courtoisie pour courtoisie, & permettez-moi seule- » ment de monter sur Bayard. Seigneur, répondit Olivier, » je n'ai jamais su oublier un bienfait. Je suis au déses- » poir de vous avoir rencontré ici, & je ne sais pourquoi » le Roi m'a choisi pour me saisir de vous ».

Comme ils parloient encore, voilà Roland qui venoit aider Olivier à se rendre maître de Renaud & de son frere: « rendez-vous, leur crie Roland, vous êtes mes » prisonniers ». Comme il proféroit ces mots: « Ro- » land! Roland! lui crie Oger, qui, en sortant du » Pavillon de Charlemagne, étoit accouru au secours de

» Renaud, gardez-vous de faire aucun mal aux fils
» d'Aymon! sachez que c'est le Duc Naimes & moi
» qui les avons conduits sur notre foi & serment, pour
» prendre & donner les ôtages de la trève que nous
» avons proposée à Renaud de la part du Roi, qui
» nous avoit envoyés vers lui à Montauban : vous ne
» pouvez lui faire aucun outrage que nous ne le partagions
» avec lui, & si vous l'attaquez nous le défendrons ». Olivier se joignit à Oger pour engager Roland à ne point attaquer Renaud. « Il me rendit autrefois un service
» important, disoit Olivier, & je dois lui en marquer
» ma reconnoissance. Réunissons-nous, & si Renaud veut
» y consentir, nous l'accompagnerons tous au Pavillon
» de Charlemagne, pour l'engager à faire la paix. S'il
» la refuse, reprit Naimes qui avoit suivi Oger, &
» qu'en outrageant Renaud, il veuille nous rendre suf-
» pects de trahison, nous ne le souffrirons point, &
» nous combattrons pour Renaud. Ce seroit à nous
» une lâcheté indigne de l'abandonner ». Naimes demanda à Renaud s'il y consentoit. Renaud se livra à leur bonne foi : les Chevaliers le prirent au milieu d'eux, & ils partirent.

Oger s'approcha le premier de Charlemagne. « Sire,
» lui dit-il, vous nous avez envoyés vers Renaud lui
» offrir une trève : nous avons rempli vos ordres en
» braves Chevaliers & en serviteurs fideles. Renaud a
» accepté toutes les propositions que nous lui avons faites
» de votre part; il nous a remis non-seulement votre
» couronne, les épées de vos Pairs & la vôtre; mais
» l'aigle d'or, qui, par droit de conquête appartenoit à
» son frere : nous lui avons promis sur votre parole,
» que la trève acceptée, il ne lui arriveroit aucun mal;
» & cependant, au mépris de vos sermens sacrés, vous
» envoyez au-devant de lui pour le prendre, & c'est un
» de vos plus braves Chevaliers, dont vous surprenez
» la foi, pour le charger de cette expédition. Ainsi
» donc la foi des traités ne seroit qu'un piége pour
» tromper l'honnête homme qui ne connoît point la
» méfiance, parce qu'il est incapable de trahison! non,
» Sire, cela ne sera point; mais si vous croyez que

» les propositions que vous avez fait faire à Renaud, » vous soient désavantageuses; si vous vous repentez de lui » avoir accordé une trève, renvoyez Renaud à Montauban, & rendez-lui le butin de Maugis & celui de » son frere : alors ordonnez-nous d'aller, les armes à » la main, reconquérir votre couronne, votre aigle, » votre trésor & nos épées, nous combattrons loyalement; » vous agirez en Roi, & le ciel bénira la cause qu'il » jugera la meilleure ».

Charlemagne imposa silence à Oger & lui dit qu'il feroit que ce qu'il lui plairoit, qu'il ne laisseroit point échapper Renaud aussi aisément que Maugis, & qu'il étoit décidé à le punir comme traître & rebelle. « Non, » Sire, reprit Oger, vous ne le ferez pas. Prétendez-vous, lui dit Charlemagne en l'interrompant, » défendre mon ennemi contre moi, & partager son » crime? Sire, répondit Oger d'un ton ferme, je défendrai ma loyauté contre tous. Je la défendrai contre » le ciel même ».

Renaud les interrompit : « Sire, dit-il avec une mo» deste fierté, quel est votre dessein, & qu'exigez vous? » Vous m'appellez traître & rebelle; Dieu sait que je » ne suis ni l'un ni l'autre, & qu'il n'y en eut jamais » dans ma famille; il n'y a homme sur la terre qui » osât me faire un tel reproche avec impunité; mais, » Sire, l'autorité suprême peut tout se permettre, parce » qu'elle n'a rien à craindre ».

Charlemagne sentit qu'il avoit été trop loin, & pour le réparer en quelque sorte, il dit à Renaud : « Je suis » prêt de soutenir ce que j'avance les armes à la main : » je suis Chevalier autant que Roi. Sire, répondit Re» naud, j'accepte le combat; Naimes, Olivier, Oger & » Turpin seront mes répondans. Nous le devons, dirent » les Chevaliers, & nous le sommes ». Le Roi vouloit tenir sa parole; mais Roland l'en empêcha & demanda à combattre à sa place. « Sire, dit Renaud, choisissez ».

Quand les Chevaliers eurent répondu pour Renaud, Bayard lui fut rendu; il s'en retourna à Montauban, où l'on croyoit la paix assurée. Le lendemain, après avoir tendrement embrassé son épouse, il dit à ses freres :

« Je vais combattre le plus brave Chevalier qu'il y ait
» au monde. Je ne puis prévoir quel sera le succès du
» combat. Mes amis, mes freres, je vous recommande
» ma chere Yolande & mes enfans : je remets en vos
» mains la garde de ce Château ; c'est le seul héritage
» que je puisse leur laisser ; eh ! qui sait encore si Charle-
» magne, étendant sur eux sa haine contre leur pere, voudra
» leur permettre d'en jouir tranquillement ? Défendez-
» le, & apprenez-leur à le défendre. Ce n'est pas que
» je désespere de vaincre Roland, j'ai pour moi *Dieu*
» & mon *épée*, la justice d'une bonne cause, & un
» courage égal au sien ; mais je puis être vaincu : on
» nous juge de la même force ».

Les freres de Renaud ne voulurent point demeurer ; ils laisserent Maugis maître de Montauban & accompagnerent Renaud au lieu du combat.

CHAPITRE XVI.

Combat entre Renaud & Roland. Maugis les sauve l'un & l'autre par un prodige de son art magique. Roland suit Renaud à Montauban. Charlemagne met le siége devant ce Château. Le Roi est enlevé dans le Palais de Maugis, & livré à Renaud. Maugis sort de Montauban, & se retire dans un hermitage.

A peine le jour eut-il paru, que Roland s'arma & monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille. Il alla auparavant prendre congé du Roi. « Mon neveu, lui
» dit Charlemagne, puisse le Dieu des armées te soutenir
» & te défendre ! s'il prête son secours à la bonne cause, il
» doit protéger Renaud ; car je ne puis dissimuler que dans
» cette occasion la justice est pour lui. Sire, répondit Roland,
» il n'est plus temps de se repentir, & je me suis engagé trop
» avant. En refusant le combat je me couvrirois de honte,
» & elle rejailliroit sur vous. Mais, Sire, en faveur
» du danger auquel vous m'exposez en combattant un
» brave Chevalier, qui a sur moi l'avantage de la justice,

» souffrez que je vous conjure d'accorder aux fils » d'Aymon la paix qu'ils vous demandent ». Charlemagne ne répondit rien à son neveu ; mais il sentit, en songeant à Pinabel, combien les Courtisans & les flatteurs étoient funestes aux Souverains.

Cependant Renaud étoit déjà sur le champ de bataille. Roland brûloit d'impatience. Ces deux fiers rivaux s'étoient déjà rencontrés plusieurs fois ; mais la victoire avoit toujours été indécise. Quand l'un sembloit la fixer par son audace & par son impétuosité, l'autre l'a rappeloit par une valeur éclairée & prudente. Ils avoient le même courage & la même force, & si l'un avoit plus d'activité, l'autre avoit plus d'adresse & de constance. D'aussi loin que Roland apperçut Renaud, il lui cria d'un ton impérieux : « Enfin, Renaud, tu ne peux éviter » ton sort ; voici le jour où tu vas cesser de te croire » invincible. Tu me menaces, Roland, répondit Re- » naud, crois-moi, sois plus modeste ; un Chevalier pru- » dent ne chante jamais sa victoire avant le combat. » Veux-tu la paix, veux-tu combattre ? l'un & l'autre » est à ton choix. Quelqu'honneur que j'attende du » triomphe, je lui préfere la paix, qui rendra le calme » à l'Etat, & l'amour des Peuples à ton maître. Je ne » suis pas venu, répliqua Roland, pour conclure un » traité. Eh bien, combattons, dit Renaud : crois-moi, » songe à te défendre, répondit Roland ».

A ces mots, ils piquent leurs chevaux, fondent l'un sur l'autre, & leurs lances, en se brisant, formerent dans les airs une poussiere légere ; leurs écus se choquerent, & le choc fut si rude, que Renaud avec sa selle, alla tomber derriere & loin de Bayard, & que Roland abandonna ses étriers & chancela long temps. Renaud se releve, saisit Bayard par la crinière, remonte sans selle, & porta à Roland un coup si terrible sur son haubert, que son cerveau en fut ébranlé ; Roland se remit, & alors commença un combat qui effraya les spectateurs. Chaque coup emportoit un éclat de leur armure ; leurs épées tranchoient l'acier, comme la hache du Bûcheron le tronc d'un vieux chêne. Naimes en les regardant, ne put s'empêcher de s'écrier : « Charles, quel

» est ton aveuglement ? ta dureté va causer la mort
» des deux plus braves Chevaliers qu'il y ait au monde,
» & tu ne songes pas qu'ils pourroient faire un jour le
» succès de tes armes & la gloire de ton empire ! »

Renaud, voyant que l'avantage étoit égal, dit à Roland : « Ayons pitié de nos chevaux, ils vont périr, &
» nous n'en trouverions pas de pareils ; descendons, &
» si vous le jugez à propos, nous combattrons à pied ».
Roland y consentit ; ils descendirent & coururent l'un sur l'autre avec autant de légéreté que s'ils n'eussent pas essuyé la moindre fatigue. Ils se portoient les coups les plus redoutables ; mais leur adresse à les parer, en rendoient la plupart inutiles. Enfin ils jeterent leurs épées loin d'eux, & se prirent corps à corps ; mais jamais l'un ne pouvoit renverser l'autre. Roland faisoit des efforts qui auroient arraché les chênes les plus robustes ; mais la souplesse de Renaud en ralentissoit les secousses, & lorsque celui-ci courboit Roland jusqu'à terre, sa vigueur le remettoit sur pied : tous deux, étonnés & de leur impulsion & de leur résistance, se séparerent un moment pour reprendre haleine. Ils s'apperçurent alors que leurs casques, leurs hauberts, leurs armures & leurs écus fracassés, n'avoient plus rien de leur premiere forme. Ils furent surpris de leurs propres forces ; la terre, qu'ils avoient foulée en combattant, étoit aussi dure que l'aire où l'on vient de battre la moisson.

Charlemagne trembloit pour son neveu, & les freres de Renaud frémirent pour leur frere. Le Roi invoqua le ciel pour Roland, & le pria de faire cesser le combat ; mais le ciel avoit inspiré à Maugis le desir d'être témoin de cette action mémorable. Il avoit quitté Montauban, & par son art il se transporta sur une hauteur voisine du champ de bataille.

Les deux Chevaliers après s'être reposés un moment, avoient déjà repris leurs épées, & alloient recommencer à se battre, lorsque Maugis rassembla autour d'eux & condensa des vapeurs, qui formerent un nuage sombre, dont ils furent enveloppés. Ils ne se voyoient point l'un l'autre. « Où êtes-vous ? s'écrioient-ils mutuellement,
» ou bien j'ai perdu la vue, disoit Roland, ou bien

» la nuit a tout à coup ramené les ténèbres. J'entends » Roland, s'écrioit Renaud, & je ne le vois point ». Ils agitoient leurs épées & ne frappoient qu'un brouillard insensible. Ils alloient en tâtonnant l'un à la voix de l'autre; enfin Roland rencontra la main de Renaud & la saisit; &, par un mouvement involontaire, il embrassa son rival & lui dit: vertueux Chevalier, si le » jour vous luit daignez me conduire, c'est une grâce » que je vous demande & dont je serai reconnoissant. » Où faut-il aller, demanda Renaud? — Au camp de » Charlemagne, lui dit Roland. — Vous voyez, reprit » Renaud, qu'il a juré ma perte & que je n'ai d'asyle » que Montauban, & vous ne voudriez point y venir. » — Pourquoi n'y irois-je pas? y aurois-je quelque » chose à craindre avec les généreux fils d'Aymon? — » Non, certainement, ils auroient la plus grande joie » de vous y recevoir. Nous avons combattu avec un égal » avantage, & soit que le ciel n'ait pas voulu que nous » périssions l'un & l'autre de fatigue, soit qu'il ait » décidé que nous ne fussions vaincus ni l'un ni l'autre, » il a répandu autour de nous une nuit protectrice. Vous » n'êtes point mon prisonnier, & je ne suis point le vôtre; » & si vous venez à Montauban, ce sera par amitié & de » votre bon gré. Mes freres & moi vous y regarderons » comme notre parent & notre ami, & nous vous traiterons » comme le plus loyal des Chevaliers & le neveu du Roi ».

Le nuage avoit la propriété de ne point ôter la vue des Chevaliers aux spectateurs, qui n'entendoient point ce qu'ils disoient, mais qui jugeoient par leurs gestes & leurs mouvemens que la paix régnoit entr'eux, & à l'exception de Pinabel & de Ganelon, tout le monde en ressentoit la plus grande joie. Les yeux de Renaud apperçurent les premiers la clarté, il le dit à Roland, qui lui renouvela ses prieres de le mener à Montauban. A peine eut-il témoigné ce desir que Roland vit la lumiere; il crut revivre une seconde fois; il apperçut son cheval Mélancie & le monta, tandis que Renaud montoit sur Bayard.

Charlemagne demeura confondu en voyant son neveu suivre Renaud. « O ciel! s'écria-t-il, Renaud emmene

» Roland ; ils prennent le chemin de Montauban ! ah !
» sans doute il est son prisonnier. Seigneurs, laisserez-
» vous ainsi mon neveu au pouvoir de mes ennemis ?
» voyez Maugis & les freres de Renaud qui le suivent ;
» hâtons-nous, courons le délivrer ».

Les Pairs & Charlemagne volerent sur les pas des Chevaliers & les suivirent jusqu'aux portes de Montauban ; mais Maugis avoit hâté, par son art, les chevaux de Roland & des fils d'Aymon. Charlemagne furieux, revint dans son camp, qu'il ordonna qu'on transportât sous les murs de Montauban pour en faire le siége ; il donna l'Oriflamme à Olivier, & à Richard de Normandie la conduite du siége. Tout obéit à cet ordre, on abattit les tentes, les bagages furent chargés, & l'armée se mit en mouvement. Richard de Normandie conduisit dix mille hommes au gué de Balançon pour le garder jusqu'à ce que toute l'armée fût passée. Le Roi alla lui-même marquer le camp, & quand l'armée fut arrivée sous les murs de Montauban, il fit élever son Pavillon en face de la porte principale.

Les Sentinelles qui étoient sur les tours, avertirent Maugis que l'armée de Charlemagne avoit investi la place, que le blocus étoit formé, & que le Pavillon de Charlemagne faisoit face à la Ville. « Soyez tran-
» quilles, leur dit Maugis, dormez sans rien craindre :
» quand même Charles entreroit dans ces murs, il n'en
» seroit guere plus avancé ».

Lorsque la nuit eut fermé tous les yeux, excepté ceux des Sentinelles & des Gardes du camp, Maugis alla prendre Bayard, le monta, sortit de Montauban, & répandit sur les Sentinelles un charme qui rendoit leur vigilance inutile ; c'étoit une ivresse qui les faisoit sans cesse tourner sur eux-mêmes, & toujours sur un pied : Il alla à la tente du Roi, & dès qu'il y parut, tous les Courtisans, les Officiers, se mirent également à pirouetter & à tourner : le Roi ne comprit rien à ce vertige & prit le parti de rire de toutes ses forces ; mais il s'endormit si profondément que Maugis le prit, le mit en travers sur Bayard, le conduisit ainsi dans Montauban, & le coucha dans son lit même. Il alla ensuite trouver

Renaud & lui dit ; « mon cousin, ne seriez-vous pas
» bien satisfait, si vous pouviez tenir en votre pouvoir
» le Roi Charlemagne ? — J'en conviens, reprit Renaud ; je me vengerois de lui avec bien du plaisir.
» — Eh ! quelle vengeance en tireriez-vous ? — Je le
» comblerois d'honneurs, je le traiterois comme mon
» Seigneur & mon Roi. — A ce compte, venez, suivez-moi », & Maugis conduisit Renaud dans son Palais, & lui fit voir le Roi endormi. Alors Maugis embrassa Renaud, ceignit une écharpe, prit un bourdon &, pour ne pas offrir à Charlemagne un objet odieux, il sortit de Montauban sans rien dire à personne : le Portier seul le vit sortir. Il alla vers la Dordogne, passa la riviere, entra dans un bois épais, & marcha jusqu'à neuf heures de la nuit, qu'il rencontra sur une hauteur un hermitage abandonné ; il s'y reposa jusqu'au jour. Le lendemain il examina cette retraite : c'étoit une grotte très-bien exposée, entourée de quelques arbres, moins épais que dans le reste de la forêt ; un petit verger, planté du côté du midi, produisoit des fruits de toutes les saisons ; à leurs pieds étoient des herbes potageres & des racines de toute espece ; devant l'ouverture de la grotte, fermée par une forte natte, couloit une fontaine d'une eau claire & limpide ; Maugis entra dans une autre petite grotte qui étoit à côté, c'étoit une chapelle ; il se prosterna, pria l'Etre suprême de lui pardonner ses égaremens, & se sentit pénétré d'une si sainte ferveur, qu'il résolut de faire sa demeure dans cette solitude, de renoncer au monde, & de ne vivre que des fruits, des herbes & des racines que la terre accorderoit au travail de ses mains ; il fit sur-tout des vœux pour que le ciel mît la paix entre Charlemagne & les quatre fils d'Aymon ; il résolut, si cette paix s'établissoit, de passer le reste de ses jours dans cet hermitage, d'y expier les maux qu'il avoit causés pour venger la mort du Duc de Beuves son pere ; car, quoique sa vengeance fut légitime, il eut pu, par un pardon généreux, épargner tout le sang que la guerre avoit fait verser.

Il n'avoit eu d'abord d'autre projet, en s'éloignant de Montauban, que de ne pas irriter Charlemagne par sa

présence, & de mettre ses cousins en droit de pouvoir répondre, au cas que Charles persistât à leur demander de le lui livrer, qu'il avoit disparu & qu'ils ignoroient en quel lieu de la terre il s'étoit retiré, & en effet ils ne le savoient point alors.

CHAPITRE XVII.

Conseil des fils d'Aymon sur le sort de leur prisonnier. Réveil de Charlemagne ; sa fermeté ; prieres de Renaud pour la paix ; attendrissement du Roi ; Pinabel change ses dispositions. Extrême générosité de Renaud : liberté de Charlemagne ; vaine remontrance des Chevaliers. Continuation du blocus ; assaut général ; les troupes de Charles sont repoussées ; famine horrible : le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la Ville, sa disgrâce, sa retraite de l'armée. Nouvel assaut aussi inutile que le premier.

CHARLEMAGNE dormoit d'un sommeil profond ; Maugis seul savoit le moment où le charme devoit finir. Renaud appela ses freres & leur demanda ce qu'ils devoient faire de Charlemagne, & quelle vengeance ils vouloient prendre de lui ? Alard opina qu'il falloit profiter de cette circonstance pour le forcer à faire la paix ; Guichard vouloit qu'on le retînt dans un endroit écarté du Palais, qu'on en renvoyât tous les François & que, dans l'absence du Roi, Renaud & les Chevaliers François mécontens, s'emparassent d'une partie de ses Etats : Richard, qui ne pouvoit oublier que Charlemagne avoit voulu le faire périr d'une mort ignominieuse, vouloit l'immoler à sa fureur ; mais Renaud, après avoir rêvé quelque temps, leur dit : « Mes freres, oubliez-vous » que Charles est notre Souverain ? Quelqu'injuste qu'il » soit à notre égard, ce n'est pas à nous à punir ses » injustices. Notre défense est de droit divin ; mais une » vengeance telle que celle que vous proposez, nous

» rendroit odieux à l'univers. Quel Chevalier, quel » que déloyal qu'il fût, voudroit avouer pour son ami, » des assassins teints du sang de leur Souverain, ou les » usurpateurs de ses Etats » ?

Renaud fit appeler Roland, Naimes, Oger, Turpin & tous les Chevaliers du parti de Charlemagne qui se trouvoient à Montauban. « Seigneurs, leur dit Renaud, » vous êtes tous mes amis ; j'espere que j'obtiendrai » bientôt la paix que je desire : j'ai en mon pouvoir » un prisonnier d'une telle importance, que le Roi ne » peut manquer de me l'accorder pour sa rançon ».

Tous les Chevaliers étoient dans l'impatience de savoir quel étoit ce prisonnier, & quand Renaud leur eut nommé Charlemagne, ils n'en pouvoient rien croire. Renaud leur raconta comment Maugis l'avoit emporté tout endormi sur Bayard. Naimes ne douta pas que le ciel par ce miracle ne s'expliquât en faveur de la paix. Renaud les conduisit dans l'appartement de Maugis, où ils trouverent le Roi dormant encore. Roland, qui pensoit qu'il n'y avoit que celui qui avoit fait le charme qui pût le détruire, étoit d'avis qu'on fit venir Maugis ; mais on le chercha vainement. On fit venir le Portier de la Ville qui l'avoit vu sortir ; il raconta que Maugis étoit parti les larmes aux yeux ; qu'il avoit dit qu'il ne rentreroit plus à Montauban, & que, pour ne pas mettre un obstacle à la paix, il alloit se retirer dans le fond d'un désert. Richard & ses freres pleurerent amérement la perte de leur cousin. « Hélas ! disoit Richard, sans lui » j'aurois péri d'une mort infâme ; c'est pour nous qu'il » s'est exposé au courroux du Roi ». Richard, dans son désespoir, étoit prêt à commettre le plus affreux des parricides. « O Richard, lui dit Naimes, y pensez- » vous de vouloir ôter la vie à qui ne peut la défendre ? » & à qui encore !.... » Richard fut frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, & rougit de son projet.

Tandis qu'ils parloient, l'enchantement cessa : Charles jeta les yeux autour de lui ; il crut s'être éveillé dans sa tente, au milieu de ses Chevaliers ; mais il crut dormir encore, lorsqu'il s'apperçut qu'il étoit dans le Château de Montauban, au pouvoir des fils d'Aymon. Loin de

faire paroître la moindre crainte, il jura de nouveau qu'il ne consentiroit à la paix que lorsqu'on lui auroit remis Maugis, pour en disposer comme il le jugeroit à propos.

« Eh! quoi, Sire, s'écria l'impétueux Richard, vous » êtes notre prisonnier & vous nous menacez! ah! pour » être dans ton Château, répondit fiérement Charlemagne, en suis-je moins ton Roi? Et parce que vous » êtes Roi, réplique Richard plus fiérement encore, » vous est-il permis d'être injuste à notre égard »? mais Renaud imposa silence à son frere: « Quelle que » soit la volonté du Roi, dit-il, c'est à nous de nous » soumettre & d'implorer sa clémence: nous sommes » ses sujets, & notre partage est de le servir quand il » nous commande en Roi, & de nous défendre quand » il nous traite en ennemis ».

Renaud, ses freres & tous les Chevaliers, tomberent aux genoux de Charlemagne: Grâce, Sire, s'écria Renaud, grâce pour mes freres, pour Maugis & pour » moi; nous nous livrons à vous, sauf notre honneur; » accordez-nous la paix, & notre sang est à vous, non » pour le répandre sur un échafaud, mais dans les » combats & à votre service. S'il vous faut une victime, » ordonnez-moi des entreprises au-dessus des forces humaines, j'y périrai, content de mourir au chemin de » l'honneur; mais pardonnez à mes freres, & rendez-leur ce qui leur appartient. Je consens à tout, répondit » Charlemagne, pourvu qu'on me livre Maugis. Sire, » j'ai dit que nous nous livrerions à vous, sauf notre » honneur, & vous demandez que nous vous abandonnions notre cousin? non, Sire; jamais je n'y consentirai; l'amitié que j'ai pour lui me le défend encore » plus que mon honneur même: je donnerois ma vie » pour la sienne, & mes freres à cet égard pensent tous » comme moi. D'ailleurs Maugis, prévenant votre demande & ne voulant point être un obstacle à la paix, » a pris le parti de s'éloigner pour ne plus paroître dans » Montauban ».

Les Barons certifierent que Maugis avoit disparu, & ils se jetterent encore aux genoux de l'Empereur; ils demanderent la grâce des quatre fils d'Aymon avec tant

de zele & de larmes, qu'il commençoit à s'attendrir; quoiqu'il marqua encore des doutes sur le départ de Maugis. Pinabel profita du soupçon du Roi, & feignant de prendre la parti des fils d'Aymon, qui ne se méfioient point de lui, prit la parole : « Il est temps, » Sire, que cette guerre qui épuise vos Etats ait un » terme. Je sens que votre cœur ulcéré répugne à se » déterminer, & que le pardon des outrages que vous » a faits Maugis est un sacrifice pénible. Je suis persuadé » qu'il est sorti de Montauban; cependant, comme » vous pourriez croire que c'est encore une ruse, em- » ployez ce jour à faire des recherches, & si en effet » il a été assez généreux pour s'exiler lui-même, cette » action héroïque doit vous engager à le comprendre » dans le pardon que vous accorderez à ses cousins ».

Charlemagne adopta cet avis, que les Chevaliers combattirent en vain, & qu'ils auroient bien plus désapprouvé, s'ils eussent vu le piége qu'il cachoit; mais Pinabel avoit l'art de séduire, & quoiqu'il fut regardé comme un homme de peu de courage, on ne le soupçonnoit pas d'être fourbe & méchant.

Quand il se vit seul avec Charlemagne. « Eh quoi! » Sire, lui dit-il, après toutes les ruses que Maugis a » exercées contre vous, il ne vous est donc pas possible » de vous en garantir? Pouvez-vous penser que Maugis » ait abandonné ses cousins, lorsque son secours leur est » plus nécessaire que jamais? Pourquoi, & comment » vous trouvez-vous dans Montauban? Y êtes-vous venu » de votre plein gré, n'est-ce pas encore Maugis, qui, » par son art diabolique, vous y a transporté? Souffrirez- » vous qu'il se joue toujours impunément de vous? Que » dis-je? se jouer? souvenez-vous, Sire, qu'il n'y a pas » encore huit jours qu'il eut l'audace de vous enchaîner; » que peu de jours avant il vous prouva que votre vie étoit » entre ses mains. La croyez-vous en sûreté ici? & » tant que Maugis vivra, la sera-t-elle jamais? Ne » doutez point, Sire, que le traître ne soit dans Mon- » tauban; peut-être dans ce moment entend-t-il tout ce » que je vous dis : n'a-t-il pas l'art de se rendre invisi- » ble? Croyez-vous que les fils d'Aymon fussent si

» empressés à obtenir leur grâce, s'ils n'avoient des pro-
» jets dangereux ? Beaux-freres du Roi d'Aquitaine,
» soutenus par une valeur téméraire, protégés par les
» secrets de Maugis, qu'ont-ils besoin de grâce ? Ils vous
» tiennent, pour ainsi dire, dans leurs fers, & ils sont
» à vos genoux ; ils peuvent vous forcer à capituler,
» & ils vous parlent en supplians. Sire, tant de contra-
» dictions couvrent quelque mystere. Si l'on pouvoit
» ajouter foi à des bruits populaires, ces contradictions
» apparentes ne seroient point inexplicables ; mais une
» rumeur que je ne puis croire »..... Le Roi voulut sa-
voir quels étoient ces bruits ; il ordonna à Pinabel de
ne lui rien cacher. « Sire, reprit Pinabel, il y a quelque
» temps qu'Oger fit prisonniers deux Archers de Re-
» naud ; ils disoient hautement dans le camp que bien-
» tôt les choses changeroient de face ; que Maugis avoit
» promis à Renaud de le faire monter sur le trône de
» France ; que déjà plusieurs de vos Pairs & de vos Barons
» souffroient impatiemment la dureté que vous exerciez
» à l'égard de la famille d'Aymon, à laquelle ils appar-
» tenoient ; que Renaud, profitant de ce mécontente-
» ment, acheveroit de les gagner ; que Maugis se char-
» geroit du reste. Je n'ajoute aucune foi à ce discours ;
» mais cet empressement des fils d'Aymon à demander
» la paix, lorsqu'après tout ils peuvent s'en passer, ne
» sembleroit-il pas indiquer le desir de se mettre à portée
» de séduire & d'intriguer ? Ces deux prisonniers dispa-
» rurent deux jours après ».

« Mais je veux que mon zele m'aveugle, & que mes
» conjectures ne soient que les rêves d'un sujet fidele,
» qui craint pour les jours de son Roi : songez à l'exem-
» ple que vous allez donner à vos Chevaliers, l'ambition
» excite à la révolte, & l'impunité l'autorise. Il y a,
» dans vos Etats, des feudataires aussi braves & plus
» puissans que Renaud : eh ! qui sait si Roland, dont
» il a gagné l'affection, qui sollicite votre clémence
» pour les fils d'Aymon, encouragé par le pardon qu'on
» vous arrache, n'essayera pas, dans un moment
» de dépit, car, vous savez, Sire, combien il est
» bouillant & emporté, de se soulever contre vous, &

» d'obtenir par la force, ce que vous refuserez à ses
» importunités ? Renaud est, dit-on, franc, sincere &
» généreux, & vous m'avez souvent dit que vous ne
» pouviez lui refuser votre estime. Il vous a séduit par
» je ne sais quelles vertus. Eh bien ! si, par un excès
» de bonté, vous voulez faire grâce aux fils d'Aymon,
» gardez-vous du moins d'y consentir avant de vous être
» assuré de Maugis ».

Le lendemain Charlemagne rassembla les Pairs & les fils d'Aymon. Il leur dit qu'il étoit résolu de faire grâce à Renaud & à ses freres, puisqu'il l'avoit promis ; mais qu'il ne pouvoit violer le serment qu'il avoit fait de mettre Maugis hors d'état de lui nuire à l'avenir ; qu'ils n'avoient qu'à le remettre entre ses mains ; & qu'à cette condition ils pourroient compter sur son amitié. Alors Renaud prit la parole : « Sire, dit-il, puisqu'il n'y a aucun
» moyen de fléchir votre colere, que j'ai fait tout ce
» qu'un Sujet fidele & un bon Chevalier pouvoit faire,
» que je me suis abaissé à la plus humble priere, Sire,
» vous êtes le maître de sortir quand vous voudrez de
» cette Ville ; les portes vous sont ouvertes, ne craignez
» rien des quatre infortunés que votre dureté réduit au
» désespoir ; ils aimeroient mieux périr que de faire
» aucun outrage à leur Souverain. Vous les forcez de
» penser que s'ils étoient en votre pouvoir, comme vous
» êtes au leur, vous leur feriez éprouver votre ressenti-
» ment : cette affligeante idée n'est pas une raison pour
» eux, de manquer au respect qu'ils vous doivent. Si
» nous vous refusons de vous livrer Maugis, ce n'est
» point par désobéissance, c'est parce que nous ferions
» une action lâche & malhonnête ».

Alors Renaud appela un de ses Ecuyers & lui ordonna de faire seller Bayard pour reconduire le Roi. Renaud l'accompagna jusqu'aux portes de Montauban, & en le quittant, il mit encore un genou à terre. Charlemagne ne put s'empêcher d'admirer tant de vertu ; il dit même à Renaud qu'il le plaignoit d'avoir une si grande tendresse pour son cousin. Renaud s'en retourna, & Richard lui dit : « Ah ! mon frere, je crains bien que vous ne
» vous repentiez de tant de générosité. Mon frere,

» répondit Renaud, je ne puis jamais me repentir d'avoir » fait mon devoir ».

L'armée qui étoit dans la douleur de l'absence de Charlemagne, se partagea entre la joie & la surprise en le voyant revenir, monté sur Bayard; il n'y eut personne qui ne crut que la paix étoit faite entre les fils d'Aymon & le Roi; mais on fut dans l'admiration de la courtoisie de Renaud, quand on apprit que Charlemagne avoit refusé de leur faire grâce : on ne savoit pas que sans Pinabel elle alloit être accordée.

On demanda des nouvelles de Roland, de Naimes, d'Oger : « Ils ont abandonné le Roi, répondoit Pinabel, » pour suivre le parti de Renaud ». On ne doutoit pas du moins que Renaud ne les retînt pour ôtages de la paix; mais quelle fût la surprise de l'armée, lorsque Charles ayant renvoyé Bayard, on vit arriver les Chevaliers, à qui Renaud avoit permis de s'en retourner pour ne pas les exposer à la colere du Roi.

Tant de grandeur d'ame eut dû fléchir Charles; mais il étoit livré à de lâches Courtisans, ennemis des fils d'Aymon, & qui, pour satisfaire leur vengeance, compromettoient la gloire de leur maître. Cependant il ne put s'empêcher de dire à Pinabel, que des procédés si généreux de la part de Renaud, étoient bien opposés aux projets dont il lui avoit parlé ». Sire, répondit Pi- » nabel, Renaud connoît mieux que vous l'art de trom- » per & de séduire. Si dans ce moment il paroissoit dans » votre camp, il n'y a peut-être pas un Chevalier qui » ne fût prêt à le défendre. C'est par ces dehors impo- » sans qu'on gagne les cœurs ».

A peine les Barons & les Pairs furent-ils rentrés que Charles ordonna un assaut général. Il vouloit en même-temps surprendre Renaud, & juger du fonds qu'il pouvoit faire sur les conjectures de Pinabel, par la conduite des Chevaliers. Cependant Naimes ne cessoit de lui vanter la grande ame de Renaud, sa soumission & sa confiance; il lui représentoit les fils d'Aymon comme les plus vaillans Chevaliers du monde; il prévoyoit que la conquête de Montauban causeroit des pertes dont on pourroit se souvenir long-temps; il lui répétoit que la guerre n'avoit

n'avoit causé que trop de maux; que les campagnes étoient dévastées; qu'il en coûtoit déjà à l'Etat des sommes immenses qui auroient pu être employées à chasser les Sarrasins qui faisoient des incursions jusques dans l'intérieur de la France. « Ils jouissent tranquillement, disoit-il, du fruit de nos querelles intestines; ils se félicitent de voir leurs ennemis se faire plus de mal eux-mêmes, qu'ils n'en auroient reçu de leurs véritables ennemis. Les Sarrasins n'ont plus à regretter de n'avoir pas de vaillans Chevaliers à opposer aux nôtres, & qu'ont-ils à desirer, puisque nos Chevaliers se détruisent eux-mêmes »?

Ainsi parloit Naimes, mais Charles prévenu, jetant sur lui un regard de fureur: « Naimes, dit-il, craignez ma vengeance pour vous-même, & non pour mes ennemis, dont les intérêts vous sont trop chers. Un zele si importun commence à me devenir suspect; il semble tenir moins du protecteur que du complice. Je suis résolu de ne point pardonner aux fils d'Aymon, à moins qu'ils ne me livrent Maugis ou qu'ils ne m'apportent sa tête; & je regarderai comme mon ennemi quiconque me parlera en leur faveur ».

Malgré la terreur que ce discours causa aux Barons, Oger ne put s'empêcher de dire: « Certes, l'inébranlable fermeté du Roi doit bien encourager ses Chevaliers à la bienfaisance & à la générosité. Si Renaud n'eut point été généreux, on se fut borné à le blâmer, & parce qu'il l'a été, nous allons le combattre, détruire sa retraite, & peut-être le livrer à un ennemi qu'il a comblé d'honneurs & de respects. Allons, Chevaliers reconnoissans, profitons de la liberté que Renaud nous a rendue, pour mettre sa ville à feu & à sang, & pour égorger sa famille, le Roi l'ordonne, il faut être ingrats ou rebelles; partons ». En effet ils s'approchent aussi-tôt des murs, traînent après eux les échelles, les catapultes & les béliers. Renaud les voit du haut des murs, il fait sonner le cor pour avertir ses troupes. Au premier signal, les remparts furent couverts de soldats; ils attendirent les François, qui s'élancerent dans les fossés, & planterent leurs échelles

ſans obſtacle ; mais dès que les aſſiégés les virent prêts à monter, ils firent tomber ſur eux une pluie d'huile bouillante & de poix fondue, qui s'attachoit à leur armure & à leurs habits, & qui les brûloit juſqu'aux os. Ils rouloient d'énormes rochers, qui écraſoient les échelles. Les fils d'Aymon dirigeoient ſi bien leurs coups que rien ne tenoit ſous les remparts. Il n'y avoit pas une heure que l'aſſaut avoit commencé, & le Roi craignant de perdre les troupes qu'il y avoit envoyées, fit ſonner la retraite : il ſe borna à tenir la Ville bloquée, jurant qu'il ne léveroit le ſiége que lorſqu'il auroit affamé & pris le Château, ou que les aſſiégés ſe rendroient à diſcrétion. Il poſta un corps de deux cents Cavaliers à chaque porte, afin que perſonne ne ſortît ; Renaud fut conſterné de ce projet, parce que les vivres commençoient à manquer. Alors Richard lui reprocha de n'avoir pas gardé le Roi ; mais malgré le danger qui les menaçoit, Renaud ne put ſe repentir de ſa générosité.

Cependant la faim commençoit à ſe faire ſentir ; elle augmenta tous les jours & ſes progrès devinrent terribles. D'abord on ménagea le pain & les alimens ordinaires ; malgré cette économie ils manquerent tout-à-fait. On eut recours à toutes les reſſources que la néceſſité cruelle fait imaginer. On mangea les animaux de toute eſpece, les inſectes les plus révoltans parurent délicieux : on détrempa les cuirs & on les mêla avec des herbes ; on dépouilla les arbres & les ronces ; on arracha les racines les plus ſauvages ; les habitans n'étoient plus que des ſquélettes défigurés, ſans courage & ſans vigueur ; ils n'avoient de force que pour s'arracher les uns les autres quelques alimens empeſtés ; la mort les moiſſonnoit par centaines, & pluſieurs expiroient en dévorant les cadavres de leurs peres & de leurs amis. Les chevaux avoient été la pâture de leurs maîtres ; il ne reſtoit que ceux des quatre fils d'Aymon. Au milieu de la calamité publique, quelques-uns, mourant de faim, demandoient à ſe rendre. « Citoyens, leur dit Renaud, je ſuis prêt à ſauver vo» tre vie aux dépens de la mienne ; mais ſongez que ſi » nous nous rendons, le Roi ne me fera point périr » ſeul ; que ma femme, mes enfans & mes freres ſeront

» les victimes des plus cruels supplices. Nous allons nous » livrer si vous l'exigez ». Alors ils s'écrierent tous, autant que leurs voix foibles & lugubres purent se faire entendre : « Mourons, mourons tous avec les fils d'Aymon, » plutôt que de souffrir qu'ils se rendent »!

Le Duc d'Aymon fut indigné de la dureté de Charlemagne; il combattoit contre ses quatre fils, & il étoit resté fidele à son Souverain contre son propre sang. Il alla supplier Charles d'avoir pitié de ses malheureux enfans : il lui représenta que, quoiqu'il les eut bannis de la maison paternelle, il ne pouvoit se défendre de les aimer; mais Charles n'eut aucun égard à ses prieres, & comme il vit que les Pairs étonnés se regardoient, il ordonna qu'on fît des machines pour abattre la grande tour. C'étoient des catapultes qui lançoient des pierres énormes; il en donna sept à commander à Roland, six à Olivier, quatre à Naimes, quatre à l'Archevêque Turpin & autant à Oger, & enfin il eut la cruauté d'en donner trois au Duc Aymon, le foible Duc n'osa les refuser; il murmura secrétement & n'en obéit pas moins.

Les catapultes furent dressées & jeterent nuit & jour de grosses pierres, qui ravagerent la Ville & écraserent quantité d'habitans : ils souffroient ces maux plus patiemment que la famine. Renaud, outre ses propres maux, avoit à supporter ceux de sa famille, de ses troupes, & des habitans de Montauban; il versoit des larmes ameres. Yolande affectoit une tranquillité qu'elle n'éprouvoit pas; elle essayoit de le consoler; elle lui conseilloit de faire tuer deux des chevaux qui restoient pour substanter ses freres & ses enfans, & elle tomboit aux pieds de Renaud expirante de besoin : il proposa cet expédient à ses freres; mais Richard ne vouloit pas livrer le sien; il brusqua même Renaud, la faim cruelle ne connoît ni l'amour ni l'amitié. « Faites tuer Bayard, lui dit-il, » si vous le jugez à propos; c'est vous qui êtes cause » de nos peines, puisque c'est vous qui, par orgueil » plutôt que par générosité, avez accordé la liberté à » Charles ». Le jeune Aymon qui l'entendit, dit à son oncle qu'il ne falloit pas ainsi revenir sur le passé, &

qu'il étoit honteux de reprocher à quelqu'un deux fois la même chose ; qu'il n'étoit pas question de ce qui étoit fait, mais de ce qu'il falloit faire. La réflexion de cet enfant attendrit & fit rougir Richard, qui, en l'embrassant, dit à son frere de faire tuer son cheval : Alard consentit aussi que le sien fut tué ; mais il voulut qu'on épargnât Bayard, à qui tous avoient de si grandes obligations.

Ces ressources furent bientôt épuisées. Richard étoit d'avis de demander à capituler. « Ah ! plutôt, mon » cher Richard, s'écria Renaud, manger Bayard & mes » enfans que de me rendre à un Roi barbare qui nous » feroit périr du supplice des infâmes ! ne desespérons » point du ciel, dans les circonstances malheureuses où nous » nous trouvons : un jour a souvent produit de grands chan- » gemens ». Alard avoit défendu jusqu'alors la vie de Bayard ; mais il ne vit pas d'autre moyen pour vivre encore un ou deux jours. Renaud étoit consterné, sa femme, ses freres & ses enfans mourans & exténués le pressoient si vivement qu'il étoit prêt d'y consentir ; ses enfans s'arrachoient en pleurant des bras de leur mere défaillante ; Alard embrassoit le jeune Aymon qui respiroit à peine ; Richard colloit sa bouche sur Yon, & cherchoit à le ranimer de son haleine brûlante : si Renaud détournoit ses regards de ce spectacle déchirant, ils tomboient sur des objets plus effroyables encore. On avoit creusé dans divers lieux de la Ville des fosses profondes où l'on jetoit ceux dont la faim avoit terminé les jours ; là, des malheureux sans force expiroient sous le poids des cadavres qu'ils portoient & rendoient à côté d'eux leur dernier soupir ; ici, des créatures humaines déterroient & disputoient aux vers, des chairs infectes & livides, on les faisoit cuire, on les préparoit comme les chairs des animaux, & ces abominables alimens ne servoient qu'à mettre dans le sang de ceux qui s'en nourrissoient, un nouveau ferment qui rendoit leur fiévre plus dévorante.

Dans cette affreuse extrêmité, Renaud promit à ses freres que la nuit suivante ne se passeroit point sans qu'il leur procurât des secours : en effet, dès qu'elle fut venue,

il sortit secrétement de la Ville, & alla au Pavillon de son pere, qu'il avoit reconnu du haut de la tour : il rencontra le Duc Aymon qui se promenoit, triste, rêveur & cherchant à savoir ce qui se passoit dans Montauban. Son fils lui demanda qui il étoit & ce qu'il faisoit seul à cette heure ? Aymon le reconnut ; mais il dissimula : « Et toi, lui dit-il, que viens-tu chercher » dans le camp ? Ah ! mon pere ! s'écria Renaud, j'em» brasse vos genoux ; ayez pitié de vos enfans qui meu» rent de faim, qui ont épuisé toutes leurs ressources : » ayez pitié de mon épouse & d'une famille nombreuse » qui va disparoître : dans ce moment peut-être mes » enfans expirent ; je me rendrois pour les sauver, si » je croyois que le Roi se contentât d'une seule victime, » ou qu'il ne fît pas rejaillir sur eux l'infamie du supplice » qu'il me destine. Depuis trois jours, ni moi, ni ma » femme, ni mes freres, ni mes enfans, n'avons pris » aucune espece de subsistance ; & nous périssons. Il faut » que nous mourions ou que nous nous rendions à » discrétion. Seriez-vous assez cruel pour nous voir » mourir ? ou pourriez vous souffrir, qu'en nous livrant » au Roi, nous courussions au-devant des supplices » ? Le Duc Aymon ne put résister plus long-temps : un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; il embrassa Renaud, le fit entrer dans son Pavillon, & lui dit d'y prendre tous les vivres qu'il y trouveroit, ne voulant pas les lui donner lui même, pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait au Roi. Renaud pressa les genoux de son pere, prit tout ce qu'il trouva & en chargea Bayard qui portoient autant que deux chevaux auroient pu faire. Le lendemain le Duc Aymon fit rassembler dans le camp des viandes & du pain, & les lança au lieu de pierres, par le moyen des catapultes dont il avoit le commandement. Renaud assembla sa famille, & leur expliqua par quel moyen ce secours leur étoit venu.

Charlemagne fut bientôt informé, par Pinabel, de la maniere dont le Duc Aymon avoit fait passer des vivres à ses enfans. Il lui en fit un crime, & le menaça de le punir comme traître. « Sire, lui dit

» Aymon, je n'ai que trop long-temps étouffé les » cris de la nature, & c'est le seul crime que je me » reproche. J'ai banni mes enfans de la maison pater- » nelle, parce que vous vous êtes déclaré leur ennemi; » mais, Sire, ni la crainte de vous déplaire, ni » mon obéissance aveugle, ni l'envie de mériter les » bonnes grâces de mon Roi, n'ont pu les bannir de » mon cœur; je gémis de leurs maux, & je les sou- » lagerai tant que je pourrai, dût votre colere épui- » ser mon sang dans l'horreur des supplices. Le plus » cruel de tous est au fond de mon cœur, c'est la » honte & le remords d'avoir été si long-temps injuste » & cruel envers des enfans, qui, malgré ma con- » duite, ont toujours eu pour moi le même amour » & le même respect. Vous voulez les faire périr, » & vous exigez, Sire, qu'un pere enfonce le poi- » gnard dans leur sein! quand ils auroient mérité le » sort que vous leur destinez, un pere qui se ren- » droit complice de leur honte, seroit justement re- » gardé comme un monstre. Eh! de quel œil voudriez- » vous qu'on me vît, moi, qui aurois été le com- » plice de la mort de quatre enfans, les plus braves, » les plus vertueux Chevaliers qu'il y ait au monde? » Ah! Sire, ne l'espérez jamais ».

Le Duc Naimes, qui voyoit le courroux du Roi s'enflammer, interrompit le Duc Aymon: « C'est trop » long-temps, Sire, dit-il, avoir retenu Aymon auprès » de vous. Le sacrifice qu'il vous fit en se séparant de » ses enfans, auroit suffi au Souverain le plus absolu. » Un despote pense qu'il peut disposer de la fortune » & de la vie de ses Sujets; mais il y en a peu, » qui exigent qu'à leur ordre suprême, on immole » les droits de la nature. Renvoyez le Duc Aymon, & » traitez-le plutôt comme ses enfans, que de vouloir » qu'il en soit le bourreau ».

Le Roi suivit le conseil de Naimes, & en se retirant, ce pere infortuné, demanda pardon aux Barons & aux Pairs, de la foiblesse qu'il avoit montrée jusqu'à ce jour, & leur recommanda ses enfans.

Cependant Charlemagne, qui craignit, qu'à l'exemple

d'Aymon, on ne se servît de la catapulte pour fournir des vivres aux assiégés, ordonna de les détruire, & bientôt la faim se fit sentir dans Montauban avec la même fureur. La famille d'Aymon se trouva réduite aux mêmes extrémités, & la mort de Bayard fut encore demandée. Renaud s'y étoit déterminé; mais au moment d'exécuter son projet, Charlemagne, impatient que les assiégés ne forçassent point les fils d'Aymon à se rendre, crut qu'en donnant un assaut à la Ville, il s'en rendroit aisément le maître. Il fit porter au pied des murs, des échelles, des tours roulantes, & fit marcher l'élite de l'armée; mais comme si le désespoir ou plutôt l'espérance de trouver sur les remparts une mort qui terminât leurs souffrances en les couvrant de gloire eût ranimé leurs forces, les Gascons firent pleuvoir sur les assiégeans, une si grande quantité de pierres & de feux qu'ils les contraignirent de se retirer.

CHAPITRE XVIII.

Les fils d'Aymon abandonnent Montauban, ils en sortent secrétement avec les habitans. Ils se retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut assiéger Dordogne: Renaud le prévient. Bataille sanglante. Le Duc Richard de Normandie prisonnier de Renaud; sage conseil de Roland; fermeté du Duc. Mort du Roi d'Aquitaine.

Au moment où Renaud n'avoit plus de ressources pour sauver ses enfans, sa femme, ses freres & Bayard; au moment où ils avoient projeté de s'enfermer dans la citadelle & d'y mettre le feu, en laissant aux habitans la liberté de se rendre, un vieillard se présente à Renaud & lui dit: « Monseigneur, je vois qu'il est impossible de sauver cette malheureuse Ville: tant que j'ai vu la plus petite lueur d'espérance, j'ai gardé mon secret; mais le moment est venu d'abandonner

» Montauban..... Respectable vieillard, lui dit Re-
» naud, que venez-vous me proposer? Quoi! ces géné-
» reux habitans ont mieux aimé souffrir les horreurs de
» la faim & une mort cruelle, que de se rendre, &
» vous voudriez ... Non, Monseigneur, reprit le
» vieillard, il ne faut pas se livrer à Charlemagne....
» Ah! je t'entends, eh bien! charge-toi de l'exécu-
» tion: vas, ordonne, donne des torches à tout ce qui
» reste d'habitans, fais porter de la paille dans toutes
» les maisons, & que chacune serve de bûcher à sa
» famille. N'est-ce pas là le conseil que tu viens me
» donner? il est cruel; mais il est d'un citoyen géné-
» reux, & je t'en remercie. Sans doute, reprit le
» vieillard, je préférerois ce parti à celui de me rendre;
» mais je viens vous en offrir un plus doux. Nous pou-
» vons sortir de Montauban sans que le Roi puisse l'em-
» pêcher. Votre Château est construit sur les ruines
» d'une ancienne citadelle, dont le Seigneur fut un
» homme très-habile dans toutes les ruses de guerre;
» au-dessous d'une des tourelles du rempart, un ca-
» veau communique à un souterrain, qui conduit jusqu'au
» bois de la Serpente; mais l'ouverture du caveau est si
» artistement fermée, que personne ne la connoît &
» ne peut même la soupçonner; ce sont les mêmes bri-
» ques & la même terre du rempart, & si je ne sa-
» vois par moi-même l'endroit qu'il faut creuser,
» quand même je serois prévenu qu'il y a une ouver-
» ture, je la chercherois envain ».

Le vieillard qui avoit amené des ouvriers, y conduisit Renaud, & lui montra les briques & la terre qui masquoient l'ouverture; quand la terre fut ôtée, on trouva le caveau, & ensuite le souterrain. Renaud assembla tous les habitans, leur donna des torches & du feu; il fit prendre aux plus robustes ce qu'il y avoit de plus précieux dans Montauban, & les conduisit à la caverne; les torches les éclairerent. Alard & Guichard marchoient à la tête, Richard & Renaud fermoient la marche. Ils avoient déjà fait une partie du chemin, lorsque Renaud se ressouvint qu'ils avoient laissé le Roi Yon, qui étoit malade. « Continuez votre marche, dit-il, à Richard, je

» vais chercher le Roi d'Aquitaine : il mourroit de faim, » ou tomberoit peut-être entre les mains de Charlemagne, & je ne veux point avoir sa mort à me reprocher. Ah ! mon frere, répondit Richard, le traître » n'a que trop vécu : ne nous cause-t-il pas assez de » maux ? Mon frere, reprit Renaud, il est coupable & » malheureux ; & l'état déplorable où nous sommes ne » doit-il pas seul nous inspirer de la pitié pour ceux » qui souffrent ? A quoi serviroient les revers s'ils ne » nous rendoient pas meilleurs » ? En disant ces mots, il partit pour aller chercher le Roi, & recommanda à Richard de veiller sur la troupe. Il ne tarda pas à ramener Yon, qu'il avoit fait monter en croupe sur Bayard.

Au point du jour ils trouverent l'issue de la caverne, & le vieillard leur fit reconnoître l'endroit du bois de la Serpente où ils étoient. Renaud se ressouvint qu'il n'étoit pas éloigné de l'hermitage d'Arsene, vieux solitaire, autrefois Chevalier, qu'il avoit vu chez le Duc Aymon, son pere ; il avoit quitté le monde & la Cour à l'occasion de quelqu'injustice qu'il avoit essuyée. Renaud demanda à ses freres s'ils ne jugeoient pas à propos d'aller le voir en attendant la nuit, pour ne pas entrer de jour à Dordogne. Ils y consentirent ; mais ils furent arrêtés par un spectacle qui leur arracha des larmes. Leur troupe, en voyant de l'herbe fraîche, ne put s'empêcher de la brouter & de s'écarter dans le bois. Renaud eut bien de la peine à les rassembler ; il représenta à ces infortunés combien il étoit dangéreux de se séparer, & les assura que bientôt ils auroient de quoi manger.

Lorsque le bon hermite reconnut Renaud, il courut l'embrasser ; malgré la maigreur d'Yolande, Arsene fut frappé de sa beauté ; il leur fit à tous l'accueil le plus gracieux. Renaud lui raconta en peu de mots l'excès de leur misere : Arsene eut bien voulu appaiser la faim de toute la troupe ; mais ses provisions n'étoient pas suffisantes. Il dit aux uns d'aller cueillir les herbes qu'il leur indiqua ; aux autres d'arracher des racines ; il prit

tout ce qu'il y avoit de légumes dans son jardin : il vit des Bergers sur une hauteur qui conduisoient des moutons, il envoya Richard en acheter dix. Tandis que les uns les tuoient & les écorchoient, les autres faisoient des broches avec des bâtons de saules & de noisettes ; d'autres formoient des trous dans la terre & y allumoient du feu ; Arsene nettoya les herbes & les racines, & les fit cuire comme il put dans les casques des Cavaliers ; car, pour toute batterie de cuisine, il n'avoit qu'une petite marmite de fer. Quand tout fut prêt, le bon hermite leur défendit de se servir eux-mêmes. « La faim » que vous avez soufferte, leur dit-il, vous feroit » manger avec trop d'avidité, & trop d'alimens sur- » chargeroit vos estomacs affoiblis ; il commença par leur faire prendre des alimens liquides & humectans ; il leur distribua les viandes en petite quantité ; il les conduisit si bien que personne ne fut incommodé.

Les fils d'Aymon, Yolande & ses fils, & le Roi d'Aquitaine, après avoir servi la troupe, passerent le reste de la journée avec l'Hermite, lui racontant leurs aventures & les maux qu'ils avoient soufferts pendant le blocus de Montauban, & donnant des larmes ameres à ceux que la faim avoit enlevés ; quand la nuit fut venue, ils prirent congé d'Arsene & se remirent en marche : Renaud avoit eu la précaution d'envoyer Richard avec un détachement annoncer son arrivée. Arsene lui avoit procuré un cheval. Dès que les habitans de Dordogne eurent appris que Renaud arrivoit, ils sortirent tous, & vinrent à une lieue au-devant de lui, & le conduisirent à la forteresse. Le reste de la nuit, qui étoit déjà avancée, se passa en réjouissances, & le lendemain Renaud reçut la foi & hommage de tous les Barons & Chevaliers du pays.

Huit jours s'étoient passés sans que Charlemagne eut vu paroître personne sur les murs de Montauban. Il fit le tour des remparts, & rien n'y paroissoit. Il assembla ses Pairs, & leur dit que sans doute les assiégés avoient mieux aimé périr tous de faim que de se rendre ; qu'il falloit s'en assurer, & ordonna, pour le lendemain, un

assaut général ; il marcha à la tête des troupes, on battit les murs, & personne ne les défendit. Alors on ne douta plus que la mort n'eut tout moissonné. On dressa l'échelle la plus haute contre le mur, & Roland monta le premier ; il fut suivi d'Oger, d'Olivier & de Naimes. Ils ne virent par-tout qu'une solitude : aucune espece d'animaux ne la vivifioit, tous avoient servi de pâture aux assiégés : une odeur infecte qui s'exhaloit des fosses remplies de cadavres ; un silence que le cri du plus petit insecte n'interrompoit point, imprimoient aux Chevaliers une terreur involontaire : ils entrerent dans quelques maisons & trouverent les restes infects de membres humains à demi-cuits, qui paroissoient avoir été dévorés ; ils détournerent leurs regards de cet horrible spectacle, & se hâterent d'aller ouvrir les portes au Roi : Il fit chercher par-tout les restes des fils d'Aymon, car il ne doutoit plus qu'ils n'eussent péri.

Renaud fut averti que Charles étoit dans Montauban ; il vouloit l'aller assiéger à son tour, & comme le Roi croyoit n'avoir plus d'ennemis, & qu'il se livroit à une sécurité dangereuse, Renaud eût pu le surprendre ; mais Yolande s'opposa à son projet. Ce fût sans doute une grande faute dans un guerrier tel que Renaud ; mais Yolande lui rappela qu'il avoit juré de se défendre contre Charlemagne & de ne l'attaquer jamais.

Cependant Pinabel, à force de fouiller, trouva l'ouverture du souterrain ; il alla faire son rapport à Charles, & ajouta que Maugis leur avoit ouvert cette route voisine des enfers. Naimes s'y transporta & dit au Courtisan : « Ta méchanceté te fait toujours trouver des » raisons de blâmer les absens. Ne vois-tu pas que cette » caverne est creusée depuis des siécles, & qu'on n'a » fait que la déboucher ? Tant mieux, reprit Pinabel, » il sera plus aisé d'on trouver l'issue ; car, si ç'eut » été l'ouvrage de Maugis, je n'aurois conseillé à per- » sonne de s'y engager ». Il conseilla à Charlemagne d'y faire entrer quelques Archers intrépides. Naimes, qui haïssoit Pinabel, lui dit qu'il ne connoissoit personne dans l'armée plus propre que lui à une telle entreprise.

Pinabel n'osa refuser ; il fit allumer quantité de torches, prit avec lui une cinquantaine d'Archers, & n'entra qu'en tremblant ; à peine eut-il fait quelques pas qu'il retourna tout effrayé : il rapporta, qu'il étoit impossible d'aller plus avant, que l'air intercepté empêchoit de respirer. Roland éclata de rire en voyant la frayeur de Pinabel ; il lui arracha la torche de la main & ne se fit suivre que de son Ecuyer ; il avança sans obstacle & se trouva enfin dans un bois qu'il ne reconnut point ; il revint par la même route, fit son rapport à Charlemagne & l'assura que Renaud s'étoit sauvé par cette caverne, & qu'il avoit reconnu les pieds de Bayard imprimés dans le sable : sur ces indices, le Roi envoya de tous côtés pour savoir où Renaud pouvoit s'être retiré ; il logea son armée à Montauban, & les Pairs se féliciterent en secret de la fuite des fils d'Aymon.

Enfin un des Espions que Charlemagne avoit envoyés à la découverte des fils d'Aymon, lui rapporta qu'il les avoit vus à Dordogne, qu'ils y avoient une Cour brillante, qu'ils répandoient, sur les compagnons de leurs disgrâces, les bienfaits à pleines mains, qu'il ne concevoit pas où ils pouvoient avoir pris un si riche trésor, & qu'ils avoient déja rassemblé une armée formidable.

Le Roi, irrité par ses mauvais succès, jura d'aller assiéger Dordogne ; il fit sonner les trompettes afin que chacun s'armât, & quand le camp fut levé & que tout fut prêt, il fit sonner la marche ; ils arriverent en deux jours à Montorgueil, d'où l'on apperçoit les clochers de Dordogne. L'armée y coucha cette nuit, &, dès le point du jour, Renaud vit les premieres troupes s'avancer ; il ne jugea pas à propos de se laisser assiéger comme à Montauban ; mais d'attaquer le premier ; il fait sonner le cor, tout s'arme, on sort de la Ville en bon ordre. Renaud fait sentir à son armée, qu'elle avoit non-seulement à se venger des maux qu'ils avoient essuyés à Montauban, mais à satisfaire la vengeance de leurs concitoyens, de leurs parens, de leurs amis.

Charlemagne fut surpris de voir les fils d'Aymon à la tête d'une si brillante armée. Lorsque Renaud fut à

portée, il dit à Richard, qui vouloit tomber sur l'avant-garde, de suspendre un moment, parce qu'il vouloit parler encore au Roi, & lui demander la paix. Richard essaya vainement de l'en empêcher. Renaud s'approcha de Charlemagne, & s'inclinant devant lui : « Sire, lui » dit-il, tout ce que nous venons de souffrir devroit » vous avoir appaisé ; je viens encore vous supplier de » nous accorder la paix ».

Le Roi, plus irrité que jamais, rejeta sa priere avec mépris, & ordonna à ses gens de tomber sur lui. Renaud, plus indigné encore, pousse Bayard, fond sur un Chevalier trop prompt à obéir aux ordres du Roi, le frappe dans la poitrine & le fait tomber aux pieds de Charles, où il expire.

Charles excitoit ses troupes du geste & de la voix. Naimes, en prenant l'Oriflamme, lui dit qu'il devroit accorder la paix à Renaud, puisqu'il la lui demandoit encore après tant de sujets de ressentiment. « Naimes, » lui répondit le Roi d'un ton sévere, quand j'assem- » blerai mes Pairs, & que je vous demanderai des con- » seils, je vous permettrai de m'en donner ; ici votre » devoir est de porter mon Oriflamme d'une main, » & de l'autre de frapper sur mes ennemis ».

Renaud, voyant l'Oriflamme, se jeta dans la mêlée, renversa un Cavalier en passant, & en abattit quatre de sa lance qui se brisa. Comme il saisissoit son épée, un Chevalier s'approcha pour le prendre en défaut ; mais d'un revers Renaud fracasse son casque & lui fend la tête jusqu'aux dents ; alors il crie *Dordogne* ; rallie ses gens & leur promet le gain de la bataille.

A la voix de Renaud ses freres se mirent à frapper sur les ennemis ; chacun en abattoit de son côté, puis se joignant tous les quatre, ils réunirent leurs forces, & la mort voloit autour d'eux. Des escadrons entiers venoient les choquer & disparoissoient pour ne se rallier jamais : Charlemagne attaqua la troupe de Renaud, & tua plusieurs Cavaliers de sa main & la troupe se battoit en retraite ; alors Renaud quitta ses freres, vint à son secours, la ranima par sa présence, & Charle-

magne fut sur le point d'être entouré; mais Roland le tira d'embarras. Charles ordonna à ses Pairs de faire sonner la retraite; il convenoit que jamais Renaud ne lui avoit paru si grand & si terrible; qu'il y avoit peu de héros qui pussent lui être comparés, & que ses freres avoient fait des prodiges. L'impression que cette journée avoit faite sur son esprit y resta long-temps gravée. Richard de Normandie voulut venger l'honneur des François; il harcela Renaud dans sa retraite jusqu'aux portes de Dordogne. Renaud ne se laissa jamais entamer; il se battit toujours, & les troupes avançoient, protégées par leur arriere-garde qui faisoit face à l'ennemi. Renaud, prêt à entrer, fait filer les premieres bandes, ensuite, faisant semblant de craindre & de fuir, il entre avec précipitation; l'imprudent Duc de Normandie le suit jusques dans la Ville, Renaud avoit fait ranger de droite & de gauche, le long des murs & en dedans, trois cents hommes d'armes. Lorsque Richard de Normandie se fut engagé dans la Ville, Renaud fait masquer la porte par ses trois cents hommes, & fait prisonnier Richard avec une centaine de François, qui tenterent vainement de se faire jour.

Charlemagne, instruit de la prise de Richard de Normandie, l'un des douze Pairs, résolut le siége de Dordogne. « Sire, lui dit Roland, vous savez que » Renaud n'a pas eu d'ennemis plus redoutables que » moi; mais aujourd'hui je prendrai sa défense auprès » de vous. Il y a quinze ans que vous faites la » guerre la plus sanglante aux fils d'Aymon, & tou» jours persécutés, ils sont toujours vainqueurs; le » ciel semble s'être déclaré pour eux. Voilà donc Ri» chard de Normandie prisonnier de Renaud; il n'a » pas tenu à vous que Renaud & Richard n'aient péri » par le supplice des traîtres; vous avez dit, à la face » de l'univers, que si jamais eux ou Renaud étoit en » votre pouvoir, c'étoit le sort que vous leur desti» niez. Sire, c'étoit nous exposer à la même infamie; » car enfin, le droit de la guerre permet à Renaud

» d'user de répréſaille envers le Duc de Normandie, » & il n'y aucun de vos Pairs qui n'eût pu tomber » dans le piége où le Duc eſt tombé. Vous avez ré- » duit la guerre à ce point, qu'elle ne laiſſe au plus » brave homme que l'alternative de la victoire ou d'une » mort honteuſe; ainſi l'honneur ou la honte de vos » guerriers ne dépend plus que des caprices de la for- » tune; en quoi, certes, vous entendez mal vos inté- » rêts; car ſi le Duc périt d'une mort ignominieuſe, » la honte en réjaillira ſur vous & ſur vos Etats. » Richard a de puiſſans amis qui s'armeront pour le » venger. Sire, ſi vous voulez en croire un ſerviteur » fidele, qui n'a d'autre intérêt que votre gloire, » ſaiſiſſez l'occaſion de la priſe de Richard de Norman- » die pour faire la paix. Envoyés à Renaud deux Che- » valiers pour le réclamer; Renaud ne manquera point » de mettre la paix pour condition de la liberté du » Duc, & en l'acceptant, vous paroîtrez faire ce ſa- » crifice à Richard & à vos Pairs qui vous en feront » plus inviolablement attachés ».

« Eſt-ce là tout ce que vous aviez à me dire? ré- » pondit Charlemagne. Certes, j'aime à voir Roland » qui prétend marcher ſur les traces d'Achille, em- » prunter le langage du prudent Ulyſſe; mais Ulyſſe » eut mieux connu le caractere de Renaud; il eut ſu » que Renaud aimeroit mieux périr que d'abuſer des » droits qu'il a ſur ſon priſonnier; ainſi Ulyſſe n'au- » roit point employé pour me ſéduire le frivole motif » de la crainte de la mort du Duc Richard. Eh! » quoi, Sire, reprit Roland, c'eſt donc parce que vous » connoiſſez la courtoiſie de Renaud, que vous ne » craignez point de le perſécuter, & ce qui, pour les » autres, eſt une raiſon d'aimer & d'eſtimer, eſt » pour vous une raiſon de haïr & de tyranniſer. » C'eſt, parce que vous ſavez qu'il porte la généroſité » juſqu'à rendre le bien pour le mal, que vous lui » faites tout le mal que vous pouvez. En vérité, Sire, » c'eſt une maniere de forcer vos Sujets à ſe tenir en » garde contre la bonté de leur cœur, à laquelle je

» n'aurois jamais pensé. O Rois, tel est donc l'usage » que vous faites de votre pouvoir ! vous ménageriez » des Peuples mutins & prompts à se révolter, & » vous appesantissez la verge de l'autorité sur des Su- » jets doux & fideles, parce que vous savez que » l'honneur leur fait un devoir de l'obéissance & de la » soumission » !

Après que Renaud eut tout disposé pour la garde & la sûreté de la Ville & de la citadelle, il fit venir Richard de Normandie. « Richard, lui dit-il, vous » savez combien Charles me hait ; vous savez que son » dessein est de nous faire prisonniers, pour nous li- » vrer au supplice des scélérats, cependant ses Pairs » servent ses injustes fureurs ; quel est leur but, » n'est-ce pas de nous livrer entre ses mains ? N'étoit-ce » pas votre intention, lorsque votre imprudence vous » a conduit dans ces murs ? Le Duc Richard fut » obligé d'en convenir. Vous & les autres Pairs, con- » tinua Renaud, êtes donc les complices de l'injustice » de Charles. Complices ? reprit Richard, des Sujets » fideles obéissent, servent les passions de leur maî- » tre, sans être obligés de discuter ses raisons. Richard, » je pardonnerois cette défaite à un soldat mercenaire, » au Peuple ; mais vous, Pair du Roi de France, » un des Chefs de la nation, obligé de balancer avec » lui, la justice ou l'injustice de ses actions, d'éclairer » son autorité, je n'avance rien de trop, quand je » dis que, soutenant ses prétentions, dont l'injustice » vous est connue, vous êtes son complice. Je le se- » rois sans doute, reprit le Duc, si, pouvant l'em- » pêcher, je ne le faisois pas. Richard, lui dit Re- » naud, il n'y auroit jamais eu de tyrans, s'ils » n'eussent jamais trouvé des ministres de leurs cruau- » tés. Vous partagez donc avec lui une injustice re- » connue ? & puisque Charles, aimant mieux me » faire une guerre qui me rend son égal & qui me donne » les mêmes priviléges qu'à lui, que de m'accorder » une paix que je lui ai si souvent & si honnêtement » demandée, me laisse le pouvoir de le combattre,

de

» de le faire prisonnier & d'user avec lui de tous les » droits de la guerre, trouvez-vous qu'il y ait quel- » qu'injustice d'en user de même à votre égard? Non, » Renaud, répondit Richard, vous avez sur moi tous » les droits d'un vainqueur légitime. Je vous déclare » donc, lui dit Renaud, que si vous ne déterminez » le Roi à la paix, j'userai de tous mes avantages, » que vous périrez du même supplice qu'il me desti- » noit, & qu'il m'auroit fait subir si vous m'aviez » fait prisonnier. Renaud, reprit Richard, la repré- » saille est juste, & pour te prouver que l'égalité de » nos droits est parfaite, je te ferai observer que, » comme Charlemagne se seroit déshonoré par ta » mort, tu ne peux manquer de te déshonorer par la » mienne; & pour que tu aies moins à te repro- » cher, je veux bien t'avertir que tes menaces ne me » forceront jamais d'engager le Roi d'ajouter le parjure » à l'injustice du serment qu'il a fait de te punir de » la mort de son neveu ». Renaud ordonna qu'on gardât le Duc de Normandie avec le plus grand soin & qu'on ne le laissât manquer de rien.

Le fils d'Aymon étoit alors occupé d'un autre soin. Le Roi d'Aquitaine avoit abdiqué sa couronne en faveur de son fils, & passoit ses jours auprès de Renaud, il avoit beaucoup souffert pendant le blocus de Montauban; &, quoiqu'il eût pu se retirer dans ses anciens Etats, il aima mieux partager les disgrâces de Renaud & de ses freres. Consumé de remords, il fut attaqué d'une maladie violente; il demanda pardon aux fils d'Aymon des maux qu'il leur avoit causés; mais Renaud, oubliant ses anciennes infortunes ou ne s'en ressouvenant que pour mieux jouir du bien présent, ne voyoit dans Yon que son beau-frere : il excusoit sa foiblesse en faveur de la bonté de son cœur; il le consoloit, le servoit avec le zele d'une ame reconnoissante, qui ne croit jamais avoir assez payé les services de son bienfaiteur. Yon lui confirma la donation de la Ville & du Château de Montauban & de celui de Dordogne : il recommanda la famille d'Aymon

au Roi ſon fils, & rendit ſon dernier ſoupir dans les bras de Renaud, qui le pleura comme ſon ami, & qui lui fit faire des funérailles telles qu'elles convenoient à un Roi. Il fit tranſporter ſon corps à Bordeaux, où il fut enterré dans le tombeau de ſes peres.

Fin de la ſeconde Partie.



LES

QUATRE FILS D'AYMON.

HISTOIRE HÉROIQUE.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire,

Histoire de Pierre de Provence & la belle Maguelone.
——— de Robert le Diable.
——— de Richard ſans peur.
——— de Fortunatus
——— de ſes Enfans.
——— de Jean de Calais.

Contes des Fées de Perrault.
Contes des Fées de Mademoiſelle de la Force.



LES QUATRE FILS D'AYMON.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE XIX.

Songe de Maugis ; il vole au ſecours de Renaud ; il attaque des voleurs & les bat ; il traverſe le camp de Charlemagne ſous la figure d'un Chevalier paralytique ; il combat Pinabel, le terraſſe, lui fait une peur effroyable ; il arrive à Dordogne. Joie de Renaud & d'Yolande. Maugis préfere ſon hermitage & ſa pauvreté à la grandeur & à la richeſſe ; il repaſſe au travers du camp de Charlemagne en Hermite ; dangers qu'il court.

MAUGIS avoit pris poſſeſſion de ſon hermitage ; une nuit qu'il s'étoit endormi après une longue méditation, il ſongea qu'il avoit été tranſporté à Montauban ; il lui ſembla que Renaud & ſes freres ſe plaignoient que Charlemagne vouloit leur enlever Bayard, que Renaud le tenoit par la bride & le défendoit ; il crut entendre Charlemagne jurer que ſi jamais il étoit maître de Renaud, il le feroit périr avec ignominie ; il vit, un moment

après, Renaud aux prises avec Roland & Charlemagne, qui l'abattoient & le chargeoient de fers. Maugis, alarmé de ce songe, s'éveille, part, vole au secours de Renaud, traverse la forêt, & arrive dans un lieu fort couvert : il y trouve deux Marchands qui faisoient retentir la forêt de leurs cris; il leur demande ce qui les faisoit ainsi gémir. « Hélas! dirent-ils, des voleurs » viennent de nous enlever toutes nos marchandises & » tout l'argent que nous avions; voyez sous ces arbres » un de nos compagnons qu'ils ont blessé : nous sommes » ruinés : car, ce qu'ils nous ont pris étoit non-seule- » ment toute notre fortune, mais encore nous devions » une grande partie de ces marchandises, de sorte que » nous n'avons rien & que nous nous trouvons char- » gés de dettes que nous ne pouvons pas payer. Qu'al- » lons-nous devenir, & que deviendront nos femmes » & nos enfans »? Maugis fut touché de leurs plaintes, & leur dit de venir avec lui, qu'il les prieroit si honnêtement, que quelque discourtois que fussent ces voleurs, il les engageroit de rendre ce qu'ils avoient pris; & qu'au pis aller, s'ils s'obstinoient à refuser, il sauroit bien les y forcer à coups de bourdon. Les Marchands crurent avoir affaire à un fou; ils regarderent Maugis avec pitié, & l'un d'eux lui dit : « Pauvre homme, un » seul de ces brigands vous terrasseroit, & ils sont » sept; vous n'avez qu'un misérable bâton, sur lequel » vous vous appuyez avec effort, & ils sont bien ar- » més : eh! mon Dieu, disoit l'autre, nous sommes bien » malencontreux aujourd'hui! à peine échappés des mains » des voleurs, nous voilà aux prises avec un fou, qu'il » faudra peut-être encore battre pour nous en défaire »! Maugis rioit en lui-même de ces bonnes gens. « Dites- » moi toujours, reprit-il, quel chemin ils ont pris. Va, » crois-moi, mon ami, reprit un des Marchands, passe » ton chemin, &, par tes extravagances, ne va pas en- » core les attirer sur nous; l'autre, de plus mauvaise » humeur, le menaça. Tu as tort, lui dit Maugis, de » menacer qui veut te rendre service; mais enfin je » ne puis vous faire du bien malgré vous; c'est votre » faute, adieu. Maugis les quitta, & malgré leur bru-

talité, il ne fut pas moins touché de leur état : il suivit la trace des voleurs & les rencontra. « Seigneurs, leur » dit-il, je viens de trouver, à quelques pas d'ici, de » pauvres Marchands, qui se plaignent que vous leur » avez pris leurs marchandises, que vous les avez mal- » traités, & même l'un d'eux est dangereusement blessé : » ils pleurent, ils gémissent, & je ne doute pas que si » vous les entendiez vous ne fussiez touchés de leurs » larmes. Je me suis chargé de vous faire connoître la » situation où vous les avez réduits, & de vous enga- » ger à leur rendre ce qui leur appartient. Bon-homme, » lui dirent-ils, tu t'es chargé-là d'une assez mauvaise » commission, & nous pouvons t'assurer que tu n'en » viendras pas à ton honneur. Pourquoi non, dit Mau- » gis ? il ne faut jurer de rien ». Les voleurs regarde- rent Maugis des pieds à la tête, & se mirent à rire : « Messieurs, leur dit Maugis, je vous ai parlé poli- » ment, & vous auriez dû me répondre de même ; » mais je veux bien, à cause de votre profession, ne » pas faire attention à cela, pourvu toutefois que vous » rendiez à ces pauvres Marchands ce que vous leur » avez pris. Ecoute, gueux, lui dit le maître des vo- » leurs, tu devrois t'appercevoir que tu nous impor- » tunes. Cela se peut, répondit Maugis, on importune » presque toujours quand on veut ramener à leur devoir » ceux qui s'en sont écartés ; c'est dans l'ordre : mais » que m'importe, pourvu que vous rendiez à ces pau- » vres gens ce que vous leur avez volé ? Attends, » dit le chef en prenant un bâton & le levant sur » Maugis, voici peut-être un moyen de t'imposer si- » lence. Maugis recule, saisit son bourdon à deux » mains, & le frappe si rudement sur la tête, qu'il l'étend mort à ses pieds. Les autres voleurs s'élancent sur Maugis ; il ne fait qu'un saut en arriere, ses yeux s'enflamment, & cet homme qui, un moment auparavant, paroissoit foible & exténué, prit l'air le plus terrible ; ses yeux étinceloient, la fureur éclatoit dans chacun de ses traits : armé de son seul bourdon, il écarte les voleurs, les fatigue, les harasse, leur porte mille coups & les met en sang. « Rendez-vous, leur

» dit-il, vils scélérats, ou laissez-là votre proie & » fuyez, ou craignez le sort de votre Chef ». Les voleurs, espérant de l'accabler sous le nombre, se réunissent pour l'envelopper, Maugis les écarte encore, les sépare, & à mesure qu'ils approchent, il les terrasse & les tue; lorsqu'il n'en resta que deux, ils voulurent prendre la fuite; il les arrêta; il appela les Marchands, qui avoient entendu le combat; ils accoururent & témoignerent leur reconnoissance & leur repentir à Maugis; « Ce n'est » pas de quoi il s'agit, leur dit-il, je ne m'embarrasse « pas plus de votre reconnoissance que de vos injures; » il vous faut une justice entiere & vous l'aurez. Repre- » nez d'abord vos marchandises; ce n'est pas tout, » dit-il aux voleurs; vous avez pris de l'argent, où » est-il ? ils le lui remirent, & Maugis le rendit aux » Marchands. Ce n'est pas encore assez; il y là-bas un » homme blessé, il lui en coûtera pour se guérir ». Il évalua les frais & les fit payer. Ensuite il renvoya les voleurs, après leur avoir fait jurer que dès ce moment ils renonceroient à leurs brigandages. Les Marchands étoient à ses pieds: « Levez-vous, mes amis, leur dit-il, » soyez une autre fois plus honnêtes envers les Hermi- » tes : allez soulager votre compagnon ; je voudrois qu'il » fût en mon pouvoir de lui rendre la santé ». Il les accompagna pour leur demander des nouvelles de Charlemagne & des fils d'Aymon. « Mon pere, lui dirent-ils, » le Roi a pris Montauban par famine ; mais les fils » d'Aymon ont trouvé, dans le Château, une secrete » issue, un souterrain qui les a conduits à Dordogne ; » Charlemagne est allé les y assiéger encore, & ne veut » entendre aucune proposition ».

Maugis, à ces nouvelles, prit congé des Marchands, & s'achemina vers Dordogne; il fallut traverser le camp du Roi; en approchant, il prit la figure d'un vieux Chevalier accablé de misere & d'infirmités, la tête courbée & s'appuyant sur son bourdon qu'il avoit changé en un méchant tronçon de lance ; il paroissoit paralysé de la moitié du corps & traînoit avec peine la jambe gauche ; il entendoit les Archers qui disoient entr'eux : « Croyez-vous qu'il fallût beaucoup de tels Pala-

» dins pour venir à bout de Dordogne » ? Maugis ne répondoit rien ; il passa devant la tente de Pinabel, qui lui cria en riant : « Chevalier, ne venez-vous pas » rompre une lance contre Roland en faveur de Renaud » ? Maugis fut piqué. « Pourquoi, lui dit-il, contre Roland ? » il ne m'a jamais insulté ; mais si tu veux, j'en rom» prai une contre toi, qui as l'insolence d'outrager un » vieillard, parce que tu le crois plus foible & plus » lâche que toi ». Pinabel entre en fureur, saisit un piquet de sa tente & veut frapper Maugis ; mais Oger qui passa dans ce moment les sépara : « Il m'a insulté, » dit le vieillard. Il a eu l'audace de me défier, dit » Pinabel ». Oger le blâma. « Il valoit mieux accepter » le défi, dit-il à Pinabel, que de le frapper, & selon » les loix de la Chevalerie, vous devez à cet étranger une » réparation. Je n'en veux pas, dit le vieux Chevalier ; » je veux me battre avec lui, ou être en droit de dire » qu'il est un lâche ». Cette affaire fut portée à Charlemagne, il les fit comparoître : il demanda à l'inconnu qui il étoit ; il se dit Chevalier Normand, parent du Comte Robert, & revenant depuis peu de Jérusalem, où il avoit vu Maugis, qui marchandoit de jeunes esclaves pour le Soudan d'Egypte, son maître. Le soudan ! s'écria le Roi. « Hélas ! oui, dit le vieillard ; il a été » fait prisonnier. Le Soudan lui a proposé d'être em» palé ou de renoncer à sa religion. Maugis, qui l'eût » dit ? a eu la lâcheté de préférer ce dernier parti ; le » Soudan l'a fait Eunuque, & il est dans le Serrail ; » mais que m'importe Maugis ? Sire, il s'agit de mon » injure ; ce discourtois Chevalier m'a insulté, je l'ai » défié, & plus lâche que Maugis, il est tombé sur » moi, un bâton à la main. Je conviens, dit Charle» magne, que Pinabel a tort ; mais vieux & infirme, » comment vous défendrez-vous ? Sire, répondit le » faux Chevalier, je ne suis paralysé que de la moitié » du corps ; je me battrai de l'autre, & c'est assez » pour un rival tel que ce Chevalier ».

Pinabel étoit couvert de honte ; il rougissoit, il n'osoit ni accepter, ni refuser ; il ne voyoit pas plus de gloire d'un côté que de l'autre. Enfin le vieux Chevalier s'impa-

tientant, menace Pinabel de lui casser la tête avec son tronçon de lance. Charlemagne ordonne que le combat aura lieu. Le Chevalier demande que, ne pouvant se tenir à cheval, à cause de sa paralysie, ils combattent à pied : Pinabel y consent, prend son épée & veut fondre sur le Chevalier, qui, profitant du temps, & ne voulant d'autre arme que son tronçon, en donne un si terrible coup sur le poignet de son adversaire, qu'il le désarme; d'un second coup il le frappe si rudement dans la poitrine, que Pinabel, tout étourdi, va tomber aux pieds de Charlemagne. Le vieux Chevalier, sans lui donner le temps de se relever, lui met le genou sur la gorge, & tenant, de la seule main qui paroît libre, le pommeau du tronçon de lance, levé sur le visage de Pinabel, menace de l'écraser s'il ne se rend. Pinabel demande grâce, & le Chevalier, en le remettant dans les mains de Charlemagne, lui conseilla d'être plus circonspect à l'avenir.

Le Roi, étonné de ce qu'il a vu, fait l'accueil le plus honorable au vieux Chevalier, qui le prie de lui permettre de voir le camp, avant qu'il n'aille à Dordogne, faire rougir les fils d'Aymon de l'amitié qu'ils avoient eu pour ce Maugis. Charles, qui trouvoit cet homme fort singulier, & que son combat lui faisoit regarder comme un des plus braves Chevaliers, lui laisse toute liberté. Pinabel s'étoit retiré dans sa tente fort humilié; Maugis, en parcourant le camp, l'apperçut sur son lit; il entra; Pinabel appela deux de ses Écuyers, & leur ordonna de se saisir de cet homme; mais Maugis les atterra, & par son art, les plongea dans un profond sommeil. Pinabel les crut morts, & eut une seconde fois la lâcheté de demander grâce. » Je » te l'accorde, dit le Chevalier, tu n'es pas digne que » je te tue; mais ta grâce ne te servira pas de beau- » coup, car tu vas mourir de ta belle mort; le ciel a » fixé ce jour pour le dernier de ta vie; tu ne douteras » pas de ma prédiction quand tu sauras qui je suis : » reconnois Maugis ». En ce moment Maugis reprit ses véritables traits; Pinabel eut la plus effroyable terreur; Maugis reprit encore la figure du vieux Chevalier

éclopé, & fortit en boitant comme ſi de rien n'étoit. Pinabel voulut appeler du ſecours ; mais une langueur qu'il prit pour les avant-coureurs de la mort, un ſommeil qu'il crut être le dernier, s'emparerent tout-à-coup de ſes ſens ; ce malheureux qui n'avoit que la force de pleurer, luta quelque temps contre ſon aſſoupiſſement & y ſuccomba en croyant rendre le dernier ſoupir.

Cependant Maugis, ſon bras en écharpe & traînant ſa jambe, traverſa le camp de Charlemagne, & prit le chemin de Dordogne, où il entra ſous ſa figure d'Hermite ; il alla au Palais : Renaud, ſes freres, Yolande & ſes enfans dînoient ; Maugis entra, comme ſpectateur dans la Salle à manger ; il s'appuya contre un pilier, & les regardoit avec plaiſir ſans rien dire. Le maître-d'hôtel, qui le prit pour un Hermite qui demandoit l'aumône, lui fit apporter à dîner ; mais il ne prit que du pain & ne but que de l'eau claire. Renaud le regardoit avec beaucoup d'intérêt : malgré ſon viſage pâle & ſa maigreur, il lui ſembloit retrouver dans ſes traits quelque choſe des traits de Maugis : « mais quelle » apparence, diſoit-il, qu'il ſe déguisât ainſi avec ſes » couſins & ſes amis ? » Quand le dîner fut fini, Renaud ſe leva & fit dire à l'Hermite qu'il avoit à lui parler ; lorſqu'ils furent ſeuls : « Dites-moi, lui de- » manda Renaud en l'embraſſant, pourquoi vous dé- » guiſez-vous ? ſi vous n'êtes point Maugis, qui êtes- » vous » ? Maugis ne put ſe cacher plus long-temps : « C'eſt lui-même, dit-il en réitérant ſes embraſſemens ; » c'eſt Maugis, qui pleure de joie de vous revoir » ! Renaud le pria de quitter ſes haillons, de prendre d'autres habits, & de venir vivre avec ſes couſins. « Non, » Renaud, lui dit Maugis ; j'ai fait vœu de vivre dans » la ſolitude & la pauvreté : je n'en avois jamais connu » les avantages ; une vie obſcure & tranquille & le » témoignage d'une conſcience pure, ſont au-deſſus » de la fortune des Rois ; leurs vaſtes Etats, des Royau- » mes conquis ajoutés à leurs Royaumes, rien ne ſuffit » à leur ambition & tandis que le pauvre eſt content » avec un peu de pain, de l'eau pure & quelques ra- » cines ; qu'un travail modéré lui procure tout ce qui

» est nécessaire à sa subsistance, le monde ravagé ne
» peut assouvir la faim des Rois ».

Renaud, dans la joie d'avoir retrouvé Maugis, appela ses freres & sa famille; tous l'entourerent en versant des larmes de tendresse. « Croyez-vous, mon cousin, disoit-il à Renaud, que dans ce moment, je » ne me trouve pas mille fois plus heureux que » Charlemagne » ? Yolande, la tendre Yolande, arrosoit de ses larmes les mains de l'Hermite; elle ne cessa de le presser dans ses bras, que pour aller dans le Palais annoncer à ses femmes & à tous ceux qu'elle rencontroit, le retour de Maugis; puis elle revenoit à lui, & l'embrassoit encore.

Mais que cette joie fut courte! Yolande le prioit de changer d'habits : « Non, lui dit Maugis, faites-moi » donner un bourdon de nœuds d'épines & je pars : » ma retraite importe à votre sûreté : jamais Charle- » magne ne consentira à la paix, s'il sait que je suis » auprès de vous. Les larmes que la tendresse & l'amitié faisoient couler des beaux yeux d'Yolande, se changerent en larmes de tristesse & coulerent plus abondamment; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut que Maugis ne partiroit que deux jours après. Renaud voulut lui faire accepter un cheval & de l'argent. « Non, non, lui dit Maugis; simple & pauvre » Hermite, je traverserai le camp de Charlemagne » sans qu'on prenne garde à moi : plus d'éclat inspi- » reroit plus de curiosité. Mon cousin, l'élévation fait » le malheur de la plupart des hommes, en fixant sur » eux tous les regards. Au nom de Dieu, cessez de » m'attendrir par vos larmes, & laissez-moi retourner » dans ma solitude. J'ai fait vœu d'aller à Jérusalem, » & d'y passer trois ans; je viendrai vous voir avant » mon départ & à mon retour; mais je veux finir » mes jours dans mon hermitage ».

Le jour de son départ arrivé, Maugis, qui ne vouloit prendre congé de personne, sortit de Palais avant l'aurore; mais Renaud, qui s'étoit douté de son projet, s'arracha doucement des côtés d'Yolande, alla le joindre comme il sortoit, & l'accompagna jusqu'à la porte.

de la Ville ; ils s'embrasserent, & Maugis promit de venir le voir le plus tôt qu'il pourroit.

Maugis, après avoir quitté Renaud, tomba dans une profonde rêverie ; il ne s'apperçut qu'il étoit prêt du camp de Charlemagne, qu'aux plaisanteries d'une garde avançée, qui s'écria : « Voici l'Hermite de l'autre jour. » Quelques Soldats s'apperçurent qu'il avoit une écharpe » neuve : sur ma parole, disoit l'un, il a rencontré » quelque Chevalier de son espece, ils auront rompu » quelque bourdon ensemble & il se sera paré de la » dépouille du vaincu ; mais un Soldat plus brutal, en » le regardant sous le nez, s'avisa de dire qu'il falloit » se méfier des Moines ; que cet Hermite pourroit bien » être le Magicien Maugis, & qu'il n'y auroit pas » grand risque à le tuer ; qu'après tout ce seroit ou un » Saint de plus en paradis, ou un Sorcier de moins sur » la terre ; qu'il n'y avoit qu'à gagner. Quelle folie ! » reprit un vieux Cavalier ; ne voyez-vous pas que cet » homme a cent ans passés, & qu'il est paralytique ? » Je connois Maugis ; je l'ai vu cent fois ; il n'a pas » trente-cinq ans ; il est plus grand que ce vieillard au » moins de trois pieds. D'ailleurs ne voyez-vous pas qu'il » est couvert de médailles bénites, & ne savez-vous » pas qu'il ne faut qu'une médaille de Rome pour em- » pêcher tous les sortiléges du monde » ?

Comme le vieux Cavalier parloit ainsi, le convoi de Pinabel, qu'on croyoit mort & qu'on portoit au tombeau, passa. Maugis s'approcha du vieux Soldat & lui demanda quel étoit ce Chevalier. « C'est, lui dit-il, » un favori du Roi, un méchant homme que Dieu a » puni de ses crimes, & qu'on a trouvé mort subite- » ment ; il n'est pas mort, reprit l'Hermite, il n'est » qu'enchanté, comme ces deux autres qu'on porte sans » doute aussi au tombeau ; ils dorment ; voulez-vous » que je les réveille ? Je serois assez curieux de voir » un désenchantement, reprit le Soldat ; mais je vou- » drois que ce fût sur tout autre que sur ces méchantes » gens. Comment connoissez-vous qu'ils ne sont qu'en- » chantés ? & comment avez-vous le pouvoir de les » désenchanter ? Le charme est aisé à connoître, reprit

» Maugis, à la couleur de leurs traits. Quant au pou-
» voir de les désenchanter, il consiste, comme vous
» l'avez très-bien observé, dans ces médailles ». Maugis,
qui savoit le moment où le charme devoit finir,
donna une médaille au Cavalier. « Vous pouvez, si vous
» voulez en faire l'essai, accompagner le convoi, &
» dans deux heures d'ici, quand on sera prêt à les
» mettre dans le tombeau, dites qu'on suspende la
» cérémonie; appliquez seulement un demi-quart-d'heure
» la médaille sur le front de chacun des ensorcelés, &
» vous les verrez revenir peu-à-peu ». Le Cavalier remercia
l'Hermite, & ne se vanta pas du présent qu'il
lui avoit fait, pour se ménager le plaisir de la surprise
de ses camarades.

CHAPITRE XX.

Résurrection de Pinabel. Propositions de Charlemagne à Renaud. Infléxibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conseils de Roland. Reproches & remontrances au Roi. Gibet élevé sur la plus haute tour de Dordogne. Le Duc Richard, menacé du supplice, tue ses satellites. Ingratitude de Charlemagne. Défection des Barons & des Pairs. Fermeté confiante du Duc Richard. Action généreuse de Renaud.

CHARLEMAGNE murmuroit de ne pas revoir Richard
de Normandie; il se plaignoit aux Pairs de la
déloyauté de Renaud qui le retenoit. « Sire, lui dit Roland,
» ce qui me surprend le plus, c'est votre éton-
» nement même, & sur quoi vous seriez-vous flatté
» que Renaud seroit, je ne dis point assez généreux,
» mais assez inconsidéré pour vous renvoyer son prison-
» nier? Souvenez-vous de sa courtoisie, lorsqu'étant en
» son pouvoir, dans Montauban, il vous renvoya
» sans rançon, sans aucune condition, sur Bayard,
» son propre cheval, qu'il vous confia, vous laissant
» toute liberté de lui faire la guerre ou de lui accorder

» la paix ? Aulieu de lui tenir compte de sa magnanimité, vous n'avez usé de votre liberté que pour le » bloquer dans son Château & le faire périr de faim, » lui & sa famille. Le ciel, qui le protége visiblement, » lui ouvre un chemin, il échappe à vos fureurs, il » vous épargne un crime, & vous le poursuivez dans » son dernier asyle, il est assez heureux encore pour » vous enlever un de vos plus vaillans Chevaliers, prêt » à le prendre, pour vous le livrer, & vous voudriez » qu'il vous le rendît ! Sire, si Renaud ne l'a pas fait » mourir, c'est un excès de bonté qui n'a point d'exemple; mais, je le regarderois comme le plus insensé » des hommes, s'il vous rendoit un ôtage de la paix » qu'il desire, avant qu'elle fût conclue ».

Naimes, Oger & l'Archevêque Turpin, appuyerent le discours de Roland, & Charlemagne fut forcé de se rendre; il leur ordonna d'aller vers Renaud, de lui dire de rendre Richard de Normandie & Maugis, & qu'à ce prix il consentiroit à la paix; qu'il rendroit leurs terres aux fils d'Aymon, & qu'il feroit élever dans sa Cour les enfans de Renaud. « Sire, répondit » Naimes, ce seroit nous envoyer inutilement : depuis » deux ans Maugis s'est séparé de ses cousins, & personne ne sait ce qu'il est devenu. Il a pris ce parti, » vous le savez, non qu'il craignît que jamais Renaud » le livrât; mais pour ôter tout obstacle à la paix ».

« C'est une imposture, s'écria Pinabel, qui avoit » entendu ces dernieres paroles, & qui venoit d'être » désenchanté; Maugis est à Dordogne ». Il raconta tout ce qui lui étoit arrivé dans la tente avec le Chevalier paralytique. Roland lui soutint que la honte d'avoir été vaincu par un vieux Chevalier invalide, lui faisoit supposer ces mensonges; mais les funérailles de Pinabel & de ses Ecuyers, & le désenchantement occasionné par la médaille, le justifierent dans l'esprit de Charlemagne, & Roland ne savoit qu'en penser.

« Quoi qu'il en soit, reprit le Roi, portez mes propositions à Renaud : nous verrons ce qu'il répondra; » sur-tout rapportez-moi des nouvelles de Richard de » Normandie ».

Les Barons obéirent; ils furent introduits dans la Ville, portant chacun une branche d'olivier, en signe de paix. Renaud leur fit l'accueil le plus favorable, & Naimes lui fit les propositions du Roi.

« Je suis bien étonné, leur répondit Renaud, que » Charlemagne, sachant que Maugis s'est séparé de » nous, & que c'est uniquement pour ne lui point » faire ombrage, il s'obstine à me le demander en- » core. Attacher à un traité une condition impossible à » remplir, est un jeu indigne de lui & de moi, & de » ceux qu'il charge d'une ambassade aussi puérile. Je » ne vous cacherai pas cependant, que Maugis est venu » me voir; mais il n'a passé ici que deux jours, & il est » reparti sans qu'il ait voulu dire quelle étoit sa retraite; » mais Charles sait que quand il seroit en mon pouvoir, » je ne le livrerois jamais. Il me fait demander Richard » de Normandie, & c'est la seconde condition qu'il » met à la paix. Richard est un très-vaillant Chevalier; » mais c'est pour me livrer au Roi qu'il a eu la témé- » rité de me poursuivre jusques dans Dordogne : s'il » eut réussi, je n'avois à espérer qu'une mort infâme. » Je ne blesserai donc point la justice en livrant Ri- » chard au même supplice, auquel il n'a pas tenu au » ministre des vengeances du Roi, que je n'aie été » livré. Allez donc rapporter à votre maître, que Maugis » n'est point en ma puissance; que quand il y seroit, » je ne le sacrifierois point à sa fureur; que j'ai des- » tiné le Duc Richard au supplice auquel Charles me » destinoit lui-même; que tout ce qui s'est passé, de- » puis qu'il mit le siége devant Montauban, m'a appris » à être inexorable comme lui; & qu'enfin je traiterai » comme espions tous ceux qu'il m'enverra, Cheva- » liers ou autres, lorsqu'ils n'auront à me faire que de » semblables propositions ».

Les Pairs furent étonnés d'entendre Renaud répondre avec une fierté qu'il n'avoit jamais montrée; ils ne douterent point que sa patience ne se fût lassée, & ils tremblerent pour le Duc de Normandie. Ils retournerent vers le Roi, & après que Roland lui eut rendu la réponse de Renaud : « Sire, lui dit-il, la patience

» & la douceur ont leur terme. Celui qui ſait ſe maî-
» triſer, les franchit rarement; mais quand une fois
» il s'abandonne à ſon reſſentiment, ſes excès ſont plus
» à craindre que celui de l'homme impétueux qui ne
» connoît pas la modération. La colere ſe ralentit par
» l'habitude; mais elle eſt intraitable quand elle ſuccéde
» à l'habitude de la douceur. Votre inflexible ſévérité,
» Sire, a forcé le plus doux des hommes à écouter un
» courroux trop long-temps retenu, & dont le malheu-
» reux Richard ſera peut-être la victime. Je crois donc
» qu'il n'y a pas un moment à perdre, ſi vous voulez
» appaiſer Renaud ».

Le Roi fut ébranlé; Pinabel le vit prêt à renvoyer Oger & Roland vers Renaud; mais, profitant de l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon maître. « Seigneurs, dit il,
» vous ſeriez-vous flatté de jeter, par vos craintes,
» feintes ou véritables, l'alarme dans le cœur de votre
» Roi? Si, juſqu'ici la terreur que ſes menaces ont im-
» primées dans l'ame de Renaud, l'a porté à s'humi-
» lier & à demander grâce; ſi, lorſque Maugis, par
» la plus indigne des félonies, mit ſon Souverain en
» la puiſſance de ſes couſins, il n'oſa point profiter de
» ſes avantages; ſi, au milieu des combats, il eſt
» tombé aux pieds de ſon maître, pour obtenir la paix,
» comment pouvez-vous croire qu'aujourd'hui Renaud
» veuille s'expoſer, par le ſupplice de Richard, à la
» plus terrible des vengeances? Ce que vous appelez
» douceur en lui, n'eſt que prudence, & ce n'eſt pas
» dans cette circonſtance qu'elle ſe démentira ».

Charlemagne approuva l'avis de Pinabel, parce qu'il étoit conforme à ſes deſirs & à ſes vues; & il ajouta que ſi Renaud faiſoit le moindre outrage au Duc de Normandie, il extermineroit & Renaud & ſes enfans, ſes freres, ſon pere, juſqu'au dernier de ſa race; il chargea Naimes de porter cette réponſe à Renaud. « Sire,
» lui dit Naimes, je ſuis prêt d'obéir à vos ordres;
» mais ſongez que cette démarche eſt déciſive pour la
» vie de Richard. Renaud eſt plus déſeſpéré de l'éloi-
» gnement de Maugis, dont vous ſeul êtes la cauſe,
» que de tous les maux qu'il a ſoufferts; il eût donné

» ſa propre vie pour la ſienne : jugez, Sire, s'il épar-
» gnera celle de Richard. Pinabel ne concevra pas, ſans
» doute, que l'amitié malheureuſe puiſſe porter à de
» tels excès une ame ſenſible, & il conclura que Re-
» naud ne s'expoſera point, pour cette chimere, aux
» déſaſtres dont vous le menaçez. Vous pouvez, Sire,
» vous en rapporter à Pinabel : qui connoît mieux que
» lui la ſenſibilité inquiéte & les délicateſſes d'une ame
» grande ? Continuez, Sire, de régler votre conduite
» ſur ſes conſeils ; chargez-le de porter vos propoſitions
» à Renaud : au défaut de la bienſéance, ſon éloquence
» ſuffira pour les lui faire accepter ».

Pinabel rougit, voulut parler, & ſa voix tremblante ne put proférer que des ſons mal articulés. Charlemagne ſentit tout le poids des reproches de ſes Barons : il craignit non-ſeulement la perte de Richard de Normandie, mais encore la défection de ſes Chevaliers, qui ſe trouvoient humiliés par les mauvais traitemens faits aux fils d'Aymon, par la mort infâme à laquelle Charles expoſoit le Duc Richard, & par la préférence qu'il ſembloit donner aux avis de Pinabel ſur leurs conſeils déſintéreſſés.

Cependant Renaud aſſembla ſes freres pour délibérer ſur le ſort de Richard de Normandie ; ils furent d'avis de lui faire ſubir le ſupplice auquel Charles avoit condamné Richard, leur frere. Renaud ne prononça point ; mais il ordonna qu'on élevât un gibet au-deſſus de la grande tour qui dominoit le camp de Charlemagne. Auſſi-tôt que Roland l'apperçut, il courut en avertir le Roi. « Sire, lui dit-il, voilà donc la récompenſe de
» tous les ſervices que Richard vous a rendus ; il ne
» dépendoit que de vous de le ſauver, & vous aimez
» mieux l'abandonner, que de pardonner aux fils
» d'Aymon ! Certes, Sire, c'eſt un puiſſant encourage-
» ment pour vos ſerviteurs » !

Charlemagne ſourit de ſes plaintes. « Ne voyez-vous
» pas, leur dit-il, que tout cet appareil n'eſt qu'un vain
» épouvantail, pour me forcer à faire la paix ? Je ne
» crains rien pour Richard ».

Renaud cependant commanda dix Cavaliers pour conduire

duire le Duc de Normandie au ſupplice. Le Duc jouoit dans ce moment une partie d'échecs avec le jeune Yon ; il vit approcher les ſatellites, & leur demanda froidement ce qu'ils vouloient : ils lui répondirent, d'un ton reſpectueux, qu'ils étoient fâchés des ordres dont ils étoient chargés, que c'étoit avec le plus grand regret qu'ils les exécutoient. « Quels ſont ces ordres, interrom» pit bruſquement Richard ? Monſeigneur, lui dirent» ils, nous avons la triſte commiſſion de vous conduire » au ſupplice ». Richard les regarda avec mépris & continua ſa partie. Les Gardes attendirent encore quelque temps ; mais voyant que Richard ne faiſoit aucune attention à eux, « Monſeigneur, reprirent-ils, il eſt temps » de marcher ; il n'y a point de grâce à eſpérer ». Richard, ſans faire ſemblant de les entendre, continua ſon jeu. Enfin les Gardes s'étant aviſés de vouloir l'enlever de force, Richard ſe léve, & à grands coups de ſon échiquier, qui étoit d'ivoire, il en étend quatre morts à ſes pieds, & les autres prirent la fuite ; enſuite il revint à Yon : « Raccommodons notre jeu, lui dit-il tranquillement ; » ces malheureux, qui ſans doute étoient ivres, l'ont » un peu dérangé ; ma mémoire y ſuppléera : vous aviez » perdu un cavalier, & moi un fou ; il vous reſtoit » quatre pions & à moi ſix ; votre Roi étoit là, & ma » tour ici ». Le jeune Yon trembloit & n'oſoit rien dire. Tandis qu'il raccommode ſon jeu, Richard appelle ſon Ecuyer, & lui dit froidement : « Fais jeter par la fenê» tre ces coquins qui venoient m'étourdir & que j'ai » tués ». L'Ecuyer, avec le ſecours d'un domeſtique, les jeta l'un après l'autre dans la cour du Château. Alard, qui attendoit ſur la tour qu'on amenât Richard, fut bien étonné, lorſqu'il vit voler par les fenêtres de ſon priſonnier, les Gardes qu'il lui avoit envoyés : il courut en avertir Renaud, qui comprit bien qu'il en coûteroit beaucoup avant qu'on pût ſe ſaiſir du Duc de Normandie : ceux qui avoient fui, vinrent tout tremblans encore, implorer le ſecours de leur maître. Renaud vint dans l'appartement de Richard & lui demanda pourquoi il avoit tué ſes gens. « Il eſt vrai, répondit » Richard, que tandis que je jouois avec votre fils, il

» est venu ici dix à douze coquins; ils m'ont tenu de
» votre part des propos insolens, auxquels d'abord je
» n'ai pas fait attention; mais ensuite, en assurant tou-
» jours que c'étoit par vos ordres, ils ont eu l'audace
» de vouloir se saisir de moi pour me conduire, ont-
» ils dit, au supplice; je suis tombé sur eux à grands
» coups d'échiquier, j'en ai tué quelques-uns, & les
» autres ont pris la fuite comme des lâches. Si vous étiez
» mon prisonnier, comme je suis le vôtre, j'empêche-
» rois mes gens de vous faire de pareils outrages. Mon
» cher Richard, lui dit Renaud, il n'est plus question
» de courtoisie : je sais tout ce que se doivent de bra-
» ves Chevaliers; mais Charlemagne m'a avili, &
» vous partagez les torts de Charlemagne; quand Ri-
» chard, mon frere, fut entre ses mains, & qu'il le
» condamna au gibet, il le fit garder dans une prison
» obscure; il le chargea de chaînes, comme un vil cri-
» minel; je n'ai rien fait de tout cela à votre égard.
» C'est contre mon intention qu'on a usé de violence;
» mais aussi auriez-vous dû peut-être marquer moins de
» hauteur, & ne pas donner la mort à des malheureux qui
» croyoient ne faire qu'obéir; mais Renaud, reprit Ri-
» chard, ne suis-je pas aussi un serviteur de Charles,
» qui a fait serment de lui obéir en tout » ?

« Richard, ne perdons pas le temps en des discus-
» sions inutiles; je veux bien vous donner le temps
» encore de solliciter ma paix auprès de lui; mais si
» vous n'y parvenez pas, il faut vous résoudre à mou-
» rir. Renaud, reprit Richard, je connois si bien le
» fonds de ton cœur, je crains si peu tes menaces, que
» je me livre à toi sans réserve, & que, sans qu'il soit
» besoin d'autres gardes que de moi même, je vais me
» rendre au lieu de mon prétendu supplice ». Il y monta;
Renaud avoit fait un appareil imposant; il se fit accom-
pagner à la tour par un cortége nombreux. Il dit à Ri-
chard : « Il est encore temps de vous dérober à la honte.
» Voici deux partis que je vous propose : abandonnez
» le Roi & vous unissez avec moi; ou bien faites ma
» paix avec lui. J'ai juré, répondit Richard, foi & hom-
» mage à Charlemagne; il est mon Souverain, & la

» crainte de mille morts ne me feroit point changer.
» Quant à la paix que vous demandez, personne ne
» la desire plus sincérement que moi : je ne l'exciterai
» point à se parjurer; mais comme je connois son
» amitié pour ses Pairs, donnez-moi un hérault que je
» puisse lui envoyer ».

Renaud appela un hérault, à qui Richard dit : « Allez
» vers Charlemagne, dites-lui que vous m'avez parlé
» au pied d'un infâme gibet, où j'étois prêt à monter,
» & que s'il ne consent à la paix que Renaud lui de-
» mande, il va m'y faire attacher. Vous lui donnerez
» cette bague, comme un signe que ce que vous lui
» rapportez, vous le tenez de moi & non d'autrui. Vous
» ajouterez que, pour lui témoigner le desir que j'ai
» de cette paix, non à cause de la mort que je suis prêt
» à subir, mais à cause de l'amitié que j'ai pour les
» fils d'Aymon & du zele que j'ai pour le Roi, je con-
» sens à le dédommager des torts que Renaud lui a faits.
» Vous direz à Roland & aux autres Pairs, de repré-
» senter à Charlemagne la honte qui rejailliroit de mon
» supplice sur eux & sur lui ».

Le hérault exécuta fidélememt sa commission, &
rapporta mot à mot ce que Richard lui avoit dit. Alors
Roland, Naimes, Oger, Turpin & tous les Pairs, se
jeterent aux genoux du Roi. « Sire, lui dirent-ils, sauvez
» à la fois, & Richard de Normandie, & les fils
» d'Aymon, & vous-même ». Charlemagne parut infle-
xible : il leur répétoit sans cesse que Richard, au pied
du gibet, étoit en sûreté comme dans le camp, & que
jamais Renaud ne se résoudroit à le faire périr. Le hé-
rault protesta qu'il n'y avoit aucune grâce à espérer, &
que Renaud l'avoit juré. Alors Olivier se hasarda de
dire à Charles : « Sire, vous lui avez trop bien appris qu'il
» ne faut pas obliger une seconde fois celui qui, la pre-
» miere, a manqué de reconnoissance. Vous tourneriez
» contre lui la grâce qu'il feroit à Richard, comme vous
» avez déjà fait celle qu'il vous accorda à vous-même ».
Le hérault demanda son congé; mais Roland l'arrêta, &
lui dit : « Tu peux assurer Richard de Normandie & les
» fils d'Aymon, que tu as laissé les Pairs disposés à quitter

» le service d'un Prince, qui, dans l'occasion, n'auroit » pas plus de pitié de nous qu'il n'en a de Richard ».

Alors tous se leverent en pleurant : l'Archevêque Turpin, qui restoit seul, dit à Charlemagne. « Sire, » c'est avec regret que je vous quitte ; mais il seroit » honteux à moi, de me séparer des douze Pairs, leur » démarche fût-elle condamnable, j'aime encore mieux » être blâmé avec eux, que de les trahir par une lâche » désertion ». Ils sortirent tous ; ils allerent à leurs tentes & les firent abattre ; ils rassemblerent leurs gens, & les conduisirent hors du camp. L'armée de Charles se trouva diminuée de plus de moitié : ce qui resta frémit, en voyant partir tous les Chevaliers, & ne laisser que quelques Gentilshommes, le traître Ganelon & le perfide Pinabel.

Le hérault rapporta toutes ces choses à Renaud ; & Richard sentit combien peu il falloit compter sur l'amitié des Rois, puisque Charlemagne l'abandonnoit dans une circonstance, où il s'agissoit de lui sauver l'honneur & la vie ; le héraut raconta les dispositions & la désertion des Pairs. « Ç'en est assez, s'écria Renaud, & il courut » aussi-tôt embrasser Richard. Mon cousin, lui dit-il, je » ne vous demande point pardon du mal que j'ai voulu » vous faire ; car vous étiez bien assuré, & Charles n'en » est que trop persuadé, que mon intention n'a jamais » été de vous faire mourir. Quelqu'outrage que Charles » m'ait fait, son exemple ne doit point séduire un cœur » noble & généreux ; mais je vous prie de me pardonner » cet appareil que j'ai voulu mettre sous les yeux » du Roi, & cette apparence de rigueur & d'inflexibilité à votre égard : l'effet qu'elle a produit sur » les douze Pairs doit me justifier à vos yeux.

Renaud renvoya le hérault vers les douze Pairs, & leur fit dire qu'en leur considération, il avoit fait grâce à Richard, & les Pairs firent assurer Renaud qu'ils ne rentreroient au service de Charles, que lorsqu'il auroit fait sa paix avec les fils d'Aymon.

CHAPITRE XXI.

Méchanceté des conseils de Pinabel reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des Pairs. Renaud se dévoue pour ses freres. Sa résistance aux larmes de son épouse & de sa famille. Alarmes d'Yolande ; son amour & son courage. Attendrissement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.

LES douze Pairs s'assemblerent hors du camp, & prirent congé les uns des autres. Charlemagne, réfléchissant sur la perte qu'il faisoit, fit appeler Pinabel, dont il commençoit à se méfier ; il lui témoigna ses craintes & ses regrets. « Sire, lui dit le lâche flatteur, » je suis étonné de vos alarmes ; n'êtes-vous pas assez » grand par vous-même ? Eh ! que vous importe que vos » Barons restent ou s'en aillent ? Vous pouvez tout sans » eux, & que feroient-ils sans vous ? Quand il seroit » vrai, comme ils ont eu l'adresse de vous le persuader, » que la nation a en eux une confiance aveugle, elle » disparoîtra avec eux, & leur désertion prouvera à la » nation même, combien peu cette confiance étoit fon» dée. Vous craignez que leur retraite n'affoiblisse l'amour » de vos Peuples : Sire, cet amour, ils le partageoient » avec vous, & vous allez en ressentir seul tous les effets. » D'ailleurs, Sire, quel est cet amour qu'ils vous fai» soient tant valoir ? un caprice, une effervescence pas» sagere. Quelle que soit l'affection des Peuples pour le » Souverain, qu'ils le craignent ou qu'ils l'aiment, pourvu » qu'ils lui obéissent, peu importe. Sont-ce les Rois qui » sont faits pour les Peuples, ou les Peuples pour les » Rois ? . . . .

Charlemagne, enfin révolté de sentimens si bas, interrompit le lâche adulateur : « Traître, lui dit-il, cent » fois plus digne de ma haine que Renaud & Maugis, » porte loin de moi tes discours empoisonnés. C'est » toi, lâche, qui m'as engagé dans des démarches

» contre lesquelles tu t'es imaginé que ma grandeur » compromise, ou une fausse honte m'empêcheroit de » revenir. La honte consiste à persister dans l'injustice, » & non à revenir d'une erreur. Malheureux! que t'avois-je » fait pour abuser ainsi de la confiance que je t'avois » donnée ? Cent mille ennemis sont moins redoutables » pour un Souverain, qu'un courtisan dont on ne se » méfie pas ».

A ces mots, Charlemagne appelle un hérault & lui ordonne de conduire Pinabel, pieds & mains liés, vers les douze Pairs. « Dites-leur, ajoute-t-il, que je leur » envoie le traître qui, par ses conseils, n'a cessé de » m'irriter contr'eux & contre la famille d'Aymon : je » les laisse les maîtres de sa punition; dites-leur que » leur Roi ne veut être désormais que leur ami; qu'ils » reviennent lui donner des conseils plus salutaires, & » qu'il est prêt à les écouter ».

Renaud qui, des remparts de Dordogne, voyoit tout ce qui se passoit, fit remarquer à Richard de Normandie un Chevalier sans armes, monté sur une mule étique, les mains liées derriere le dos, qu'un hérault présentoit aux douze Pairs. Richard reconnut Pinabel : ils virent, un moment après, les douze Pairs s'assembler, délibérer & reprendre le chemin du camp de Charlemagne; mais le hérault conduisoit Pinabel à Dordogne. Richard s'en félicita : depuis long-temps il haïssoit le perfide; ils allerent au-devant de lui. « Seigneurs, dit » le hérault, le Roi a livré cette victime aux douze » Pairs; il a reconnu que c'étoit un vil flatteur qui, » par ses conseils, entretient les divisions qui régnent » entre le trône, les fils d'Aymon & les Pairs; &, » comme Charlemagne les a laissés les maîtres de son » sort, ils vous le renvoyent pour que vous en fassiez » à votre volonté ». Richard & Alard opinerent pour qu'il fût attaché au gibet, qui se trouvoit tout élevé sur la tour; mais Renaud le fit mettre en prison jusqu'à ce que Charlemagne eût prononcé.

Cependant les Pairs étant revenus auprès du Roi, ils embrasserent ses genoux; il leur tendit la main & leur ordonna de prendre leurs places.

« J'ai peut-être, dit-il, poussé la sévérité trop loin » à l'égard de la famille d'Aymon; & quoique Ganelon & Pinabel, par des mensonges adroits & par des » rapports insidieux, aient eu l'art d'entretenir ma colere, j'avoue que j'aurois dû être plus sensible au repentir de Renaud & ne pas rejeter sa priere; mais » il n'en est pas moins vrai que les fils d'Aymon se » sont révoltés contre leur Souverain; ils ne se sont » pas bornés à une guerre défensive; ils m'ont attaqué; » ils m'ont poursuivi; ils m'ont insulté jusques dans ma » tente : je rends justice à Renaud, il n'a pas trempé » dans cette félonie; mais le chef doit répondre de ceux » qu'il conduit, & la loi le condamne; un pardon absolu » seroit un attentat contre la Loi. Les quatre fils d'Aymon » sont coupables & leur cousin l'est encore davantage. Je » veux bien cependant me contenter d'en punir un seul, en » sauvant même son honneur & sa vie. Allez, Duc de » Naimes, dites à Renaud, à ses freres & à Maugis, » que l'un d'eux se remette en mon pouvoir, & qu'à » ce prix, non-seulement je fais grâce à tous les autres; mais encore que je leur rendrai leurs héritages, » leurs fiefs, & tout ce que leurs crimes ont fait tomber au fisc.

Naimes porta cet ordre à Dordogne; toute la famille d'Aymon, excepté Renaud, en fut consternée : chacun vouloit se dévouer pour les autres : « Non, dit Renaud, ce sera moi qui me sacrifierai pour tous. Le » Roi est grand & généreux, & s'il eut été le maître » de suivre le penchant de son cœur, il y a long-temps » qu'il eût accepté les propositions que je lui ai faites » de lui céder Bayard & de fuir avec vous loin de » ses Etats; mais Pinabel & Ganelon lui ont fait envisager la clémence comme une foiblesse dangereuse. » Si c'est du sang qu'il demande, c'est le mien qui doit » couler; je me suis couvert d'assez de gloire en combattant contre lui, pour n'avoir point de regret à la » vie. Vous êtes plus jeunes que moi; il n'est aucun » de vous dont la mort ne fût une perte pour la patrie » & pour l'univers. Allez, Naimes, dites au Roi que

» je vais me livrer à sa discrétion & lui ramener Richard de Normandie ».

Les freres de Renaud s'opposerent vainement à cette résolution : ni leurs larmes, ni leurs prieres ne purent le faire changer d'avis. Yolande avec ses deux fils vint embrasser les genoux de Renaud. « Cruel, lui dit-elle, tu » vas t'exposer aux fureurs d'un ennemi implacable ; » & tu n'emmenes point avec toi ta femme & tes enfans ! si tu les abandonnes, que veux-tu qu'ils deviennent ? que veux-tu que devienne leur mere infortunée ? Si tu es résolu de mourir, permets que je » meure à tes côtés : survivre à ce qu'on aime est mille » fois plus cruel que la mort ; épargne-moi, je t'en » conjure, un supplice si long & si terrible ».

Renaud, ne pouvant plus résister à leurs larmes, feignit de se rendre. « Vous le voulez, leur dit-il, que le » sort en décide : que le reste du jour se passe en prieres, que nos temples soient ouverts ; demain, quand » le soleil éclairera nos plaines, nous nous rendrons » tous sur la place publique, & là, en présence de nos » citoyens, chacun écrira son nom, le jettera dans un » casque, & le premier qui sortira, sera la victime que » le ciel aura choisie ».

Les freres de Renaud donnerent d'autant plus aisément dans le piége, qu'ils se flattoient d'exciter le Peuple, à suivre de près celui que le sort désigneroit, & à l'arracher au pouvoir de Charlemagne, s'il vouloit attenter à ses jours ; mais pendant la nuit, Renaud, Naimes & Richard de Normandie partirent secrétement.

Renaud s'étoit échappé des bras d'Yolande, sous prétexte de veiller à la sûreté de la Ville. Le jour étoit prêt de paroître, & Yolande ne voyoit point revenir son époux ; agitée de mille soupçons, elle sort de son Palais, va chercher Renaud & ne le trouve point. Elle court à la porte du Château, & elle apprend enfin qu'il est parti avec Naimes & Richard ; elle revient au Palais échevelée & versant un torrent de larmes ; elle vole vers ses enfans. « Chers gages de la tendresse de Renaud, s'écrie-t-elle, allons suivre votre

» pere ; il va se mettre au pouvoir de son ennemi » ! A peine leur donne-t-elle le temps de s'habiller ; sans songer à se faire accompagner, oubliant la foiblesse & la timidité de son sexe, elle prend un de ses enfans de chaque main, & court au camp de Charlemagne. La longueur de la route n'irritoit que son impatience, & ne lui causoit point de fatigue ; ses enfans s'animoient de son courage, ils hâtoient les pas de leur mere, qui eût voulu précipiter leur marche.

Dès que le jour parut, les freres de Renaud se rendirent au Palais ; mais quel fût leur étonnement, lorsqu'ils n'y trouverent ni leur frere, ni son épouse, ni leurs neveux ! Le départ de Richard de Normandie & de Naimes leur eut bientôt ouvert les yeux. Ils s'accusent d'une honteuse crédulité ; mais, sans perdre un temps précieux à de vaines plaintes, ils font retentir les cors & les trompettes, & le Peuple est déjà sur la Place ; il veut prendre les armes & suivre les troupes qui défilent.

Cependant à la premiere clarté du jour, Naimes conduisit à la tente du Roi, Renaud & Richard de Normandie : Charles ne put retenir ses larmes en voyant l'un & l'autre ; il tendit la main à Richard & s'inclina vers Renaud qui embrassoit ses genoux ; mais se souvenant qu'il étoit Roi, il prit un air sévere, que démentoit son cœur. « Renaud, lui dit-il, en prenant les armes » contre votre Souverain, vous avez violé toutes les » loix divines & humaines, & vous méritez la mort. » La punition d'un tel crime, vous le savez, est l'écha- » faud.... Nous venons pour y monter avec lui, » s'écrie Yolande qui arrivoit dans ce moment, & qui se précipite avec ses enfans aux pieds de Charles ! Yolande avoit pénétré dans le camp, & lorsque les Sentinelles avoient voulu l'arrêter, elle leur avoit dit, en leur présentant ses enfans. « Voici les fils de Re- » naud, donnez-leur des armes, & tout jeunes qu'ils » sont, osez leur disputer le passage ». A ce discours menaçant, au nom de Renaud, la garde du camp s'étoit ouverte & les avoit laissé passer. « Charles, lui » disoit-elle, grâce pour Renaud, ou faites-nous périr

» avec lui ! je jure pour moi, pour mes enfans, que
» nous le suivrons au tombeau.... Et moi, je jure,
» interrompit Charles, que vos enfans m'aimeront,
» qu'ils béniront leur Souverain, qu'ils lui seront fide-
» les, qu'ils le regarderont comme leur protecteur &
» leur pere. Leve-toi, Renaud, Charles te pardonne;
» mais l'Empereur doit un exemple à l'univers. Vas
» rejoindre tes freres, vas calmer leur impatience; après
» les avoir embrassés, j'exige que tu passes les mers,
» que tu ailles combattre pour la défense des lieux saints.
» Je ne prescris point de terme à ton exil; cependant
» j'aurai soin de ton épouse & de tes enfans. Je rends
» à tes freres & à ta famille vos héritages. Vas, Renaud,
» pars & reviens couvert de nouveaux lauriers ».

Renaud embrassa son épouse, qui s'évanouit dans ses bras : il profita de ce moment pour s'en arracher & s'épargner de plus tristes adieux : il demanda la protection du Roi pour sa femme, ses enfans & son pere : il reprit le chemin de Dordogne avec Richard de Normandie, qui ne voulut se séparer de lui que lorsqu'il partiroit pour son exil.

Renaud rencontra, à moitié chemin, ses freres à la tête de leurs troupes & de tous les habitans de Montauban : il leur raconta tout ce qui s'étoit passé & les ramena. Il arbora sur la grande tour le Pavillon de la paix, & à ce signal Roland & Oger ne purent s'empêcher d'avouer que la douceur de Renaud, qui sacrifioit tout au bonheur des Sujets de Charlemagne, le mettoit au-dessus de tous les Chevaliers. Un moment après on vit arriver un hérault qui conduisoit Bayard. Renaud l'envoyoit au Roi & lui faisoit demander ses ordres au sujet de Pinabel. Charlemagne laissa Renaud le maître de son sort; le généreux Renaud donna au traître une haquenée blanche, & lui ordonna de ne jamais reparoître dans les Etats de Charles. Le lâche sortit de Dordogne, au milieu des huées du Peuple, & malgré ces témoignages de mépris, préférant la honte à la mort, il avoit un air content d'échapper à la vengeance des fils d'Aymon.

Renaud, après s'être félicité de la paix qu'il venoit de

donner à la France & du sacrifice qu'il venoit de faire à ses freres, leur demanda pour toute récompense de prendre soin de son épouse & de ses enfans, & sur-tout de bien servir le Roi. Alors il quitte son armure, endosse l'habit de Pélerin, ne garde que son épée, & veut se séparer de ses freres; ils l'accompagnerent avec Richard de Normandie, jusqu'à ce qu'enfin Renaud exigea qu'ils le quittassent pour aller servir Charlemagne, & consoler la triste Yolande.

CHAPITRE XXII.

Accueil de Charlemagne aux freres de Renaud. Son départ pour Liége. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuse. Arrivée de Renaud à Constantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jérusalem. Siége de la Cité sainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance & des Chevaliers à Renaud. Présens rejetés & distribués par les fils d'Aymon aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouissances dans le camp. Sortie des assiégés; bataille sanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jérusalem enlevée aux Persans. Action désespérée d'Emirza. Les Perses chassés de la Palestine; ils demandent la paix. Troupes des Chrétiens disciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.

LE lendemain du départ de Renaud, Richard de Normandie conduisit Alard, Guichard & Richard au Roi. Leur arrivée au camp fut annoncée par le bruit des cors & des trompettes. Charles ordonna à ses Chevaliers d'aller au-devant d'eux. Richard de Normandie les lui présenta; ils mirent un genou à terre, & Alard dit: « Sire, quoique vous ayez voulu vous contenter de l'exil » de Renaud, quoique vous ayez promis de nous faire » grâce, nous venons nous remettre entre vos mains. » Croyez, Sire, que quelque vengeance que vous vou-

» fussiez exercer contre nous, elle n'égaleroit jamais la » peine que nous ressentons d'être séparés de Renaud, » qui étoit notre pere & notre ami, & qui s'est si gé- » néreusement sacrifié pour nous ». Charlemagne les fit lever, leur promit son amitié, les remit en possession de tout ce qu'il leur avoit ôté, les embrassa en signe de paix, les assura qu'il aimoit Renaud autant que Roland, son neveu, & que lorsqu'il seroit de retour, il ne mettroit aucune différence entr'eux.

Les trois freres allerent auprès d'Yolande; ils la trouverent dans les larmes, embrassant ses enfans l'un après l'autre, & leur parlant sans cesse de Renaud: ses pleurs redoublerent en voyant ses beaux-freres. « Ma sœur, » lui dit Richard, Renaud n'est point perdu pour nous; » il va cueillir de nouveaux lauriers; le ciel qui l'a » protégé jusqu'ici, le ramenera plus digne de vous; » ne vous montrez point indigne de lui par un désespoir » qu'il condamneroit. L'épouse de Renaud doit avoir » plus de fermeté; elle doit renfermer ses peines, & » ne laisser éclater que son courage ». Yolande remercia Richard, & lui promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour se vaincre, & se contenta de ne porter que des habits violets, couleur triste & conforme à sa situation.

Cependant Charlemagne fit lever son camp, & fit mettre ses troupes en marche pour aller au pays de Liége. Bayard, depuis qu'il avoit perdu le vaillant Renaud, son maître, ne pouvoit souffrir d'autre Cavalier que le Roi, & sous ce fardeau glorieux, il étoit encore triste de l'absence de Renaud. Un jour que Charlemagne, suivi de sa Cour, marchoit le long de la Meuse, & qu'un de ses Ecuyers menoit Bayard à la main, Ganelon se vanta de le monter avec la même facilité que le cheval le plus doux. Charlemagne le défia; Ganelon piqué, s'élance sur la croupe de Bayard; mais le fier coursier indigné, l'emporte & se précipite dans le fleuve avec son Cavalier; il plonge, reparoît sur l'eau, replonge, remonte encore; Ganelon ne lâche point prise: Bayard furieux gagne le rivage, emporte Ganelon sur le pont, & se précipite encore avec lui dans les flots:

Ganelon, étourdi du coup, l'abandonne; Bayard qui se sent libre, profite du moment, se dresse, renverse Ganelon, nage & s'élance sur la rive qui est opposée à l'armée : il hennit, rue, part comme une éclair, s'enfonce dans la forêt d'Ardenne, & disparoît aux yeux de l'armée étonnée. Charlemagne fit courir sur ses traces, mais tous ses soins furent inutiles; on ne put jamais le retrouver, & l'opinion commune est, que ce superbe coursier vit encore dans ces forêts, ne se laissant approcher de personne, & hennissant toutes les fois qu'il voit passer un Chevalier, dans l'espérance de retrouver son maître.

Ganelon fut retiré du fond du fleuve, couvert de vase & presque noyé, & malgré l'état où il étoit, on eut bien de la peine à s'empêcher de rire : car, c'est un spectacle bien satisfaisant que la confusion d'un homme vain & méchant.

Lorsque Charlemagne fut arrivé à Aix-la-Chapelle, où il devoit un jour établir la capitale de l'Empire d'Occident, il licentia ses troupes, & permit à ses Pairs & à ses Barons d'aller chez eux; mais avant qu'ils partissent, il les récompensa tous, & les freres de Renaud comme les autres.

Cependant Renaud, couvert d'un habit de Pélerin, arrive à Constantinople : il se cache à tout le monde; il évite les lieux trop fréquentés; il demande une hôtellerie, un asyle pour un Pélerin qu'un vœu amene à Jérusalem : on lui indique le réduit obscur d'une femme pauvre & pieuse qui exerçoit l'hospitalité; il préféra cette maison au plus riche Palais; il y fut servi par la pauvreté avec plus de zele & d'affection, qu'il ne l'eût été par l'opulence. La charitable Mérancie partagea avec Renaud un repas simple & frugal; après lui avoir lavé les pieds, comme elle avoit coutume de faire à tous les Pélerins qu'elle retiroit, & l'avoir fait souper, elle le conduisit dans une petite chambre où tout respiroit la propreté, la décence & la simplicité. « Il faut, lui dit-elle, que vous vous contentiez de ce » logement; celui qui est à côté & qui peut-être vous » eût mieux convenu, est occupé par un Pélerin malade,

» à qui je vais donner des ſoins. Madame, lui dit Re-
» naud, ce Pélerin eſt ſans doute protégé du ciel,
» puiſqu'il lui a fait trouver dans ſa maladie, les ſe-
» cours d'une ame bienfaiſante. Que le ſort d'un pauvre
» étranger malade eſt à plaindre, ſi la pitié ne lui fait
» trouver des parens par-tout où il y a des hommes!
» Permettez-moi de l'aller voir avec vous & de parta-
» ger les ſoins que vous lui rendrez». Mérancie vouloit qu'il allât ſe repoſer; il l'aſſura qu'il n'en avoit aucun beſoin, & que depuis l'enfance il étoit accoutumé au travail & à la fatigue: il la ſuit, & à peine a-t-il porté ſes regards ſur le malade, qu'il s'écrie: « Ciel! c'eſt
» Maugis, c'eſt mon couſin»! A cette voix, Maugis ſouleve ſa tête appeſantie. « Je te remercie, ô Dieu
» conſolateur, s'écrie-t-il, de m'avoir envoyé Renaud
» dans l'affligeante ſituation où je me trouve. Ah!
» Renaud, dans quel état je vous vois! Sous ce dégui-
» ſement, vous fuyez ſans doute la haine d'un bar-
» bare, & vous n'avez que des malheurs à m'apprendre»?

Renaud calma ſes inquiétudes, & lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé; il lui dit que ſon voyage en Paleſtine étoit l'unique condition que Charlemagne eut miſe à la paix, & qu'il étoit trop heureux, pour les fils d'Aymon, de terminer à ce prix une guerre funeſte. Ce récit rendit les forces à Maugis. « Ne nous quittons plus, dit-il
» à Renaud. Nous ſommes ſans fortune, nous portons
» les livrées de la pauvreté; mais nous ſommes égale-
» ment au-deſſus de l'une & de l'autre par notre cou-
» rage». Mérancie, qui les écoutoit, comprit ſeulement à leurs diſcours, qu'ils étoient d'une maiſon illuſtre. La charité chez les femmes les empêche de médire, mais non pas dêtre curieuſes; elle leur témoigna tant d'envie de ſavoir qui ils étoient, que Maugis lui dit: « Nous ſommes deux Gentilshommes exilés de
» France, pour lui procurer la paix; nous voyageons
» ſous ces humbles habits pour n'être point reconnus,
» non que nous ayons rien à craindre; mais nous vou-
» lons jouir de la liberté qu'un nom trop fameux ne
» nous permettroit pas de goûter». Mérancie ſe contenta de cet éclairciſſement, & ne les traita ni mieux

ni plus mal qu'auparavant. Maugis, trois jours après, se sentit rétabli : ils remercierent Mérancie, récompenserent ses soins, & lui promirent de la revoir à leur retour.

Ils se mirent en chemin & traverserent gaiement un pays immense, entendant souvent parler de leurs exploits & affectant de n'y prendre aucune part pour n'être pas connus ; ils parvinrent ainsi à la vue de Jérusalem, & quand ils purent distinguer la tour de David & le Temple, ils se mirent à genoux & remercierent le ciel de les avoir conduits jusques-là. Pleins de confiance, ils se leverent pour entrer dans la Cité sainte ; mais en avançant ils virent un vaste camp qui l'environnoit.

Ils ne pouvoient discerner de quelle Nation ce camp étoit formé. Comme Maugis & Renaud s'entretenoient, ils apperçurent un vieux homme à cheval qui sortoit du camp ; ils allerent à lui ; ils lui demanderent quelles troupes assiégeoient la Cité sainte ? Le vieillard leur répondit qu'elle étoit maintenant assiégée par les Chrétiens, qui avoient bien de la peine à la reprendre ; que les Persans s'en étoient emparés, & qu'Emirza, leur général, l'avoit prise par trahison. Renaud voulut savoir comment il s'en étoit emparé. « Tout paroissoit en pleine » paix, reprit le Vieillard ; les Persans avoient essayé » plusieurs fois de prendre Jérusalem, les Chrétiens les » avoient toujours repoussés. Fatigués enfin d'une guerre » inutile, les Persans proposerent aux Chrétiens de leur » payer les frais de la guerre, & qu'alors ils se retire» roient. Les Chrétiens consentirent à en payer la moi» tié, la condition fut acceptée, & l'on se crut tranquille » sur la foi du traité ; mais ce n'étoit qu'un piége. Les Per» ses firent semblant de se retirer ; ils se cacherent dans les » montagnes, & attendirent un temps plus favorable ».

« La délivrance de Jérusalem attira de toutes parts » un grand nombre de Pélerins ; Emirza se déguisa & » fit déguiser mille hommes sous ce saint habit ; il les » fit glisser dans la Ville en plusieurs fois & par diffé» rentes portes : il y entra le quatrieme jour avec ses » Officiers : il avoit choisi le temps d'une fête solem-

» nelle. Tandis que les Chrétiens étoient en prieres dans » le Temple, il fit sonner les cors, & les Perses, qui » s'étoient emparés des postes les plus importans, pri- » rent leurs armes cachées sous leurs habits de Pélerins, » firent main-basse sur les Chrétiens, & en massacre- » rent un grand nombre. Le trouble & la confusion » régnoient par-tout : les troupes embusquées quitterent » leur retraite & vinrent se joindre aux autres. Quel- » ques Chrétiens, revenus de leur premiere frayeur, » se défendirent. Le sang ruisseloit de toutes parts; » mais les Perses étoient les plus forts. Une troupe ar- » mée de torches, accourt au Temple & menace d'y » mettre le feu, si les Chrétiens ne rendent les armes » & ne sortent de la Ville. Tous sont forcés de l'aban- » ner, enviant le sort de ceux qui sont morts en dé- » fendant la Cité sainte. Le Patriarche Thomas, Roi » de Jérusalem, fut retenu par les infidèles, eh! qui » sait le sort qu'ils lui réservent? Cet ôtage suspend » l'ardeur des assiégeans; ils craignent pour ses jours, » s'ils attaquent vivement la place, de sorte qu'ils n'osent » rien entreprendre ».

Renaud demanda au vieillard si les assiégés faisoient quelquefois des sorties. « Très-souvent, répondit le » vieillard, car ils sont en très-grand nombre, & mal- » heureusement nous n'avons point de Chef. Nous ver- » rons, dit Renaud en souriant, & ils prirent congé » du vieillard ».

Renaud & Maugis entrerent dans le camp; ils attirerent les regards de toute l'armée : jamais on n'avoit vu un aussi beau Pélerin que Renaud; il cherchoit des yeux un endroit où il put camper. Maugis lui fit appercevoir une petite éminence assez près des murs; ils allerent chercher des branches de palmier & éleverent une cabane.

Tandis qu'ils travailloient, le Comte de Rance s'approcha d'eux; il les considéra long-temps; il fut frappé de leurs traits majestueux, de leurs manieres nobles, de leur physionomie intéressante, de leur taille & de leur port; il ne pouvoit sur-tout se lasser d'envisager Renaud. Enfin il lui adressa ces mots : « Beau Pélerin, pardonnez

» pardonnez ma curiosité ; si votre nom n'est point un » mystere, si vous n'avez aucune raison de vous cacher, » dites-moi si votre nom & votre naissance répondent » à la grande opinion que j'ai conçue de vous en vous » voyant. Il est venu ici un grand nombre d'étrangers » de toutes les parties du monde chrétien ; mais aucun » n'avoit encore fait la même impression sur moi. Je vous » conjure donc, par le Temple du Dieu que vous venez » adorer, par la Ville sainte où il a terminé le cours » de sa vie mortelle, de vous découvrir franchement à » un Chevalier, qui croit appercevoir en vous les mar- » ques d'une vertu supérieure ».

« Seigneur, répondit Renaud, quand j'aurois des rai- » sons particulieres pour taire mon nom à toute la terre, » votre loyauté ne me permettroit point de vous en faire » un secret. Je suis Renaud de Montauban, le Duc » d'Aymon est mon pere. Un Prince imprudent, neveu » de Charlemagne, porta sur moi une main téméraire ; » je me vengeai, & sa mort excita dans le Roi, mon » Souverain, une haine implacable ; il n'a cessé de » persécuter mes trois freres, mon cousin Maugis & » moi ; il nous traitoit en rebelles, nous menaçoit d'un » supplice infâme, & nous nous sommes défendus les » armes à la main : j'ai tout tenté, mais vainement, » pour fléchir la colere de Charles, sans cesse irritée » par de vils Courtisans, espece toujours jalouse, tou- » jours ennemie de la gloire des Chevaliers, à laquelle » ils savent qu'ils ne peuvent atteindre ; il eut retrouvé » en nous des Sujets fideles & soumis ; mais il vouloit » des victimes ; il a armé contre nous ce que la France » a produit de plus vaillans Chevaliers ; ainsi l'envie » aveugle & mal-adroite des Courtisans de Charles, » en nous persécutant, me fournissoit chaque jour des » occasions nouvelles d'acquérir de la gloire : la guerre » avoit moissonné un tiers de ses Sujets, pour une » querelle qui leur étoit étrangere. Enfin Charles, ar- » rêtant le cours d'une persécution funeste à lui-même, » a pardonné à mes freres & à Maugis, & s'est contenté » de mon exil sans en fixer le terme. Il m'a ordonné

» de venir dans la Palestine défendre ou conquérir les » lieux saints ».

Le Comte de Rance connoissoit Renaud de réputation & savoit une partie de ses aventures. « Généreux Re- » naud, lui dit-il, en mettant un genou à terre, le » Comte de Rance se donne à vous avec tous ses biens, » recevez sa foi; c'est un hommage qu'il doit au plus » noble, au plus grand, au plus brave Chevalier du » monde. Comte, que faites-vous? lui dit Renaud, en » voulant le relever. Non, reprit Rance; jamais je ne » me leverai que vous n'ayez reçu mon hommage. Je » l'accepte, dit Renaud en l'embrassant; mais à condi- » tion que vous accepterez celui de mon amitié. Rance » continua : que sont devenus vos freres, si dignes de » vous, & ce sage Maugis, votre cousin, qui joignoit » à tant de valeur des connoissances surnaturelles? Sei- » gneur, répondit Renaud, mes enfans & mon épouse » sont auprès de Charlemagne; il s'est déclaré le pro- » tecteur de mes freres & les a rétablis dans leurs » biens. Maugis, le cher compagnon de mes infortunes, » de mes travaux & de ma gloire, est devant vous, c'est » lui que vous voyez ». Le Comte de Rance embrassa Maugis & lui demanda son amitié; il remercia le ciel d'avoir envoyé de si vaillans Chevaliers au secours des Chrétiens; il ne douta pas que bientôt la Cité sainte ne fût en leur pouvoir, & que le Roi Thomas ne fût délivré. Rance annonça Renaud & Maugis à l'armée; les Chevaliers se rassemblerent autour d'eux, & le camp retentit de cris de joie. Les Chevaliers se joignirent aux prieres de Rance, pour que Renaud acceptât le commandement de l'armée, & tous firent serment de lui obéir; ils ne voulurent écouter d'autres avis que ceux de Maugis; Renaud reçut leur foi. Rance le supplia de n'avoir d'autre tente que la sienne, & de la partager avec Maugis & lui; il les prit par la main & les conduisit dans son Pavillon : tous les Chevaliers les accompagnerent. Rance fit présent à ses hôtes de vingt chevaux de la plus grande beauté, de riches habits & d'écharpes magnifiquement brodées, de hauberts, & d'épées de la meilleure trempe de

Damas. Renaud fut étonné de tant de magnificence & pour l'engager à accepter ces présens, Rance l'assura que c'étoit la moindre partie du butin qu'il avoit fait sur les Perses en différentes occasions ; mais Renaud & Maugis ne voulurent qu'un cheval pour chacun, un haubert, une épée, une écharpe & une armure complette. « Seigneur, lui dit Renaud, un homme quelque » riche, quelque puissant qu'il soit, ne peut porter qu'un » habit à la fois ; je conçois que dans les chaleurs ex- » cessives de l'été, il ne se couvre point comme dans » le froid rigoureux de l'hiver ; mais le guerrier ne » connoît point ces vaines délicatesses, son armure est » son habillement, elle s'accommode à toutes les sai- » sons, & lorsque dans la vie privée, il la quitte, » tout habillement doit lui être égal ; car il sera tou- » jours moins pesant que son armure. Ainsi, Seigneur, » si ces présens me sont destinés, permettez-moi d'en » disposer en faveur des plus pauvres Chevaliers ; mais » comme vous les connoissez mieux que moi, distri- » buez-les vous-même ». Rance le lui promit ; il les envoya chercher sans en rien dire. Cependant on soupe ; Rance avoit invité les principaux Chevaliers ; Crissé, parent de Turpin, Tessé, Galerand, Lezay, Géoffroy, Taleyrand. Sur la fin du repas trente Chevaliers entrerent & se placerent en face de Renaud ; ils avoient une contenance noble, un air de propreté martiale, qui laissoient à peine remarquer la pauvreté de leurs vêtemens ; quand ils furent tous entrés, « Seigneur, dit » Rance à Renaud, voilà trente Chevaliers les plus » pauvres qu'il y ait au camp ; & si la fortune s'atta- » choit à la vertu, ils seroient aussi riches que les plus » puissans Rois de la terre ». Renaud se leva, courut à eux & les embrassa l'un après l'autre. « Mes amis, » leur dit-il, je suis pauvre comme vous ; mais, non plus » que vous, je ne rougis pas de ma pauvreté : les vrais » biens d'un digne Chevalier, sont une conscience » exempte de reproches & une bonne réputation ; tous » les trésors de la terre ne valent pas ceux-là ».

On apporta les présens, & Renaud les leur distribua ; il voulut leur ceindre l'épée, & à mesure

qu'il la leur ceignoit, il les embrassoit. Les Chevaliers étoient attendris; ils répandoient des larmes de joie, &, dans le transport de leur ivresse, ils s'écrierent, en mettant la main sur la garde de leur épée : « Seigneur, » nous jurons de vous suivre, de vous obéir en tout, » & de tenter toutes les entreprises que vous nous » ordonnerez ».

Rance ordonna qu'on fît des réjouissances dans tout le camp, & qu'on rendît à Dieu des actions de grâces d'avoir envoyé Renaud & Maugis au secours des Chrétiens. Galerand & Géoffroy porterent ces ordres. Tous les Pavillons furent illuminés; on alluma des feux devant les tentes, & les airs retentirent de chants militaires & d'hymnes sacrés, mêlés de cris de *vivent Renaud & Maugis*. Renaud fut surpris de la beauté du camp; il le parcourut & il lui échappa peu de soldats, auxquels il ne témoignât sa joie?

Le bruit des acclamations, la clarté des illuminations, le tumulte de la joie qui régnoit dans le camp, attirerent les Persans sur les remparts; leur Général en fut étonné. « Que leur est-il arrivé, s'écria-t-il, pourquoi » ces divertissemens & ces fêtes? ont-ils sçu que je dois » les exterminer demain? & sont-ils comme les cygnes, » qui ne chantent jamais tant & si bien que la veille » de leur mort »?

Le Roi Thomas ne concevoit rien lui-même à cette joie des Chrétiens; il s'en félicita parce qu'il supposa qu'elle étoit occasionnée par quelque grand événement. Renaud prévit, en Général habile, que cette clarté du camp qui se réfléchissoit sur les tours & sur les murs de Jérusalem, inspireroit de la méfiance aux ennemis; il ordonna qu'on redoublât cette nuit la garde du camp & qu'on veillât avec plus d'attention que jamais.

A peine le jour eut-il paru, que tous les Chrétiens & leurs Chefs se rendirent auprès de Renaud pour prendre ses ordres : ils lui proposerent de livrer un assaut à la Ville. Renaud préféra de se tenir toujours prêt au combat & d'attendre que les ennemis fissent une sortie. On délibéroit encore, lorsqu'on vint annoncer que le Général ennemi avoit fait ouvrir les portes & que ses

troupes commençoient à sortir. Renaud ordonne que chacun courre aux armes & qu'on s'assemble ; il monte sur le cheval que Rance lui avoit donné ; Maugis le devance, & crie aux Chevaliers : « Voici le jour de la » victoire, je vous l'annonce de la part du ciel qui en- » voie les ennemis au-devant de nos coups ; je jure de » ne rentrer dans ma solitude que lorsqu'ils seront » chassés de la Cité sainte ». Il dit à Godefroy : « Ne » quittez point Renaud, & moi je vais où la victoire » m'appellera ». Il ne prend avec lui que trente Soldats, & va se poster entre la porte de la Ville & le camp, où les Perses étoient entrés au nombre de dix mille. Par l'art de Maugis, les trente Chrétiens qu'il conduisoit, parurent aux yeux des Persans une armée de trente mille hommes ; de sorte qu'il étoit impossible aux assiégés de porter du secours aux dix mille qui étoient déjà sortis.

Renaud fit de ses troupes une disposition si savante, que le Général Persan fut déconcerté ; il fut obligé de changer son plan d'attaque, & Renaud profita de ce moment pour jeter la confusion dans son armée. Margarit, jeune Prince d'une riche contrée voisine de l'*Indus*, s'avance le premier, à la tête de trois mille hommes, pour soutenir Emirza ; il ose attaquer Renaud, qui disoit à Godefroy, je plains ce jeune homme, qui se dépêche de courir à la mort ; Renaud court à lui & d'aussi loin qu'il peut se faire entendre. « Jeune homme, lui » dit-il, rendez-vous : ne vous obstinez pas à lutter » contre vos destinées, elles sont aujourd'hui d'être » vaincu ». Je vais les changer, répondit le jeune audacieux, en soulevant sa lance, pour frapper Renaud à la visiere ; mais Renaud écarte son fer, le frappe au milieu de la poitrine & le jette à dix pas de son cheval, qui recule d'effroi & foule son maître sous ses pieds. Un Sarrasin accourt, l'épée à la main, pour venger le Prince ; Renaud saisit le moment où il leve le bras pour le frapper, & d'un revers il emporte le bras & la tête du Sarrasin : un troisieme, qui portoit la banniere du Prince, vient à toute bride sur Renaud, en proférant des injures grossieres contre lui ; mais le

fier Paladin enfonce le fer de sa lance dans sa gorge, & la moitié de ses blasphêmes s'exhale avec son ame. Renaud crie *Montauban* : Maugis laisse ses trente hommes & vient au cri de son cousin, frappant & faisant tomber les Sarrasins de droite & de gauche. Renaud lui-même, étonné de sa valeur, demanda à Rance si jamais il avoit vu un Hermite de cette espece. Le Comte lui répondit qu'un seul Renaud suffisoit contre une armée de Sarrasins, & qu'à présent que les Chrétiens en avoient deux, tous les sectateurs de Mahomet réunis n'empêcheroient pas la prise de Jérusalem. Rance, animé par de si grands exemples, ordonne aux Chrétiens de frapper : il se jette au milieu des ennemis, & ceux qui échappoient à Maugis, alloient tomber sous les coups de Rance & de Renaud. Les trente Chevaliers faisoient un carnage horrible ; ils moissonnoient tout ce qui se présentoit à eux : les Sarrasins prirent la fuite & voulurent rentrer dans Jérusalem ; mais l'armée enchantée de Maugis leur parut un mur impénétrable.

Le Général Persan alla au-devant d'eux & les rallia : « Lâches, où fuyez-vous ? leur disoit-il : ignorez-vous » que je suis à votre tête, & que je peux seul vous » défendre contre ce vil assemblage de Chrétiens » ? Il demanda le Prince Margarit. On lui répondit qu'il avoit été tué par ce Chevalier François qui faisoit couler tant de sang : on l'assura que c'étoit le plus terrible Chevalier que les Chrétiens eussent encore eu ; Emirza jura à Mahomet que ce Chevalier, quel qu'il fût, ne périroit d'autre main que de la sienne : aussi-tôt il se jette dans la mêlée : Galerand opposa vainement son écu à la lance d'Emirza, qui lui perça la poitrine & l'étendit mort sur la croupe de son cheval. Il crioit : « Frappez, » qu'aucun Chrétien n'échappe, Mahomet combat au » milieu de nous ; après la victoire, il se manifestera » à vos prophanes yeux ». A ces mots, le combat devint terrible : la superstition fit dans les Persans ce que leur courage n'auroit pu faire ; & sans Renaud & Maugis, c'en étoit fait du camp des Chrétiens.

Mais Renaud vole aux lieux où Emirza faisoit plus de ravage. Orcan, jeune Seigneur Persan, neveu du Général,

veut joûter avec Renaud ; mais celui-ci lui porte un coup d'épée si terrible, qu'il lui fit voler la tête aux pieds de son oncle : Maybon, désigné pour succéder au Muphty, veut venger Orcan au nom d'Ali, & Renaud, du même coup, donne la mort à Maybon & à son cheval. Les Persans étoient si étonnés des exploits de Renaud, qu'ils crurent que le Dieu des Chrétiens étoit venu les défendre, & combattre contre leur Prophête ; il ne frappoit pas un seul coup qu'il n'abbatit un ennemi & souvent deux ou trois ; il avoit jeté son écu sur son épaule, comme s'il eût dédaigné de se défendre ; il avoit attaché à son bras la bride de son cheval, & tenant son épée à deux mains, on eut dit qu'il frappoit en même-temps ceux qui se trouvoient devant lui, ceux qui le suivoient & ceux qui étoient à ses côtés.

Le Général Persan voulut s'élancer sur lui, pour accomplir le serment qu'il avoit fait à son Prophête. « Seigneur, lui dit Amaury, qui étoit son prisonnier, » je crains bien que vous n'ayez promis à Mahomet » plus que vous ne pouvez lui tenir. Croyez qu'il n'y » a pas de Chevalier au monde qui égale celui-là ». Le Général regarde Amaury avec pitié ; mais, lorsqu'un moment après, le cri de *Montauban* eut frappé ses oreilles, l'histoire & le nom de Renaud, dont la réputation étoit parvenue jusqu'à lui, se retraçant à sa mémoire, ne lui permirent plus de douter que ce ne fut Renaud même, & il fut tenté d'être parjure. D'un autre côté Maugis faisoit couler un torrent de sang ; la déroute des Persans étoit générale : Emirza fit sonner la retraite ; alors Maugis retira ses trente Cavaliers ; les Perses qu'il avoit tenus en échec, se précipitent dans le camp, tandis que ceux du camp accourent en foule pour entrer dans la Ville ; leur choc fut terrible ; ils se pressoient, se fouloient, s'étouffoient eux-mêmes ; Renaud & Maugis profitent de cette circonstance ; ils rassemblent leurs Chevaliers, fondent sur cette foule embarrassée & qui ne peut se servir de ses armes ; ils augmentent la confusion. Les Perses périssent par leurs propres efforts & par les coups des Chrétiens. Le Général

erre au hasard autour des murs, le Comte de Rance le suit, est sur le point de le faire prisonnier ; mais quelques Persans ayant apperçu Emirza du haut des remparts, lui ouvrirent une des portes, vinrent au-devant de lui, & le firent entrer dans Jérusalem. Cependant Renaud & Maugis lassés de frapper, se contenterent de regarder les infidèles s'écraser eux-mêmes ; jamais ils n'auroient pu rentrer dans les murs, si le Général, ayant fait sortir trois mille hommes par une autre porte, cette nouvelle troupe ne leur en eût montré le chemin ; ils rentrerent enfin, mais toujours harcelés par les Chrétiens.

Renaud, fâché que le Général lui eut échappé, descend de cheval, prend sur ses épaules un madrier que trente hommes les plus robustes auroient eu bien de la peine à soulever ; il s'approche de la porte & l'éleve sous la herse pour l'empêcher de tomber : d'ailleurs la porte étoit si embarrassée, par les cadavres des Sarrasins qui avoient été étouffés & foulés aux pieds, qu'il eût été impossible de la fermer. Les trois mille hommes de troupes fraîches que le Général avoit envoyés firent face à la porte ; mais Renaud, l'épée à la main, sous la herse, & se faisant un rempart des cadavres, soutient l'effort des assiégés : dards, lances, léviers, tout est mis en usage pour le repousser ; ce héros est inébranlable : il donne le temps à Maugis & à Rance de le joindre, suivis de leurs Chevaliers ; alors Renaud entra dans Jérusalem en criant *Montauban*, tandis que Crissé, Taleyrand & Godefroy protégeoient & rangeoient en bon ordre les Chrétiens qu'ils faisoient entrer.

Emirza, voyant les Perses fuir devant Renaud, Rance & Maugis, parut comme un homme que la foudre a ébloui ; il se ressouvint du Roi Thomas qui étoit dans les fers ; il courut dans sa prison. « Thomas, lui dit-il, » tu vas mourir de ma main, si tu ne me sauves la vie. » Les Chrétiens sont maîtres de Jérusalem ; ils me » poursuivent ; je consens à leur abandonner la Ville & » à me retirer ; mais s'ils s'acharnent à me faire périr, » je me précipite du haut de la tour avec toi ». Le

Général Persan fit passer le Roi sur la plate-forme ; il lui tenoit le poignard sur la gorge, & dans cette situation, il attendit que les Chrétiens arrivassent : ils approchent ; ils sont prêts de poser leurs échelles, lorsque Thomas leur crie d'arrêter : Renaud & Maugis levent la tête, quel spectacle ! ils demeurent immobiles. Thomas leur fait savoir les propositions d'Emirza. Renaud, ne pouvoit pas se persuader qu'un guerrier qui avoit eu la lâcheté d'abandonner ses troupes, pour se réfugier dans la Ville, eût le courage de poignarder Thomas & de se précipiter avec lui du haut de la tour ; mais Renaud se trompoit, & les hommes courageux & braves se trompent presque toujours en calculant les effets de la crainte & de la lâcheté. Emirza, voyant qu'ils se disposoient à escalader, prit le Roi par les cheveux, le renversa sur un des crenaux, & levoit le bras pour lui enfoncer le poignard dans la gorge. « Arrête, barbare, » s'écria Renaud en retirant l'échelle, épargne le Roi » & nous te laissons la vie & la liberté de te retirer ». Le Général exigea la foi des Chevaliers ; ils la donnerent, & Thomas fut libre. Renaud de son côté tint sa parole au Général, & lui permit de sortir de Jérusalem avec trois de ses guerriers.

Renaud, Godefroy, Maugis & tous les Chevaliers monterent à la tour. Le Roi Thomas embrassa son libérateur, lui demanda son nom, & voulut savoir ses aventures. Renaud lui en raconta une partie en allant au saint Sépulchre, où ils se rendirent tous.

Renaud donna ordre que tous les Persans blessés fussent traités avec les mêmes soins que les Chrétiens : il dispersa les prisonniers en divers quartiers de la Ville, de maniere qu'ils ne pussent pas se rassembler ; il accorda la liberté aux Officiers sur la parole qu'ils lui donnerent de ne plus porter les armes dans la Palestine ; il leur permit de ramener deux cents Soldats à leur choix pour leur servir d'escorte ; il traita si bien les prisonniers, que, peu de jours après, leur ayant donné la liberté de s'en retourner, ils lui demanderent, comme une grâce, de les incorporer dans les

troupes des Chrétiens, avec promesse d'embrasser leur religion, lorsque sa lumiere auroit éclairé leur raison.

La Ville retentissoit de cris de joie, par-tout on bénissoit Renaud & Maugis. Le Roi Thomas avoit voulu leur céder son Palais; il vouloit encore partager sa couronne avec Renaud; mais Renaud la refusa. Les Perses avoient laissé dans la Ville un grand nombre de chevaux superbes & quantité de choses précieuses; le Roi donna tout à Renaud & à Maugis, Renaud accepta quelques dons; mais Maugis ne voulut rien « Je suis pauvre, disoit-il, je veux l'être, je ne » changerois pas ma pauvreté pour toutes les richesses » du Roi de Perse. A quoi peuvent être bons des tré- » sors pour qui n'a besoin de rien »?

Renaud & Maugis demeurerent à Jérusalem tout le temps qu'il fallut pour rétablir la Ville & pour discipliner les troupes; ils formerent des Généraux habiles, & des Soldats courageux; ils avoient étudié la maniere de combattre des Perses; ils mirent les Chrétiens en état de ne plus les craindre.

Renaud, portant ses vues plus loin, crut que pour ôter à jamais aux Perses le desir de rentrer dans la Palestine, il falloit les attaquer dans leur propre pays; il forma une armée d'environ quinze mille hommes, & la conduisit au sein de la Perse; il y fit des ravages. Le Roi, que la défaite d'Emirza avoit effrayé, fit marcher contre Renaud & Maugis de nombreuses armées; mais Renaud, par ses savantes dispositions, & Maugis, secondé des secrets de son art, furent toujours vainqueurs. Le Roi de Perse demanda la paix. Renaud l'accorda aux conditions les plus avantageuses pour les Chrétiens. Renaud & Maugis les ramenerent triomphans & chargés d'un butin immense.

Charlemagne apprit par des Envoyés du Roi de Jérusalem, les grands exploits de Renaud & de Maugis; il fit dire au fils d'Aymon qu'il lui permettoit de revenir à Montauban & à sa Cour quand il le jugeroit à propos, qu'il accordoit à Maugis le même pardon & les mêmes faveurs qu'à ses cousins, & qu'enfin il les reverroit l'un & l'autre avec plaisir.

Lorsque Renaud crut que les Chrétiens de la Palestine pouvoient se passer de lui, il demanda au Roi Thomas la permission de retourner dans sa Patrie ; il voulut faire ce trajet par mer. Le Roi fit construire un vaisseau plus leste & plus léger que magnifique ; il le chargea des présens les plus riches, l'arma & ne le confia qu'au Pilote le plus habile & aux Matelots les plus expérimentés. Lorsque tout fut prêt, Renaud & Maugis allerent s'embarquer à Ptolémaïs. Le Roi, le Comte de Rance, & Godefroi les accompagnerent, & ne se séparerent d'eux qu'avec les plus grands regrets.

CHAPITRE XXIII.

Renaud & Maugis arrivent à Palerme ; accueil qu'ils reçoivent du Roi de Sicile ; bataille sanglante gagnée contre les Sarrasins. Départ de Renaud & de Maugis ; ils retournent à Constantinople pour s'acquitter envers Mérancie ; leur retour en Italie : ils passent à Rome, & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande ; sa douleur, ses regrets ; son chagrin se calme en revoyant ses enfans. Maugis lui fait quitter le triste séjour de Dordogne.

RENAUD & Maugis parcoururent les mers pendant huit mois entiers ; ils essuyerent des tempêtes & rencontrerent des Pirates : vainqueurs des plus grands dangers, ils aborderent enfin à Palerme. Le Roi de Sicile, dont le Palais donnoit sur le port, apperçut un vaisseau, dont la forme élégante & l'équipage leste & brillant annonçoient un étranger de grande importance ; une foule de Peuple, attiré par la singularité du vaisseau, & par la bonne mine des voyageurs, s'étoit rassemblée autour d'eux. Le Roi descendit dans ses jardins, & d'une terrasse qui baignoit les flots de la mer, il reconnut Renaud ; il en fut transporté de joie ; il alla lui-même avec ses Chevaliers au-devant du fils d'Aymon, qui lui présenta Maugis, son cousin ; le Roi les em-

brassa l'un & l'autre, & après avoir donné ordre qu'on mît toutes leurs richesses en sûreté dans son Palais, il les prit par la main & les y conduisit.

Au milieu des fêtes que le Roi de Sicile leur donna, un Chevalier vint porter la nouvelle, que sans aucune déclaration de guerre, les Sarrasins avoient envoyé une flotte sur les côtes de Sicile, avec cinquante mille hommes de débarquement, sous la conduite d'Emirza, & que cette armée s'avançoit vers Palerme. Le Roi ne s'attendoit point à cette guerre, & quoique ses troupes fussent en bon état, il en craignoit l'événement : Renaud le rassura & promit de le délivrer bientôt de cet ennemi. Il lui raconta la victoire qu'il avoit remportée avec Maugis sur Emirza. Le Roi fit sonner les trompettes, & toutes ses troupes se rassemblerent devant Palerme. Renaud se mit à leur tête, & Maugis prit le centre; le Roi de Sicile lui confia sa banniere; il ne pouvoit pas la remettre en de plus sûres mains; Maugis lui promit de la porter en tel lieu, qu'il faudroit bien que les Siciliens la suivissent.

Lorsque Renaud eut fait ses dispositions, l'armée marcha en bon ordre au-devant des ennemis & ne leur donna pas le temps de se reconnoître; ils venoient attaquer un Prince, qu'ils croyoient surprendre, & ils se virent attaqués par une armée qui paroissoit déterminée à tout hazarder; Maugis est le premier qui, sa banniere à la main, se jette au milieu des Sarrasins, en criant à une troupe choisie : « Braves Siciliens, la banniere du Roi est au milieu des ennemis, venez la défendre ». Renaud vit un Sarrasin qui vouloit s'en emparer, le héros le frappe de sa lance, de maniere que le fer qui s'en détache le cloue à son cheval; ils tombent l'un & l'autre, se débattent contre la mort, se roulent dans la poussiere, & causent autour d'eux un désordre, dont Renaud sut tirer parti; car Maugis & lui poursuivant, l'épée à la main, quelques Cavaliers & les forçant de passer sur le corps du Chevalier expirant & sur celui de son cheval; ils s'embarrassent, tombent, en font culbuter plusieurs autres, qui périssent tous accablés par les Siciliens. Cependant Renaud court

dans les rangs de l'armée ennemie, abat tout ce qu'il rencontre; l'effroi le devance & la mort le suit. Maugis se bat avec le même succès. Emirza qui ne le reconnoit point, est étonné de leur courage; il animoit contr'eux ses Officiers les plus intrépides; il formoit des pelotons de ses plus braves soldats & les envoyoit contre les deux guerriers; mais ainsi que les vagues poussées contre des rochers par un vent impétueux, ces détachemens venoient se briser contre Renaud & contre Maugis.

La fureur tenant lieu de courage à Emirza, il ose s'avancer lui-même au-devant d'un des héros, à la tête d'une troupe qu'on appeloit l'invincible; il en étoit à peu de distance, lorsqu'il entendit crier *Montauban;* à ce cri Emirza demeure immobile. « Par quel art infernal, s'écrie-t-il, ce » Renaud qui m'a chassé de Jérusalem, se retrouve-t-il à » Palerme? Le Roi de Sicile, prévoyant que je viendrois l'attaquer dans ses Etats, l'a-t-il attiré dans la » Palestine, pour l'opposer aux Sarrasins, ou l'enfer lui » a-t-il révélé que je viendrois dans ces climats »?

Envain ses Officiers promettent-ils à Emirza de le délivrer de ce terrible ennemi. « Vous ne le connoissez » pas, répond le Général; cet homme joint à la prudence la plus consommée, la valeur la plus audacieuse; » à la plus grande force, la générosité la plus sublime. » Si l'ennemi de Mahomet pouvoit ne pas être un dé» mon, je croirois Renaud un Dieu ». Emirza vit Maugis qui s'étoit fait autour de lui un rempart de cadavres; il crut en venir plus aisément à bout que de Renaud; il l'attaque, l'entoure, & pousse des cris de victoire; mais Maugis, s'élançant du milieu des morts, s'attache à la troupe d'Emirza, trouve que son épée est trop lente, saisit une énorme massue, qu'il portoit attachée à l'arçon de sa selle, & tenant d'une main la banniere du Roi de Sicile, il frappe de l'autre & fait perdre son nom à la troupe invincible; il renverse, écrase Chevaliers & Soldats; les heaumes fracassés & les têtes applaties ne forment que la même masse, spectacle horrible & dégoutant! Emirza ne peut le soutenir; il prend la fuite. Maugis le suit jusqu'au rivage, Emirza se précipite dans la mer avec son cheval; il gagne ses

galeres en frémissant, suivi de quelques-uns des siens ; mais son armée dispersée sur les bords de la mer, s'efforce en vain de suivre son Général ; Renaud, Maugis & le Roi en font un si horrible carnage, qu'après la bataille, il fallut commander un détachement pour jeter les cadavres dans les flots, de crainte que leur infection ne corrompît l'air de Palerme. Bientôt les galeres d'Emirza furent entourées de ces tristes restes que les flots entraînoient, & qui sembloient lui reprocher sa fuite. Le fils d'Aymon regrettoit que ce Général lui échappât encore ; il fit lancer des pierres & des feux contre sa galere qui s'embrâsa ; il fut forcé de l'abandonner, de sauter dans une autre & de gagner au large.

Le Roi de Sicile, ramené triomphant par Renaud & Maugis, & chargé de tout le butin de l'armée ennemie, étoit si pénétré de reconnoissance, qu'il proposa aux fils d'Aymon de partager avec lui un trône qu'il avoit si bien su défendre, & à Maugis de leur aider à le gouverner ; mais ils n'accepterent sa proposition ni l'un ni l'autre ; il tardoit trop à Renaud de revoir sa chere Yolande & sa Patrie, pour s'amuser à être Roi sur une rive étrangere ; & Maugis étoit trop empressé de retourner dans sa solitude pour se charger des soins du ministere. Qu'avoit à desirer Renaud du côté de la gloire, son nom étoit plus célebre dans l'univers que celui d'aucun Roi ; il accorda quelques jours au Roi de Sicile, & lui demanda la permission de retourner en France. Le vaisseau fut abondamment approvisionné ; le Roi ajouta de nouveaux présens à ceux du Roi de Jérusalem, & accompagna les deux héros.

Ils sortoient du Port, lorsqu'ils se ressouvinrent de leur hôtesse de Constantinople ; ils délibérerent s'ils y retourneroient. « Eh quoi ! dit Renaud, si un Roi nous » témoignoit le desir de nous avoir, nous volerions à » ses ordres. Nous avons juré à Mérancie de la revoir ; » nous savons combien notre visite comblera de joie » un femme vertueuse, à qui nous devons le plaisir » de nous être réunis, qui nous a prodigué ses soins, » à qui peut-être Maugis doit la vie, & nous hésite-

» rions ! & nous ne ferions point par devoir & par » reconnoiſſance, à ſon égard, ce que nous ferions par » vanité envers un Souverain qui devroit tout à ſa naiſ- » ſance & rien à ſa vertu ! Allons, Maugis, revenons » à Conſtantinople. » Ils partirent ; ils débarquerent heureuſement. Mérancie qui ne les avoit point perdus de vue, avoit ſu qui ils étoient ; elle s'étoit fait informer de leurs aventures, avoit ſuivi leurs exploits, & ne déſeſpéra jamais que de ſi braves Chevaliers lui tinſſent la parole qu'ils lui avoient donnée, ſi le cours de leurs exploits les ramenoit à Conſtantinople. Cependant, pour ne pas attirer les regards du Peuple, ils laiſſerent leur vaiſſeau à quelque diſtance du Port, & ne parurent chez Mérancie qu'en Pélerins ; elle les reçut avec une tendreſſe mêlée de reſpect ; elle les appela par leur nom, & lorſqu'ils la prierent d'accepter des témoignages de leur reconnoiſſance, elle rejeta leurs dons ; mais Renaud lui dit : « Ce n'eſt point à vous que nous faiſons ces pré- » ſens, c'eſt aux Pélerins, aux pauvres étrangers à qui » vous ſervez de mere : c'eſt un dépôt que nous vous » confions, afin que vous puiſſiez en recevoir un plus » grand nombre, & donner plus d'étendue à votre » bienfaiſance ». A ces conditions Mérancie accepta les préſens des Chevaliers ; elle les employa à bâtir un auſpice pour les Chrétiens qui paſſoient en Paleſtine, & ſouvent les Infidèles y reçurent les mêmes ſecours dans leurs beſoins. Mérancie commençoit toujours par ſecourir & s'informoit enſuite de la religion des infortunés ; mais Infidèles ou Chrétiens, elle ne ſe repentoit jamais de leur avoir été utile.

Après s'être acquittés envers Mérancie, qui les vit partir avec chagrin, Renaud & Maugis reprirent la route de l'Italie ; ils ne voulurent pas revenir en France ſans avoir vu Rome. Ils débarquerent au Port d'Oſtie, & fuyant les honneurs avec plus de ſoin que les autres ne les recherchent, ils prirent leurs habits de Pélerin & entrerent dans cette ancienne Capitale du monde, que le pere de Charlemagne, Prince qui autrefois eut brigué l'honneur d'être compté au nombre des Citoyens de Rome, avoit depuis peu donnée aux ſouverains Pon-

tifes ; ils admirerent fes monumens & fes ruines. « O
» ville fuperbe ! s'écria Renaud, tu exifterois encore dans
» toute ta fplendeur, fi le luxe n'eût chaffé la vertu de
» tes murs, fi l'orgueil de quelques-uns de tes Citoyens
» ne leur eût fait méconnoître la véritable gloire & fait
» préférer le frivole avantage de commander aux hom-
» mes, à l'honneur de protéger & de défendre leur
» liberté ! Céfar t'enchaîna, Céfar eft l'idole du monde;
» les héros fe forment fur fes principes ; & fi Catilina,
» regardé comme l'opprobre de fa patrie, eut été fe-
» condé par les mêmee circonftances, au lieu de Céfar,
» les héros prendroient aujourd'hui Catilina pour mo-
» dele ».

Après avoir parcouru quelques autres Villes d'Italie, Renaud & Maugis fe rembarquerent, & dans peu de jours ils furent rendus à Dordogne. Tous les habitans coururent au-devant d'eux. Alard & fes freres ne pouvoient fe laffer d'embraffer les deux héros ; ils les conduifirent au Palais au milieu des cris de joie de tout le Peuple. Renaud, impatient de ne pas voir Yolande, demanda fi elle étoit encore à la Cour de Charlemagne, on ne lui répondit que par un trifte filence : les larmes coulerent des yeux d'Alard, malgré fes efforts pour les retenir. « Mon frere, mon cher frere, s'écria Renaud !
» vous vous troublez ; que m'annoncent vos pleurs ? Au
» nom du Dieu qui m'a fauvé de tant de dangers, ne me
» cachez rien. Mon frere, répondit Alard, vous avez fou-
» tenu tant de revers avec courage, en manquerez-vous
» dans l'épreuve la plus cruelle que le ciel vous ait réfervée ?
» La vertueufe Yolande eft morte digne de fon époux. Des
» fcélérats de la Cour, charmés de fa beauté & ne
» pouvant vaincre fes rigueurs, ont cru la rendre fen-
» fible à leur amour en fuppofant votre mort ; ils fe
» font procuré une de vos armures ; ils l'ont fait porter
» à Yolande de votre part, comme le dernier témoi-
» gnage de votre tendreffe pour elle, & le dernier
» préfent que vous faifiez à vos enfants. Yolande ajouta
» foi à ce menfonge ; elle fe livra toute entiere à fa
» douleur, & depuis ce moment elle n'a fait que languir
» dans la trifteffe. En vain Charlemagne envoya un ex-
» près

» près à Jérusalem pour s'assurer de la vérité, en vain » l'imposture a-t-elle été découverte, en vain vous avons-» nous vengé, le coup fatal étoit porté, & tout ce » que nos soins ont opéré, c'est qu'Yolande est morte » avec la satisfaction de savoir que vous viviez encore, » & qu'elle régnoit toujours sur votre cœur ».

Renaud versa un torrent de larmes & Maugis partagea sa douleur. On ordonna un deuil public qui dura un an; mais le deuil de Renaud dura jusqu'au dernier moment de sa vie. « Que me sert, s'écrioit-il quelquefois, d'avoir remporté tant de triomphes, d'avoir » soutenu tant de travaux avec quelque gloire, si je ne » puis en partager la récompense avec Yolande? aven-» tures, combats, travaux, entrepris pour la vertu, » vous avez manqué votre but, puisqu'Yolande ne peut » en recevoir l'hommage! Oh! femme héroïque! tu » aurois inspiré la vertu à celui qui n'en eût point eu » d'idée, & tu soutenois la mienne. Oh! ma chere » Yolande, si le bonheur dont tu jouis au sein de l'Etre » suprême ne t'a pas fait oublier ta tendresse, supplie-» le de me rapprocher de toi. Je revenois content dans » ma Patrie, parce j'y revenois plus digne de toi; tu » as disparu, il n'est plus pour moi de patrie qu'au » ciel, où tu m'attends! »

C'est par ces douces plaintes que le tendre Renaud exhaloit sa douleur, malgré la force de sa grande ame, il y eût succombé, si Maugis n'eut fait venir de Montauban les enfans de Renaud; l'un avoit atteint sa quinzieme, & l'autre sa seizieme année. Ils étoient d'une taille majestueuse & d'une beauté parfaite; ils réunissoient dans leurs traits, la touchante douceur d'Yolande & l'air martial de leur pere: d'aussi loin qu'ils virent Renaud, ils coururent à lui, chacun d'eux prit une de ses mains qu'il baisa & qu'il arrosa de ses larmes. « O mon » pere, lui dit Aymon, nous étions orphelins, nous » avions perdu notre mere, & le ciel, touché de nos » pleurs, vous rend à nos vœux! Nous sentons à présent » la vérité de ce qu'elle nous a souvent répété: le » ciel, nous disoit-elle, n'envoie jamais aux hommes » plus de maux qu'ils ne peuvent en supporter, &

» quand le fardeau est au-dessus de leurs forces, c'est
» par pitié qu'il leur envoie la mort. Oui, mes enfans,
» leur dit Renaud, je l'éprouve aujourd'hui, comme vous,
» cette vérité consolante : je ne croyois pas, il n'y a qu'un
» moment, pouvoir survivre à votre mere, & je sens
» que votre présence m'attache à la vie. Chers gages de la
» tendresse de ma chere Yolande, n'oubliez jamais votre
» mere, & soyez dignes de la remplacer dans mon cœur »!

Maugis ne savoit comment arracher Renaud des lieux où reposoient les cendres d'Yolande. « Mon cousin, lui
» dit-il un jour, si mon amitié vous fut utile & chere,
» je vous en demande la récompense ; je desire de m'en
» retourner dans ma solitude.... Quoi! Maugis, lui
» dit Renaud, ne me trouvez-vous pas assez à plaindre
» d'avoir perdu mon épouse, vous voulez encore m'ôter
» la ressource de l'amitié ? — Je serai toujours votre
» ami, & quelle que soit ma passion pour le retraite,
» dès que vous aurez besoin de moi, je volerai à
» votre secours ; permettez-moi de m'en retourner.
» Mais avant de quitter le monde j'aurois desiré de re-
» voir avec vous, des lieux qui furent le théâtre de
» notre gloire, Montauban, où vous devez fixer votre
» séjour, puisque Charlemagne vous l'a rendu ; mais je
» n'ose vous prier de m'y accompagner, un charme
» trop puissant vous retient à Dordogne, & je ne sau-
» rois vous en blâmer : je vais donc partir sans avoir
» revu cette terre où nous avons éprouvé tant de biens
» & tant de maux. Adieu donc, mon cher cousin, je
» prends congé.... — Arrête, Maugis, nous irons à
» Montauban ; nous partirons dans deux jours : là, tu
» me promettras de venir me consoler, de m'enseigner
» le lieu que tu as choisi pour y vivre éloigné du monde,
» afin que j'aille puiser des forces dans le sein de l'ami-
» tié ». Maugis promit tout à Renaud, & deux jours après il partit pour Montauban, avec ses enfans & Maugis.

CHAPITRE XXIV.

Retour de Renaud à Montauban ; départ de Maugis pour son hermitage ; Renaud & ses fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié. Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend la nouvelle à ses freres : partage de ses biens. Education des enfans de Renaud. Essais de leurs forces : discours de Renaud à ses enfans ; il les envoye à Charlemagne & les met à la tête de deux Compagnies d'hommes-d'armes.

RENAUD eut revu Montauban avec joie, si tout ne lui eut rappelé le souvenir d'Yolande ; cependant il renferma son chagrin dans le fonds de son cœur ; il parcourut toute la Ville avec Maugis : les habitans jetoient des fleurs sur leur passage ; ils bénissoient Renaud & Maugis & toute la famille d'Aymon. Depuis que Charlemagne avoit rendu cette Ville aux enfans de Renaud, leurs oncles la gouvernoient ; ils avoient formé entr'eux un Conseil de régence où régnoit l'esprit de Renaud. Quand les trois freres délibéroient ensemble, ils se demandoient l'un à l'autre : « Qu'eût fait, qu'eût pensé Re- » naud, dans cette circonstance », & ils n'approuvoient que ce qu'ils étoient bien assurés qu'il auroit approuvé s'il eût été présent ; il fut étonné de la grande population d'une Ville que le blocus avoit rendue entiérement déserte ; il attribua cette population à la bonne administration de ses freres ; car, il ne faut pas demander si, où le Peuple abonde, le Peuple est heureux. Renaud donna des éloges à ses freres & voulut qu'ils continuassent de gouverner.

Maugis étoit toujours également chéri de ses cousins ; il ne savoit comment il pourroit les quitter ; enfin, prenant un jour son parti, il leur annonça sa retraite dans son hermitage. Renaud, pour qui cette séparation étoit plus cruelle que pour les autres, lui reprocha de vouloir l'abandonner dans un temps où son amitié lui étoit plus

néceſſaire que jamais : « Prêter ſon ſecours à ſon ami, » lui diſoit Renaud, dans les occaſions où ſa vie eſt en » danger, eſt ſans doute un grand bienfait ; mais c'en » eſt un mille fois plus grand de le conſoler dans l'af- » fliction, de l'aider à ſupporter les tourments de ſon » cœur. Maugis en convint ; auſſi, lui dit-il, mon in- » tention n'eſt pas de vous abandonner, je viendrai ſou- » vent à Montauban, & vous viendrez me voir dans » ma ſolitude ; vous ne la troublerez jamais ; abſent » ou préſent, vous y ſerez toujours avec moi. A quel- » qu'heure que vous y veniez, vous m'y trouverez avec » votre ſouvenir ».

Renaud voulut l'accompagner, Maugis n'y conſentit qu'autant qu'Aymon & Yon viendroient avec eux. Au jour marqué ils partirent de grand matin ; lorſqu'ils furent à une lieue de Montauban & qu'ils furent ſur le point de ſe ſéparer, ils s'embraſſerent ; malgré tous les efforts que Renaud faiſoit ſur lui-même, ſon cœur groſſiſſoit & ſes larmes rouloient ſous ſa paupiere. Maugis avoit prévu ce moment douloureux ; il le ſaiſit pour lui annoncer une nouvelle qui fit diverſion à ſa peine : c'étoit celle de la mort du Duc d'Aymon & du teſtament qu'il avoit fait en faveur de ſes enfans. Renaud demeura confondu & ſa tendreſſe ſe partagea entre ſon pere & Maugis. « Il vous reſte encore, lui dit Maugis, une » mere, dont vous connoiſſez l'amour pour vous, vous » lui devez des conſolations ; elle n'a jamais partagé la » dureté du Duc à votre égard.... Par combien de » coups, ô ciel ! s'écria Renaud, accablez-vous tout à » la fois un cœur ſenſible ? Mon ami, lui dit Mau- » gis, votre pere a parcouru une longue carriere. La » vieilleſſe n'eſt qu'une longue & pénible maladie, ter- » minée par une criſe ſalutaire, qui nous délivre de ſes » infirmités. Pleurer un vieillard qui ceſſe de ſouffrir, » c'eſt aller contre le vœu de la nature : ne voyez-vous » pas avec quelle ſageſſe elle nous conduit au terme » de la vie ? elle nous affoiblit peu-à-peu, elle entaſſe » ſucceſſivement infirmité ſur infirmité afin d'atténuer » peu-à-peu cet attachement qu'elle nous a donné pour » la vie. Allez, Renaud, n'attendez pas que vos freres

» apprennent par d'autres que par vous, la mort de leur
» pere; ils peuvent en savoir la nouvelle d'un moment
» à l'autre, & comme ils ont moins de force d'esprit
» que vous, il faut que vous leur annonciez vous-même
» cet événement, vous le leur adoucirez; il est bien
» juste que, puisqu'ils ont mis tant de zele à vous venger
» de la mort d'Yolande, puisqu'ils s'épuisent en efforts
» pour vous consoler de sa perte, vous les consoliez,
» s'ils se livroient trop à leur affliction. Adieu, Renaud,
» tous ces maux sont passagers, la gloire de les avoir
» supportés avec constance est immortelle ».

L'adresse de Maugis, en faisant passer ainsi le cœur de Renaud du sentiment de l'amitié à celui de la perte de son pere, en opposant à celui-ci le tableau de l'affliction de ses freres, en mêlant à tout cela, le souvenir de la mort d'Yolande, affoiblissoit l'un par l'autre, & lui faisoit trouver moins poignant, le chagrin de leur séparation. Renaud, après avoir encore embrassé son cousin, n'entretint ses enfans que de la mort du Duc d'Aymon. En arrivant à Montauban il appela ses freres; il leur parla pour la premiere fois des biens que Charlemagne leur avoit rendus; il en vint à ceux qui restoient à leur pere; il en prit occasion de sa vieillesse; il excusa sa sévérité à l'égard de ses enfans, rappela les maux qu'il leur avoit causés, en rejeta en partie la cause sur les Courtisans de Charlemagne, enfin, après les avoir bien disposés, il leur apprit sa mort; il la pleura avec eux; il appaisa leurs douleurs; il en revint au partage des biens qu'il leur laissoit; ils s'en rapporterent à lui: il leur en fit la distribution, & il ne fut pas le mieux partagé; il ne se réserva que Montauban.

Renaud cependant mettoit la derniere main à l'éducation de ses enfans; il les formoit aux devoirs, aux vertus & aux exercices de la Chevalerie; il mettoit leur honneur & leur probité à toute épreuve; il élevoit leur ame par le récit des grandes actions des Chevaliers les plus célebres & des héros qui avoient fait le plus d'honneur à l'humanité: quand il les crut assez instruits & assez exercés, il assembla tous les Chevaliers des environs, & tous ceux de sa famille; il fit porter des lances

& des armes & proposa des joûtes : les jeunes fils de Renaud combattirent avec tant d'adresse, de grâce & de force, que tous les Chevaliers qui les voyoient pour la premiere fois, furent persuadés qu'ils avoient fait leurs premieres armes ; bien des Chevaliers connus par leurs combats, convinrent qu'ils voudroient avoir la force & l'adresse des deux jeunes gens.

Quelques jours après, Renaud prit ses deux fils en particulier. « Il est temps, leur dit-il, d'être utiles à » votre Patrie : chaque moment que vous perdriez dans » l'oisiveté, seroit un larcin que vous feriez au Roi & » à l'Etat, & un temps mort pour votre gloire. Dispo- » sez-vous à aller offrir vos services à Charlemagne, » & à le prier de vous armer Chevaliers. N'oubliez » jamais qu'il est votre Souverain : rappelez-vous sans » cesse ce que je vous ai dit au sujet des devoirs qui » vous lient à lui : quoique ses parens, vous n'en êtes » pas moins ses Sujets. L'histoire de ma vie vous appren- » dra quelles sont les suites funestes d'une apparence » d'oubli de ce devoir. Tout innocent que j'étois, le » ciel a permis que Charles fut inflexible à mon égard, » pour apprendre aux hommes, que les fautes même » involontaires contre une subordination établie par nos » peres, étoient des outrages faits à la société, dans la » personne de celui qu'elle a choisi pour son Chef & » son représentant ».

Renaud ordonna qu'on fabriquât des armes d'une trempe à toute épreuve. Son premier Ecuyer fut chargé de ce soin, & s'en acquitta au gré de son maître. Harnois, armures, palefrois, tout fut parfait. Renaud les arma lui-même : ensuite il leur présenta cinq cents hommes-d'armes. « Mes enfans, leur dit-il, voilà deux compagnies » de braves gens que je vous donne. Comme ils vous sa- » crifient, pour vous servir dans les occasions, leur repos, » leurs plaisirs & leurs vies, vous devez les ménager & » vous sacrifier vous-mêmes pour leur conservation. Par » les loix de la guerre, ils sont obligés d'obéir à vos » ordres ; mais il n'y a aucune loi qui puisse les forcer » à vous aimer ; c'est à vous à gagner leur confiance & » leur amitié. Si vous ne les aimez pas, ils vous obéiront

» malgré eux; leur ame sera sans énergie & sans émulation ; ils vous seront soumis & fideles, parce qu'ils sont honnêtes ; mais ils n'iront jamais au-devant de vos vœux, parce que rien ne les y oblige. Si vous obtenez leur estime & leur amour, l'obéissance ne leur coûtera rien, leurs devoirs seront des plaisirs, ils chercheront à deviner votre volonté, à la prévenir, ils n'auront d'autre intérêt que le vôtre : un Général qui ne se fait point aimer de ses Soldats, est seul & isolé au milieu de ses troupes, il n'a d'autre empire sur eux, que celui d'un tyran sur des esclaves.

« Votre naissance & vos aïeux vous imposent la nécessité de ne rien faire qui soit indigne d'eux & de vous ; les plus légeres fautes des gens sans naissance, sont des crimes dans ceux qui ont une illustre origine. La fortune ne vous a comblés de ses biens qu'afin que vous les répandiez sur ceux qu'elle en a privés. Ces richesses leur appartenoient peut-être, & le hasard des circonstances les a fait passer dans vos mains. Le titre de propriété ne vous donne pas plus le droit de faire ce que vous voulez de vos biens, que de votre vie : vous ne devez faire qu'un usage honnête de l'un & de l'autre ; ce n'est pas l'humanité seule qui doit vous exciter à la bienfaisance, c'est la justice. Ne vous permettez jamais aucune parole qui puisse offenser personne ; ne faites jamais des reproches sans être bien certains qu'ils sont mérités. Aimez, respectez l'homme de bien dans quelque condition que le ciel l'ait fait naître. Ne pensez pas légérement du mal d'autrui & n'en dites jamais : si le mal est public, qu'avez-vous besoin de le répéter ; s'il est caché, le publier est une trahison ».

« Aimez-vous sur tout, mes enfans ; c'est à notre amitié mutuelle que vos oncles & moi devons peut-être notre gloire. Soutenez-vous l'un l'autre, avertissez-vous de vos défauts. Consultez-vous avant de rien entreprendre ; si vous réussissez, ne vous en prévalez pas, l'orgueil gâte les plus belles actions ; si vous échouez, ne vous découragez point : soyez humbles & modestes dans la bonne fortune, fiers & courageux dans

» l'adversité : ne donnez jamais votre opinion comme
» un jugement décisif. Etudiez, connoissez les personnes
» avec qui vous vous lierez ; car vous devez compte
» au public non-seulement de votre conduite, mais en-
» core de celle de vos amis. Parmi les Courtisans de
» Charlemagne, il y en a qui sont vos ennemis ; évi-
» tez de vous trouver avec eux ; craignez leurs piéges ;
» leur haine est d'autant plus dangereuse, que dans
» quelques-uns elle est héréditaire ; ne les provoquez point,
» ne négligez aucune voie honnête pour les ramener : il
» y a plus de gloire à gagner un ennemi, en le forçant
» de vous aimer qu'à en vaincre dix les armes à la main ;
» mais s'ils vous provoquent, s'ils vous attaquent en
» votre honneur, défendez-le, préférez la mort à la
» honte, & l'honneur à tout. Ces préceptes sont com-
» pris dans les loix de la Chevalerie, méditez-les en-
» semble. Aymon, vous devez secours & assistance à
» votre frere, parce qu'il est plus jeune que vous :
» Yon, vous devez à Aymon déférence & honneur,
» parce qu'il est votre aîné ; mais que l'âge & la subor-
» dination ne vous empêchent point de vous aimer :
» où trouveriez-vous un ami plus intéressé à la gloire de
» son ami que vous-même ? celle de l'un ne rejaillit-elle
» pas sur l'autre » ?

Les enfans de Renaud remercierent leur pere dans les termes les plus touchans ; ils lui promirent d'avoir ces préceptes toujours gravés dans leur cœur, ainsi que ceux que leur mere leur avoit donnés sur les mœurs & sur la Religion ; ils se mirent à ses genoux ; il les bénit ; il offrit à l'Etre suprême toutes les actions de leur vie ; il le supplia de les protéger comme source de toute vertu. Renaud ne distinguoit point la vertu de l'honneur véritable. « Car, avoit-il dit souvent à ses
» enfans, si c'étoient deux choses distinctes, il s'ensui-
» vroit qu'on pourroit avoir l'un sans l'autre, soutenir
» par exemple une injustice, par honneur, ou se dés-
» honorer par un excès de vertu ». Renaud n'avoit d'autre conseil, d'autre oracle que sa conscience. L'opinion d'autrui, l'autorité, ne lui en imposoient pas. Thémistocle, qui préféroit à soi-même la gloire de son

pays, lui paroissoit le plus grand homme de l'antiquité.

Après cet avis, Renaud embrassa encore ses enfans, monta à cheval, & les accompagna jusqu'à une lieue de Montauban; il ne voulut point se montrer à la Cour de Charlemagne, parce qu'il n'avoit pas encore reçu une permission expresse d'y paroître.

CHAPITRE XXV.

Aymon & Yon arrivent à Paris, demandent au Roi de les faire Chevaliers; accueil qu'ils reçoivent de Charlemagne & de ses Pairs. Jalousie des fils de Foulques de Morillon: outrages qu'ils font aux fils de Renaud: défis, gages, pleiges. Réception des fils de Renaud; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud: trahison inutile; combat, victoire d'Aymon & d'Yon; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ses fils à Montauban.

AYMON & Yon arriverent à la tête de leurs compagnies. Le Peuple accouroit en foule sur leur passage, à cause de la grande réputation de leur pere; mais quand on les voyoit, on ne pouvoit s'empêcher de les aimer pour eux-mêmes; ils se firent annoncer au Roi comme deux aspirans à l'ordre de Chevalerie; ils lui firent demander la permission de se présenter. Dès qu'ils l'eurent obtenue, ils dirigerent leur marche vers le Palais. Les Barons & les Pairs, qui ignoroient encore quels étoient ces jeunes aspirans, allerent au devant d'eux; ils admirerent leur beauté, leur air affable, & leur fierté modeste. Quand les fils de Renaud furent introduits auprès du Roi, ils fléchirent le genou & s'inclinerent jusqu'à ses pieds; mais le Roi leur présenta sa main qu'ils baiserent, avec une affection qui le surprit, parce qu'elle paroissoit accordée plus à la personne qu'à la Majesté. Aymon prit la parole, & après avoir fait des vœux pour la prospérité du Monarque: « C'est à

» la source de tout honneur, dit-il, c'est à vous, Sire, » qu'il appartient de nous ouvrir la carrière où nous nous » disposons d'entrer; nous vous supplions de nous accorder l'ordre de Chevalerie : nous nous soumettons » à toutes les épreuves que cet ordre respectable exige, » & dès ce moment, nous nous consacrons, mon frere » & moi, au service de votre Majesté ».

« Qui êtes-vous ? leur demanda Charlemagne, qui, » ne les ayant pas vus depuis six ans, avoit oublié leurs » traits ? pourquoi aucun Prince, aucun Seigneur, ne » vous a-t-il pas annoncés à ma Cour ? Sire, répondit » Aymon, nous sommes les fils d'un Prince que vous » daignâtes honorer de votre estime, qui, pour avoir » vengé son honneur outragé, eut le malheur de vous » déplaire, que des Courtisans jaloux & perfides ont perdu » dans votre esprit, contre lequel ils ont excité un courroux » que vous crûtes légitime; qui, malgré ses longues & » cruelles disgrâces, n'a jamais cessé d'aimer son Souverain, qui nous a élevés dans cet amour; de Renaud enfin, qui a offert sa vie pour obtenir une » paix qu'il crut nécessaire au bien de vos Etats; de ce » Renaud qui, dans l'espace de trois ans qu'a duré son » exil, a réparé ses torts apparents par des actions héroïques qui ont mis le sceau à sa gloire ».

Charlemagne, en entendant prononcer le nom de Renaud, se leva de son trône, prit un visage riant, fit approcher Aymon & Yon, & leur fit l'accueil le plus gracieux. « Renaud, leur dit-il, est le plus digne Chevalier qui jamais ait été & qui sera jamais; ce que je » puis vous souhaiter de plus heureux, c'est que vous » lui ressembliez; & plût à Dieu, que la calomnie qui » assiége le trône des Rois, n'eût jamais tenté de me » séparer de lui » !

Charlemagne leur demanda à quoi leur pere s'occupoit? « Sire, répondit Yon, comme son âge ne lui » permet guere les exercices violents & pénibles, il s'applique à faire le bonheur de ses vassaux par des loix » sages, par les bienfaits qu'il répand sur les malheureux, » par l'activité qu'il entretient parmi les Citoyens, par » les encouragemens qu'il accorde à l'Agriculture, au

» Commerce, aux Arts, par la protection que les pauvres » trouvent en lui contre les Grands, & les riches qui abu» sent de leur fortune & de leur autorité pour les » opprimer. Tous ses vassaux, Sire, ne forment qu'une » famille, & la distinction des rangs, qu'il croit né» cessaire d'entretenir, n'en met aucune dans les affec» tions & dans l'harmonie de la société. Ses travaux, » plus que son âge, l'ont affoibli. Hélas! reprit le Roi, » un tel homme ne devroit jamais mourir. Seigneurs, » continua-t-il, en s'adressant à ses Pairs, regardez à » l'avenir les enfans de Renaud comme mes propres » enfans; ils ressemblent si bien, par leurs traits, à » leur vertueux pere, que la Nature seroit en contra» diction avec elle-même, s'ils ne lui ressembloient par » la beauté de l'âme ». Puis se tournant encore vers les fils de Renaud : « Gentils enfans, leur dit-il, vous serez » Chevaliers, & je vous donnerai plus de terres que » votre père, à qui j'ai rendu toute mon amitié, n'en » possede, à cause de lui & de ce que vous meritez, » je ferai cent autres Chevaliers avec vous ».

Roland, Oliviet, Naimes, Oger, le vieil Archevêque Turpin & tous les autres Pairs, accablerent Aymon & Yon de caresses & d'amitiés; chacun croyoit revoir Renaud dans ces jeunes gens. Aymon leur demanda modestement à qui ils devoient tant de bontés. « Nous » sommes tous vos parens & les amis de Renaud, répon» dirent les Pairs ». Le Duc Naimes les leur nomma les uns après les autres. Aymon & son frere s'inclinerent devant eux, & les prierent de vouloir bien guider leur jeunesse : les Pairs leur promirent qu'ils auroient toujours pour eux la même amitié qu'ils avoient pour leur pere, & pour leurs oncles; & Roland se chargea de les éclairer sur les usages que leur éloignement de la Cour ne leur permettoit point de connoître.

Deux jeunes Chevaliers virent avec envie cette allégresse générale, c'étoient les fils de Foulques de Morillon; leur haine s'enflamma, sur-tout lorsqu'ils virent Charlemagne admettre à sa table les deux fils de Renaud, avant qu'ils fussent Chevaliers. « Eh! quoi, di» soient-ils, nous avons fait nos premieres armes; nous

» sommes Chevaliers, nous faisons assidûment notre
» cour au Roi, jamais encore il ne nous a distingués
» par aucune faveur particuliere ; & les fils de Renaud,
» qui n'étoient point encore sortis de Montauban, arri-
» vent à la Cour & en deviennent les idoles ! que
» sera-ce, lorsqu'ils auront l'ordre de Chevalerie ?
» Protégés par le nom & par la réputation, peut-être
» usurpée, de Renaud, le moindre petit fait-d'armes
» sera érigé en action éclatante, & sans vertus ils ac-
» querront une célébrité à laquelle nous n'oserons ja-
» mais prétendre. Les fils de Foulques de Morillon va-
» lent bien ceux de Renaud ; souffrirons-nous une pré-
» férence avilissante ? Non, jurons à ces jeunes présomp-
» tueux une haine implacable, haine d'autant plus légi-
» time, que la mort de notre malheureux pere nous
» en fait un devoir ».

Un jour que le Roi tenoit Cour pléniere, un Chevalier Allemand étoit venu porter l'hommage de son Prince à Charlemagne : parmi les présens qu'il offrit à la Princesse Theudelinde, fille de Charlemagne, il se trouva deux panaches de plumes de héron. La Princesse, après en avoir obtenu la permission de son pere, appela les fils de Renaud, & les leur donna pour en orner leurs casques, le jour qu'ils seroient reçus Chevaliers. Yon se trouvoit placé à côté de Constant, l'un des fils de Foulques ; comme il retournoit à sa place, il s'assit, sans y penser, sur le bout de l'écharpe de Constant. Celui-ci se leve furieux. « Jeune insensé, dit-il à Yon, tu devrois être
» plus attentif à ce que tu fais. Si les honneurs qu'on
» rend ici aux enfans d'un traître & d'un rebelle leur
» ont fait perdre la raison, mon frere & moi trouve-
» rons bien le moyen des les y ramener. Constant, lui
» répondit Yon, j'ai tort de m'être assis sur votre
» écharpe, mon intention n'étoit point de vous déplaire ;
» & je vous en demande pardon ; mais je suis bien
» étonné qu'une faute aussi légere, si c'en est une, ait
» pu exciter dans un Chevalier, la fureur que vous
» faites éclater. Les injures que vous venez de me dire
» devant l'assemblée la plus respectable de la nation,
» vous déshonorent & l'outragent ; vos reproches sont

» un mensonge qui n'eût pas dû sortir de votre bouche.
» Si mon pere a tué le vôtre, c'est à son corps défendant, en brave & loyal Chevalier. Le Roi sait, & personne n'ignore, qui fut Foulques de Morillon; si cependant vous soutenez qu'il a été tué par trahison, vous mentez, & voici mon gage ».

Les Barons furent indignés de la conduite grossiere de Constant. « Jeune imprudent, lui dit Charlemagne, vous » avez tort d'accuser Renaud d'avoir tué votre pere par » trahison, & vous n'êtes point excusable de prendre en » témoignage d'une fausse accusation les Pairs & moi. » Vous auriez dû garder, sur cet événement, le silence » le plus profond. Je vous ordonne ou de désavouer ce » que vous venez de dire à Yon, ou de sortir de ma » Cour, que vous venez de troubler sans respect pour » votre maître ».

Robert, le frere de Constant, prit la parole. « Sire, » nous sommes tout prêts de prouver, les armes à la » main, aux fils de Renaud, que leur pere a tué le » nôtre par trahison, voici mon gage ». Aymon & Yon s'approcherent du Roi, mirent un genou à terre & prirent les gages des fils de Foulques, Charles fut fâché de cette querelle; mais il reçut des mains d'Aymon & d'Yon les gages de Constant & de Robert, & ceux d'Aymon & d'Yon des mains de Constant. Alors Ganelon & Berruyer, d'Estouteville de Morillon, & Griffon de Hautefeuille, parent de Foulques, pleigerent Constant & Robert, & le Roi les leur donna en garde pour les représenter quand il en seroit temps; & Roland, Olivier, le Duc Naimes, Oger, Richard de Normandie, & les fils d'Odon, pleigerent les fils de Renaud pour les représenter au jour du combat.

Cependant le Roi voulut, que dès le lendemain, Aymon & Yon fussent reçus Chevaliers; il donna les ordres nécessaires au grand Sénéchal. Aymon, son frere & ceux qui devoient être reçus avec eux, firent la veille-d'armes à Notre-dame; ils se présenterent le lendemain à Charlemagne: les deux fils de Renaud, en habit de cérémonie, demanderent l'ordre de Chevalerie; ils furent reçus avec pompe & après eux cent autres Gentils-

hommes. La fête que le Roi donna à ce sujet, fut une des plus brillantes qui eussent été donnés depuis le commencement de son regne. Les nouveaux Chevaliers portoient à leurs casques les panaches dont Theudelinde leur avoit fait présent ; mais ces honneurs affectoient foiblement les enfans de Renaud ; ils auroient desiré que leur pere en eut été témoin ; ils saisirent un moment favorable, & se jeterent aux genoux de Charles, pour lui témoigner combien la présence de Renaud ajouteroit à leur bonheur. Le Roi leur fit sentir qu'il étoit fâché de ne pas l'avoir fait avertir lui-même. « D'ailleurs, ajou» ta-t-il, Renaud sait que j'ai tout oublié, pourquoi » n'est-il pas avec vous ? Il lui suffisoit de m'en prévenir ; » il devoit être bien assuré que je ne m'y opposerois » point ». Aussitôt Charles envoya un messager à Re» naud pour lui annoncer que ses enfans étoient Chevaliers, & pour l'engager de venir à sa Cour ; il lui fit part de l'outrage qu'ils avoient reçu des fils de Foulques, & de la vengeance qu'ils se préparoient d'en tirer.

Renaud apprit ces nouvelles avec joie, il envoya à ses freres pour qu'ils se rendissent au plutôt à Montauban ; il leur communiqua la lettre du Roi, & il fut résolu qu'ils iroient tous ensemble à Paris, & le lendemain ils partirent escortés de leurs Chevaliers.

Lorsque les douze Pairs comprirent que Renaud & ses freres n'étoient qu'à quelques lieues de Paris ; ils allerent au-devant d'eux avec Aymon & Yon. Renaud, après avoir remercié les Pairs, prit ses enfans à l'écart. « Mes amis, leur dit-il, vous êtes Chevaliers » & n'avez encore rien fait pour l'honneur. Vous avez » obtenu la récompense avant de l'avoir méritée : si » vous aviez le malheur d'échouer dans le combat » contre les fils de Foulques, on diroit que Charles » s'est trop hâté de vous donner l'ordre de Chevalerie, » que vous n'en étiez point dignes, & votre défaite » légitimeroit l'outrage que vous avez reçu & que je » partage avec vous. Mon pere, s'écria Aymon en » l'embrassant, nous courons à une victoire assurée, » puisque la cause que nous soutenons est juste, nous » ne craignons rien ; nous combattrons sous les yeux du

» Roi & sous les vôtres, & nous défendrons notre pere
» & notre honneur. Vous voyez ces panaches, ils
» nous été donnés par Theudelinde, comme un pré-
» sage de la victoire.

Charlemagne apprit avec joie l'arrivée de Renaud & de ses freres; il les fit venir & leur fit l'accueil le plus honorable; il combla Renaud d'amitié; il lui confirma ce que ses enfans lui avoient dit des bontés qu'il leur avoit témoignées, de la maniere éclatante & distinguée dont il les avoit reçus Chevaliers; du zele avec lequel il avoit pris leur parti contre les fils de Foulques & contre leurs parens. Renaud manquoit d'expressions pour marquer au Roi sa reconnoissance & son amour; il lui demanda pardon du passé, comme s'il eût été coupable. « Je ne me souviens de rien, lui dit Charles, au mo-
» ment que vous m'avez obéi & que vous vous êtes
» soumis, j'ai tout oublié, excepté vos grandes actions.
» Je vous jure que vous n'aurez jamais de meilleur ami
» que votre Souverain tant qu'il vivra ». Charles le congédia & le laissa aller songer au combat qui se préparoit.

Quand le jour marqué fut arrivé, Constant & Robert se présenterent les premiers à Charles, qui leur dit : « Jeunes téméraires, vous avez eu une idée bien
» funeste en défiant les enfans de Renaud. Je crains bien
» que vous ne vous en repentiez, en entrant sur le
» champ de bataille : ce n'est pas la premiere impru-
» dence qu'aient faite ceux de votre race, puisse-t-elle être
» la derniere »!

Ganelon & les autres Chevaliers, pleiges de Constant & de Robert, furent consternés de ce reproche; mais Constant, sans répondre au discours du Roi, lui demanda seulement d'assigner le champ de bataille, de décider si le combat seroit de deux contre deux, ou d'un contre un. Le Duc Naimes prit la parole, & dit que, puisque Constant avoit appelé Yon traître & que Robert avoit insulté Aymon, ils devoient se battre ensemble & deux à deux. Le Roi ordonna donc, que le combat seroit de deux à deux, & que le champ seroit dans l'Isle Notre-Dame, entre les deux bras de la Seine.

Renaud conduisit ses enfans chez lui, & ceux de

Foulques se retirerent avec leurs pleiges. Alard, Guichard & Richard armerent leurs neveux & leur donnerent toutes les instructions qu'ils crurent nécessaires; ils les envoyerent ensuite à S. Victor, pour faire leur veille-d'armes; leurs ennemis allerent veiller à S. Germain-des-Prez. Un Evêque, parent de la famille de Foulques, leur dit la messe & les bénit; & l'Archevêque Turpin dit la messe aux fils de Renaud & les bénit avec son épée. Après les cérémonies, les deux nouveaux Chevaliers allerent se présenter au Roi, qui les recommanda au Duc Naimes, à Roland, à Olivier, à Oger & à Richard de Normandie. « Ayez soin, leur dit-il, que » le champ soit bien gardé, vous porterez les saintes » Evangiles, & vous ferez jurer aux cambattans qu'ils » entreront en lice loyalement, & sur-tout que mon » honneur soit bien gardé. Je crains qu'il n'y ait quelque » trahison, car Robert me paroît peu loyal, & je me » méfie de ses amis : Renaud & ses freres sont puissans & sages & ne souffriront aucun tort en leurs » personnes, ni en celles de leurs parens & amis. Je » connois sur-tout la vivacité de Richard; il ne ménage » rien quand il est courroucé, & je n'oublierai jamais, » qu'une fois dans sa fureur, il me menaça moi-même. » Je ne crains rien de Renaud, il est trop prudent & » trop sage ». Naimes promit au Roi, que son honneur & ses droits seroient bien & loyalement gardés.

Les fils de Foulques se rendirent dans l'Isle Notre-Dame, superbement montés; quand ils y furent arrivés, ils mirent pied à terre, s'assirent sur le gazon, & se mirent tranquillement à discourir ensemble, en attendant Aymon & Yon. Leur assurance prévenoit en leur faveur tous ceux qui étoient accourus pour être témoins de ce combat; mais personne ne se doutoit que la cause de leur sécurité étoit une affreuse perfidie.

Tandis que Charlemagne étoit encore avec ses Barons, Berenger, Hardes & Griffon de Hautefeuille étoient allés s'embusquer auprès de l'Isle; lorsque le combat auroit commencé, ils devoient venir, bien accompagnés, au secours de Constant & de Robert, & massacrer les fils de Renaud.

Enfin

Enfin lorſque Renaud jugea qu'il étoit temps que ſes deux fils ſe rendiſſent dans l'Iſle : il appela Aymon, & lui dit, en lui remettant Flamberge : « Puiſſe cette épée » vous acquérir autant d'honneur qu'elle m'en a acquis : » allez, qu'elle ſerve à venger votre pere ». Il les embraſſa tous les deux & les accompagna juſqu'au bord de la Seine.

Lorſque Renaud & ſes freres eurent laiſſé les jeunes Chevaliers au lieu du combat, ils allerent au-devant de Charlemagne, qui devoit être préſent ; mais comme ils étoient près de ſon Palais, ils furent arrêtés par les cris d'un homme qui couroit après eux. « Arrêtez, Renaud, » arrêtez, diſoit l'inconnu, arrêtez, Renaud, & volez » au ſecours de vos enfans ; peut-être ne vivent-ils plus : Griffon eſt en embuſcade auprès de l'Iſle avec quantité » de gens armés pour tomber ſur eux, ſi leurs adver- » ſaires ont du deſſous ».

A ces mots, Renaud tomba preſque évanoui. « Oh ! » France ! s'écria-t-il, oh ! ma chere Patrie, faut-il » qu'il y ait toujours, parmi tes enfans, des traîtres » pour te déchirer le ſein ? Allez, courez, Richard, » armez-vous, faites armer tous nos amis, conduiſez- » les dans l'Iſle, qu'ils veillent ſur Griffon, & s'il » paroît, tombez ſur lui, n'épargnez pas le perfide. » Ne vous embuſquez pas comme lui ; mais que tout » le monde ſache que vous êtes-là pour la ſûreté du » camp ; mais ſur-tout, quand le combat ſera engagé » entre les enfans de Foulques & les miens, ſi les pre- » miers triomphent, gardez-vous bien de donner du » ſecours aux vaincus ; laiſſez périr vos neveux plutôt » que de les ſauver par un attentat ».

Richard raſſembla quelques amis à la hâte, & après leur avoir fait connoître la perfidie de Griffon, il les mena dans l'Iſle.

Cependant Charlemagne fut ſurpris de voir arriver Renaud ſans Richard ; ils monterent ſur la tour qui eſt au bord de la Seine, avec les Barons & les Pairs pour juger du combat. A peine y furent-ils arrivés que Charlemagne vit Richard accourir avec ſa troupe. « Ah ! » Renaud, s'écria-t-il, quel eſt votre deſſein, avez-vous

» résolu de me déshonnorer & de vous perdre ? Re» naud, qu'est devenu votre loyauté ? Sire, répondit » Renaud, pourriez-vous me soupçonner d'une lâcheté ? » Il n'est pas encore temps que vous sachiez pourquoi » Richard s'est armé ; mais croyez que c'est pour votre » honneur, & n'appréhendez rien d'indigne de vous, » ni de la famille d'Aymon ».

Cependant le combat s'engage, & Constant renverse le jeune Aymon ; mais celui-ci se releve adroitement, & porte à son adversaire un coup terrible sur son heaume : il étoit d'un acier d'une si bonne trempe, qu'il résista ; mais Flamberge glissa sur la visiere, la mit en piéces, & la moitié de la joue fut emportée. Le coup ne s'arrêta point là, il tomba sur le col du cheval qu'il abattit & Constant avec lui. Aymon descendit : Constant ne se releva qu'avec peine ; Aymon courut à lui. « Ce » fut, lui dit-il, un grand malheur pour toi, quand » tu t'avisas d'accuser mon pere de trahison, voici le » jour de la vengeance ». Aymon lui ayant dit de se défendre, il lui porta des coups si multipliés, que Constant, déconcerté, alloit de côté & d'autre, agitant vainement son épée, & ne pouvant porter que des coups amortis. Alors jetant loin de lui son épée & son écu, il prit Aymon par le milieu du corps pour luter contre lui : Aymon ne demandoit pas mieux, il étoit fort & robuste, & élevé dans les exercices les plus pénibles ; il se dégagea des bras de Constant, le saisit par le heaume, le traîna sur la poussiere, jusqu'à ce que le heaume se détacha & resta dans la main d'Aymon : Constant ne pouvant plus se relever, appela son frere à son secours. » Ç'en est fait de moi, lui disoit-il, si tu ne viens » me défendre » ; mais Robert lui-même n'étoit pas en meilleur état. Yon l'avoit terrassé du premier coup, il avoit brisé son armure piéce à piéce ; il avoit, d'un coup d'épée, fait rouler à terre la moitié de son heaume avec une oreille & une partie de la mâchoire droite ; il perdoit tout son sang ; il ne pouvoit se soutenir ; il se traîna avec de grands efforts auprès de son frère. Les fils d'Aymon leur offrirent leur grâce, à condition qu'ils avoueroient que, lorsqu'ils avoient accusé

Renaud d'avoir tué leur pere par trahison, ils avoient dit un mensonge, & qu'ils reconnoissoient que la mort de Foulques étoit juste; mais Robert, saisissant le moment où Aymon s'approchoit de Constant, pour l'exhorter à demander grâce, se souleve, & est prêt à frapper Aymon par derriere; Aymon s'en apperçoit, il le repousse rudement & revient sur Constant qu'il frappe au visage. Yon s'apprêtoit à punir la perfidie de Robert.

Renaud triomphoit, Charlemagne étoit bien aise que la calomnie reçut son salaire; mais Ganelon, étincelant de colere, appelle Bérenger, Hardes & Henri de Lyon. « Nous sommes déshonorés, leur dit-il, les fils de » Foulques sont défaits. Je n'ose les secourir, non à » cause de Richard, mais à cause de la présence du » Roi. Quel parti devons-nous prendre ? Le seul qui » nous reste, répondit Hardes, c'est de dissimuler notre » injure & d'attendre un moment plus favorable, pour » nous venger sur les parens de Renaud, sur ses amis » & sur Renaud lui-même.

Aymon avoit dangéreusement blessé Constant. « Conviens, malheureux, lui disoit-il, que Renaud est le » Chevalier le plus loyal qu'il y ait au monde, qu'il » tua ton pere en se défendant, tandis que ton pere, » au contraire, vouloit le tuer par trahison, reconnois » & désavoue ta méchanceté. Ne t'obstines pas à ta » perte ». Constant s'avoua vaincu, se rendit; mais refusa de désavouer ce qu'il avoit avancé de Renaud; Aymon reçut son épée & le mena au Roi, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Il revint au camp pour achever la défaite de Robert; mais Yon s'y opposa. « Laissez-moi, lui dit-il, me défaire de celui-ci, comme » vous vous êtes défait de l'autre ». Yon court sur Robert & lui porte sur l'épaule un coup si terrible qu'il lui abat le bras. « Reconnois, lui dit Yon, que Renaud » de Montauban n'est point un traître, que tu as dit » un mensonge quand tu l'as dit, avoue & rends-toi, » & je te laisserai la vie ». Robert refusa d'avouer & de se rendre, ajoutant encore de nouvelles injures contre Renaud & ses fils. Yon furieux, le prend par le

heaume, le lui arrache, lui tient l'épée sur la gorge; mais Robert, plus obstiné que son frere, nie constamment qu'il ait faussement accusé Renaud, & traite Yon de fils de rebelle. « Yon, indigné de son obstination, après l'avoir encore invité de demander grâce, le prend par les cheveux & lui plonge l'épée dans le sein.

Les deux Chevaliers, comblés de gloire, allerent se jeter aux pieds de Charlemagne, qui loua leur courage. « Ç'en est assez, leur dit-il, Constant se meurt & Ro» bert n'est plus; allez-vous reposer dans les bras de la » Victoire : cependant il est juste que Constant soit puni. » — Sire, qu'il désavoue son mensonge, & j'oublierai » tout ». Charles le lui ordonna, sous peine d'être dégradé d'armes; mais Robert, en voulant proférer quelques mots, expira; & l'on ne put savoir s'il avoit désavoué ou s'il avoit persisté.

« Vous voyez, dit Ganelon à Hardes, à Bérenger » & à Griffon; vous voyez comment Charlemagne nous » traite. Jurons de nous en venger quand nous en trou» verons l'occasion ». Ils le jurerent, & Ganelon ne remplit que trop bien son serment, lorsqu'à Roncevaux, il trahit & fit périr les douze Pairs.

Cependant Renaud, qui avoit expliqué à Charles pourquoi Richard s'étoit armé, rendoit grâces à Dieu : il fit venir ses enfans; il les accabla de caresses, & tandis qu'Alard & Guichard bandoient leurs plaies, il les exhortoit de profiter de l'exemple de ces jeunes inconsidérés, & de ne jamais rien dire qui portât atteinte à la réputation de personne; il leur sut gré d'avoir plusieurs fois offert la vie à leurs ennemis; il leur recommanda de conserver l'humanité, la premiere des vertus.

Dès qu'ils furent guéris, ils allerent voir Charlemagne, qui les combla d'honneurs & leur donna plusieurs Châteaux; & peu de temps après Renaud & ses freres prirent congé de Charlemagne & s'en retournerent à Montauban.

Renaud s'appliqua à mettre ses affaires en bon ordre, ensuite il envoya chercher ses enfans; il leur distribua ses Etats; donna Dordogne à Yon, & Montauban à l'aîné. » J'ai assez vécu pour le monde, leur dit-il, & je le quitte

» sans regret, puisque je puis compter sur vos vertus; » vous n'avez plus besoin de mon secours; je puis, » sans crainte, vous abandonner une carriere que j'ai » parcourue avec quelqu'honneur. Pour moi, je veux » consacrer au Dieu à qui je les dois, le peu de jours que » j'ai encore à vivre ».

CHAPITRE XXVI & dernier.

Retraite de Renaud; regrets sur son départ; son amour pour l'égalité. Renaud Maçon, Pélerin, défenseur de l'innocence, vainqueur de Pinabel, poursuit ses courses, arrive à l'Hermitage de Maugis, se fixe auprès de lui; leur amitié; leur vie douce & paisible: maladie, prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel suffoqué dans les flots; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros; son tombeau, ses funérailles; honneurs que Charlemagne rend à sa cendre.

LES freres & les fils de Renaud ne croyoient point sa retraite si prochaine; il reprit son habit de Pélerin, &, dès le lendemain, au lever de l'aurore, il descendit sous le rempart du Château; il entra dans le souterrain par lequel il s'étoit sauvé à Dordogne, lorsque Charlemagne avoit affamé Montauban. Ses freres & ses enfans le chercherent en vain; tout retentissoit de leurs cris. Aymon & Yon résolurent de l'aller chercher dans tous les pays de la terre, si, avant quinze jours, ils n'en avoient point de nouvelles. Alard courut à Charlemagne annoncer la retraite de Renaud; Charles & ses Barons en furent inconsolables.

Cependant ce Renaud qui remplissoit le monde du bruit de ses exploits, erroit à travers les montagnes, exposé aux injures de l'air & de la faim, se nourrissant de racines & de fruits sauvages, plus content, au milieu de ce dépouillement général, que Ganelon & Griffon, méditant des perfidies, ne l'étoient au sein de la Cour.

Renaud envisageoit tous les hommes comme égaux; il ne les distinguoit que par leurs vertus; il regardoit

comme des jeux d'enfans, ces distinctions que la fortune & la naissance ont mises entr'eux : il faisoit peu de cas de ce mérite de convention qui n'existe que dans l'opinion, & à cet égard il ne s'estimoit pas plus que le plus pauvre & le dernier des hommes ; il pensoit que, comme il ne falloit pas rougir de parens vertueux, dans quelqu'état que le ciel les eut placés, il ne falloit pas non plus les exposer à rougir par des actions indignes d'eux, & que le meilleur moyen de leur témoigner notre reconnoissance, étoit de nous comporter comme ils desireroient que nous nous comportassions, s'ils vivoient encore, ou comme nous voudrions que vécussent nos descendans. C'est dans ces principes qu'il avoit élevé ses enfans. Cette habitude de n'estimer les hommes que par leurs propres vertus, & de ne les distinguer les uns des autres, qu'autant qu'ils se distinguoient eux-mêmes par leur conduite, lui faisoit trouver sa condition actuelle aussi douce qu'elle l'étoit, lorsqu'il régnoit dans Dordogne ou dans Montauban.

En parcourant le bois de la Serpente, il vit de loin des Maçons qui bâtissoient un Monastere ; les uns étoient accablés sous le poids de pierres énormes, les autres, sur le faîte de l'édifice, étoient exposés à perdre leur vie à tout moment. « Quel est, disoit Renaud, l'objet » de travaux si fatiguans & si dangereux ? De gagner » dequoi ne pas mourir de faim. Ces hommes, con- » damnés en naissant à la misere, ne sont ils pas comme » moi, les enfans de la nature ? Pourquoi n'ont-ils pas » eu la même part à ses faveurs ? n'y ont-ils pas les » mêmes droits ? Ah ! ils les ont sans doute ; mais » c'est nous, ce sont les puissans & les riches, qui, » abusant de la foiblesse de l'innocence, ont usurpé ces » droits & fait des victimes de leurs semblables ! » hommes injustes & cruels ! la nature ne peut-elle vous » donner quelqu'avantage que vous ne vous en serviez » pour l'outrager ? Eh ! bien, vengeons-la ; je pouvois » naître d'un pere Maçon, comme je suis né d'Aymon, » allié de Charlemagne ; quittons la place que le ha- » sard m'avoit marquée, & mettons-nous à celle qu'il » pouvoit me donner ».

En parlant ainsi, Renaud va trouver le maître des ouvriers, & le prie d'employer un pauvre étranger qui ne demande pas mieux que de travailler pour gagner sa vie. Le Maître Maçon le regarde des pieds à la tête. Renaud étoit exténué par le jeûne & par la fatigue. « Mon ami, lui dit le maître, cet ouvrage n'est guere » fait pour vous. Qu'importe ? dit Renaud, je ferai ce » que je pourrai, & vous ne me payerez qu'à raison » de mon travail. J'y consens, lui dit le Maçon. Voyez-» vous là-bas ces quatre Manœuvres qui n'ont pu venir » à bout de traîner cette pierre ? allez leur prêter votre » bras ». Renaud vit bien que cet homme plaisantoit; mais sans faire semblant de s'en appercevoir, il alla vers ces pauvres gens : le Maçon le rappela. « Bon » homme, lui dit-il, ou vas-tu ? ne vois-tu pas que ce » fardeau est trop lourd pour quatre jeunes gens ro-» bustes & vigoureux ? Crois-moi, si d'autres que toi » n'y mettoient la main, la pierre pourroit bien rester-là » jusqu'à la fin du monde » ; mais Renaud, sans l'écouter alla vers la pierre, & sans le secours de personne, il la roula jusqu'aux pieds du maître qui avoit de la peine à croire ce qu'il voyoit. « Eh ! bien, lui dit Renaud, » voulez-vous me recevoir parmi vos ouvriers ? Mon » ami, lui répondit le Maître, prenez l'emploi que » vous voudrez ». Alors Renaud monta lestement sur le faîte & se mit à travailler. En regardant autour de lui, il vit, dans le fond d'un vallon, une femme échevelée repoussant les brutales caresses d'un homme effréné qui faisoit tous ses efforts pour l'outrager; Renaud quitte son ouvrage, descend, s'arme d'un gros levier, & court de toutes ses forces. Quelques manœuvres, qui ignorent son dessein, le suivent sans savoir où il va; il approche; il entend les cris de la jeune femme, & reconnoît Pinabel. « Traître, s'écrie-t-il, abandonne ta proye & » songe à te défendre ». Pinabel reconnoit la voix de Renaud & s'élance sur lui; le fier Paladin ne lui donne point le temps d'approcher, & d'un coup de levier, il l'étend à ses pieds : alors Renaud vole à la jeune fille étendue à terre à demi nue, & presque sans connoissance; mais comme il essaye de la rappeler à la vie, il entend

le cri des Maçons qui étoient sur une hauteur ; il vole à leur secours, il les trouve aux prises avec une douzaine de scélérats, complices de Pinabel. Les Maçons n'étoient que six, & sans Renaud ç'en étoit fait d'eux. Renaud, armé de son levier, se jette au milieu des assassins, enfonce à l'un la poitrine, casse la tête à l'autre, abat le bras du troisieme, en assomme deux autres, & le reste prend la fuite & court plus vîte que le vent ; les Manœuvres furieux achevent ceux que Renaud avoit blessés ; il revint au secours de la jeune fille, & il la trouva noyée dans son sang : le lâche Pinabel, revenu de son étourdissement, tandis que Renaud punissoit ses complices, l'avoit poignardée & avoit pris la fuite ; Renaud fut également désespéré de la mort de cette infortunée & de la fuite de Pinabel.

Renaud s'acquit une si grande réputation parmi ces Maçons, que le Maître vouloit lui céder toutes ses entreprises ; mais, ennemi de toute distinction, Renaud trouva qu'être Maître de Maçons, c'étoit encore blesser cette loi d'égalité qu'il eut voulu rétablir sur la terre, & sans rien dire, il partit peu de jours après, il fut généralement regretté de ses compagnons, qui tous se seroient sacrifiés pour lui.

Renaud erra de montagne en montagne, de forêt en forêt, jusqu'à l'Hermitage de Maugis ; il en avoit changé : de la Guyenne, il étoit passé en Allemagne ; il avoit craint le courroux de Charles ; il évitoit sa faveur ; il s'étoit fixé sur les bords du Rhin, au-dessous de Cologne ; il étoit assis sur un gazon, le dos appuyé contre un rocher, tenant un livre à la main, entiérement occupé de sa lecture. Renaud le vit ; il s'approche de loin sans en être apperçu, se met devant lui & le regarde sans rien dire. Quand Maugis eut cessé de méditer, il leva les yeux, & le premier objet qui le frappa, fut Renaud. Maugis crut que c'étoit son ombre ; mais Renaud s'écrie en le pressant dans ses bras : « O mon cher Maugis, » bénissons le ciel qui nous réunit pour ne plus nous » séparer ». La joie de deux Chevaliers unis depuis si long-temps peut se concevoir & ne sauroit se peindre ; malgré leur amour pour la solitude, ils ne purent cependant se priver de la douceur de vivre l'un auprès de l'autre.

A quelques pas de l'Hermitage de Maugis, étoit une caverne creusée dans le rocher ; Renaud la choisit & l'habita ; ils se voyoient tous les jours ; leur âge & leurs infirmités avoient besoin de cette ressource ; chacun de son côté sortoit de sa solitude, & leur point de réunion étoit un chêne antique, sur une petite hauteur. Le monde étoit pour eux une ombre qui les avoient occupés un moment, & ils regrettoient de s'en être occupés ; ils ne trouvoient de véritable jouissance que dans la contemplation de la nature ; leur ame n'étoit vivement affectée que de la grandeur & de la sagesse de cet Etre suprême, à qui le spectacle de l'univers les ramenoit sans cesse ; jamais leurs jours n'avoient passés aussi rapidement.

Un jour que Renaud s'étoit rendu sous le vieux chêne, plus tard qu'à l'ordinaire, il n'y trouva point Maugis ; il l'attendit long-temps & ne le vit point venir. L'amitié de Renaud en fut alarmée, il alla jusqu'à la cabane de son ami ; il le trouva foible & languissant. « Mon » cousin, lui dit Maugis, le terme est venu, dans deux » heures je ne serai plus ; je craignois que vous ne » vinssiez point, & je serois mort avec ce regret ; n'en » donnez point à ma perte ; la mort n'est que l'accom- » plissement de l'ouvrage que la Nature commence en » nous formant, heureux les hommes, si mille accidens » funestes, dont leur inconduite & leur méchanceté sont » la cause, ne dérangeoient cet ordre : pour un fruit » qui tombe dans sa maturité, combien que les in- » sectes dévorent, que les vers corrompent, que la ge- » lée détache de leur tige, que des chaleurs excessives » dessèchent, ou que des mains imprudentes cueillent » avant le temps ? Je tombe sous les coups bienfaisans » que frappe la Nature. Ah ! mon cher Renaud, que » je voudrois que votre vie fût terminée par une mort » comme la mienne ! mais le ciel vous en destine une » plus utile ; il faut que vous serviez sa vengeance, » même en mourant. Que dites-vous ? Maugis, inter- » rompit Renaud, comment se pourroit-il qu'un Soli- » taire, dont les forces sont affoiblies & qui ne veut plus » quitter ces lieux, puisse venger le ciel ? Telle est

» votre destinée, Renaud; vous ne voulez pas, dites-
» vous, quitter ces lieux : & qu'est-ce que la volonté
» de l'homme ? Dieu seul veut & l'homme obéit;
» malheur à lui s'il obéit malgré soi. N'est-ce pas Dieu
» qui lui donne le vouloir ? Comment l'homme peut-il se
» flatter qu'il fera ce qu'il voudra, lui qui ne peut pré-
» voir un seul instant dans l'avenir ? Se soumettre,
» exécuter les ordres du ciel, lorsqu'il nous les fait
» connoître, ou par la voix de la conscience, ou par
» celle de la raison, ou par celle de la nécessité, voilà
» le partage de l'homme. Adieu, mon cher Renaud,
» tu ne me survivras pas long-temps : je meurs satisfait
» & tranquille dans les bras de mon ami. Je ne crains
» rien au-delà du terme de la vie; créature foible &
» fragile par nature, je rends à un être bienfaisant par
» essence, une ame dont l'injustice n'a point altéré la
» pureté. Adieu.

En disant cet adieu, Maugis expira dans les bras de Renaud qui se sentoit consolé par les dernieres paroles de son ami; il ne regrettoit que soi dans cette perte, car il étoit persuadé que Maugis alloit jouir d'un bonheur éternel; il l'ensevelit & le déposa dans un tombeau, que Maugis s'étoit creusé lui-même : depuis ce moment, Renaud vint tous les jours dans la grotte où reposoit Maugis; le lieu qu'il avoit habité étoit un temple pour Renaud; il le revoyoit dans tout ce qui avoit été à son usage, & cette illusion lui tenoit lieu quelquefois des momens qu'il avoit passés avec lui.

Un jour que Renaud se promenoit sur le bord du Rhin, il entendit, sous des arbustes, le cri de deux jeunes filles qui appeloient du secours, malgré les glaces de l'âge, Renaud vole : une jeune fille étendue sur le sable & toute nue, avoit les pieds & les mains liés & se désoloit : d'aussi loin qu'elle vit Renaud elle lui indique de la main un spectacle plus affreux qui se passoit sur le fleuve; un homme, la fureur dans les yeux, traînoit une autre jeune fille par les cheveux, hors de l'eau : Renaud vole sur le bord du Rhin & de son bourdon frappe le scélérat sur la tête : celui-ci lâche sa proie & s'éloigne à la nage hors de la portée d'un second coup;

Renaud, ne le quitte point; il le poursuit, l'atteint & reconnoît encore Pinabel. « Infâme oppresseur de l'inno» cence! lui dit-il, ce fleuve sera ta tombe ». A ces mots, Renaud s'élance sur Pinabel, le saisit par le milieu du corps & le plonge dans l'eau pour l'y étouffer; mais, soit que la crainte donnât des forces à Pinabel, soit que les derniers efforts de la nature expirante ôtent aux nerfs leur souplesse & leur élasticité, il ne fut jamais possible à Renaud de débarrasser ses jambes des mains de Pinabel, qui les tenoit accrochées : il fit d'inutiles efforts pour se délivrer d'un poids qui l'empêchoit de nager; il frappoit en vain Pinabel dans la poitrine & sur la tête, pour lui faire lâcher prise; Pinabel étoit mort, & ses ongles, enfoncés dans les chairs de Renaud, étoient des crochets que ses efforts ne faisoient que resserrer davantage. Renaud nagea pendant quelques temps, il appela du secours; mais il n'en parut d'autre sur le rivage, que les jeunes filles qui le faisoient retentir de vœux impuissans pour leur libérateur; Renaud luta long-temps contre le courant & contre le fardeau qui l'entraînoit; mais ses forces affoiblies, ne purent lui permettre de regagner le bord, il s'enfonce, & le même flot couvrit le scélérat & l'homme juste.

Jamais les enfans & les freres de Renaud n'auroient eu des nouvelles de sa mort, si les jeunes filles n'avoient raconté leur aventure & remarqué l'endroit où Renaud fut submergé; elles allerent avertir des Pécheurs de ce qui venoit de se passer; c'est par elles qu'on sut que Pinabel, qui, depuis long-temps, brûloit d'un feu inutile pour l'une d'elles, les avoit surprises dans le bain, qu'il avoit d'abord traîné sur le rivage celle qui lui étoit indifférente, qu'il l'avoit liée pour l'empêcher de défendre sa compagne, que son projet étoit d'enlever celle qu'il aimoit & d'abandonner ou peut-être de plonger l'autre dans les flots; & qu'enfin Pinabel, avec quelques brigands de son espece, s'étoit emparé d'un Château dont ils avoient massacré les habitans.

Les Pécheurs retirerent en même temps du fleuve Renaud & Pinabel; ils reconnurent l'Hermite pour l'avoir vu quelquefois se promener dans la forêt pro-

chaine ; ils le transporterent dans la grotte où reposoient les restes de Maugis ; ils lurent cette inscription sur sa tombe.

RENAUD DE MONTAUBAN, FILS D'AYMON,
A CONSACRÉ CETTE PIERRE
AUX MANES RÉVÉRÉS DE SON COUSIN,
MAUGIS, FILS DE BEUVES,
EN MÉMOIRE DE LEUR AMITIÉ.

Les Pécheurs apprirent pour la premiere fois, qu'il y avoit eu deux Hermites, & que le dernier ne pouvoit être que ce Renaud de Montauban, dont l'Hermitage ne devoit point être éloigné ; ils le chercherent & l'eurent bientôt trouvé ; ils se convainquirent de son nom, par l'image d'Yolande, qui étoit suspendue à l'un des rochers de la grotte, & sous laquelle Renaud avoit écrit de sa main, le nom de son épouse & le sien. Les Pécheurs ne voulurent point séparer ces deux amis ; ils inhumerent Renaud à côté de Maugis, & mirent pour toute inscription le nom de Renaud de Montauban & le portrait d'Yolande sur la tombe de son époux.

Le bruit du combat & de la mort de l'Hermite parvint jusqu'à Cologne. Le nom de Renaud excita la curiosité du Seigneur de Burie ; il avoit autrefois connu le fils d'Aymon ; il savoit qu'il avoit disparu du sein de sa famille ; il savoit que Charlemagne le faisoit chercher, &, quoique ce Seigneur ne pût se persuader que l'Hermite dont on parloit, fût Renaud de Montauban, il alla le voir, lut l'inscription du tombeau de Maugis & reconnut Yolande ; il pria sur la tombe du héros, y mit des Gardes, revint à Burie, & dès le lendemain il y envoya tout le Clergé de Cologne, fit exhumer Maugis & Renaud & fit embaumer ce dernier ; il fut transporté avec la plus grande pompe à Cologne & déposé dans la Cathédrale, où vingt Chevaliers, qui se succédoient deux à deux, le veillerent nuit & jour.

Le Seigneur de Burie envoya un exprès aux freres de Renaud & à Charlemagne. A cette nouvelle, un deuil

général couvrit toute la France ; la Cour fut plongée dans la tristesse : *le modele des Chevaliers est mort*, s'écrioit-on de tous côtés, & bien loin que les Chevaliers, les Barons & les Pairs fussent offensés de cet éloge exclusif, ils répétoient, le *modele des Chevaliers est mort.* Les freres de Renaud & ses enfans étoient inconsolables ; ce qui rendit la douleur de Charlemagne plus amere, ce fut d'apprendre que Pinabel étoit la cause de la mort de Renaud ; il fit venir les deux jeunes filles qu'il avoit défendues contre les outrages du brigand ; il les maria à deux Seigneurs de la Cour & les dota d'une partie des biens confisqués au traître.

Peu de jours après, les freres & les fils de Renaud, accompagnés d'un grand nombre de Chevaliers, allerent à Cologne chercher les restes du héros & de Maugis ; ils les firent transporter en France, & lorsqu'ils furent à quelques lieues de Paris, Charlemagne avec sa Cour, alla au-devant du convoi ; &, lorsqu'il lui eut fait faire les plus magnifiques funérailles, on conduisit les cercueils à Montauban ; Charlemagne voulut encore les accompagner jusqu'à Orléans, & de retour à la Cour, il condamna à l'opprobre le nom & la mémoire de Pinabel.

FIN.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les quatre fils d'Aymon, Hiſtoire héroïque*, N°. VI de la Bibliotheque bleue, entierement refondue & conſidérablement augmentée; & je penſe que perſonne ne regardera cet amuſement d'un Littérateur, homme d'eſprit, comme un rajeuniſſement inutile. Donné à Paris, le 12 Septembre 1783.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
des Académies d'Angers & de Rouen.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le ſieur FOURNIER, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *les quatre fils d'Aymon & autres Hiſtoires de la Bibliotheque bleue*, *revues*, *corrigées & augmentées*, *& écrites dans un nouveau ſtyle*; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de dix années conſécutives, à compter de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayant cauſe, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous

dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le dix-huitieme jour de Juin, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-trois, & de notre Regne le dixiéme.

Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2966, fol. 894, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 1er. Juillet 1782.

LE CLERC, Syndic.

De l'Imprimerie de P. FR. GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.





